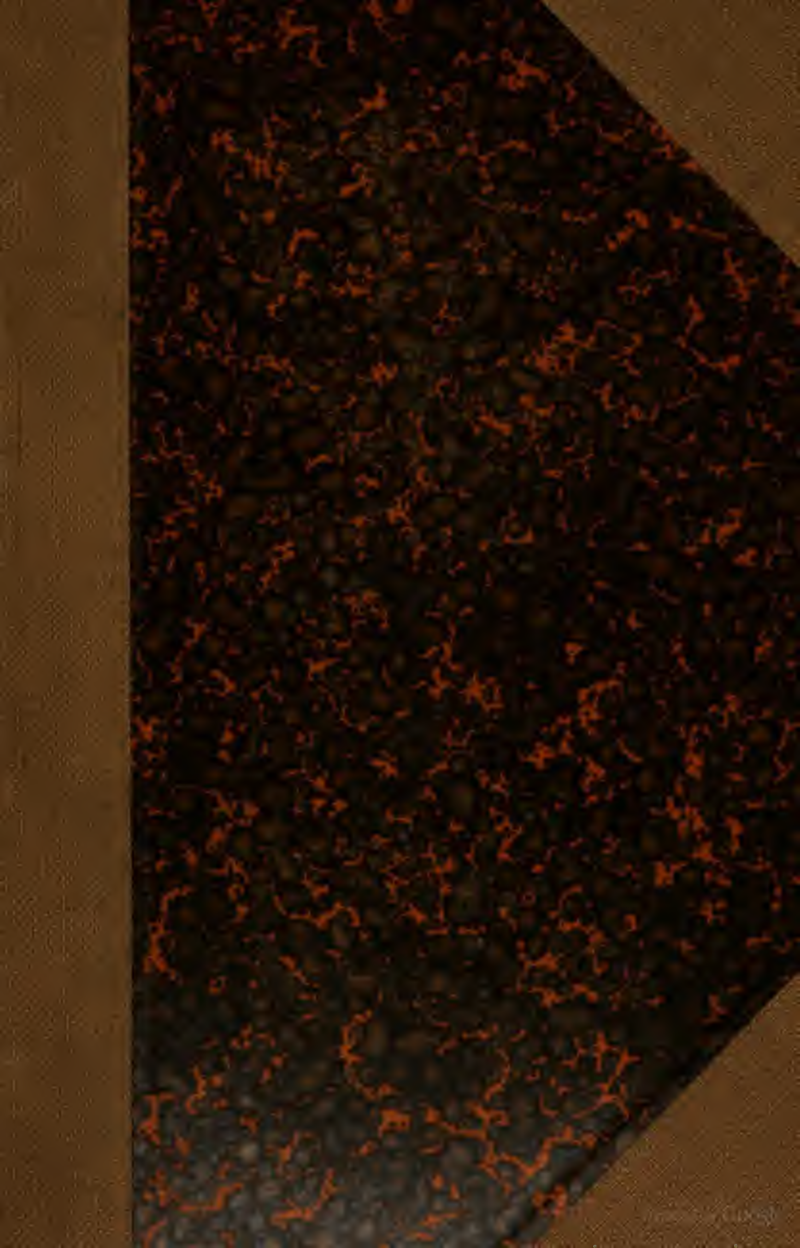



UNIVERSITEITS
900



VIE

PEINTRES





(1)

VIE

DES PEINTRES.

VIE
DES
PEINTRES
FLAMANDS ET HOLLANDAIS,
PAR DESCAMPS,

RÉUNIE A CELLE

DES PEINTRES ITALIENS ET FRANÇAIS,
PAR D'ARGENVILLE.

TOME II.



MARSEILLE,
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE JULES BARILE,
place Royale, 4.
1842.





VIE

DES

PEINTRES.

HERMAN ZACHT-LEEVEN.

1609.

Zacht-Leeven naquit en 1609; on ne connaît pas son maître; ses premiers tableaux plurent autant que les derniers. Les connaisseurs aimèrent dans les premiers une imitation simple de la nature, et dans ses derniers le beau choix qu'il en sut faire. Zacht-Leeven n'a presque jamais fait de tableaux que de paysages connus, comme des environs d'Utrecht, où il a demeuré, et des bords du Rhin dont il n'était pas éloigné. Il dessinait avec une grande intelligence d'après nature et au crayon noir; tout lui parut propre à être imité; il copiait jusqu'aux vues les moins intéressantes, qu'il avait l'art de rendre agréables. Malgré tout ce qu'il y ajoutait, on reconnaissait toujours les lieux qu'il avait voulu représenter.

Aucun paysagiste flamand n'a peint avec plus de légèreté les cieux et les lointains; une couleur excellente, une intelligence fine de la perspective aérienne rendent ses tableaux précieux. Il savait répandre de la vapeur et du flou dans ses ouvrages, dans le goût de Wouwermans et de Berghem.

Zacht-Leeven a enrichi les plus beaux cabinets de l'Europe de ses tableaux, et les portefeuilles des connaisseurs sont remplis de ses excellens dessins. Ce peintre est mort à Utrecht; on ne sait point en quelle année (1).

(1) D'Argenville fixe la mort de Zacht-Leeven en 1685; aucun auteur flamand n'en a parlé, non plus que de son voyage d'Italie; ils assurent tous au contraire qu'il n'est jamais sorti de son pays.

On voit chez l'électeur Palatin trois tableaux de ce peintre : un paysage avec beaucoup de figures, une vue du Rhin, et le troisième une autre vue du Rhin.

Chez M. Jean-Baptiste Dubois, à Gand, une vue du Rhin avec beaucoup de figures.

A Paris, chez M. Blondel de Gagny, deux autres petits paysages très-piquans.

A La Haye, chez le comte de Vassenaer, trois tableaux : une vue du Rhin et deux autres vues de Hollande. Chez M. van Slingelandt, receveur général de la Hollande, une vue du Rhin. Chez M. van Slingelandt, bourguemestre de La Haye, deux vues différentes du Rhin, peintes en 1664. Chez M. Fagel, une vue du Rhin; autre vue de la même rivière. Chez M. Lormier, trois vues du Rhin : on y trouve une variété singulière, un paysage où l'on fait la vendange, beaucoup de figures et une rivière chargée de bateaux ; un paysage avec des rochers, une rivière et des bateaux, la vue du château de Jutphaas, des figures, du gibier, etc. ; deux autres vues du Rhin avec des barques et différens bateaux. Chez M. van Héteren, deux vues du Rhin : dans l'une est un village où l'on célèbre la fête, et l'autre nous fait voir des voitures d'eau et quantité de chariots dans les routes. Chez M. van Zwieten, deux paysages avec figures. Chez M. d'Acosta, deux belles vues le long du Rhin. Chez M. Verschuring, une vue du Rhin où l'on embarque des grains; une moisson, une vendange et une autre vue du Rhin. Chez M. van Brémen, un beau paysage où l'on fait la vendange.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, une vue du Rhin ; au milieu une île où l'on assemble les bois pour le faire flotter; la vue d'un château : on y découvre le Rhin dans le lointain; des femmes qui se baignent dans le Rhin.

Chez M. Braamkamp, à Amsterdam, une vue du Rhin, tableau orné de figures et d'animaux. Chez M. Lubbeling, une vue du Rhin; beaucoup de bateaux et des figures.

A Rotterdam, chez M. Leers, un beau paysage. Chez M. Bisschop, deux vues du Rhin avec figures et animaux.

Et à Middelbourg, chez M. Cauwerven, notre Seigneur qui pêche sur les bords de la mer.

SALOMON CONING,

Élève de Nicolas Moyart.

Il naquit à Amsterdam en 1609; son père, Pierre Coning, d'Anvers, était fameux joaillier et connaisseur en peinture : cette inclination favorisa celle de son fils, qui fut placé à l'âge de 12 ans chez David Colyn pour y apprendre les principes du dessin. Il quitta ce premier maître pour entrer chez le peintre François Vernando, et enfin chez Nicolas Moyart. Plusieurs années d'étude sous ces trois maîtres le mirent en état d'exercer seul son talent; une application constante à imiter la nature le distingua des artistes ordinaires. Il fut admis dans la société des peintres d'Amsterdam en 1630.

Coning peignait l'histoire et le portrait; ses tableaux d'histoire représentent des figures de grandeur naturelle. Il en a fait en petit qui sont également estimés. Les Pays-Bas conservent beaucoup de ses ouvrages; on a vu de lui, dans le cabinet de M. Huyde-Kooper, un tableau représentant Tarquin et Lucrèce; un autre, David et Bethzabée, chez M. Ludick; ce dernier fut acheté par l'ambassadeur de Portugal, qui l'envoya au roi son maître. Coning a peint deux autres tableaux pour MM. Bruining et Jean Luyken; pour le premier, les regrets de Judas, qui jette la bourse aux pieds du grand-prêtre; pour le second, Salomon qui adore les faux dieux.

Il fit encore plusieurs grands tableaux pour le roi de Danemarck; le mérite de ce peintre est très-vanté par les artistes et les amateurs. On ne sait rien de sa mort.

JEAN-BAPTISTE VAN HEIL.

Il est né à Bruxelles en 1609; on ne sait rien de particulier de sa vie. Les tableaux d'autel dans les églises et les portraits chez les particuliers lui ont mérité le nom de bon peintre. Il était frère

de Daniel van Heil dont nous avons parlé, et de Leo; mais il est le plus estimé des trois. On ignore le temps de sa mort; Cornille de Bie assure qu'il vivait encore en 1661.

ROBERT VAN HOECK.

Ce peintre naquit à Anvers en 1609. On admire dans ses ouvrages une finesse de touche, une excellente couleur, une grande correction de dessin, et dans tout ce qu'il a fait une variété singulière. Ses tableaux représentent des campemens d'armées, des marches, des attaques, etc. Ses figures sont fort petites, et il faut une loupe pour examiner ses ouvrages. Les plus considérables que j'ai vus sont dans le cabinet de l'abbé de Berg Saint-Vinox, ainsi qu'un autre dans le cabinet de M. le comte de Vence, à Paris : ils représentent un camp avec une étendue de pays immense et une armée considérable; tout y est représenté, les exercices militaires, les punitions, etc.

Dans l'église de la même abbaye de Saint-Vinox, à l'entour et en dehors du chœur, on voit les Apôtres en douze tableaux, et dans le fond de chaque tableau, le martyre de ces saints; la Flandre possède plusieurs ouvrages de ce peintre qui sont fort estimés et fort chers.

Van Hoeck avait exercé la charge de contrôleur des fortifications dans toute la Flandre. On ne sait en quelle année il est mort.

JACQUES POTMA,

Élève de Wybrant de Gheest.

1610.

Potma naquit à Workum en Frise, et fut élève de Wybrant de Gheest. Il était bon peintre d'histoire et faisait bien le portrait.

Il fut autant estimé par son talent que par son grand usage du monde; il eut de la conduite, de l'esprit, et fut aimé des grands.

Il mourut devant Vienne en 1684, premier valet de chambre d'un électeur.

JEAN ET PIERRE DONKERS.

Jean et Pierre étaient cousins-germains. Ils brillent parmi les peintres de la ville de Gouda, où ils naquirent; mais Jean Donkers y fut enlevé par la mort à la fleur de son âge. On peut juger de son talent pour le portrait par le tableau qu'il fit pour la maison de force de la même ville. Il y a représenté les chefs ou directeurs de son temps; ce tableau ne paraît pas l'ouvrage d'un jeune homme, mais d'un maître consommé dans l'art.

Pierre Donkers fut élève de Jacques Jordaens; il resta chez ce maître jusqu'à ce qu'il fût en état de voyager et d'exercer son talent avec distinction. Il alla à Francfort pendant l'élection de l'empereur Léopold II; il peignit presque tous les princes et seigneurs étrangers. L'année suivante il fut à Paris, où le duc de Créqui l'engagea à le suivre à Rome; Donkers y fut bientôt connu et surchargé d'ouvrage. Il demeura sept ans dans cette capitale, après quoi il retourna dans sa patrie, où il mourut, en 1668.

DAVID TENIERS

LE JEUNE,

Élève de son père.

David Teniers, surnommé le Jeune, naquit à Anvers, en 1610, de David Teniers, surnommé le Vieux, dont il fut élève, et depuis d'Adrien Brauwer. Il ne faut pas le confondre avec son frère Abraham Teniers qui peignit dans le même goût, mais dont la touche

était plus pesante, la couleur plus grise, et qui avait moins de génie que notre artiste.

Teniers le Vieux avait reçu des leçons du grand Rubens, qui en donna aussi au jeune Teniers, sur l'art de colorier et sur l'harmonie et l'ordonnance du tableau, dont il ne s'écarta jamais; ainsi il tenait son génie de la nature, son goût de son père et la perfection de Rubens.

Ses rares talens le firent connaître de l'archiduc Léopold, qui fut le premier qui contribua à sa fortune. Il acheta ses ouvrages; il en fixa le prix; il le nomma son premier valet de chambre; il lui donna son portrait en médaille avec une chaîne d'or. Il se fit honneur d'avoir auprès de lui un peintre aussi distingué, et il répandit dans différentes cours de l'Europe plusieurs de ses ouvrages.

Le roi d'Espagne occupa seul notre artiste assez long-temps. Il fit bâtir une galerie pour y placer les tableaux qu'il lui commanda; ce prince aurait voulu les posséder tous, mais la gloire de Teniers ne devait pas être renfermée dans les états de l'empire ni de l'Espagne. Christine, reine de Suède, en obtint quelques-uns, et ne se contenta pas de les payer, elle récompensa leur auteur d'une manière plus flatteuse, en lui envoyant son portrait en médaille avec une chaîne d'or. M. Triest, évêque de Gand, un des amis et des admirateurs de Teniers, en obtint avec assez de peine quelques tableaux. Pour suffire à donner du moins un morceau de sa façon à ceux qui lui en demandaient, Teniers faisait des tableaux avec peu de figures et si peu d'ouvrage, qu'il les achevait dans la journée; malgré cette promptitude, on ne comprend pas comment il a pu trouver le temps d'en laisser un aussi grand nombre.

Occupé à étudier les grands maîtres, dont le cabinet de Léopold était rempli, il s'appliqua d'abord à en faire les copies, mais son génie ne put s'assujettir à suivre les idées des autres. Il composa dans la manière de chacun d'eux, et ses imitations tromperaient ceux mêmes qu'il a voulu imiter. Ces tableaux, connus sous le nom de pastiches, sont répandus dans les meilleurs cabinets de l'Europe. Il rassembla ces différentes copies, et les ayant fait graver, il en forma un grand volume *in-folio* qu'il dédia à son illustre protecteur; il imita non-seulement les maîtres d'Italie, mais les grands artistes flamands. On a des tableaux de lui qui sont si bien dans le goût de Rubens, de Langhen-Jan, etc., qu'on s'y méprend quelquefois.

Quelle que fût la gloire qu'il acquit en imitant avec génie, il l'au-

rait toujours partagée avec ses modèles, mais Teniers était né pour acquérir une gloire qu'il ne devait partager avec personne et qui devait être tout entière à lui seul.

Persuadé qu'on ne peut prendre un plus grand maître que la nature, il se retira dans le village de Perck, entre Anvers et Malines, pour la copier d'après elle-même ; et pour atteindre à sa naïveté, il l'étudia dans les kermesses ou fêtes de villages ; sans s'avilir avec les habitans des campagnes, il se mêla avec eux pour observer leurs danses et leurs jeux, leurs festins rustiques, leur joie, leur colère, leurs combats. Il saisissait avec tant d'esprit leurs différentes attitudes, qu'on reconnaît leur âge, leurs caractères, leurs passions différentes ; et il est surprenant que, d'un sujet si médiocre et si stérile en apparence, il ait tiré une multitude innombrable de tableaux si admirables et si variés. C'est à lui surtout qu'on peut appliquer ce mot de Virgile : « Il acquit une grande gloire dans un petit genre ; » *in tenui labor : at tenuis non gloria*. Il a prouvé que la peinture pouvait embrasser plus d'objets que la poésie, et que le pinceau peut rendre aimables des objets que les vers rendent à peine supportables.

Ses figures étaient toujours très-différentes, mais ses paysages l'étaient peu. Ne s'étant point écarté de son petit endroit, il ne faisait guère que quelques maisons ou villages dans le lointain ; les fonds n'ont de mérite pour l'ordinaire que la vérité de l'imitation.

Sa gloire le suivit jusque dans sa retraite : sa maison devint une cour où les gentilshommes du pays, les étrangers, et une foule d'artistes et d'amateurs venaient lui rendre un hommage d'autant plus flatteur qu'il ne le devait qu'à lui-même. Don Juan d'Autriche fut son élève et son ami, tant il est vrai que les grands talens égalent à toutes les conditions. Le prince vivait familièrement avec l'artiste, logeait souvent chez lui. Pour lui marquer sa reconnaissance d'une manière aussi rare que distinguée, don Juan d'Autriche peignit le fils de Teniers, et s'acquitta, par le portrait du fils, de l'obligation qu'il avait au père.

Le comte de Fuensaldagne l'engagea à passer en Angleterre pour acheter quelques tableaux des plus grands maîtres d'Italie. Comme Teniers les avait imités et pour ainsi dire recomposés, personne n'était plus en état de les bien choisir : il acheta à grand prix ce qu'il put trouver, et à son retour, le comte le combla de présens et lui donna son portrait enrichi d'une chaîne d'or.

La plupart des tableaux de Teniers ne représentent que des

villageois; mais il ne portait dans leur société que son génie, et son œil imitateur, son goût et son inclination le ramenaient toujours chez les grands et dans le monde, dont il fut aimé et considéré jusqu'à la fin de sa vie, qui arriva à Bruxelles, le 25 avril 1690, à l'âge de 80 ans. Son corps fut transporté au village de Perck, entre Malines et Vilvorde, où était son château appelé les Trois-Tours, dans lequel il avait passé la plus grande partie de sa vie, et fut enterré dans le chœur de l'église de Notre-Dame. Teniers fut marié deux fois; sa première femme était la fille de Breughel de Vlour, nommée Anne Breughel, dont Rubens, Henry van Baelen et Cornille Schut, furent les tuteurs. La mort de cette femme mit Teniers mal à son aise; son contrat de mariage était fait de manière qu'il fut obligé de remettre la plus grande partie de sa fortune à ses enfans, lorsqu'il épousa, en secondes noces, Isabelle de Frène, fille d'un conseiller au conseil du Brabant. Ce peintre dans les commencemens fut si peu connu, qu'il était obligé d'aller lui-même à Bruxelles pour y vendre ses ouvrages et ceux de ses élèves. Il eut le chagrin de se voir préférer van Thilborg, Artois, van Heil et d'autres qui lui étaient inférieurs. L'archiduc Léopold répara cette injustice en faisant connaître cet artiste, et ce ne fut que depuis ce temps qu'il sortit de la misère. Teniers fut nommé directeur de l'Académie d'Anvers en 1644, mais il ne put assister que très-rarement aux assemblées de ce corps. Il eut un fils récollet à Malines; c'est à sa prière qu'il a peint les dix-neuf martyrs de Gorcum, en autant de tableaux; chaque saint est entouré d'une guirlande de fleurs, qui sont d'une autre main. Cette belle suite avait été faite pour la béatification de ces martyrs; on la trouve dans le même couvent, à Malines.

Un de ses derniers ouvrages fut le portrait d'un procureur, tableau enrichi de détails, de papiers, etc. Il dit à cet homme, en riant : « J'ai toute ma vie fait usage de noir d'ivoire, et il arrive que pour peindre mon procureur, j'ai brûlé la dernière dent qui vient de tomber de ma bouche.» Il disait quelquefois en plaisantant que, pour rassembler tous ses tableaux, il faudrait une galerie de deux lieues de longueur.

Le meilleur élève de Teniers fut Abshoven, d'Anvers, mort jeune; Hellemont, de Hont et Ertebout furent encore du nombre de ceux qui se sont distingués.

Quoique David Teniers eût eu pour modèles son père, Elsheimer, etc., on doit le regarder comme l'inventeur de sa manière,

non-seulement parce qu'il a surpassé les autres, mais parce qu'il a su se déguiser et transformer cette manière sous mille formes différentes. On a de la peine à reconnaître ce peintre quand il a copié le Bassan, le Tintoret, et surtout Rubens.

Son dessin est moins élégant que celui de ces maîtres italiens ; sa couleur est moins fondue et peut-être plus grise ; mais quand il a composé des tableaux dans le goût de Rubens, les sujets ont de l'élévation, il a la couleur et la touche de ce maître : pour être imitateur jusqu'à ce point de perfection, on doit posséder toute la théorie et la pratique de son art. Il était si sûr dans sa pratique, qu'il la changeait à son gré. Il avait appris de Rubens ce que celui-ci avait remarqué dans les tableaux du Titien, qu'on n'a pas toujours besoin des grandes oppositions pour donner l'effet au tableau. Il en a fait plusieurs où tout est clair, et qui surprennent pour les effets. M. le comte de Vence a dans son cabinet, à Paris, un tableau dans ce genre ; c'est une pêche où l'on voit un ciel clair, ainsi que l'eau de la mer, et la principale figure est un homme en chemise, etc. Teniers prouve donc que ce n'est pas toujours par des couleurs différentes qu'on peut produire cette harmonie, et que c'est souvent au seul mélange que l'on doit l'artifice de répandre la vapeur et de marquer sensiblement les dégradations de différens plans ; en sorte que ce clair, qui sert de fond à un autre clair, ne diffère que parce qu'on émousse ce qu'il peut avoir d'éclatant, en substituant à cet éclat des tons bleuâtres qui tiennent de l'air ; tandis que l'on augmente la vigueur dans l'autre clair que l'on veut avancer, en y ajoutant des tons chauds et dorés. Cette leçon, qui est dans la nature, comme toutes les autres, occupe le peintre habile et paraît dans tous ses ouvrages, lorsqu'il cherche à leur donner de la vérité.

Si Teniers avait l'imagination vive, il avait la production facile. Ses ennemis répandaient dans le monde que ses tableaux n'auraient point de durée, que ce n'était qu'un lavis d'huile coloriée, etc. Notre peintre écouta trop cette critique : il repeignit ses tableaux plusieurs fois, mais ils n'eurent plus ni la même légèreté ni la même chaleur ; ils devinrent plus gris, quelquefois plus rougeâtres, et généralement inférieurs à ses premiers. Rubens, à qui on avait fait le même reproche, ramena Teniers à sa première manière ; il lui conseilla de charger les lumières autant qu'il le jugerait à propos, mais de ne jamais manquer, en peignant les ombres, de con-

server les transparens de l'*impression* (1) de la toile ou du panneau, autrement la couleur de cette impression serait indifférente (2).

Teniers (ainsi que la plupart des peintres flamands et hollandais) a depuis suivi cette pratique ; tous ses ouvrages ont une grande légèreté de couleur ; ses fonds sont faits de peu, tout y est clair : on voit tout jusque dans les endroits privés de lumière. Il saisissait ses reflets si à propos, que les formes qu'il a voulu représenter se trouvent terminées avec quelques touches qui tiennent lieu de beaucoup d'ouvrage : ses figures ont une précision dans leurs expressions qui fixe l'attention et qui marque la finesse de sa touche. Il peignait d'abord tout d'une pâte, toujours après avoir placé les différens tons dans leur place; alors il chargeait les lumières et ensuite il décidait et fouillait dans les ombres.

L'harmonie qu'on admire dans ses ouvrages provient encore, en partie, de ce qu'il évitait avec soin de se servir des couleurs entières; il craignait leur crudité, mais il ajoutait à leur éclat par artifice. On ne peut mieux faire usage des couleurs locales; il comparait tout à la nature et rarement s'en est-il écarté. Ses compositions sont abondantes, peu variées, parce qu'il représentait toujours des kermesses ou fêtes de villages, des fumeurs, des chimistes, etc., ce qu'il voyait. Il a su, dans une multitude de personnages, lier ses groupes, répandre ses ombres et ses lumières avec beaucoup d'art ; les plus petits détails n'y amènent point de confusion. Un chimiste au milieu d'un laboratoire n'y est point perdu aux yeux du spectateur ; tout y est fini et mérite une attention particulière, et cependant il y règne un repos, un accord admirable, parce que tous ces détails n'y sont que l'accessoire de la figure principale.

Ses paysages n'ont d'autre agrément que la couleur ; ses arbres sont sans choix, mais naturellement représentés ; son feuillé est facile ; ses ciels peu variés, mais pétillans et touchés avec légèreté : tout paraît fait d'après nature. Sans s'écarter de la première ferme ou du premier village où se passe la scène, il ne cherchait point à embellir les lieux, mais il les imitait fidèlement.

Teniers fut d'un grand secours aux paysagistes et aux peintres d'architecture, etc. Il ornait leurs tableaux de figures et rendait

(1) L'*impression :* ce sont plusieurs couches de couleur que l'on met sur la toile, le panneau ou le cuivre, avant que de peindre.

(2) Cette impression était toujours blanche ou d'un blanc sale.

par là leurs ouvrages plus précieux : il faisait plus, il retouchait quelquefois leurs tableaux d'un bout à l'autre. Un de ceux pour qui il eut particulièrement cette complaisance, se nommait Josse de Monper ; ce paysagiste était si inégal, qu'on le trouve tantôt admirable et quelquefois médiocre. Il était d'une grande facilité ; ses grands tableaux tiennent, pour la pratique, un peu de la détrempe ; il est, dans ses petits, presque toujours plus fort. J'en ai vu que Teniers avait entièrement retouchés, et dans lesquels il avait ajouté des figures.

On reproche à Teniers que ses figures sont courtes ; je ne sais si ce reproche est absolument juste, eu égard à ceux qu'il a représentés, qui joignent pour la plupart des figures maussades à un habillement qui l'est encore plus. Était - ce défaut de dessin ou d'exactitude dans l'imitation ? Nous avons des tableaux de lui où les figures sont plus nobles et le dessin plus élégant. Teniers n'est pas un dessinateur sublime, mais il est correct et spirituel; ses études sont faites à la mine de plomb ou au crayon noir, avec peu d'ouvrage, mais il est surprenant pour la finesse et la justesse des expressions. Il a gravé à l'eau-forte quelques planches qui méritent l'estime des connaisseurs. Nous allons donner une courte liste de ses principaux ouvrages, dont le nombre serait trop grand à décrire; nous renvoyons les amateurs au fameux recueil du célèbre M. le Bas, qui a gravé avec beaucoup de succès les ouvrages de ce peintre, et qui n'altéra ni l'harmonie ni la finesse de l'auteur qu'il imitait.

Le roi de France a un des plus beaux tableaux de Teniers; il représente les œuvres de miséricorde.

On voit chez M. le duc d'Orléans un vieillard dans l'estaminet (1), au milieu de cinq hommes autour d'une table ; un joueur de violon, trois autres qui se chauffent; un homme en chemise qui fume, des fumeurs, des joueurs et des buveurs; un berger jouant du flageolet, avec des moutons et deux bœufs; un homme buvant de la bière et une femme qui fume ; un chimiste dans son laboratoire ; des joueurs et des fumeurs; un crieur de gazette qui la présente à quatre buveurs; le cabaret; une jeune fille coiffée avec un bonnet et une plume blanche : elle joue de la guitare et deux enfans l'écoutent.

Dans le cabinet de M. le comte de Vence, à Paris, un médecin

(1) Assemblée de Flamands où ils se trouvent tous les soirs ; ils y boivent, fument et jouent aux cartes; c'est à-peu-près comme les cafés en France.

à l'urine, avec quatre figures près de lui; les philosophes bachiques, six figures; deux autres tableaux représentant des sorcières; le portrait de Teniers, celui de sa femme; une grande pêche; une autre pêche; la femme jalouse; Latone et les paysans changés en grenouilles; la dévote malade; l'alchimiste; un paysage; les misères de la guerre, grand tableau; le fumeur; le forgeron, plusieurs figures; un peseur d'or; un fumeur en robe; une vieille femme; un vieillard; un petit paysage; un pastiche dans le goût du Bassan : il représente l'ange qui annonce la naissance de Jésus-Christ aux bergers.

Chez M. le comte de Choiseul, deux tableaux, paysages avec figures, représentant des fêtes de villages; la femme de Teniers en grand, assise devant une table; un nègre lui sert à boire : ce tableau est dans le goût de Paul Véronèse; Achille reconnu par Ulysse, dans le goût de Rubens.

Chez feu M. le marquis de Lassay, une Sainte-Famille.

Chez M. de Voyer d'Argenson, une guinguette avec des danses; une noce de village en petit; deux grands tableaux, les réjouissances flamandes.

Chez M. le maréchal d'Isenghien, deux pendans représentant des étables; une fête champêtre; un concert, où le peintre s'est peint avec sa famille; le chimiste et les joueurs aux dés; une grande fête ou kermesse, tableau capital.

Chez le prince de Monaco, une Tentation de saint Antoine, grand tableau.

Chez M. de Julienne, une femme représentant la Folie; une danse de village, figures de près de neuf pouces de hauteur, tableau capital; des joueurs aux cartes; une noce et fête de village; un paysage avec beaucoup de figures; une ménagère qui écure des chaudières; le château de Teniers et le paysage des environs; une figure qui donne à manger aux poules.

Chez M. Blondel de Gagny, l'Enfant prodigue, tableau capital, dans lequel l'auteur s'est peint avec sa famille; un paysage avec figures : on y voit dans le lointain un village; deux tableaux pendans, représentant des joueurs aux quilles; deux autres, l'un est un berger qui dort près de son troupeau, l'autre est un berger qui cherche des puces à son chien; un paysan qui est appuyé sur son bâton; un homme qui tient une marotte; et deux pendans, dont l'un est un joueur de vielle et l'autre un cureur de puits.

Chez M. Pasquier, député du commerce pour la ville de Rouen,

une grande tentation de saint Antoine, plusieurs figures et un grand nombre de spectres.

Chez M. de la Live de Jully, un grand rocher percé en voûte, au travers duquel on découvre une étendue de pays avec des petites figures; un ménage de campagne; un dedans de maison; près d'une femme, beaucoup de légumes; à la porte, un homme; une étable avec des vaches; une tabagie avec des buveurs; une femme qui tire de l'eau d'un puits, et un chimiste dans son laboratoire.

Chez M. de la Bouexière, trois pastiches dans le goût de Rubens; deux tableaux, l'un appelé la Blancherie, et l'autre est une guinguette.

Chez M. Lempereur, la tentation de saint Antoine, petit tableau; les nouvellistes, paysage et figures; les joueurs à la boule; son pendant, des pêcheurs et une grande marine.

Chez M. le Noir, une fête de village; un berger qui conduit son troupeau; une femme qui trait une vache; un chirurgien qui panse un homme blessé à la tête.

Chez M. de Vaux, une tentation de saint Antoine.

A Rouen, chez M. Marie, secrétaire du roi, une femme et un homme qui jouent aux cartes; d'autres figures qui se chauffent près du feu.

Chez M. Pigou, conseiller au parlement, un petit paysage avec figures.

A Bruxelles, dans le cabinet du prince Charles de Lorraine, un tableau tabagie, plusieurs figures; un autre de même; un paysage avec des figures; un médecin auprès d'un malade; un vieillard; deux paysages avec figures; un chasseur; un paysage avec des figures; deux portraits; un enfant appuyé sur une tête de mort; une conversation par Abraham Teniers, ainsi que seize tableaux dans les panneaux des lambris.

A Meerbeck, village près de Malines, est un tableau d'autel qui représente la tentation de saint Antoine; les figures sont grandes comme nature : il est marqué *David Teniers junior, fecit* 1666.

A Gand, chez M. J.-B. Dubois, un beau paysage avec cinq figures : ce tableau a près de sept pieds de longueur sur quatre et demi de hauteur.

Chez M. le chanoine Baut, sept tableaux : le principal est une conversation; Teniers y a peint une famille entière. On assure qu'il était amoureux de la fille de la maison : il s'y est peint à côté de cette fille; c'est un tableau précieux où rien n'est négligé.

Chez M. Charles Brauwer, une jeune servante qui écure une chaudière, un vieillard la caresse, une vieille les aperçoit par une fenêtre et fait des grimaces qui marquent sa jalousie ; un autre représente une femme qui joue du chalumeau.

Chez M. Baut, une pêche, beau tableau.

Le landgrave de Hesse possède le plus beau tableau de Teniers et le plus capital ; on voit représentés l'hôtel-de-ville d'Anvers et la grande place sur laquelle sont en parade les différentes confréries et corps de métiers avec leurs habits de cérémonies : toutes les figures principales sont faites d'après nature et peintes en 1643. Ce tableau appartenait à la confrérie de l'Arbalète, et fut vendu en 1750 avec un autre de Rubens, représentant Mars et Vénus, etc. Guerard Hoet les a payés 5,000 florins de change (1), avec obligation de fournir une belle copie du tableau de Rubens : cette copie, peinte par Schouman, Hollandais, est bien rendue et occupe la place de l'original, sur la cheminée, dans la salle de la même confrérie. On y voit aussi la copie du beau tableau de Teniers.

L'électeur Palatin possède quatre tableaux de Teniers, une kermesse ; on y boit, mange et danse ; une autre danse de paysans ; un repas de campagne ; une petite fille qui tient une tartine de pain et de beurre, tableau douteux de ce maître, etc.

Dans le cabinet du prince de Galles, la Vierge et plusieurs saints et saintes ; les quatre heures du jour ; le cuisinier et la cuisinière.

A La Haye, chez M. Braamkamp, une femme qui épluche des légumes. Chez M. van Slingelandt, receveur général de la Hollande, une cuisine avec les ustensiles et du gibier. Chez M. van Slingelandt, conseiller, une fête de village. Chez M. Fagel, un chimiste dans son laboratoire. Chez M. Lormier, un grand festin de campagne dans un beau paysage ; autre repas et des danses dans un beau paysage : dans le fond, un troupeau de moutons ; des moissonneurs près d'un village ; une table servie de beaucoup de mets et entourée d'hommes et de femmes ; un grand corps-de-garde avec des soldats et des armures différentes ; le dedans d'une chambre remplie de fumeurs, une autre où l'on joue aux cartes ; un chirurgien qui panse un pied malade ; un paysage où des paysans jouent à différens jeux, et un village que les soldats pillent. Chez M. van Héteren, des paysans avec leurs femmes qui boivent et chantent au cabaret. Chez M. Bikker van Zwieten, le sacrifice

(1) Argent du Brabant; cela fait près de 10,000 livres argent de France.

d'Abraham; un paysage; une danse à la campagne; des joueurs aux quilles; une réjouissance et danses. Chez M. d'Acosta, deux tableaux représentant des corps-de-garde. Chez M. Verschuring, un jeune homme qui joue avec son chien, et un autre, une femme qui caresse son chat. Chez M. van Brémen, cinq tableaux représentant les sens, et un autre, des joueurs aux cartes.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, les sens en cinq tableaux. Chez M. Braamkamp, à Amsterdam, la tentation de saint Antoine; une maison dans un paysage avec des figures; des officiers qui jouent aux cartes dans un corps-de-garde; un de même où un tambour bat la caisse, et des fumeurs qui boivent et jouent aux cartes. Chez M. Leender de la Neuville, un chimiste qui travaille au grand œuvre. Chez M. Lubbeling, autre chimiste occupé dans son laboratoire; une ferme où des paysans se réjouissent

Et à Rotterdam, chez M. Leers, un joueur de flûte; les cinq sens en autant de tableaux; un joueur de la flûte allemande; un homme et une femme qui font de la musique.

JEAN THOMAS,

Élève de Rubens.

Thomas a fait honneur, par ses talens, à la ville d'Ypres, où il naquit, vers l'an 1610 : on sait peu de chose de sa vie. Il voyagea avec son ami Diepenbèke par toute l'Italie. Unis par l'amitié autant que par l'émulation, ils étudièrent ensemble d'après les grands maîtres, et ils méritèrent tous deux le titre d'élèves de Rubens. L'évêque de Metz ayant invité Thomas à venir demeurer dans son palais pour y faire plusieurs grands ouvrages, notre peintre quitta Diepenbèke et passa en Lorraine : il y travailla beaucoup et ses tableaux dispersés augmentèrent sa gloire. L'empereur Léopold, qui connaissait les talens de Thomas, le nomma son premier peintre en 1662 : il lui fit une pension considérable. On n'a rien appris de plus de sa vie ni de sa mort.

JEAN VAN BOCKHORST,

SURNOMMÉ LANGHEN JAN,

Élève de Jacques Jordaens.

Cet excellent peintre naquit vers l'an 1610, dans la ville de Munster. Issu d'une très-bonne famille, son éducation ne fut pas négligée ; mais comme on reconnut en lui des dispositions décidées pour la peinture, ses talens naissans furent heureusement confiés à Jacques Jordaens. Quelques années d'études égalèrent Bockhorst aux meilleurs maîtres : il fut chargé de plusieurs grands ouvrages pour des églises et des palais. Nul auteur, excepté Cornille de Bie, ne nous a parlé exactement de ce bon peintre, et l'on n'a rien su de plus de sa vie : on ignore l'année de sa mort. On sait que pendant toute sa vie il n'avait porté d'autre habit que celui d'abbé.

Langhen Jan a beaucoup peint pour les églises : il composait et dessinait bien. Ses têtes de femmes sont gracieuses ; ses têtes d'hommes ont beaucoup de caractère : sa manière de colorier tient tantôt de celle de Rubens et plus souvent elle approche de celle de van Dyck ; il fondait ses couleurs comme ce dernier. Ses tableaux sont vigoureux, et dans tous ses ouvrages on trouve une belle harmonie et une belle entente du clair-obscur. Les portraits, qu'il a faits en grand nombre, peuvent être comparés à ceux de van Dyck ; éloge que les artistes lui ont accordé en tout temps et qui fixe son mérite pour la postérité. Voici ses principaux ouvrages placés en public.

On voit dans l'église des Béguines, à Anvers, une épitaphe : il a peint au milieua l Résurrection de notre Seigneur ; sur un des volets, l'Annonciation, et sur l'autre volet notre Seigneur dans le ciel : ce morceau est aussi beau que s'il était de van Dyck, et entièrement dans sa manière. On voit dans l'église des pères Bogaerde le tableau d'autel de la chapelle de la Sainte-Croix, qui représente la découverte de la vraie croix.

A Lille, dans l'église de Saint-Etienne, le martyre de ce saint, tableau d'autel dans la chapelle de l'Ange gardien. Dans l'église de

saint Maurice, le tableau du grand-autel où est peint le martyre de ce saint.

Dans l'église paroissiale de Saint-Michel, à Gand, le tableau de l'autel de Saint-Hubert, où ce saint paraît prosterné devant un cerf qui porte un crucifix sur sa tête ; l'adoration du Saint-Sacrement, où l'Eglise est représentée par un Pape : ce tableau est à l'autel de la Communion. Dans la chapelle de Saint-Yves, le tableau d'autel qui représente David après sa pénitence. Dans l'église paroissiale de Saint-Jacques, le martyre de ce saint, très-beau tableau qui est au grand-autel. Aux Annonciades, une Annonciation, tableau d'autel peint en 1664. Dans la même ville, chez M. Lucas de Schamps, trois beaux tableaux : les sujets sont tirés des fables d'Ovide. Chez M. van Tyghem, une Sainte-Trinité, tableau admirable.

Dans la principale église de la petite ville de Loo, le tableau du grand-autel qui représente notre Seigneur en croix entre les larrons ; au bas de la croix sont la Vierge et saint Jean; et dans le cabinet du prince Charles de Lorraine, à Bruxelles, le martyre de saint Georges. Dans l'abbaye de Tongerloo, près de Malines, le martyre d'un saint de leur ordre. A Bruges, dans l'église des Dominicains, l'Adoration des Rois au maître-autel. Dans un autre tableau d'autel, une gloire d'anges qui portent au ciel le portrait de saint Dominique : ce portrait a été peint en Espagne et est collé sur ce grand tableau.

Et chez M. d'Acosta, à La Haye, Esther devant Assuérus, tableau dans la manière de van Dyck.

ADRIEN ET ISAAC VAN OSTADE,

Élève de François Hals.

Ces deux frères naquirent à Lubeck; Adrien en 1610 et Isaac quelques années après. Adrien fut placé chez François Hals; il était condisciple et ami intime de Brauwer : ce fut lui qui consola Brauwer dans ses malheurs et qui l'encouragea à cultiver son art lorsqu'il quitta son maître. Ostade l'aîné avait du penchant pour

la manière de Brauwer; celle de Teniers le tentait pour le moins autant, mais Brauwer l'en détourna. Il lui fit entendre qu'en imitant non-seulement on était souvent inférieur à ses modèles, mais qu'en acquérant moins de gloire, on court le risque de la concurrence.

Ostade avait du génie, et il se fit une manière qui lui fut propre; elle réussit, et l'on acheta ses ouvrages fort cher. Il n'était point sorti d'Harlem, quand le bruit de la guerre l'alarma et l'en fit sortir : il vendit ce qu'il avait et songea à retourner à Lubeck, pour y travailler sans inquiétude. Il passait par Amsterdam, lorsqu'un amateur appelé Constantin Senneport l'engagea à rester chez lui; il lui fit entrevoir les avantages de demeurer dans une ville aussi considérable, où ses ouvrages étaient estimés et où il se trouvait un grand nombre de gens en état de les bien payer. Ce fut vers l'an 1662, qu'arrivé à Amsterdam, il commença ce grand nombre de dessins que M. Jonas Witzen a depuis achetés, avec quelques-uns de Battem, pour le prix de 1,300 florins.

Notre peintre, content de sa situation, ne perdait point de temps, et malgré son assiduité, il eut bien de la peine à répondre à l'empressement du public. Son application continuelle lui fit faire beaucoup d'ouvrages et l'empêcha d'en laisser de médiocres. Pour se délasser, il gravait d'après ses dessins, et ses eaux-fortes en portent le caractère. Adrien atteignit l'âge de 75 ans: il est mort à Amsterdam en 1685.

Isaac van Ostade était élève de son frère aîné; on juge par ses tableaux, qui sont bien inférieurs à ceux de son frère, qu'il l'aurait peut-être surpassé, s'il avait vécu aussi long-temps que lui.

Adrien van Ostade n'a représenté que des sujets bas; il avait presque les mêmes idées que Teniers, mais il semble qu'ils aient habité des contrées différentes, tant les habillemens se ressemblent peu. Ostade les accommodait à son goût; il copiait la nature de façon qu'il l'a presque toujours enlaidie; mais il règne partout dans ses figures grotesques tant d'esprit, tant de finesse et tant de vérité, qu'on oublie que ses sujets sont dégoûtans, pour admirer son génie. Quand il a représenté des dedans de maisons, il vous fait voir différens appartemens; il vous promène autour de ses figures : il semble que quelques-uns de ses tableaux soient peints en émail; tout y est clair, tout est chaud et détaillé, souvent mieux colorié que Teniers, c'est-à-dire plus vigoureux et toujours plus fini. Teniers groupait mieux ses figures, et il savait mieux qu'Ostade disposer ses plans; en effet, ce dernier mettait quelquefois le

point de vue si haut, que les appartemens en paraissent bizarres, et seraient ridicules, s'il n'avait su occuper des vides par des détails qui interrompent de temps en temps des espaces fort grands : cette petite critique ne diminue rien de la beauté des ouvrages de cet artiste. Il peignait avec une légèreté séduisante ; il est transparent, flou, chaud et fin, mais son dessin n'est nullement de choix, et il n'est supportable que sous les figures et les habillemens qu'il a traités. Ses gravures à l'eau-forte sont recherchées ; elles ont l'esprit de ses dessins et les effets de ses tableaux : voici quelques-uns des principaux.

M. le duc d'Orléans possède deux tableaux d'Adrien Ostade. Le fond du premier est une chambre ; un homme fume, un autre écrit et une femme est assise auprès. Le second représente un peintre qui dans son atelier travaille à un tableau de chevalet.

A Paris, chez M. le comte de Vence, on voit quatre tableaux d'Adrien ; des fumeurs dans un estaminet : il y a sept figures ; le grivois flamand ; un matelot ; des joueurs de tric-trac ; deux pendans qui représentent des ivrognes, par Isaac van Ostade.

Chez M. le marquis de Voyer, une femme qui tient son enfant, appuyée sur une porte coupée ; une tabagie : il y a huit figures, y compris une femme.

Chez M. de Gragnat, une danse villageoise.

Chez M. Blondel de Gagny, un paysage avec figures ; un autre de joueurs de tric-trac.

Chez M. de Julienne, des paysans qui jouent aux quilles ; un maître d'école au milieu d'un grand nombre d'enfans ; une mère avec ses enfans ; un père et une mère auprès de leur petite famille.

Chez M. de la Bouexière, Ostade lui-même peignant dans son atelier ; ce tableau est très-fin ; le peintre y est vu par le dos ; un paysage d'un hiver ; un enfant qui mange sa bouillie ; un peintre dans son atelier ; une tabagie, et un autre hiver, paysage.

A Gand, chez M. Baut, chanoine, deux beaux tableaux de tabagies.

Chez l'électeur Palatin, on trouve deux morceaux d'Adrien Ostade ; dans l'un, des paysans qui disputent ; dans l'autre, des paysans qui dansent.

A La Haye, chez le comte Wassenaar, une femme qui joue avec un enfant, quatre autres figures qui regardent ; une famille de cinq personnes qui se chauffent ; des paysans qui dansent au ca-

baret; un paysan qui courtise de près sa maîtresse; une femme qui fait la lecture à deux hommes; un paysage où l'on conduit plusieurs bêtes à cornes; un petit fumeur; une femme qui dévide du fil; deux fumeurs; deux autres qui fument et boivent, et un vieillard avec un bonnet noir. Chez M. van Slingelandt, receveur général de la Hollande, plusieurs personnages près d'une maison de campagne. Chez M. van Slingelandt, bourguemestre à La Haye, huit figures dans une chambre, et un autre même nombre de figures. Chez M. Fegel, le dedans d'une cuisine avec figures; un avocat dans son étude. Chez M. Lormier, une compagnie qui joue au cartes; l'intérieur d'une ferme avec figures; quatre fumeurs et une femme; une ferme où un joueur de vielle fait danser des enfans; plus loin des paysans qui boivent; six figures dans une chambre; une autre chambre où il y a plus de vingt figures; un paysage près d'une grande ferme; plusieurs figures; un homme à cheval et d'autres animaux. Chez M. van Héteren, des paysans avec leurs femmes qui arrivent de la chasse avec du gibier et leurs armes, et trois autres buveurs. Chez M. Half-Wassenaar, un paysage: on y voit un cabaret où boivent des voyageurs, d'autres qui arrivent avec des chevaux et des chariots, et un joueur de musette qui fait danser des paysans. Chez M. d'Acosta, une assemblée de paysans et un paysage représentant l'hiver. Chez M. Verschuring, des fumeurs qui se chauffent près d'un feu. Chez M. van Brémen, un cochon tué et attaché sur une échelle, et plusieurs autres détails dans une cuisine.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, une tabagie avec un nombre de buveurs; contre la muraille est un écriteau sur lequel est écrit: *Maison à vendre; il faut s'adresser à van Ostade.*

A Amsterdam, chez M. Braam-Kamp, une chambre avec plusieurs figures; un autre tableau de même; une poissonnerie où il y a plusieurs marchands, tableau singulier; un pêcheur avec des poissons qu'il porte à vendre; un joueur de violon, un joueur de vielle; une vieille femme; des fumeurs et buveurs; autre de même, aussi des fumeurs et buveurs ensemble. Chez M. Leender de Neufville, une compagnie de villageois dans une maison, d'autres au dehors près d'une ferme, et beaucoup de figures dans une chambre. Chez M. Lubbeling, des joueurs aux quilles près d'un cabaret, et des buveurs dans une chambre. Chez M. Bierens, des joueurs au tric-trac et deux spectateurs.

A Rotterdam, chez M. Bisschop, un nombre de figures près d'une

ferme; une femme qui épluche des moules et des enfans qui jouent avec un chien; une femme qui dévide du fil et plusieurs fumeurs près d'elle; un philosophe dans son cabinet d'étude, et des paysans qui regardent un homme qui joue d'un instrument.

A Middelbourg, chez M. Cauwerven, une assemblée de paysans à la porte d'un cabaret.

LÉONARD VANDER KOOGEN,

Élève de Jacques Jordaens.

Vander Koogen naquit à Harlem vers l'an 1610, issu d'une famille d'artistes et d'amateurs; il obtint de ses parens tout ce qui lui était nécessaire pour étudier la peinture. On le plaça à Anvers, chez Jacques Jordaens; il demeura long-temps dans cette école. Lié particulièrement avec Cornille Béga, il changea de manière; il peignait d'abord en grand, et il a depuis peint en petit, ou en moins grand. Vander Koogen, en quittant Anvers, retourna chez lui, et fit une liaison si étroite avec Béga, qu'on ne les voyait presque jamais l'un sans l'autre; ils cultivèrent leur art ensemble; ils s'encouragèrent l'un l'autre; l'unique différence qu'il y eut entre ces deux amis était que vander Koogen ne travaillait que pour son plaisir, ses parens lui ayant laissé une fortune honnête, tandis que Béga n'en avait d'autre que celle qui venait de ses ouvrages. Béga n'en était pas moins gai; vander Koogen était au contraire timide et retiré du monde; il avait d'ailleurs des mœurs fort sages, ce qui lui occasionna une aventure assez plaisante.

Ce peintre vivait dans le célibat et demeurait en pension chez un de ses parens. Un jour, vers la brune, une demoiselle fort connue fut demander vander Koogen; le domestique l'avertit en plaisantant, et lui dit qu'une personne aimable venait pour le demander en mariage. Le peintre timide fut étourdi de cette plaisanterie, et n'aurait jamais sorti du coin de son feu, si on ne l'avait obligé à voir celle qui l'était venu demander; il se rajusta le plus promptement qu'il lui fut possible, et il alla trouver la personne qui l'attendait dans une salle. Après les civilités ordinaires, la demoiselle pré-

para son discours par quelques éloges auxquels on ne répondit que par beaucoup d'embarras, et elle finit par exiger de lui le secret sur sa démarche, ce qu'il lui promit; mais il ne savait pas qu'on écoutait toute leur conversation.

Voici comment elle lui parla : « Monsieur, ma proposition va bien » vous surprendre, puisqu'elle n'est point ordinaire ; peut-être la » trouverez-vous déplacée. Pour moi, je n'y trouve rien que de rai- » sonnable, car le proverbe dit bien : *N'importe qui fait la de-* » *mande, si elle est convenable*. Vous êtes connu et estimé de ma » famille et de moi ; vous me connaissez et vous savez qui je suis. » Vous et moi, nous vivons fort à notre aise du bien que nos pè- » res nous ont laissé ; mais nos années passent rapidement et nous » ne rajeunissons pas. Nos amis meurent les uns après les autres, » et ce qu'il y a de plus malheureux, ce sont souvent les meilleurs » que nous perdons. Pour nos parens, les uns sont trop riches » pour daigner vivre avec nous, les autres sont pauvres et trou- » vent que nous vivons trop long-temps ; c'est pourquoi je me » suis déterminée à me marier, et si je vous conviens, je suis dis- » posée à vous choisir pour mon mari. »

Le timide vander Koogen ne put se remettre ; il ne put répondre qu'en tremblant : *Mais, Mademoiselle... mais, Mademoiselle, cela me paraît bien étrange !*

« Je me suis bien attendue à cette réponse, lui dit-elle ; mais » consultez-vous ; notre situation et notre naissance sont égales, » vous pouvez y penser. Je vous ai ouvert mon cœur, sondez à » présent le vôtre ; de quelque façon que vous vous déterminiez, » nous serons toujours bons amis. »

Il resta long-temps sans pouvoir dire autre chose, en bégayant : *Mais, Mademoiselle... Eh! comment? Je ne sais?... Me marier! Eh bien! oui; mais cela me surprend beaucoup*. La demoiselle vit combien son discours avait déconcerté son futur mari ; mais elle tâcha cependant de le remettre un peu ; elle lui dit doucement qu'elle n'était pas venue pour terminer cette affaire, mais seulement pour la proposer, et qu'il pouvait y penser autant de temps qu'il le jugerait à propos, et elle prit congé de lui.

Notre amant ne fut pas plutôt rentré, qu'il fut obligé d'essuyer mille plaisanteries des personnes qui étaient avec lui. Quoiqu'ils eussent tout entendu, ils feignirent de ne rien savoir, et ils le tourmentèrent beaucoup pour apprendre de lui ce qui s'était passé ; il garda le secret, comme il l'avait promis, et ne dit pas un mot toute

la soirée, tant il était interdit. Il passa la nuit sans fermer l'œil; ce fut cependant ce qui lui fit prendre son parti. L'inquiétude augmentait à mesure que le jour venait, et tout d'un coup il s'habilla et sortit pour se dissiper et prendre l'air ; mais à peine est-il sur la place, que la demoiselle passe devant lui , ce qui lui parut fort extraordinaire ; il chercha à l'éviter. Enfin , il rappelle ses sens, et sur-le-champ il approche de celle qui l'avait si fort embarrassé la veille, et lui dit : *Mademoiselle, il ne se fera rien de ce que nous avons dit hier au soir.— Fort bien, Monsieur,* lui dit-elle en lui faisant la révérence, et ils se quittèrent.

Cette aventure n'a rien changé à la vie de vander Koogen ; il resta toujours garçon. Il est mort à Harlem en 1681. Ses ouvrages ne sont guère connus en France ; ils méritent cependant d'être recherchés. Il peignait en grand et en petit avec intelligence ; son dessin est de bon goût : il a gravé à l'eau-forte assez dans la manière de Carrache.

WILLEM (GUILLAUME) VANDEN VELDE.

Il naquit à Leyden en 1610, et fort jeune il fit des voyages sur mer; on ne sait en quel temps il apprit à dessiner, ni quel fut son maître; mais on vit tout d'un coup de beaux dessins de sa main. Il représentait sur du papier blanc toutes sortes de vaisseaux; il avait étudié à fond la construction et la manœuvre de la marine. Il s'embarquait quand il prévoyait quelque combat, sans autre but que celui de représenter ces objets avec plus de vérité.

Les états de Hollande lui firent équiper une petite frégate légère, avec ordre à celui qui la commandait de se transporter dans les positions que Vanden Velde souhaiterait. On vit alors un dessinateur s'engager dans le fort d'un combat naval, voltiger tour-à-tour vers la flotte des ennemis et revenir à son poste. L'amiral Opdam fut étonné de voir un homme exposer sa vie pour acquérir une autre gloire que celle des armes : il ne savait pas qu'il y a des courages de toute espèce. Qu'aurait-il dit , s'il eût vu nos académiciens de Paris aller aux extrémités du monde pour mesurer la terre, et montrer plus d'ardeur pour éclairer les nations que les conqué-

rans n'en ont eu pour les détruire. Notre peintre dîna dans le navire que commandait l'amiral hollandais, et ce même navire sauta en l'air quelques heures après que notre peintre se fut retiré.

En 1666, il fut, par ordre des États-Généraux, dessiner un autre combat que les Anglais et les Hollandais se livrèrent sous les ordres de Monck et de Ruyter; cette action dura depuis le 11 jusqu'au 14 juin, aux environs du port d'Ostende. Chaque mouvement des deux flottes est dessiné avec une exactitude surprenante. Ses dessins furent d'une grande utilité aux États-Généraux, et répandirent un grand jour sur la manœuvre et la conduite de leurs officiers; nouvelle preuve de l'importance de l'art que cultivait notre grand dessinateur. Vanden Velde fut récompensé; son nom passa chez les étrangers. Le roi d'Angleterre, Charles Ier, l'appela à son service, et, depuis la mort de ce prince, il fut continué sous le règne de Jacques II. Il a fait pour cette cour un grand nombre de dessins, entre lesquels on admire une action qu'il a représentée sur mer; tout ce que cet élément a de majestueux et de terrible, il le dessinait de cette dernière manière sur le papier, avec le crayon ou la plume.

Il dessinait tout à la plume sur du papier blanc, sur des toiles imprimées en blanc ou sur des papiers collés sur la toile. Sa facilité se remarque assez dans ses ouvrages; on ne peut manier la plume avec plus d'art et d'intelligence. Il essaya de peindre à l'huile vers la fin de ses jours, mais il ne put jamais réussir. Il mourut le 15 ou 16 décembre 1693, et fut enterré dans l'église de Saint-Jacques, à Londres.

On voit à La Haye, chez M. van Slingelandt, receveur général de la Hollande, une rivière très-calme chargée de bateaux. Chez M. Lormier, deux tableaux représentant des canaux avec des bateaux. Chez M. Half-Wassenaar, une belle marine avec des vaisseaux. Chez M. Verschuring, deux marines avec plusieurs vaisseaux.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, une mer dans son calme; une autre orageuse: un navire se brise contre un rocher; la vue de l'embouchure de la Meuse.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, le lac du Moerdyck, avec des vaisseaux; des vaisseaux qui naviguent sur une eau tranquille; un autre à-peu-près de même; une marine avec des vaisseaux, en grisaille. Chez M. Leender de la Neufville, plusieurs vaisseaux sur une eau tranquille; deux autres tableaux de même. Chez M. Lub-

behng, plusieurs vaisseaux dans une mer calme; un autre de même, et un troisième avec plusieurs vaisseaux de guerre.

Et chez M. Bisschop, à Rotterdam, une vue de la mer chargée de vaisseaux, et deux autres marines avec des vaisseaux.

ADRIEN HANNEMAN,

Élève de van Dyck ou de Ravesteyn.

Hanneman naquit à La Haye en 1610 ou 1611; il a été un des plus habiles peintres de son temps. On a de la peine à deviner son véritable maître. On croit qu'il fut élève de van Dyck, et d'autres assurent qu'il était disciple de Ravesteyn. Il paraît plus vraisemblable que ce dernier ait été son maître, parce qu'Hanneman n'est jamais sorti de La Haye, et que van Dyck n'y a fait que quelque séjour en passant; qu'importe, au surplus? il suffit que notre peintre ait mérité le titre d'habile élève de ces deux grands hommes, pour qu'il soit placé parmi eux.

La réputation d'Hanneman porta les princes de la maison de Nassau à l'occuper; il fit plusieurs beaux portraits, parmi lesquels on distingue celui de Guillaume II, prince de Nassau : il est peint entièrement dans la manière de van Dyck ; ce tableau lui en procura beaucoup d'autres et le fit connaître. Il ne faisait pas seulement bien le portrait, il traitait avec esprit les sujets historiés. Il suffit d'en indiquer deux ou trois pour constater le mérite de leur auteur.

Le premier est placé sur la cheminée dans la salle des états de Hollande; le sujet est la Paix désignée par une belle femme habillée en satin blanc; elle est assise sur un trône soutenu de deux colonnes et élevé sur trois marches : elle tient sur ses genoux une colombe, pendant que deux génies la couronnent de lauriers.

Ce tableau est richement composé et peint avec beaucoup de force. La délicatesse de ses chairs approche de celle de van Dyck; quoiqu'il fût payé noblement, on assure que les états de Hollande firent présent de 1,000 florins à la personne qui avait servi de modèle, comme si c'eût été encore trop peu pour ses grâces, que d'être éternisée par un pinceau aussi célèbre.

Il a peint dans la salle des Échevins un grand tableau allégorique au-dessus de la cheminée, représentant la Justice avec ses attributs.

Dans le même endroit, il a peint le dieu Mars appuyé sur ses armes. Le caractère féroce de ce dieu est aussi fièrement rendu que la douceur et la gravité de la Paix et de la Justice.

Parmi plusieurs portraits, on cite celui qu'il a peint d'après lui-même comme un des plus beaux qu'il ait faits : ses tableaux sont vagues et harmonieux ; il avait une délicatesse dans ses teintes de chairs qui l'a presque égalé à van Dyck.

Il était admis parmi les maîtres peintres à La Haye, et du nombre des quarante-huit qui présentèrent leur requête de séparation en 1655 ; il fut nommé par les magistrats le premier directeur ou doyen du corps académique des artistes en 1665. On ne sait pas le temps de sa mort : il vivait encore en 1662.

MARTIN LENGELÉ.

Un seul tableau de ce peintre a mérité les recherches que l'on a faites sur sa vie ; on n'en a rien découvert, que de le trouver inscrit dans les registres de l'académie de La Haye, et comme un des trois recteurs de cette académie, en 1656.

Le tableau dont nous parlons est placé dans la grande salle de la milice bourgeoise ; on y voit représentée la compagnie d'Orange avec son officier à la tête : ce morceau est composé de dix figures de grandeur naturelle ; il tient très-bien sa place parmi ceux qui sont dans le même salon.

ROELANT VAN LAAR.

Roelant van Laar, frère de Bamboche, naquit à Laeren, près de Naerden. On soupçonne qu'il a commencé la peinture avec son frère et sous le même maître, qui n'est pas connu. Ils voyagèrent

ensemble en Italie, sans se quitter; ils peignirent tous les deux dans la même manière et presque également bien. Roelant est l'aîné et mourut encore jeune à Gênes : on ne nous apprend rien de plus, et ses ouvrages sont peu connus, excepté en Italie.

JEAN DE REYN,

Élève de van Dyck.

Jean de Reyn, que l'on assure être né à Dunkerque, vers l'an 1610, fut élevé dans l'école de van Dyck; il suivit son maître en Angleterre, et l'on est certain qu'il ne le quitta qu'à sa mort. Il est vrai que ce peintre n'est connu en Flandre que depuis ce temps-là, et que ses ouvrages ne portent point de dates antérieures.

De Reyn était d'une grande timidité; il n'eut point d'autres défauts; mais celui-ci lui fit perdre sa fortune. Le maréchal de Grammont voulut le faire connaître; il l'emmena avec lui à Paris, le logea dans son hôtel et lui fit faire un tableau pour porter à la cour. Ce tableau fut à peine commencé, que de Reyn se sauva de Paris sans rien dire, et jamais il ne voulut y retourner. On conte qu'un domestique lui ayant volé quelques chemises, il avait été trouver le duc de Grammont, lui demander son congé, et lui dire tout effrayé que s'il n'était point à l'abri du vol dans une si grande maison, sa vie ne serait point en sûreté dans Paris.

Jean de Reyn s'établit à Dunkerque; il y épousa Françoise Huys, et fut très-employé à embellir les églises et à peindre le portrait; on ne sait rien de particulier du reste de sa vie; on ne lui a connu qu'une fille qui avait épousé un notaire. De Reyn mourut le 20 mai 1678, et est enterré dans l'église de Saint-Éloi, à Dunkerque; sa femme Françoise Huys est morte le 4 juillet 1686. Ce peintre n'a eu qu'un élève nommé Corbéen.

Si Jean de Reyn est peu connu, c'est que ses ouvrages sont presque toujours pris pour ceux de son maître. Personne ne l'a approché de plus près, et personne ne l'a mieux égalé en mérite; c'est la même fonte de couleur, la même touche, la même délicatesse; son dessin est aussi correct, ses mains sont dessinées d'une

pureté singulière; il était noble dans ses compositions, peut-être un peu confus, mais il avait d'ailleurs une très-grande manière; ses draperies sont larges et bien pliées; le clair-obscur est bien entendu dans tout ce qu'il a peint.

On connaît de ce peintre beaucoup de très-beaux portraits dispersés dans les cabinets. Voici quelques tableaux qui ne lui sont pas disputés :

Dans l'église paroissiale de Dunkerque, le martyre des quatre Couronnés; il s'y est peint lui-même avec un chapeau blanc : ce tableau est au rétable de la chapelle des maîtres maçons. Dans la chapelle de Sainte-Anne, un tableau avec des volets qui sert d'épitaphe à la famille d'Antoine Clayssens, et une autre épitaphe avec des volets pour la famille d'Alexandre Leys, dans la chapelle des bouchers : tous ceux qui ont vu ce dernier l'ont élevé au-dessus des ouvrages de van Dyck; le dessin y est des plus élégans. Dans l'église des Dames-Anglaises, le baptême de Totila. Dans la salle de la congrégation aux Jésuites, saint Pierre apôtre, saint Pierre pape, saint Paul apôtre, saint Thomas, saint Guerard, saint Nicolas, saint Guillaume et saint Denis; tous ces tableaux sont placés entre les croisées, et les figures sont plus grandes que nature.

Dans l'église paroissiale de Saint-Martin, à Bergues, saint Vinox; un tableau d'autel, représentant Hérodiade qui apporte à Hérode la tête de saint Jean. On voit aussi quelques tableaux de ce peintre dans les appartemens de l'abbé de saint Vinox, une sainte Scholastique et une martyre à qui l'on coupe le sein, etc.

JURIAEN JACOBSZ,

Elève de François Sneyers.

Juriaen naquit en Suisse; selon d'autres, à Hambourg, et apprit la peinture sous François Sneyers, habile peintre d'animaux à Anvers. Il suivit la manière de son maître pendant quelque temps; il représentait, comme lui, des chasses, des combats d'animaux. Il choisit Amsterdam pour y fixer sa demeure, et quoique fort em-

ployé dans ce genre, il se mit à peindre l'histoire; ses succès en des sujets si opposés surprirent.

M. Wolters, négociant dans la même ville, qui aimait la peinture et notre artiste, lui ordonna plusieurs tableaux d'histoire; les Hollandais font grand cas de celui qui représente Vénus et Adonis; il aurait fait une grande fortune si la mort ne l'eût enlevé encore jeune, en 1664.

Il avait atteint de près son maître dans l'art de représenter des animaux. La même manière dans la touche et dans le choix de la bonne couleur font souvent méprendre à leurs ouvrages.

CORNILLE ÉVERDYCK.

Cornille Éverdyck, d'une famille illustre, originaire de Tergoes, fut dans son temps regardé comme un bon peintre d'histoire. Plusieurs de ses tableaux se conservent encore dans sa famille.

JEAN DUIVEN,

Élève de Wouter (Vautier) Crabeth,

Natif de Gouda, élève de Vautier Crabeth et contemporain du peintre Henry Zorg. Jean Duiven acquit de la réputation à peindre le portrait; il fit sa fortune en peignant le Père Simpernel, franciscain; il ne fut presque employé depuis qu'à en faire des copies qu'il vendit fort cher. Il mourut en 1640.

JEAN VAN BAELEN,

Élève de son père Henry van Baelen.

1611.

Van Baelen naquit à Anvers en 1611. Les talens et la réputation de son père lui donnèrent de l'émulation dès sa plus tendre jeunesse; c'était un présage heureux que le père ne négligea pas. Il fortifia son fils dans sa vocation et dans son art. Le jeune van Baelen égalait presque son père, lorsqu'il le quitta pour aller voir, comme les autres, les merveilles que Rome offre aux artistes; il y parcourut à la hâte les restes précieux des anciens et des modernes. Il étudia en particulier chaque manière; mais il retourna toujours à celle de son père, qu'il n'a jamais quittée.

Rappelé en Flandre, il fit dans sa patrie quelques tableaux en grand. Son principal talent était cependant de peindre en petit, et sa manière approche tellement de celle de Henry van Baelen, qu'on a bien de la peine à les distinguer. Un pinceau agréable, des couleurs vives et brillantes font le mérite principal de ses ouvrages. Ses airs de têtes sont dans la manière de l'Albane; mais son séjour à Rome n'a point rendu son dessin plus correct. On ne dit nulle part l'année de sa mort.

CORNILLE ZAFT-LÉVEN.

1612.

Cornille était frère d'Herman Zaft-Léven; quelques-uns ont pris Cornille pour l'aîné de son frère Herman, parce que son portrait se trouve dans la suite de ceux que van Dyck a faits.

Cornille peignait dans le goût de Brauwer et dans le goût de Teniers. Les tableaux où il excellait représentent des corps-de-garde: on y voit des officiers, des soldats jouant à différens jeux dans des festins ou parties de débauches. Les fonds de ses ta-

bleaux étaient ornés d'instrumens de guerre, de drapeaux, de tambours, de piques, etc. Un chapeau par terre ou accroché, avec son plumet, une ceinture brodée ou unie, sont les meubles de ses tableaux qu'il faisait tous d'après nature, avec autant d'intelligence que de précision.

Ses tableaux, dans le goût de Teniers, représentent des dedans de maisons, des cuisines, des fermes avec des paysans. Il a cherché à suivre Teniers; ses ouvrages dans ce genre ont aussi leur mérite. Cornille a beaucoup dessiné; il maniait bien le crayon, et il n'a rien peint sans avoir fait des études d'après nature. On trouve ses tableaux dans les cabinets les plus estimés et ses dessins dans les collections les plus recherchées. Je connais à Bruxelles, dans le cabinet du prince Charles, un très-beau tableau de Cornille Zaft-Léven: il représente une assemblée de paysans, etc. Le temps de sa mort et le lieu de sa sépulture sont ignorés.

JEAN MEYSSENS,

Elève de Nicolas vander Horst.

Meyssens, né à Bruxelles le 17 mai 1612, eut pour premier maître Antoine van Opstal, peintre habile; il continua depuis à étudier sous Nicolas vander Horst. Il réussit à peindre le portrait et l'histoire. En quittant ses maîtres, les ouvrages qui contribuèrent le plus à sa réputation furent les portraits du comte Henry de Nassau, de la comtesse de Stirum, des comtes de Benthem, et de plusieurs autres grands seigneurs. Il faisait fort ressembler et peignait avec beaucoup de soin et de talent. Malgré ces avantages, il quitta la peinture pour faire le commerce d'estampes et de dessins. Il eut un fils bon graveur de portraits, appelé Cornille Meyssens, que l'on dit avoir été cause que son père abandonna la peinture.

EMELRAET.

Emelraet, ami et contemporain de Meyssens, a beaucoup voyagé, et surtout en Italie : il demeura long-temps à Rome. De retour en Flandre, il se fixa à Anvers et fut fort employé pour les églises et à peindre le paysage dans les tableaux des autres peintres. Il passait pour un des meilleurs paysagistes flamands, surtout en grand : ce qu'il a fait de plus beau est dans l'église des Carmes-Déchaussés, à Anvers ; on y voit plusieurs grands et beaux paysages dont les figures sont d'Erasme Quellin et d'autres habiles peintres.

PIERRE JANSSENS,

Elève de Jean Bockhorst.

Janssens naquit à Amsterdam en 1612. Ses parens le placèrent à Harlem, chez Jean van Bockhorst, peintre sur verre. Janssens a suivi la manière de son maître. On voit de lui, dans les Pays-Bas, plusieurs vitres qui ne sont pas sans mérite ; ses dessins sont d'assez bon goût. Il mourut en 1672.

BARTHOLOMÉ VANDER HELST.

1613.

Vander Helst, né à Harlem en 1613, eut une grande réputation pour le portrait : ses tableaux sont dispersés dans la Hollande et dans la Flandre. Celui qui donne la plus haute idée de son talent est dans la chambre du tribunal, à la maison de ville d'Amsterdam :

on y voit peints tous les chefs de la milice bourgeoise, de grandeur naturelle ; les chairs, les étoffes, les vases d'or et d'argent sont imités dans une très-grande perfection. Vander Helst n'a été surpassé que par van Dyck, et même avec très-peu d'avantage pour le dernier.

Kneller a toujours parlé avec éloge des talens de vander Helst : il ne se lassait point, pendant son séjour en Hollande, d'admirer le tableau dont nous avons donné l'idée.

On voyait du même, en petit, chez M. Jean de Graef, seigneur de Polsbroek, en Hollande, un tableau représentant en grand les quatre chefs des confréries : ce dernier morceau est dans les Buttes du Mail.

Le portrait qu'il fit de Mlle Constance Reïns a été célébré par le poète hollandais Jean Vos. On connaît encore de lui le portrait d'un officier, dans le cabinet de l'électeur Palatin.

Vander Helst composait ses portraits d'une grande manière : les figures en sont bien dessinées, les draperies larges, la couleur excellente ; il joignait à tant de talens l'art de bien faire ressembler. Il n'a jamais voyagé : il demeura toujours à Amsterdam, où il est mort.

Déjà avancé en âge, il avait épousé une jeune femme dont il eut un fils qui devint aussi un bon peintre de portrait.

THOMAS WILLEBORTS,

DIT BOSSCHAERT,

Élève de Guerard Seghers.

Bosschaert, né à Berg-op-Zoom en 1613, eut pour maître Guerard Seghers, qui mit bientôt son élève en état de voyager utilement, et capable de se perfectionner sur les beaux modèles d'Italie. Willeborts, loin de ressembler à ces artistes ingrats qui abandonnent un art qui les a enrichis, puisa dans les richesses mêmes qu'il y avait acquises une nouvelle ardeur à le cultiver. Il quitta

les cours étrangères où il avait fait une fortune brillante; il retourna à Anvers, comme dans la patrie des plus grands peintres : ce fut là que, parmi eux, il fit de nouveaux progrès. L'académie en corps le choisit pour directeur en 1649. Il y décéda le 23 janvier 1656, et fut enterré aux Carmes, dans la même ville, où l'on voit son épitaphe.

Ce peintre mort fort jeune, à l'âge de 43 ans, promettait de surpasser ceux qu'il a égalés : il a dans ses tableaux d'histoire et dans ses portraits approché de van Dyck. Son pinceau est également tendre et harmonieux; ses airs de têtes agréables; son dessin est assez correct; ses compositions sont pleines de jugement : la Flandre possède plusieurs de ses ouvrages. Voici ceux qui se voient à Anvers.

Dans l'église des Carmes, en face de la chaire, un petit tableau représentant la Vierge, l'Enfant-Jésus et sainte Catherine. Dans le tableau du grand-autel de l'église paroissiale de Saint-Willebord, à un quart de lieue d'Anvers, la sainte Vierge, l'Enfant-Jésus, saint Joseph et saint Willebord : ce tableau a de tout temps passé mal à propos pour être de Rubens. Aux Annonciades de la même ville, il a peint deux anges qui tiennent le voile de la Véronique, où la face de notre Seigneur est empreinte. On voit de Willeborts une copie admirable d'un tableau de van Dyck; elle fait le tableau d'autel de la chapelle de Sainte-Barbe, à Notre-Dame : l'original est dans l'église des Capucins, à Dendermonde; il représente notre Seigneur en croix; au bas est un saint François.

En la petite ville de Duffel, entre Malines et Lière, est un beau tableau de Willeborts, c'est l'Assomption de la Vierge.

A Tongerloo, dans l'église de l'abbaye, est représenté notre Seigneur, un ange y conduit la Madelaine; et l'Enfant prodigue, tableau d'autel fort estimé.

Aux Capucins de Bruxelles se voit un tableau d'autel où un saint reçoit la couronne du martyre. On regrette un excellent ouvrage de lui qui se voyait dans la salle de la confrérie du Mail, à Anvers; il y avait représenté Vénus qui arrête les fureurs de Mars; ce beau tableau fut brûlé le lendemain d'un repas qui fut donné dans cette salle à l'envoyé d'Angleterre.

OTHO MARCELLIS.

Marcellis naquit en 1613. On ne sait rien de particulier de sa première jeunesse : on ne le connaît que depuis son départ pour l'Italie. Il resta long-temps à Paris, au service de la reine-mère qui lui fit donner un louis d'or par jour pour quatre heures de travail, en outre la table et le logement. Il passa de Paris à la cour du grand-duc de Toscane, où il fit plusieurs tableaux. Il continua sa route jusqu'à Naples et fut enfin à Rome. Ses ouvrages plurent infiniment : facile à produire, il gagnait beaucoup; on le voyait souvent aux environs de Rome occupé à chercher des insectes et des reptiles : les bons artistes ne négligent rien ; les peintres le nommèrent le furet. Après quelque séjour dans cette ville, il retourna dans sa patrie et se maria à Amsterdam, où il est mort en 1673, âgé de 60 ans.

Marcellis peignait des insectes dans la grande perfection. Il imitait bien les plus belles plantes ; il y plaçait des couleuvres, des araignées, des chenilles, des papillons, etc., qu'il peignait tous d'après nature. Il avait aux environs d'Amsterdam une espèce de ménagerie où il nourrissait ces animaux, pour les copier quand il en avait besoin. Les tableaux de ce peintre tiennent leur rang dans les cabinets les plus recherchés.

On voit à La Haye, chez M. Lormier, un tableau composé de fleurs, de plantes et d'insectes.

PIERRE DE LAER

OU BAMBOCHE.

De Laer naquit à Laaren, proche la petite ville de Naarden, en Hollande, environ en 1613. Ses parens, qui étaient à leur aise, l'élevèrent avec soin. Son inclination pour la peinture fut décidée de bonne heure : il avait toujours le crayon à la main; il remplissait la

maison de ses griffonnages et de ses dessins. On ignore ses maîtres ; mais il voyagea de fort bonne heure : il passa par la France et de là fut à Rome.

C'est dans cette capitale et ses environs que de Laer a étudié sa belle manière. Il sut mettre à profit et les dispositions qu'il avait reçues de la nature et les avis de ceux avec qui il vivait ; ce peintre vit acheter ses ouvrages fort cher, et sa réputation s'accroître tous les jours.

Les Italiens le nommèrent *Bamboche,* parce qu'il était singulièrement mal fait : il avait les jambes fort longues, le corps court et la tête enfoncée dans les épaules, au point que l'on ne lui voyait pas de cou ; mais il était bien dédommagé de cette difformité par ses talens. Indépendamment du beau génie qu'il avait pour la peinture, il se distinguait par son enjouement et des mœurs aimables. Il était d'ailleurs un des plus grands musiciens de son temps ; il touchait les instrumens à cordes avec distinction : toutes ces qualités lui méritèrent l'estime de tout le monde, particulièrement du Poussin, de Claude Lorrain et de Sandrart : on a vu souvent ces quatre amis examiner ensemble et étudier les environs de Rome. Bamboche ne laissait guère passer de jours sans imaginer quelques plaisanteries pour divertir ceux avec qui il vivait.

Après avoir demeuré seize ans à Rome, ses parens le prièrent de revenir chez lui, et pour achever de le déterminer, on l'informa que chaque jour ses ouvrages augmentaient de prix dans sa patrie. Il se rendit enfin et quitta Rome avec regret ; il arriva à Amsterdam en 1639, et de là à Harlem, chez son frère qui était maître de pension. Les tableaux qu'il a peints dans cette ville furent achetés fort cher : on fit plus, on acheta ceux que l'on put avoir de lui en Italie pour les revendre en Hollande.

Bamboche mourut, dit-on, de chagrin, pour avoir vu préférer les ouvrages de Wouwermans aux siens. Voici comme Houbraken et quelques autres racontent ce fait. Jean de Witte, marchand de tableaux, lui en demanda un que de Laer lui fixa à 200 florins, sans vouloir en rien diminuer. De Witte fut dans le même moment chez Philippe Wouwermans lui commander le même sujet où ce peintre réussit ; pour lors de Witte complota la perte de Bamboche : il invita les principaux amateurs, leur fit voir le tableau de Wouwermans, et leur fit observer que les tableaux de ce dernier étaient plus agréables, que son pinceau était plus moelleux et plus flou, et qu'il n'était pas nécessaire de croire qu'il n'y avait que

ceux qui avaient vu Rome qui pouvaient faire des tableaux. On rechercha son talent avec moins d'empressement; cette préférence porta le coup mortel à de Laer. Il tomba dans l'indigence et finit en se précipitant dans un puits.

Il paraît que cette histoire n'est point exacte : Houbraken avoue lui-même qu'il ne l'a apprise que d'un peintre qu'il rencontra en Angleterre. Weyermans, qui a écrit depuis lui, la nie. « Houbraken, dit-il, a copié Florent le Comte qui, peu exact sur ce qu'il a écrit des peintres flamands, a donné souvent dans des histoires qui ne sont rien moins que vraies. »

Voici comme Weyermans nous raconte la mort de de Laer. Parvenu à l'âge de 60 ans, ses infirmités augmentèrent si considérablement, que l'on vit l'enjouement naturel de ce peintre changer en la plus noire mélancolie. Insupportable à lui-même, il le devint à tout le monde. Sa mauvaise construction, ou la difformité de son corps, fut cause d'une oppression qui le conduisit au tombeau en 1673 ou 1674.

Bamboche avait vu mourir deux de ses frères en Italie : l'aîné Roelant de Laer mourut à Venise, et le plus jeune de ses frères, qui l'avait accompagné dans ses voyages, périt malheureusement près de Rome, en passant sur un pont de bois d'une montagne à un autre ; l'âne sur lequel il était monté broncha et se précipita avec le jeune de Laer dans un torrent rapide et très-profond.

Pierre de Laer est supérieur en mérite à ses deux frères, qui travaillaient dans sa manière. Ses tableaux représentent des chasses, des attaques de voleurs, des foires et des fêtes publiques, des paysages et des rivages de la mer : il sut enrichir ses tableaux de débris d'architecture. Un grand nombre de figures, de chevaux et d'autres animaux s'y trouvent partout agréablement dispersés ; un dessin fin et correct, une couleur vigoureuse et naturelle, une variété singulière font le mérite rare de ses ouvrages. Cette abondance ne venait que de son génie : il avait l'imagination si vive, qu'il lui suffisait de voir les objets une seule fois pour les peindre comme s'il les avait eus devant lui. Les Italiens disaient qu'il avait représenté plus souvent des vues de mémoire que d'après le naturel. Lorsque Bamboche commençait un tableau, il restait quelque temps à penser devant son chevalet, ou il jouait quelques airs sur son violon sans parler à personne; il prenait ensuite son crayon, et après quelques traits placés çà et là, il se mettait à peindre avec la même gaîté ; il semblait que ce tableau ne lui avait coûté qu'un

instant à penser. On doit à cette heureuse facilité de se tout représenter, la fécondité et l'exactitude de ses tableaux : ce qu'il avait surtout d'admirable était de savoir rendre avec tant de précision et de jugement les différentes constitutions de l'air et ce que les vapeurs qui s'y élèvent ou se raréfient peuvent indiquer sur le soleil levant, son couchant ou son midi, qu'on ne saurait s'y méprendre.

On voit de ce peintre trois tableaux dans le cabinet du roi de France : le premier représente un maréchal qui ferre un cheval près d'une grotte ; une femme qui file auprès d'un homme qui dort, et un manége où il y a un carrosse.

Chez M. le duc d'Orléans, des sbires dans un paysage : ils arrêtent des enfans ; une place où se tient une foire, et un jeu d'enfans.

A Paris, chez M. Blondel de Gagny, deux tableaux peints sur du marbre : ce sont des paysages avec des figures.

Chez M. Pasquier, député du commerce de Rouen, un beau paysage avec des ruines ; vues des environs de Rome.

A Dusseldorf, chez l'électeur Palatin, trois tableaux : un vieillard assis sur les ruines du Colisée à Rome ; un jeune homme qui tue les puces de son chien ; la pêche de Rome.

A La Haye, chez M. Lormier, la représentation d'un four à chaux dans un paysage avec des figures.

NICOLAS DE HELT STOKADE,

Elève de David Ryckaert le Vieux.

Helt Stokade naquit à Nimègue en 1613 ou 1614. Son beau-père David Ryckaert le Vieux fut son maître ; dès qu'il se crut en état de subsister avec son talent, il laissa la maison paternelle et passa les Alpes ; Rome et Venise furent les endroits où il a resté presque toute sa vie ; c'est ce qui fait que ses tableaux sont si rares dans sa patrie. Il travailla pendant quelque temps en France avec le titre de peintre du roi : la reine Christine de Suède, le roi d'Angleterre, le duc de Brandebourg et le prince d'Orange ache-

tèrent à l'envi tous les ouvrages de ce peintre. Il peignait l'histoire en grand; ses figures sont de bon goût; son pinceau large et sa bonne couleur en font un des principaux mérites; ses portraits sont fort estimés. On ne sait rien de certain sur le lieu et l'année de sa mort.

ABRAHAM WILLAERTS,

Élève de son père et de Jean Bylaert

Willaerts, né à Utrecht en 1613, était fils d'Adam Willaerts; ce fut son premier maître : il apprit aussi quelque temps sous Jean Bylaert; il quitta l'un et l'autre, et fut à Paris se perfectionner sous Simon Vouet. Quelques années d'étude le mirent en état de retourner dans sa patrie et d'y paraître avec distinction. Le comte Maurice l'appela à Bruxelles pour y dessiner et peindre différens sujets. On n'a jamais bien su pourquoi le comte fit embarquer Willaerts sur la flotte destinée pour l'Afrique, en qualité de simple soldat; débarqué avec les troupes, il marcha vers la ville de Saint-Paulo en Angola; ce qui nous importe, est de savoir qu'il y employa le loisir que lui laissa la guerre à étudier les mœurs et à dessiner les habillemens, les animaux et les différentes situations du pays.

Après cette expédition, et de retour à Utrecht, il fut de nouveau demandé par le comte Maurice, qui ne l'envoya plus faire un métier qui n'était pas le sien. Il resta et peignit long-temps chez lui.

Villaerts en quittant Bruxelles fut demeurer à Amersfort, où il travailla sous la conduite de Jean van Kampen, habile architecte et grand connaisseur.

Ce peintre vivait encore en 1660, à Utrecht. On n'a rien appris de plus.

JACQUES VAN ARTOIS.

Ce grand paysagiste naquit à Bruxelles en 1613 : son maître n'est pas connu ; on soupçonne seulement qu'il fut élève de Wildens. Van Artois étudia dans les campagnes les variétés de la nature ; il observa dans les saisons différentes tout ce qui pouvait contribuer à la perfection de ses ouvrages. Continuellement le crayon à la main, il ne lui échappa pas le plus petit objet ; tout fut dessiné et rapporté sur la toile : les forêts et les campagnes sont les livres des paysagistes : il faut avoir des yeux faits exprès pour y lire les leçons que tant d'organes communs n'y aperçoivent jamais.

La réputation de ce peintre aurait rendu sa fortune considérable s'il avait borné son ambition à vivre en particulier ; mais il ne se contenta pas de perdre son temps avec les grands, il eut la folie de les traiter chez lui avec profusion. Il était homme d'esprit ; il fut recherché à ce titre et pour son talent. Il peignait avec une facilité singulière : il a fait beaucoup de tableaux ; il les vendait fort cher ; mais son peu d'économie le ruina. Il mourut pauvre, on ne sait pas en quelle année.

Les paysages de van Artois sont faits d'une grande manière : les ciels et les lointains sont légers et variés ; ses arbres ont de belles formes et paraissent en mouvement dans l'air. Il ornait de plantes, de ronces, de joncs, de mousses le devant de ses tableaux, qu'il rendait riches par ces détails. Tout dans ses tableaux est distribué avec un art singulier : la touche de son feuillé est des plus agréables. Teniers a peint ou retouché les figures et les animaux de quelques-uns de ces paysages. Ce peintre était ami intime d'Artois ; il aimait sa manière de peindre et ils travaillèrent souvent ensemble. Les tableaux de celui-ci sont coloriés avec force, à l'exemple de ceux du Titien, mais beaucoup sont devenus noirâtres. On croit que ce défaut ne vient en partie que de ce qu'il glaçait souvent trois ou quatre fois les endroits qu'il voulait colorier. Il ne s'écarta pas de la forêt de Soignies pour faire ses études ; aussi n'est-il pas si varié que van Uden : ses plans ont moins d'étendue, et il paraît qu'il n'a guère cherché à les enrichir. On a de lui des tableaux en grand que l'on peut égaler à ceux

des maîtres les plus vantés ; on en a aussi en petit qui méritent d'être placés dans les meilleurs cabinets.

Le prince Charles possède à Bruxelles dix-neuf tableaux paysages de van Artois ; quelques-uns avec des figures de Teniers, d'autres de Baut, de Michau, etc.

On voit à Malines, dans l'église des religieuses de Leliendael, un beau paysage d'Artois qui a été retouché par son élève nommé Huismans. Chez les Frères de la Charité, à Gand, huit grands tableaux dans un appartement. Chez l'électeur Palatin, deux beaux paysages.

GÉRARD DOUW,

Élève de Rembrandt.

Ce peintre exquis naquit à Leyden le 7 avril 1613 : son père, appelé Douw-Janszoon, originaire de Frise, était vitrier. Il s'aperçut de l'inclination de son fils pour la peinture ; il le plaça, en 1622, chez Bartholomé Dolendo, graveur, pour y apprendre le dessin : six mois après il le fit entrer chez Pierre Kouwhoorn, peintre sur verre. En deux ans le jeune Douw surpassa de beaucoup les autres peintres sur verre. Son père le retira et le fit travailler chez lui : satisfait au-delà de son espérance du gain que lui rapportait son fils, il ne voulut plus l'exposer à monter aux croisées élevées des églises, et il le plaça, en 1628, à l'âge de 15 ans, chez Rembrandt.

Trois années d'étude dans cette école lui suffirent pour n'avoir plus besoin que d'étudier la nature, qui est le maître des maîtres. Il mit en pratique les leçons de Rembrandt sur la couleur et l'intelligence du clair-obscur ; mais il y joignit la patience et la délicatesse du pinceau que demande le beau fini. Il était plus touché des ouvrages de la jeunesse de Rembrandt, qui étaient plus soignés, que de ses derniers tableaux qui sont peints avec des épaisseurs de couleur et une sorte de négligence qui ne furent pas du goût général.

Gérard Douw fit quelques portraits en petit et fort ressemblans; mais ce succès même, qui lui coûtait tant de peine et de temps, le dégoûta de ces sortes d'ouvrages, où il y a deux difficultés à vaincre, celle de bien peindre et celle de faire ressembler : la première nuisait à la seconde. Attentif à l'excès à peindre, il impatientait ceux dont il faisait le portrait; ils quittaient leur position, leur physionomie changeait et il manquait la ressemblance. Que l'on juge du temps qu'il employait à une tête : il fut cinq jours à peindre une des mains de Mme Spirings ! Que l'on juge du soin singulier qu'il mettait à tout préparer : il broyait lui-même ses couleurs, il faisait ses pinceaux; les croisées de son atelier étaient fermées au point que l'air y pouvait à peine passer ! Il avait enfermé sa palette, ses pinceaux, ses couleurs dans une boîte bien exacte; tout ainsi disposé pour les préserver autant qu'il est possible de la poussière. Il entrait doucement dans son atelier, se plaçait sur sa chaise, où, après être resté immobile jusqu'à ce que le plus petit duvet ne fût plus en l'air, il ouvrait sa boîte, en tirait, avec le moindre mouvement qu'il pouvait, sa palette et ses pinceaux, et se mettait à l'ouvrage. Quelle gêne ! quel esclavage ! mais quelle gloire ne suit pas ces attentions en apparence si minutieuses, quand on en tire le parti que ce peintre délicieux en a tiré !

Gérard Douw préféra donc de quitter le portrait à l'utilité de travailler plus vite, tant le progrès et la perfection dans son art furent toujours les considérations qui le déterminèrent : il se fit de plus une loi assujettissante à la vérité, mais qui conduit plus infailliblement à l'air de vérité que l'on cherche de ne jamais rien faire que d'après nature.

Je ne sais si ce n'est pas à lui à qui l'on doit une invention assez ingénieuse, mais sujette pourtant à quelques inconvéniens, de réduire en un petit espace de grands objets : il se servait d'une espèce d'écran sur son pied, dans lequel il avait pratiqué et encadré un miroir concave à la hauteur de sa vue, quand il était assis. Cet écran était une sorte de cloison entre l'objet à représenter et lui ; cet objet se traçait en petit dans ce verre concave, et le peintre n'avait plus à en imiter que le trait et la couleur.

Sa composition étant disposée, il portait sur sa toile, divisée en plusieurs carreaux égaux entre eux, les objets dont il avait besoin : cette division était répétée avec des fils sur un petit châssis qui était de la grandeur de la circonférence du verre concave, de façon que, lorsqu'il attachait le châssis sur le verre, ce châssis repré-

sentait un carré inscrit dans un cercle. Cette pratique, qui a sa commodité, mène à de grands défauts; elle ôte d'abord cette justesse de l'œil nécessaire pour le dessin, et qui ne s'acquiert que par l'habitude de dessiner à la seule vue et sans ces autres secours. D'ailleurs, en amenant dans le tableau, les uns après les autres, les objets de détail dont il est composé, cette manière de les y placer leur donne un air de gêne si contraire à l'union et à l'élégance, et c'est ce qu'on a quelquefois reproché à Gérard Douw.

Tant de petits soins poussés jusqu'au scrupule, et qu'il n'était peut-être pas bien aise que l'on connût, peut-être aussi le concours de visites qui ne faisaient que le distraire, le rendirent assez difficile à en admettre : il en exceptait pourtant les amateurs connus et les artistes. Sandrart et Bamboche vinrent un jour le voir : ils furent surtout étonnés du soin et de la finesse qu'il mettait aux plus petits détails, et il leur avoua qu'il avait été trois jours à peindre un manche à balai : c'est grand dommage qu'une si grande exactitude ne soit que trop souvent incompatible avec le feu du génie qui est toujours plus indépendant!

Le résident Spieringer, un des plus zélés protecteurs de Gérard Douw, aimait tant ses ouvrages, qu'il lui faisait présent tous les ans d'une bourse de 1,000 florins (1), pour le seul droit de choix et de préférence sur ses tableaux, à mesure qu'il les finissait, et en les payant d'ailleurs comme tout autre acheteur.

L'assiduité de Gérard Douw à son travail et le prix qu'il vendait ses ouvrages le firent jouir de bonne heure d'une fortune considérable; mais dès l'âge de 30 ans il eut besoin de lunettes : il s'était affaibli la vue en peignant continuellement en petit. Gérard Douw est mort à Leyden, on ne sait en quelle année; il vivait encore en 1662, lorsque Cornille de Bie a écrit sa vie.

Cet artiste admirable est sans contredit un des peintres hollandais qui a le plus fini ses tableaux : tout y est précieux, flou et colorié suivant les tons de la nature. Sa couleur n'est ni tourmentée ni refroidie par le travail; rien n'y est fatigué : une touche fraîche, mais pleine d'art, y voile le soin le plus pénible. Ses tableaux conservent autant de vigueur de loin que de près : les sujets de ses tableaux sont pris dans les occupations de la vie privée. Il a sou-

(1) Sandrart rapporte cette circonstance, et P. Angel, qui a fait l'éloge de ce peintre, dit que Spieringer, résident du roi de Suède, donnait 500 florins à Gerard Douw pour avoir le choix des ouvrages qu'il produisait.

vent représenté plusieurs plans dans un tableau avec des meubles et des petits détails qui ont coûté autant que l'essentiel du tableau. Comme ce peintre a été laborieux et qu'il est mort âgé, il a laissé beaucoup d'ouvrages ; nous allons indiquer les principaux.

Houbraken fait un grand éloge du portrait de la famille de M. Spieringer, résident à La Haye pour le roi de Suède : ce ministre est assis dans son cabinet et appuyé sur une table couverte d'un tapis de Turquie, M[me] Spieringer est dans un fauteuil, à côté de lui leur fille aînée tient un livre qu'elle leur présente.

M. de Bie en avait un tableau qui représentait une femme avec un enfant sur ses genoux qui se jouait avec une petite fille : les directeurs de la compagnie des Indes achetèrent ce tableau 4,000 florins, et ils en firent présent à Charles II, lorsqu'il passa en Angleterre pour remonter sur le trône ; d'autres prétendent que ce furent les États-Généraux qui l'achetèrent et le présentèrent au roi en 1660. Ce tableau fut depuis rapporté par le roi Guillaume et placé au château de Loo, mais on ne sait ce qu'il est devenu depuis.

La veuve de M. Jacques van Houck, à Amsterdam, en possédait un autre qui représentait un appartement richement meublé de tapisseries, une femme jolie donne à téter à son enfant, près d'elle sont un berceau et quelques vaisselles d'étain à côté ; plus loin une table couverte d'un tapis sur laquelle est posée une aiguière de vermeil, un lustre de cuivre est suspendu au milieu de la chambre ; on aperçoit à travers une porte ouverte la boutique d'un chirurgien qui fait une opération douloureuse à la tête d'un paysan : une petite femme et quelques autres figures paraissent effrayées des cris du malade ; au-dessus de cette boutique on voit un cabinet d'étude dans lequel un vieillard taille une plume à la chandelle ; une autre porte entr' ouverte laisse voir un maître d'école au milieu d'un grand nombre d'enfans qui sont éclairés par des chandelles et des lanternes.

On trouve dans le cabinet du roi de France, une servante tenant un coq ; une femme lisant avec des lunettes, et un vieillard aussi avec des lunettes.

Chez M. le duc d'Orléans, une femme sur le perron de sa maison ; un joueur de violon ; une vieille qui file ; un vieillard tenant une pipe près de sa femme qui file, et la vieille à la lampe.

Chez M. le comte de Vence, à Paris, une vieille femme qui passe du fil sur un dévidoir.

Chez M. Blondel de Gagny, les portraits de la famille de Gérard Douw et un philosophe dans son cabinet.

Chez M. le comte de Choiseul, deux précieux morceaux, l'un est la boutique d'un épicier : il y a cinq figures et beaucoup de détails ; l'autre est le même dont Houbraken parle, et qui appartenait à la veuve de M. van Houck : il n'y a de différence qu'en ce qu'un chirurgien fait dans l'autre l'opération, ici c'est un médecin qui regarde l'urine qu'une femme lui apporte : peut-être que la description de l'écrivain hollandais est fautive ; si elle est juste, ces deux tableaux sont presque répétés.

Chez M. de Julienne, un peintre qui dessine d'après une figure de ronde bosse : c'est un enfant de François Flamand ; il est éclairé par la lumière d'une lampe ; le portrait d'une femme ; une vieille femme qui lit avec des lunettes dans un livre.

Chez M. le marquis de Voyer, le portrait de Gérard Douw ; la marchande de poisson ; la bouquetière ; le médecin à l'urine, quatre figures ; la marchande de gibier, deux figures.

Chez M. de Gaignat, une servante qui prend du poisson dans un baquet, un petit garçon près d'elle tenant un livre, et trois tableaux fort beaux et singuliers, chacun représente une figure nue ; deux femmes comme sortant du bain ; l'autre est un homme aussi nu : il y a des fonds admirables et pleins d'harmonie ; ce peintre n'a peut-être jamais fait d'autres tableaux avec des figures nues. Ceux-ci, dont le fini, la touche et la couleur sont de la beauté de ses autres ouvrages, font regretter qu'il n'en ait pas fait davantage; un autre connu sous le nom de hachis d'oignons.

Chez M. de la Bouexière, une petite femme éclairée à la lueur d'une lampe ; une autre qui fait de la dentelle ; un arracheur de dents ; un vieillard qui taille une plume ; une femme qui vend du hareng.

Chez M. le maréchal d'Issenghien, une jeune femme qui touche du clavecin.

Chez l'électeur Palatin, un charlatan entouré de peuple ; un jeune homme qui joue de la flûte à la lueur d'une chandelle ; une vieille femme qui dit le *benedicite ;* une vieille marchande de harengs, de citrons, d'oignons, etc. ; près d'elle sont une petite fille qui voudrait bien escamoter quelques fruits, et un pauvre qui demande l'aumône.

A Rome, dans l'église de *Santa-Maria della Scala,* saint Jean décollé : c'est, je crois, le seul tableau en grand de Gérard Douw.

Dans la galerie de Florence, une vieille femme.

Chez le prince de Hesse, une femme qui ratisse des racines ; près

d'elle une petite fille et un jeune garçon, et un ermite dans une caverne, lisant à la lumière d'une chandelle.

A La Haye, chez M. le comte de Wassenaar, deux enfans qui tiennent un pot de confiture et une vieille femme qui joue avec son chat. Chez M. van Slingelandt, receveur général de la Hollande, un petit tableau piquant : on y voit une femme âgée qui a soin d'arranger un pot à fleurs dans lequel est une plante d'œillet. Chez M. van Slingelandt, bourguemestre à La Haye, le portrait de Gérard Douw fumant du tabac, peint par lui-même. Chez M. Fagel, une jeune fille qui donne à boire à un petit chien. Chez M. Lormier, des joueurs aux cartes; trois figures éclairées à la chandelle; un jeune homme coiffé d'un bonnet garni de plumes ; une petite vieille ; un jeune garçon dans une cave tenant une souricière, et éclairé à la chandelle ; une servante qui écure une lanterne; dans le fond du tableau est une femme avec deux enfans; un joueur de musette, une femme près de lui; deux miniatures du même maître: l'une représente une femme qui verse du lait dans une écuelle, l'autre un chirurgien qui fait une opération douloureuse à la tête d'une jeune fille. Chez M. van Héteren, un homme qui dessine sur un livre; une fille qui tient une lampe qui l'éclaire. Chez M. van Zwieten, un ermite en méditation. Chez M. d'Acosta, une jolie tête d'enfant; deux figures en prières, tableau très-fin et avec beaucoup de détails. Chez M. van Bremen, un philosophe appuyé sur une mappemonde.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, une boutique de chirurgien avec des figures éclairées à la chandelle; le dedans d'une chambre éclairée de plusieurs lumières : on aperçoit une servante dans une cave à vin. Et chez M. Lubbeling, une femme jalouse qui épie son mari et sa servante, tous deux dans une cave, tableau éclairé de nuit; et une Madelaine pénitente.

BONAVENTURE PETERS.

1614.

Peters naquit à Anvers en 1614 : ses ouvrages n'inspirent que l'horreur. Il peignait des marines, des ouragans terribles : c'est

presque dans tous un ciel confondu avec l'eau, le tonnerre, les éclairs, des vaisseaux prêts à être engloutis; l'un se brise contre un écueil et l'autre est en feu et saute en l'air : tout ce qu'il a fait en ce genre est précieux. Il passait pour le meilleur peintre de marines de son siècle; ses sujets sont remplis de petites figures touchées avec esprit et avec finesse. On ne sait pas comment il a pu représenter tout ce qu'il a fait avec autant de vérité; elle est au point de donner de l'effroi.

Peters unit la poésie à la peinture et passa pour bien faire des vers. Il mourut fort jeune à Anvers, le 25 juillet 1652; il fut enterré à Hobèke, près de la même ville; on y voit son épitaphe.

Les tableaux de ce peintre sont la plupart petits et d'un beau fini : on les trouve communément en Flandre. Il y en a trois dans le cabinet du prince Charles de Lorraine, à Bruxelles, dont deux sont de belles marines, et l'autre représente l'esplanade du château d'Anvers avec un grand nombre de figures.

BERTHOLET FLEMAEL.

Flemael prit naissance à Liége en 1614; ses parens, peu riches, cherchèrent à tirer leur fils de la misère. Il avait une jolie voix, ils s'épargnèrent pour lui faire apprendre la musique; mais son penchant l'emporta vers la peinture. Un peintre médiocre, appelé Trippes, lui donna quelques leçons, et Gérard Doufflei, arrivé de Rome, acheva d'instruire Bertholet et de le mettre en état de voyager aux dépens de son talent.

Agé de 24 ans, il parcourut l'Italie : Rome seule le dédommagea des peines qu'il s'était données d'aller si loin pour apprendre. Il fut heureux dans ses études. Ami des plaisirs et propre à en procurer par son enjouement, il chantait bien et jouait de plusieurs instrumens; mais ne perdant point de vue les occasions de copier d'après les grands maîtres, il abandonna les compagnies où il était recherché pour se livrer à une étude opiniâtre. On ne vit plus Bertholet qu'au lieu où il pouvait s'instruire : ce fut dans cet inter-

valle qu'il passa des plaisirs aux études de son art, qu'il se forma cette grande manière qui le fit admirer dans Rome et connaître à Florence. Le grand-duc l'appela à sa cour et lui marqua son estime en lui confiant quelques ouvrages pour une de ses galeries. Il fut considéré du grand-duc, qui se l'attacha en le comblant de biens.

Flemael voulut bientôt suivre ses ouvrages dans l'Europe et être lui-même le témoin des éloges qu'on leur donnait. Le grand nombre d'amateurs et d'artistes habiles, qui étaient dès-lors en France, l'attira à Paris. Quelques esquisses qu'il fit pour les appartemens de Versailles furent approuvées par le chancelier Séguier. Ce ministre, qui chérissait les arts, voulut arrêter Bertholet au servive du roi, mais rien ne put l'y retenir. Pendant ce séjour, il peignit à fresque dans la coupole des Carmes-Déchaussés, à Paris, le prophète Elie enlevé au ciel sur un char de feu, et au bas Élysée qui tend les bras pour recevoir le manteau du prophète. Il peignit une adoration des Rois dans la sacristie des Grands-Augustins, et malgré quantité d'autres grands ouvrages qu'on lui proposait, il quitta la France et revint dans sa patrie vers la fin de l'année 1647. Neuf années d'absence et un grand nom le rendaient cher à ses compatriotes. Il justifia l'idée qu'on avait de son talent, par un Crucifiement en petit avec un nombre prodigieux d'officiers et de soldats : ce tableau fut placé dans une chapelle de l'église collégiale de Saint-Jean. La crainte que l'on eut d'être assiégé dans la ville fit retirer Flemael à Bruxelles, où il peignit pour le roi de Suède la pénitence d'Ézéchias.

Dès qu'il apprit que la tranquillité était rétablie à Liége, il y retourna. Il fit alors le beau tableau de l'Epiphanie pour M. Jean de Fauson, doyen de Saint-Denis. On ne l'avait pas perdu de vue en France ; pour l'attirer à Paris, on lui proposa de le recevoir à l'Académie royale de Peinture, et il en fut nommé professeur ; mais il n'y resta que le temps qu'il fallait pour placer un plafond qu'il avait fait à Liége : on le voit aux Tuileries dans la chambre d'audience du roi. Ce plafond peint sur sa toile représente la Religion qui a sur la tête une couronne antique; elle tient une bordure d'attente pour y recevoir un portrait. Plusieurs figures allégoriques sont au-dessus avec les symboles de la France, tels que l'oriflamme, la sainte ampoule, un casque, une épée et l'écusson des fleurs de lis : ce morceau fut achevé vers l'an 1670.

En arrivant chez lui, il fit le portrait de Maximilien-Henry de

Bavière, évêque et prince de Liége. Le comte de Monterey, gouverneur des Pays-Bas, eut aussi de ses ouvrages : l'un et l'autre le comblèrent d'honneur et de bienfaits ; le dernier lui donna son portrait garni de diamans. Tant d'ouvrages et très-bien payés procurèrent à Bertholet une fortune considérable. Il dépensa cinquante mille florins à bâtir et à orner une maison du côté de Saint-Remy, sur les bords de la Meuse. On ne sait ce qui contribua à sa mélancolie. Quoique aimé et estimé dans sa patrie et dans les états voisins, sa gaîté et son humeur enjouée s'altérèrent tout-à-coup. Il fuyait ses amis et les meilleures compagnies. La peinture qu'il avait tant chérie lui devint presque insupportable : il évitait ceux qui cherchaient à le tirer de cet état, auquel enfin il succomba. Il mourut à Liége en 1675, âgé de 60 ans; il fut enterré dans l'église des Dominicains qu'il avait institués ses héritiers. On a cru que Bertholet avait été empoisonné par la Brinvilliers, réfugiée à Liége, avec laquelle il avait été lié d'amitié ; mais on n'a point là-dessus de preuves certaines. Ce peintre, sans avoir étudié le latin, fut reçu chanoine de la collégiale de Saint-Paul ; il obtint la tonsure par une dispense du pape.

Bertholet avait un beau génie, beaucoup de feu et d'exactitude dans ses morceaux d'histoire; il observa le costume et connut à fond l'antiquité. Architecte habile, la plupart de ses tableaux sont enrichis de portiques, de colonnades, etc. Il ne s'est jamais mépris en transportant les édifices de Rome chez les Grecs; il avait sur cela une attention bien digne d'un savant : son dessin tient de l'école d'Italie pour la correction et le choix ; sa couleur est excellente; un pinceau flou, une fonte admirable achevèrent de l'élever au-dessus des autres peintres de son pays. Le premier peintre de l'évêque, prince de Liége, Renier de Lairesse, loin d'être jaloux de Bertholet, se fit gloire d'adopter sa manière ; il l'imita et l'aurait égalé si sa couleur eût été moins crue, sa touche moins négligée, son génie plus cultivé. Flemaël vit bâtir sur ses dessins deux très-belles églises à Liége : celle des Chartreux et celle des Dominicains qui est en rotonde. On a dit que ce peintre avait eu de la jalousie du talent d'un de ses élèves appelé Carlier; qu'il avait tâché de le dégoûter, en le réduisant au vil emploi de broyer des couleurs, etc. Si cela est, Carlier se vengea de cette méchanceté; on prétend qu'il peignit en cachette le martyre de saint Denis qui fut placé dans l'église de ce nom. Ce tableau, bien colorié, fit tant de peine à Bertholet, qu'il en jeta ses pinceaux au feu. On croit qu'il n'a

plus travaillé depuis. Cet élève fit aussi pour l'église de la Conception un beau tableau où il y a représenté saint Joseph.

Parmi les ouvrages de Bertholet, on distingue ceux qu'il a faits à Liége : une exaltation de Croix au grand-autel de l'église de ce nom; l'Assomption de la Vierge dans l'église des Dominicains: Flemaël s'y est peint lui-même. Dans l'église des religieuses du Val-Benoît, une Circoncision pour une chapelle de la même église; un Dieu mourant sur la croix. Chez les dames du Saint-Sépulcre, la conversion de saint Paul au grand-autel de l'église du même nom. Chez les Capucins du faubourg de Sainte-Marguerite, l'Adoration des Bergers; le plafond dans la même maison, qui est de sa main, est presque gâté. Chez les religieuses de la Conception, une Nativité. En l'église cathédrale de Saint-Lambert, la résurrection du Lazare; une Mère de douleurs; saint Lambert entouré de ses religieux, adorant la croix, tableau d'autel. Au maître-autel de Saint-Nicolas, une Vierge; un saint Augustin avec des religieux, autre tableau, et dans la chambre du prieur des Chartreux, un saint Bruno.

Dans la petite ville d'Huy, près de Liége, un Christ mort sur les genoux de sa mère : ce tableau est placé dans la nef des Frères Minimes; un Christ mort en croix, au bas duquel est un chanoine à genoux, se voit dans la grande église de la même ville.

Chez l'électeur Palatin, un Christ mort environné d'anges; le tombeau entr'ouvert d'Alexandre, duquel on retire l'*Iliade* d'Homère; un tableau bizarre représentant les effets de la magie et plusieurs magiciennes, etc.

Chez le prince de Hesse, la mort de Lucrèce.

Et chez M. Lormier, à La Haye, Achille blessé, tableau d'un bel effet.

FRANÇOIS WOUTERS,

Élève de Rubens.

Wouters, né dans la ville de Lière en 1614, eut à peine les premiers principes de la peinture, que l'école de Rubens lui parut

seule capable de lui en développer tous les mystères. Il fit de grands progrès sous cet habile maître; il s'appliqua de plus à peindre le paysage, où il a réussi. Il enrichissait ordinairement ses tableaux de petites figures non communes et empruntées de la fable, tantôt de Vénus et d'Adonis, ou des Nymphes avec des Satyres : tous ses tableaux se ressentaient de l'esprit et du goût de son maître.

Ses ouvrages se répandirent dans l'Europe et furent partout bien reçus, particulièrement de l'empereur Ferdinand II, qui l'honora du titre de peintre de sa cour. Il passa, avec l'agrément de ce prince, à la suite de son ambassadeur en Angleterre, en 1637; il commençait à parfaitement réussir sur ce nouveau théâtre, lorsque la mort de l'empereur, peu de temps après son arrivée à Londres, le mit dans la nécessité de chercher un autre établissement. Le prince de Galles le prit à son service, le nomma son peintre et lui donna la charge de son premier valet de chambre.

Ces charges, ces pensions, jointes aux sommes considérables qu'il tirait de son talent, ne purent le retenir dans ce pays : il retourna à Lière, et de là il se fixa à Anvers, où il travailla jusqu'à la fin de ses jours. Il mourut en 1659, d'un coup de pistolet, sans qu'on ait su par qui il fut tué. Ses paysages sont du meilleur ton de couleur. Il excellait surtout à peindre des forêts et à y faire des percées à perte de vue. Wouters avait été nommé directeur de l'Académie d'Anvers en 1648, distinction alors recherchée et à laquelle il a fait honneur.

Weyermans ne connaît Wouters que comme paysagiste; il a cependant très-bien réussi dans la figure en petit : il est assez correct dans le dessin et sa façon de colorier est agréable. Ses tableaux d'histoire en grand n'ont pas le même mérite; sa couleur est souvent lourde et tire sur le jaunâtre; la plupart de ses ouvrages sont dans les cours étrangères. On voit cependant à Paris, chez M. le comte de Vence, un grand tableau de ce peintre : il représente la mort de Sénèque; il est peint en 1652.

DAVID RYCKAERT,

LE FILS,

Élève de son père.

1615.

David Ryckaert naquit à Anvers en 1615 ; il est fils et élève de David Ryckaert, peintre habile. Le jeune Ryckaert peignit d'abord le paysage et y acquit de la réputation ; mais lorsqu'il vit le cas que l'on faisait des ouvrages de Teniers, de Brauwer, d'Ostade, etc., il essaya de les imiter, et il fut encouragé par le prix que lui valurent ses premiers ouvrages. L'archiduc Léopold, qui aimait les arts, lui accorda la protection la plus marquée, et Ryckaert fut bientôt généralement estimé des artistes et des curieux.

Il crut que ce n'était pas assez que de peindre pour perfectionner son talent, mais qu'il fallait avoir des tableaux des grands peintres sous les yeux ; il s'en entoura, et continuellement enfermé dans son cabinet, il se mit à étudier leurs différentes manières. Il trouva dans cette collection les instructions que trouve un savant dans sa bibliothèque ; des réflexions sur la manière d'imiter, mises en pratique et comparées à la nature, qui est toujours le plus grand maître, mirent bientôt Ryckaert de niveau avec les meilleurs peintres de son temps. Il avait été nommé à la place de directeur de l'Académie en 1651. Son caractère aimable et enjoué lui a fait composer des sujets rians et quelques-uns élevés, mais toujours piquans. On ne sait ce qui put le porter, vers l'âge de 50 ans, à changer sa manière de composer ; il n'a presque fait depuis que des sujets de diablerie et dégoûtans ; il a répété plusieurs fois la tentation de saint Antoine : ces morceaux sont d'une imagination peut-être un peu fiévreuse. On ne sait comment il a pu se plaire à terminer ces monstres horribles : ses tableaux de ce genre furent aussi recherchés que ses autres ouvrages. Ryckaert vécut avec les grands seigneurs ; il gagna du bien et mourut estimé, on ne sait en quelle année.

Ses ouvrages méritent d'être placés parmi ceux des artistes qui

ont le plus réussi dans ce genre : il a représenté des tabagies, des assemblées, des chimistes, etc. Il coloriait dans le commencement moins bien qu'à la fin. Ses premiers tableaux sont un peu gris, mais il a depuis colorié avec une chaleur surprenante ; il peignait avec facilité. Ses plus beaux tableaux n'ont presque point d'épaisseur de couleur ; on découvre partout le fond de la toile ou le panneau. Il peignait ses têtes avec beaucoup d'art, de finesse et de précision ; les mains sont négligées, il paraît même qu'il ne les faisait que de pratique, au lieu qu'il imitait jusqu'aux étoffes avec soin d'après nature. On est étonné de la légèreté dont il terminait avec des touches les formes qu'il a voulu désigner, comme les détails de cuisine, des instrumens de musique et d'autres meubles. Ryckaert commence à être connu en France ; ses bons tableaux sont assez rares, même dans sa patrie. Voici une courte liste de ceux que je connais de lui :

Dans le beau cabinet de M. le comte de Vence, à Paris, un tableau très-piquant de ce peintre, représente un vieillard qui joue avec ses enfans.

Chez le prince Charles, à Bruxelles, une femme qui chasse le démon, et une conversation ou assemblée.

On voit à Gand, chez M. Charles Brauwer, un grand tableau avec beaucoup de figures de plus d'un pied de haut : c'est un officier général qui, avec sa troupe, s'est emparé d'une riche ferme ; on voit la cruauté qu'exercent ces gens de guerre contre ces malheureux paysans ; on en voit de pendus la tête en bas dans la cheminée, d'autres à qui l'on brûle les pieds, et le maître de la maison que l'on tient par les cheveux, le sabre levé pour lui couper la tête ; à une table couverte de plats, des courtisanes boivent du vin et semblent prendre plaisir à cet horrible spectacle ; une vieille femme et une jeune avec leurs enfans implorent la pitié de ces courtisanes et leur offrent leurs bourses et leurs bijoux : ce tableau est bien composé, d'une bonne couleur, et est supérieur aux autres tableaux d'histoire qu'a voulu peindre Ryckaert.

L'auteur de cet ouvrage a dans son cabinet, à Rouen, deux tableaux sur bois du même peintre ; l'un représente un homme qui joue de la guitare, auprès de lui est une vieille femme qui rit, elle tient un chien sur ses genoux ; l'autre est un vieillard qui en conte à une jeune fille, elle tient un verre de vin ; dans le fond du tableau sont quelques figures appliquées à un jeu d'échecs, auprès d'une cheminée : ces deux tableaux sont du plus beau temps de Ryckaert.

ARNAUD VAN RAVESTEYN,

Elève de son père Jean Ravesteyn.

Ravesteyn naquit à La Haye en 1615 ; fils du célèbre Jean Ravesteyn, il y a apparence qu'il fut son élève : sans avoir égalé son père, il est considéré comme un peintre habile. On remarque dans ses tableaux la manière de son père : il peignit le portrait avec beaucoup de succès. On en voit plusieurs dans la maison de plaisance du prince de Hesse-Philipsdal, entre La Haye et Scheveningue, et chez quelques particuliers.

Ravesteyn fut nommé chef ou doyen des peintres-artistes de La Haye, en 1661 et 1662 ; on ne peut rien dire de bien positif sur son talent. Riche de la fortune de son père, il paraît avoir moins cherché à briller par de grands ouvrages placés dans les endroits publics. Si son père l'a surpassé, il est celui de son temps qui a le plus approché de sa manière.

On conte que la grosseur monstrueuse dont il était fut l'occasion d'un tour qu'on lui joua. Il sortait d'ordinaire les soirs en manteau de l'Académie ; on dit à des commis que cet homme, que d'ailleurs ils ne connaissaient point, portait en fraude de l'eau-de-vie ; ils le saisirent, l'emmenèrent dans leur bureau, et au lieu de marchandises de contrebande, ils découvrirent un ventre énorme que le porteur leur aurait volontiers laissé pour les frais.

GABRIEL METZU.

Metzu fut sans contredit un des plus grands peintres de sa nation ; c'est en dire beaucoup sans en trop dire. Il naquit à Leyden en 1615 ; on ne sait qui fut son maître. Il y a apparence que les tableaux de Gérard Douw et de Terburg furent ses modèles, et son génie le guide qui lui apprit à en profiter. Si l'on n'a pu découvrir des particularités de sa vie, ne suffit-il pas de savoir qu'il

se fit connaître à Amsterdam, dès sa jeunesse, par les talens les plus distingués dans son art et par les qualités sociables d'homme aimable; qu'il marcha à pas de géans dans la carrière d'une vie trop courte. Une étude sédentaire et continuelle contribuèrent peut-être à altérer sa santé; il fut attaqué de la maladie douloureuse de la pierre; on lui fit l'opération en 1658 : il n'avait alors que 43 ans; on ne dit point qu'il en mourut; on ne dit pas plus s'il vécut long-temps après; on sait seulement qu'il est mort à Amsterdam, et l'année en est ignorée. Au défaut de plus de circonstances, parlons de son talent et de ses ouvrages, ils éterniseront sa mémoire.

Metzu a peint les mêmes sujets que Mieris, etc. Il a fini de même ses ouvrages, mais il avait un meilleur goût de dessin; il n'y a ni raideur dans ses figures, ni gêne ou froideur en imitant la nature. Ses sujets sont choisis et pleins de noblesse et de vérité; on s'aperçoit qu'il travaillait plus facilement; sa touche est large et n'est point peinée, elle a autant de finesse que celle de Mieris, et sa couleur moins tourmentée approche de celle de van Dyck : il dessinait comme ce dernier ses mains et ses têtes; ses physionomies sont gracieuses et bien caractérisées. Metzu n'eut jamais besoin d'opposer une couleur à une autre; il possédait l'harmonie à un point éminent. On a vu dans ses tableaux une femme habillée en rouge, et derrière elle un lit avec des rideaux de la couleur de son habillement; la différence dans l'une et l'autre étoffe et dans la couleur, sans être outrée, est cependant sensible, d'un bel accord et d'un grand effet. Ces grands principes de dégrader chaque ton de couleur selon la moindre distance, d'augmenter les couches de l'air suivant l'espace entre chaque objet, étaient des règles dont il ne s'est jamais écarté. Je propose Metzu comme le plus grand modèle qu'ait fourni la Hollande à tous ceux qui voudront suivre ou imiter le même genre. Si Metzu l'emporte sur ses compatriotes si célèbres, M. Chardin (1) ne le cède de nos jours à aucun de ses contemporains. Metzu s'était proposé pour modèles Gérard Douw, Terburg et Mieris. On serait tenté de croire que M. Chardin n'aurait vu les ouvrages de personne, tant sa façon d'imiter la nature est à lui; c'est d'elle uniquement qu'il semble tenir le secret de la représenter; ennemi de ce qui s'appelle manière, il n'adopte que

(1) M. Chardin, peintre du roi et conseiller de l'Académie royale de Peinture et Sculpture à Paris.

celle de chaque objet, et le choix sage qu'il en sait faire ne refroidit jamais sous son pinceau la vivacité et le feu qui donnent la vie à la chose représentée.

Il y a fort peu d'années que les ouvrages de Metzu sont bien connus en France ; ils y sont rares et singulièrement recherchés.

Dans la collection aussi nombreuse que précieuse des tableaux du roi, on n'en trouve qu'un de ce grand maître ; il représente une femme qui tient un verre et un cavalier qui la salue.

On voit à Paris, chez M. le comte de Vence, une cuisinière; c'est un tableau très-piquant.

Chez M. le marquis de Voyer, deux marchandes de poisson, une des deux est connue sous le nom de Metzu au chat ; un concert ; une femme qui dessine, une autre qui tient un hareng.

Chez M. Blondel de Gagny est le marché aux herbes d'Amsterdam, tableau capital ; un autre représente une jeune fille à qui l'on offre un verre, etc.

Chez M. de la Bouexière, une femme dont, pendant qu'elle marchande un lièvre, un filou vole la bourse ; le marché aux herbes d'Amsterdam ; une servante qui achète du gibier.

Chez M. le comte de Choiseul, une petite femme appuyée sur une table et lisant une lettre.

Chez M. Lempereur, une dame qui donne des bonbons à un enfant entre les bras de sa nourrice ; une petite couseuse qui regarde par une croisée un papillon ; une cage attachée à la muraille contre laquelle est un groseillier portant du fruit.

Chez M. de Julienne, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, un malade et son médecin qui regarde une fiole d'urine ; une femme qui déjeune et une qui touche du clavecin.

A Dusseldorf, chez l'électeur Palatin, une assemblée de campagnards représentant *le roi boit*.

En Hollande, chez M. le comte de Wassenaar, une femme qui verse à boire à un jeune homme qui fume.

A La Haye, chez M. van Slingelandt, receveur général de la Hollande, un chasseur tenant un verre de vin ; il a près de lui son fusil et du gibier, etc. Chez M. Fagel, un concert nombreux et une belle dormeuse. Chez M. Lormier, un homme et une femme assis à table et un enfant debout ; plusieurs figures en conversation à la porte d'une maison ; l'Enfant Prodigue parmi les prostituées, belle et riche composition ; une dame à sa toilette, et un jeune domestique qui lui sert de l'eau avec une aiguière d'argent, et un homme

et une femme à table. Chez M. Bikker van Zwieten, une couturière. Chez M. Henry Verschuring, une femme qui présente du vin à un officier; une femme qui lit à la chandelle, et des sujets inanimés très-bien imités.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, une femme en couches qui reçoit des visites, très-beau tableau; un homme de distinction qui écrit une lettre; une jeune femme qui lit une lettre qu'elle vient d'écrire, une servante attend la réponse et regarde attentivement un tableau qui est dans l'appartement; une vieille femme; un vieillard et sa femme, et un petit chien; un médecin-chimiste avec des attributs de chimie; une cuisinière tenant un lièvre écorché et une volaille prête à être embrochée; le portrait de Metzu fumant sa pipe. Chez M. Lubbeling, une dame sur le pas de sa porte présente du vin à un cavalier, et un domestique qui arrête le cheval par la bride. Chez M. Leender de Neufville, une jeune marchande de poisson qui vend du hareng à une vieille; une femme qui écure une chaudière; une marchande de bijoux. Chez M. Bierens, une vieille femme à table.

A Rotterdam, chez M. Bisschop, une jeune personne qui écrit, et près d'elle est un cavalier de bonne mine.

Voilà à-peu-près les tableaux que je connais de ce fameux artiste, et j'espère que ce qu'on en verra justifiera pleinement la haute idée que j'ai de ses talens.

MATHIEU VANDEN BERG,

Élève de Rubens.

Mathieu Vanden Berg naquit à Ypres en 1615; il était fils de Jean Vanden Berg, né à Alcmaer et élève d'Henry Goltzius. Jean Vanden Berg était maître d'école; mais il avait quitté la férule pour la palette, et après quelques années d'étude sous Goltzius, il s'était fait présenter à Rubens qui l'encouragea. Rubens avait pris confiance et lui avait donné la direction de ses biens : cet emploi obligea Jean Vanden Berg à demeurer à Ypres pour être à portée des terres de Rubens.

C'est dans cette ville que Mathieu dont il s'agit prit naissance. Dès qu'il fut en âge, l'école de Rubens lui fut ouverte. Il passa bientôt pour un des bons élèves de ce maître, et surtout pour un des meilleurs dessinateurs. Toujours le crayon à la main, il copiait la nature, ou il apprenait à l'imiter d'après les tableaux des grands maîtres. Mais on n'acquiert point l'invention et le génie ; il eut beau étudier, il ne put parvenir qu'à être un habile, mais servile copiste. On reconnaît partout l'imitation : il dessina si bien que ses dessins sont en grand honneur dans les portefeuilles des curieux.

Il fut reçu dans la confrérie des peintres à Alcmaer en 1646, et mourut dans la même ville en 1647.

THOMAS WYCK.

Ce peintre mérite dans son genre le titre d'un des meilleurs de son siècle. Il excellait à représenter des ports de mer garnis de vaisseaux et du détail des marines. Il peignait des foires, des places publiques, ornées de théâtres de charlatans, de faiseurs de tours et de bateleurs.

Il a bien traité le dedans des maisons de chimistes, avec tous les ustensiles des laboratoires. Il descendit jusqu'aux plus petits détails ; son dessin est correct, sa couleur est chaude et ses tableaux sont bien empâtés.

Thomas Wyck a gravé à l'eau-forte : ses tableaux et ses estampes sont recherchés. On croit que ce peintre a vécu quelque temps en Italie ; on ne sait pas où il est mort, ni en quel temps. Il laissa un fils dont il sera fait mention dans cet ouvrage. Voici quelques tableaux de ce peintre, conservés en Hollande :

On voit chez M. Fagel, un port de mer rempli de vaisseaux, de figures, etc. Chez M. Verschuring, un alchimiste dans un laboratoire, occupé de son art. Chez M. van Brémen, le même sujet traité différemment.

GOVAERT FLINCK

1616.

Flinck naquit à Clèves au mois de décembre 1616, de parens riches ; son père était trésorier de la ville. Il n'eut d'autre but que de procurer à son fils un état propre à augmenter ou à soutenir sa fortune; il le mit dans le commerce. Govaert fut placé chez un marchand d'étoffes de soie. Le goût qu'il eut pour la peinture l'emporta sur tous les autres, et elle le dédommagea des peines qu'il eut à souffrir pour elle. Le marchand chez qui il était s'apercevant que Flinck, au lieu de s'occuper de sa boutique et de ses livres de compte, ne s'amusait qu'à griffonner des figures d'hommes et d'animaux, s'en plaignit au père et l'assura que son fils serait plutôt barbouilleur que marchand. Flinck père en fut inconsolable; il ne croyait pas qu'un peintre pût presque être honnête homme : il fit l'impossible pour le détourner d'une profession dont il faisait si peu de cas. Govaert n'avait jamais désobéi à son père : il lui promit de suivre ses conseils, et on l'envoya chez un négociant à Amsterdam. Un accident détruisit encore les projets du père et découvrit de nouveau la forte inclination du fils.

Le jeune Flinck avait fait connaissance avec un peintre sur verre qui lui prêtait des dessins; mais ne pouvant les copier de jour, il ramassait les bouts de chandelles dans la cuisine et passait les nuits à dessiner. Son père le surprit et le châtia avec des menaces de le punir une autre fois plus rigoureusement.

Cette dernière contradiction avait bien rebuté le jeune homme, lorsque le prédicateur Lambert Jacobs de Lewarde, vint à Clèves pour y prêcher. L'éloquence et la vie exemplaire du prédicateur lui donnèrent entrée dans les meilleures maisons. Le père Flinck qui était de la même croyance, lui fit le plus grand accueil ; mais bientôt converti en faveur de la peinture par Lambert Jacobs, qui était aussi bon peintre que grand orateur, il se détermina à lui confier son fils et à souffrir qu'il fût son élève. Ce changement dans le père combla de joie son fils. Il suivit Lambert Jacobs à Lewarde : son application sous ce maître, une émulation vive que lui donnait son compagnon d'étude, nommé Backer, et sa disposi-

tion naturelle, le firent devenir fort jeune un assez bon peintre. Parvenu au degré de paraître et de gagner, il quitta Lewarde, et accompagné de son ami Backer, ils s'attachèrent à Rembrandt; Flinck étudia la manière de ce maître au point que ses ouvrages passaient et passent encore aujourd'hui pour être de Rembrandt. Il crut depuis que les tableaux heurtés ne faisaient pas une impression d'estime aussi grande que les tableaux un peu plus fondus, et il corrigea sa manière, ce qui lui réussit.

Sa réputation étant bien confirmée, il épousa une riche héritière fille d'un des directeurs de la compagnie des Indes, qui mourut fort jeune et ne lui laissa qu'un fils. Il la regretta sincèrement, et ce ne fut que dans son cabinet, où il avait assemblé les tableaux et les marbres des grands maîtres, et qu'à force de s'occuper, qu'il trouva sa consolation : il avait fait venir de Rome des reliefs en plâtre fort curieux et les bustes des empereurs, etc. Une recherche longue des armures des anciens de toutes les nations augmentait sa collection. Ce beau cabinet était bâti dans le goût de celui de Rubens : sa grande lumière y venait du haut, percé en forme de dôme. Il avait aussi assemblé les dessins et les estampes les plus rares; ce dernier article fut seul vendu après sa mort 12,000 florins.

Flinck était lié avec les savans de son siècle et estimé des grands, particulièrement de Guillaume, électeur de Brandebourg, et du duc de Clèves; il a fait plusieurs fois le portrait de ce dernier, et pour lui quantité de tableaux qui furent bien payés; il en reçut de plus son portrait enrichi de diamans.

Le stathouder Maurice de Nassau honorait souvent Flinck de ses visites. Les principaux d'Amsterdam étaient ses amis : on ne le déterminait guère à se trouver aux festins et aux assemblées; il craignait les excès et la perte du temps. Sa société la plus ordinaire était MM. Uytenbogaert et les échevins Pierre et Jean Six : ces derniers avaient les plus beaux cabinets de la Hollande, et remplis de tableaux et de dessins des meilleurs maîtres d'Italie, etc.

Les bourguemestres d'Amsterdam commandèrent à Flinck douze tableaux pour orner la maison de ville. Il avait fini les esquisses qui avaient été très-applaudies, lorsqu'il fut saisi d'une fièvre violente et de vomissemens dont il mourut, le 2 décembre 1660, après cinq jours de maladie.

Son fils Nicolas-Antoine Flinck a eu de la réputation dans la jurisprudence; il avait le plus beau cabinet de son temps, et il était le plus riche en dessins des grands maîtres.

Govaert Flinck peignait l'histoire et le portrait presque toujours en grand. Il dessinait bien et coloriait de même : on voit beaucoup de ses tableaux à Amsterdam. Dans la maison de ville, en la chambre des bourguemestres, Marcus-Curius qui refuse les trésors des Samnites.

A la chambre du conseil, Salomon qui demande à Dieu le don de la sagesse : il répéta ce tableau d'une manière moins composée et plus en petit, et il en fit présent aux magistrats de Clèves. Chez M. Leender de Neufville, une belle tête d'homme.

Dans la même ville d'Amsterdam, dans les Buttes du Mail, on voit un grand tableau du même, où sont tous les portraits des principaux de cette société. On a dit que ce peintre quitta le portrait après en avoir vu quelques-uns de ceux de van Dyck ; qu'après avoir vu les ouvrages de Rubens, il ne voulut plus peindre, et qu'il renvoyait chez Bartholomé vander Helst tous ceux qui s'adressaient à lui pour lui commander des tableaux.

PIERRE NEDECK ,

Élève de Pierre Lastman.

Nedeck naquit à Amsterdam : il était contemporain de Govaert Flinck. Il apprit la peinture chez Pierre Lastman ; son talent était le paysage ; il a mérité l'éloge d'habile artiste. Je n'ai rien vu de ce peintre. Il est mort fort âgé sans avoir été marié.

N. LA TOMBE.

La Tombe, né aussi à Amsterdam en 1616, voyagea fort jeune et alla à Rome. Il y fut bien reçu par la société d'étudians en pein-

ture (1), et fut nommé *le Boucheur*, parce qu'il ne se trouvait nulle part un instant sans remplir sa pipe et fumer.

Il peignait des assemblées habillées à l'italienne ; mais la plupart de ses tableaux représentent des exploitations de mines, des grottes, des tombeaux, des débris de l'ancienne Rome : ce sont les sujets qu'il traita le plus souvent. Il les rendait agréables par des lointains et une multitude de petites figures qu'il touchait avec esprit.

De retour dans sa patrie, il y fut estimé dans son art, et mourut en 1676. Il avait un frère grand amateur de tableaux et d'estampes. Rembrandt, son ami, a gravé son portrait, connu sous le nom de l'estampe de *la Tombe*.

HANS (Jean) JORDAENS.

Jordaens prit naissance à Delft en 1616. On sait peu de chose de la vie de ce peintre. Il quitta fort jeune sa patrie et passa la plupart de ses jours à Venise, à Naples et à Rome. Il composait et peignait avec tant de promptitude, que les Italiens disaient de lui qu'il *paraissait ramasser ses figures avec une cuillère à pot*. Le nom de *cuillère à pot* lui fut donné par la société des peintres flamands à Rome.

Il est mort à Voorburg, aux environs de La Haye ; le temps en est ignoré. Ses ouvrages sont rares en France et dans la Flandre. On a vu de lui un beau tableau à Amsterdam, chez la veuve de l'avocat de Muis van Holy : il représente le passage de la mer Rouge;

(1) Les peintres flamands qui étudiaient la peinture avaient fait une société dans laquelle ils recevaient ceux qui s'y présentaient de leur nation. Cette réception se faisait dans un cabaret de Rome aux dépens du récipiendaire. Après quelques cérémonies bizarres, on donnait le nom au nouveau confrère ; ce nom avait souvent du rapport à sa figure ou à ses défauts. Cette fête durait toute la nuit, et le lendemain ils allaient tous à quelque distance de Rome, sur le tombeau de Bacchus, terminer la réception. On prétend que Raphaël a lui-même donné l'idée de cette fête. Les Italiens n'y étaient point admis, comme sobres apparemment, et c'est une louange ; les seuls Allemands et Flamands y étaient reçus apparemment aussi comme un peu taxés d'aimer à boire, et c'est un trait de satire. Cette société n'existe plus.

il est composé et peint entièrement dans la manière de Rottenhamer.

Quelques-uns prétendent que Lucas Jordaens, connu sous le nom de Luc Fapresto ou du Napolitain, est fils d'Hans Jordaens. On voit un beau tableau de ce peintre chez M. van Brémen, à La Haye; il représente Moïse frappant le rocher.

GILLES SCHAGEN,

Élève de Salomon Ravesteyn.

Gilles, fils de Pierre Schagen, naquit à Alcmaer en 1616 : il eut pour premier maître Salomon van Ravesteyn et ensuite Pierre Verbéck.

L'envie de voyager lui fit quitter ses parens et ses maîtres. Il s'embarqua en 1637 pour Dantzick, où il visita les peintres. M. Joseph Brasser le reçut fort bien et voulut l'engager à y passer quelque temps. Il quitta cette ville pour aller à Elbing, où Strobel (peintre de l'empereur et depuis de Stanilas, roi de Pologne), lui fit beaucoup d'amitié. Schagen fit le portrait du roi de Pologne; la beauté de ce tableau causa peut-être autant de surprise que de jalousie à Strobel. Schagen prit congé de ce peintre et retourna par Dantzick à Alcmaer.

D'un caractère inquiet et difficile à fixer, il s'embarqua de là sur un navire de guerre qui allait à Dieppe. Il arriva à Paris et à Orléans; il y resta quelque temps fort employé à peindre des portraits. M. d'Ivry l'engagea à retourner à Paris, où il fit plusieurs belles copies d'après Michel-Ange, Rubens, etc. Il s'employa aussi quelque temps à faire des portraits de la famille de M. d'Ivry.

Fatigué de copier et ne trouvant pas l'occasion de faire connaître son propre génie, il quitta Paris en 1639 et passa en Angleterre. Il y fit connaissance avec l'amiral Tromp, qui lui donna une petite frégate à sa disposition, pour qu'il fût à portée de dessiner le combat entre lui et l'amiral espagnol d'Oquendo.

Schagen retourna à Alcmaer, où il fut reçu architecte, avec la

direction des ouvrages publics. Son talent, sa fortune et ses autres qualités lui ont procuré une vie agréable. Visité des grands, ami de ses égaux, il mourut regretté, le 16 avril 1668.

LUDOLF DE JONG,

Elève de Jean Bylaert.

De Jong est né à Overschie, entre Rotterdam et Delft, en 1616. Son père, qui était cordonnier, n'eut point d'autre ambition que d'élever son fils dans son métier ; celui-ci ayant gâté quelques paires de souliers, son père le châtia si cruellement avec le tire-pied, qu'il prit la résolution de quitter une profession où l'on se sert de pareils instrumens. La fantaisie d'apprendre à peindre lui vint plutôt qu'une autre, parce qu'il lui était destiné de la nature.

Il fut placé chez Cornille Zacht-Leven ; il y apprit les premiers principes, et de là entra chez Antoine Palamèdes, peintre de portraits, à Delft. Trop négligé par ce dernier maître, de Jong le quitta et fut à Utrecht pour étudier sous Jean Bylaert ; il y fit si tôt de grands progrès, qu'en état de vivre de son talent, il quitta Utrecht en la compagnie de François Bacon, et passa en France dans l'intention d'y travailler sous les meilleurs maîtres. Après avoir demeuré sept ans à Paris, son père le rappela ; et déterminé par l'état languissant de sa mère, il retourna chez lui avec plus de talens que de biens.

Il s'établit à Rotterdam où il eut une grande vogue pour le portrait : il y amassa du bien. Son assiduité et sa sagesse le firent estimer et lui procurèrent un bon mariage. Il épousa la fille de M. Montagne, alliée aux meilleures familles de Hollande. Il fut nommé major de la bourgeoisie de Rotterdam : cet emploi fut depuis changé en celui d'*écoutet* (ou maire) d'Hillegersberg ; il remplit cette charge avec applaudissement jusqu'à sa mort, en 1697.

Ses portraits sont chez les particuliers en grand nombre. Celui qui lui a fait le plus d'honneur est placé dans la salle des princes, aux Buttes de Rotterdam ; il représente les officiers des bourgeois de son temps.

PIERRE VANDER FAES,

SURNOMMÉ LELY,

Élève de Grebber.

1618.

Lely naquit à Soest en Westphalie, en 1618 ; son père Jean vander Faes, capitaine d'infanterie, fut nommé le capitaine Lely (1), parce qu'il naquit à La Haye dans une maison dont la façade était ornée d'une fleur de lis. Il s'aperçut bientôt que son fils était plus propre au dessin qu'aux armes ; il le plaça chez P.-F. Grebber, peintre à Harlem. En deux ans que son fils passa chez ce maître, il avança au point que Grebber ne put s'empêcher de dire que son élève le surpasserait : cette prédiction a été justifiée par l'événement.

A l'âge de 25 ans, Lely fut déjà un très-grand peintre de portrait ; il fit ceux de plusieurs grands seigneurs. Guillaume II, prince d'Orange, l'emmena avec lui en Angleterre, lorsqu'il y fut pour épouser la fille de Charles Ier, en 1643 : Lely fit les portraits du roi et de la famille royale avec tant de succès, qu'il fut choisi par Sa Majesté pour son premier peintre.

La mort tragique de ce prince engagea Lely à quitter Londres ; quelques-uns prétendent qu'il resta au service de Cromwel ; il est vrai qu'il a fait son portrait. A l'avènement de Charles II, il était encore en Angleterre : le roi le nomma chevalier et gentilhomme de la chambre avec une pension de 4,000 florins.

Cette dernière faveur mit le comble à la fortune de Lely : il se vit dans la meilleure position; estimé des grands du royaume, comme grand peintre et comme homme d'esprit, car il est vrai qu'il réunissait à la supériorité dans son art une infinité d'autres connaissances.

Lely faisait une grande figure, à l'imitation de son prédécesseur van Dyck ; il avait une table de douze couverts, et à côté de sa

(1) Lely ou Lelio, en français fleur de lis.

salle à manger, une bonne musique pendant son dîner. Mais cette dépense, quoique considérable, ne fut point au-dessus de ce qu'il pouvait faire, parce qu'avec autant de bien que van Dyck, il eut moins de maîtresses et qu'il ne donna jamais dans les folies de l'alchimie.

Ce peintre était né avec un esprit d'ordre très-propre à acquérir et à conserver sa fortune : un de ses gens tenait un journal de ceux qui se faisaient peindre ; il n'y avait aucune distinction ; les jours et les heures étaient marqués, et celui qui y manquait était remis après les autres au bas de la liste. Il avait la même exactitude vis-à-vis de lui-même : à neuf heures du matin il se mettait à l'ouvrage sans discontinuer jusqu'à quatre heures après midi ; il quittait la palette pour se mettre à table avec ses amis ; le reste de la journée était employé à quelques visites et à faire sa cour. Jamais bas avec les seigneurs, toujours affable avec ses égaux, il gagna l'estime de tout le monde : les poëtes l'ont chanté dans leurs vers, et surtout son ami Jean Vollenhove.

La fortune et la réputation de Lely, l'estime et l'amitié que les grands et les petits avaient pour lui, la vie agréable qu'il menait, auraient dû le rendre le plus heureux de tous les hommes, et cependant ce fut au milieu de tous ces avantages qu'il éprouva le plus noir chagrin. On sait que Kneller fut adressé à MM. Banks, Hambourgeois, négocians à Londres : il fit les portraits de toute cette maison, qui furent vus par le duc de Monmouth ; ils plurent, ainsi que l'auteur, à ce seigneur, qui prôna à la cour les talens de ce jeune peintre, comme il sera dit plus au long dans la vie de Kneller ; ce dernier, bien inférieur à Lely, n'aurait pas dû l'inquiéter ; il y avait en tout trop de distance entre eux. Cependant la jalousie qu'il en conçut lui porta le coup mortel. Peu accoutumé à la moindre disgrace, et encore moins à la rivalité, les succès de Kneller plongèrent Lely dans la plus noire mélancolie. Son médecin, son ami intime, était très-assidu auprès de lui ; il connaissait Kneller, et chaque fois qu'il visitait Lely, il eut la maladresse de lui parler sans cesse des progrès de ce dernier venu. Il ne s'aperçut que trop tard qu'en ordonnant des remèdes pour le corps, il empoisonnait l'esprit par ses discours.

Le malheureux Lely mourut presque subitement, en 1680, à l'âge de 62 ans, victime d'une jalousie qu'il n'osa avouer, et du peu de connaissance de son médecin dans les maladies de l'âme.

PAUDITS,

Elève de Rembrandt.

Paudits, né dans la Basse-Saxe, a mérité le nom distingué d'un des meilleurs élèves de Rembrandt : il a fait plusieurs beaux tableaux pour l'évêque de Rastibonne, et pour Albert Sigismond, duc de Bavière.

Après avoir fini ces ouvrages, il entreprit un tableau au concours avec Roster, peintre de Nuremberg. On donna pour sujet du tableau un loup qui dévore un agneau. Paudits obtint l'avantage pour la vérité et la force de l'expression ; mais quelques connaisseurs frappés des beautés, des recherches et du fini des poils et de la laine, donnaient la préférence au tableau de Roster. Ce jugement coûta la vie à Paudits ; il mourut peu de temps après, d'un sang tourné, au grand regret des amateurs. Ces deux exemples de l'extrême sensibilité des artistes devraient modérer la sévérité des critiques qui, pour la plupart, découragent plus qu'ils n'éclairent.

PIERRE MEERT.

Meert, né à Bruxelles, a joui d'une grande réputation à peindre le portrait ; on ne sait rien de sa vie : plusieurs chambres, ou salles de confréries, dans la même ville, sont ornées de ses portraits, qui en représentent les chefs et officiers en exercice. Cornille de Bie égale ce peintre à van Dyck ; y a-t-il un plus grand éloge ?

ANTOINE WATERLOO.

Les uns ont cru ce peintre de la ville d'Utrecht, d'autres prétendent qu'il était d'Amsterdam ; quoi qu'il en soit, il demeura toute sa vie près d'Utrecht, et il n'a jamais fait d'autres études que les environs de cette ville : son talent était de peindre des paysages, que Wéeninx et d'autres ont ornés de figures et d'animaux. Ses tableaux furent recherchés de son temps et le sont encore aujourd'hui; ses ciels sont clairs et légers, ainsi que ses lointains, et ses arbres et ses plantes de bonne couleur et bien variés : il représentait la nature telle qu'il la voyait ; son génie borné ne lui a pas permis d'y rien ajouter, ni d'en faire un beau choix. Ses tableaux, quelquefois froids, plairont cependant toujours par l'exactitude avec laquelle il saisissait les passages de lumière à travers des arbres, et la réflexion des objets dans l'eau.

Un honnête patrimoine et ses ouvrages, quoique bien vendus, ne préservèrent pas ce peintre de mourir dans la misère : il fut enterré dans l'hôpital de Saint-Job, près d'Utrecht, où il est mort.

On a de Waterloo un grand nombre de dessins d'après nature qui sont estimés ; il en a gravé plusieurs à l'eau-forte.

GONZALES COQUES,

Élève de David Ryckaert le vieux.

Les auteurs flamands et hollandais s'accordent presque tous à placer les talens de Gonzales Coques au-dessus de ce qu'on nous raconte de ceux de l'antiquité : il naquit dans la ville d'Anvers, en 1618. Destiné aux plus grands honneurs par la peinture, il dut son instruction à David Ryckaert le vieux et sa perfection à des dispositions qu'il sut cultiver. Lié d'amitié avec Ryckaert le jeune, ils étudièrent la nature ensemble. Gonzales fut frappé des ouvra-

ges de van Dyck. L'élévation qu'il remarqua dans les tableaux de ce grand peintre, plus conforme apparemment à son génie que toute autre manière, lui servit de guide; il ne perdit point de vue ce grand maître qu'il a égalé dans ses petits portraits.

Gonzales peignait comme Teniers, Ostade et Ryckaert, des sujets de fantaisie; mais il sut les rendre plus intéressans : il eut l'art de ne point donner de jalousie aux autres, en gagnant beaucoup d'avantages. Un de ses premiers tableaux, et qui lui mérita une grande réputation, fut fait pour un M. Jacques le Mercier, riche négociant d'Anvers : il y représenta le mari, la femme et les enfans tous assis à table; il s'y est peint lui-même de profil. Cette façon de peindre le portrait, sa belle manière de faire, et l'intérêt qu'il sut répandre dans ces sortes de morceaux lui méritèrent dès-lors la première place au-dessous de van Dyck. Après ces succès décidés, notre artiste se crut à portée de marquer sa reconnaissance à celui qui l'avait instruit par ses leçons; il épousa Catherine Ryckaert, la fille de son maître : il lui devait une partie de sa gloire, il voulut partager avec lui sa fortune.

Il se livra entièrement à peindre le portrait en petit; bientôt les particuliers ne purent presque plus prétendre à ses ouvrages. La famille de M. Nassoingni, qu'il venait de peindre et d'envoyer à Bruxelles, le fit connaître à la cour. Tous les princes, le roi d'Angleterre, le duc de Brandebourg, l'archiduc Léopold, don Juan et le prince d'Orange s'empressèrent à employer son pinceau; ce dernier lui fit présent de son portrait en médaille avec une chaîne d'or. Le concours des grands augmenta tellement son crédit et sa fortune, que les plus riches de la ville cherchèrent son alliance : il maria sa fille à M. Lonegraeve, parti très-considérable. Il vivait ainsi au milieu de sa gloire et des richesses; cette félicité fut troublée par la mort de sa fille Gonzaline Coques, qu'il perdit le 11 octobre 1667; son fils la suivit de près en 1670, et sa femme le 2 juillet 1674.

Pour empêcher Gonzales de succomber sous tant de malheurs, on l'engagea à un second mariage avec Catherine Ryshenvels. Il vécut encore dix ans, et mourut le 18 avril 1684. Il fut enterré sous la tombe qu'il avait placée pour sa famille dans la chapelle de la Vierge, en l'église de Saint-Georges à Anvers.

Notre habile artiste avait reçu des marques bien sensibles de considération du corps académique; il en avait été nommé deux fois directeur; la première en 1664, et l'autre en 1679.

Gonzales eut un pinceau précieux, large et facile ; ses portraits sont bien dessinés : il coloriait avec une fraîcheur surprenante les têtes et les mains ; il avait une touche peu commune dans les petits ouvrages. Nous l'avons comparé à van Dyck et nous ne craignons point d'avoir exagéré ; il disposait ses portraits comme ce dernier : il semble avoir eu le même génie. J'ai vu de lui un tableau surprenant ; c'est une famille entière, habillée en noir, et ce tableau est fort clair. Le linge y est d'une légèreté si transparente et si mince, qu'on croit le voir agité par l'air ; ses fonds sont clairs et vagues, ses plans exacts et simples et sans confusion, quoique remplis de meubles ; la grandeur de ses têtes n'était guère au-dessus d'un pouce et demi. Il a souvent fait son portrait et celui de sa famille : ses tableaux sont encore rares en France.

M. le comte de Vence possède à Paris un des premiers que l'on y ait connu ; il représente ce peintre avec ses deux filles : les figures sont en pied et de son meilleur temps.

Dans le cabinet de l'abbé de Berg Saint-Vinox, on voit le portrait de Coques, il est peint jusqu'aux genoux.

On trouve de lui, dans le cabinet du prince Charles, à Bruxelles, un portrait d'une femme très-jolie ; celui d'un officier général ; un autre portrait de femme ; deux portraits d'homme et de femme ; celui de vander Stegen, et un autre portrait de femme.

A Gand, chez M. J.-B. Dubois, un tableau plus composé ; c'est un homme habillé en velours noir, sa femme est en satin noir et tient un enfant sur ses genoux.

A La Haye, chez M. le Lormier, on voit un bon tableau de Gonzales, représentant notre Seigneur, Madelaine et Marthe ; le fond est riche et bien terminé comme le reste de ce tableau ; un autre composé de dix figures qui examinent des curiosités dans un cabinet bien orné, dont l'architecture est peinte par Pierre Néefs.

ABRAHAM VANDEN TEMPEL,

Elève de Georges van Schooten.

Né en la ville de Leyden, environ l'année 1618, Tempel fut placé fort jeune chez Georges van Schooten, où il resta jusqu'à ce qu'il

pût lui-même chercher dans la nature ce qu'elle offre aux artistes éclairés. Il quitta son maître et se forma une manière qui lui a réussi en histoire et au portrait. La ville de Leyden possède la plupart de ses ouvrages ; on y voyait, dans le célèbre cabinet de M. de la Court, un tableau représentant les portraits d'un homme et de sa femme ; ce morceau est cité par tous les connaisseurs ; les chairs et les étoffes en sont traitées avec la plus grande vérité.

Dans une chambre à la Halle aux Draps de la même ville, on voit de lui un petit tableau allégorique : cette composition est ingénieuse et d'un beau pinceau.

Dans la maison des Orphelins de la même ville, il en a représenté les administrateurs en charge, et la grande ressemblance en est le moindre mérite.

Le goût du dessin de Tempel est très-bon : il coloriait bien et sa touche est large. Ses meilleurs élèves furent François Mieris, de Vois, Isaac Palling, Michel van Musscher et Charles de Moor.

Il avait épousé M[lle] Catherine van Hogmaeden ; on ne sait pas s'il a laissé des enfans ; il mourut à Amsterdam en 1672, âgé d'environ 54 ans.

CORNILLE JANSENS.

On croit Jansens né à Amsterdam ; son maître est moins connu que la belle manière de Cornille : il peignit d'abord l'histoire en grand et en petit, mais le gain le porta à faire des portraits. Il demeura long-temps en Angleterre ; il fit les portraits du roi et des principaux seigneurs de ce royaume ; il y peignit quelques tableaux d'histoire.

Ses ouvrages passèrent en France et en Italie : on les estima beaucoup, on voulut même avoir l'auteur. La ville d'Amsterdam eut la préférence ; il y fut demeurer en sortant de Londres : on croit qu'il y est mort. On vante ses portraits, sa manière de peindre et sa belle composition ; je ne connais aucun de ses ouvrages.

JEAN GOEDAERT.

Goedaert, né à Middelbourg en Zélande, fut bon peintre et habile observateur ; il peignit à gouache les oiseaux et les insectes avec une vérité et une patience surprenantes. Non content d'imiter ces animaux, il a fait des recherches sur leurs formations et leurs changemens de vers en papillons. Après avoir passé près de 30 ans à faire et à vérifier ses recherches, il divisa son ouvrage en trois parties et donna la première en 1662, la seconde en 1667, la troisième fut imprimée chez Fierens, à Middelbourg, et dédiée par la veuve de ce savant artiste au conseil de Zélande : ce même ouvrage a depuis été imprimé en latin et en français, sous le titre de *Metamorphosis naturalis*. Le portrait de l'auteur est à la tête de chaque édition, gravé par R. van Persyn, d'après Willem (Guillaume) Everdyck.

Jean Goedaert mourut en 1668.

CORNILLE EVERDYCK.

Everdyck, d'une famille illustre, originaire de Tergoës, fut regardé dans son temps comme bon peintre d'histoire ; plusieurs de ses tableaux se conservent encore dans sa famille.

JEAN-PHILIPPE VAN THIELEN,

Élève de Daniel Seghers.

Jean - Philippe van Thielen, écuyer, seigneur de Couwenberch, etc., naquit à Malines, en 1618 ; issu d'une famille noble et

distinguée, il fut confié aux plus habiles maîtres. Dès sa tendre jeunesse, il eut du goût pour tout ce qui était art ou science. Le dessin l'emporta bientôt sur tous ses autres exercices, qu'il ne continua de cultiver que sous la promesse qu'on lui laisserait apprendre la peinture. Van Thielen entra dans l'école de Daniel Seghers, jésuite : le génie, le goût, la patience et l'application du maître à peindre des fleurs se firent bientôt remarquer dans l'élève ; les succès du dernier ne donnèrent aucune jalousie à Seghers ; ils ne cessèrent jamais d'être amis ; ils firent ensemble des tableaux, même pour des concours, et malgré les éloges que l'on donnait à van Thielen, on entendit Seghers y joindre les siens.

Van Thielen et Seghers peignirent chacun un tableau pour l'abbaye de Saint-Bernard, près d'Anvers ; on les voit encore dans ce monastère, et l'on ne sait auquel de ces deux ouvrages donner la préférence. Les plus qualifiés du Brabant eurent des morceaux de van Thielen, mais la cour de Bruxelles et le roi d'Espagne obtinrent les principaux.

Van Thielen estima et aima tant la peinture, qu'il la fit entrer par préférence sur les autres arts dans l'éducation de mesdemoiselles ses filles ; il en eut trois, Marie-Thérèse, qui naquit le 17 mars 1640, Anne-Marie, née en 1641, et Françoise-Catherine, en 1645. Weyermans dit avoir connu un fils de notre artiste ; mais il n'est point digne de lui en fait de peinture. Les trois filles ont peint dans le genre du père et même avec distinction ; elles copièrent d'abord ses ouvrages, et finirent par composer et peindre elles-mêmes d'après nature : il n'y a qu'à montrer les arts aux femmes, elles seront ce qu'on voudra qu'elles soient, ou ce qu'elles voudront être.

Van Thielen mourut en 1667, âgé de 49 ans ; il fut enterré à Boesschot, à quatre lieues de Malines. On ne peut mieux faire son éloge qu'en le comparant à son maître : van Thielen peignait avec la même facilité ; il finissait et composait aussi bien ; sa touche donne la même légèreté et la même transparence à ses ouvrages. Les deux seuls tableaux que j'ai vus de lui me font cependant juger qu'il coloriait avec un peu moins de vivacité que Seghers.

On voit deux tableaux de van Thielen à Malines, dans la sacristie des religieuses appelées Muysen : ce sont des guirlandes de différentes fleurs, et un grand nombre de petits insectes très-finis au milieu des guirlandes ; dans l'une est représenté saint Bernard, et dans l'autre sainte Agathe : ils sont peints en 1663 et en 1665.

Campo Weyermans parle avec éloge d'un tableau de fleurs qu'il avait de cet artiste; c'était aussi une guirlande de fleurs au milieu de laquelle Poelemburg avait peint une Nymphe endormie qu'un vieux Satyre cherche à surprendre.

JEAN SPILBERG,

Élève de Govaert Flinck.

1619.

Jean Spilberg naquit à Dusseldorf, le 30 avril 1619, d'un assez bon peintre à l'huile et sur verre pour avoir été successivement pensionné par le duc de Gulic et par le duc de Wolfgang. Jean Spilberg avait encore un oncle, peintre du roi d'Espagne. Ainsi nourri des leçons de son père et encouragé par les succès de son oncle, après avoir fini ses études de collége, il s'adonna tout entier à un art de famille pour lequel il semblait né. Tant de dispositions plurent au duc de Wolfgang; il voulut en hâter les progrès; il envoya Spilberg à Anvers avec une lettre de sa main à Rubens, pour l'engager à prendre soin du fils de son peintre; mais malheureusement Spilberg apprit en route la mort de cet homme célèbre; ce contre-temps ne le rebuta point, et ce courage était un garant bien sûr de sa vocation. Il fut à Amsterdam, attiré par la réputation de Govaert Flinck, et dans la ferme résolution de ne point retourner chez lui avant d'être capable de se faire une réputation. Il resta sept ans dans l'école de Flinck; plusieurs tableaux d'histoire et des portraits le distinguèrent au point qu'il fut bientôt en état, par la vente de ses ouvrages et par leur mérite, de former un établissement à côté de la maison de son maître : il épousa Marie Fis, le 20 juillet 1694.

Il eut vers ce temps une occasion de se faire connaître : les bourguemestres d'Amsterdam eurent à faire peindre une compagnie d'arquebusiers, dont le bourguemestre vander Pol était chef; on choisit les plus habiles artistes, à qui on ordonna des esquisses par forme de concours : celle de Spilberg fut préférée. Il s'acquitta

si bien de cet ouvrage, qu'on lui donna un présent considérable par-dessus le prix convenu : ce tableau se voyait à Amsterdam, dans la Butte sur le *Single*.

Le duc de Wolfgang entendit de toutes parts les louanges de celui qu'il avait protégé; il le réclama et le nomma son premier peintre : il lui fit faire son portrait, celui de la duchessse Catherine-Charlotte, sa femme, celui de l'électeur palatin Philippe-Guillaume, celui de l'électrice et des princesses de Pologne : il peignit toute cette cour. On le paya fort cher et on lui donna en marque d'honneur plusieurs médailles d'or. Le duc remarquant le mérite que joignait Spilberg à son grand talent, l'envoya à Cologne pour y faire le portrait de la princesse de Furstenberg, et le fit accompagner par un maréchal-de-camp, chargé de demander la princesse en mariage. Spilberg réussit parfaitement, reçut de cette cour des applaudissemens et de la princesse un riche présent.

La mort du duc de Wolfgang donna la liberté à Spilberg de retourner à Amsterdam, dont il préférait le séjour à tout autre; mais il n'y resta guère ; il fut encore une fois demandé à la même çour, avec le même titre de premier peintre, par l'électeur palatin Philippe-Guillaume, qui succéda et avait hérité de ce duché de Wolfgang. Il y fit une seconde fois les portraits du duc, de la duchesse, de la princesse aînée, depuis impératrice, et des personnes les plus distinguées. L'électeur de Brandebourg se fit peindre aussi et fit ce qu'il put pour avoir Spilberg à son service ; il ne put obtenir que quelques-uns de ses ouvrages, entre autres plusieurs tableaux pour l'église des Trinitaires à Dusseldorf, et pour le château d'Amesfort. Cette entreprise achevée, Spilberg retourna à Amsterdam, où on ne le laissa pas long-temps tranquille. A l'avènement de Jean-Guillaume à l'électorat Palatin, il fut de nouveau appelé : ce prince avait des projets très-vastes et bien dignes d'occuper un aussi beau génie que celui de notre artiste. Il eut ordre de commencer un tableau d'autel pour l'église de Roermont, et les travaux d'Hercule en très-grand pour le château de Dusseldorf. L'électeur eut une envie de retenir ce peintre auprès de lui : il n'épargna ni présens ni honneurs. Il offrit de faire venir sa femme et toute sa famille, de payer leur voyage, et pour l'attirer par sa libéralité, il envoya une médaille d'or à l'épouse de Spilberg; elle quitta Amsterdam avec regret et fut rejoindre son mari à Dusseldorf en 1681. Leur fille aînée Adrienne, qu'elle amena, peignait bien à l'huile, mais supérieurement au pastel. Elle plut in-

liniment à l'électrice, qui lui proposa un établissement très-avantageux ; Adrienne ne l'accepta point, elle ne voulut point prendre un engagement qui eût pu lui faire quitter cette chère peinture qui faisait ses délices et sa gloire : elle ne changea même jamais de sentimens qu'en faveur des artistes. Elle épousa en premières noces, en 1684, Guillaume Breckvelt, qui mourut trois ans après; elle resta veuve avec trois fils en 1697; elle se maria en secondes noces à Eglon vander Néer, peintre habile et directeur du cabinet de l'électeur Palatin.

Les derniers ouvrages de Spilberg furent la vie de Jésus-Christ; l'électeur lui avait ordonné cette grande composition, mais il n'eut pas le temps de la finir; il cessa de vivre le 10 août 1690. Ce peintre fut regretté de sa famille, de la cour et de ses amis.

Les ouvrages de Spilberg ont le caractère des productions d'un beau génie ; son dessin est assez correct, sa couleur est vraie, la touche de son pinceau est ferme et décidée ; on estime la manière moelleuse et pâteuse de tous ses ouvrages.

Houbraken cite avec éloge un tableau de ce maître; il représentait la Muse de la Musique ; plusieurs belles figures de femme y étaient agréablement groupées, peintes avec goût, bien dessinées et de grandeur naturelle.

VICTOR BOUCQUET,

Élève de son père Marc Boucquet.

Victor Boucquet naquit en 1619, dans la ville de Furnes. Il était fils et élève de Marc Boucquet, aussi peintre, mais peu connu. On croit que Victor avait voyagé avant de se fixer pour toujours à Furnes : il y épousa Marie vander Haege ; on ne sait s'il a laissé des enfans. Il a beaucoup travaillé pour les villes des environs. Il est mort le 11 février 1677, âgé de 58 ans; sa femme mourut le 22 mai 1701. Ils sont tous deux enterrés dans un couvent de religieuses à Furnes.

Victor Boucquet peignait l'histoire en grand et fort bien le portrait. Ses compositions marquent un homme de génie : elles sont abondantes ; il disposait bien ses groupes : ses fonds sont presque toujours enrichis d'architecture ; son dessin n'est cependant pas correct ; ses figures souvent sont courtes et trop pesantes ; mais dans leurs habillemens, les plis drapés d'une belle manière et avec vérité font presque oublier ces défauts. L'intelligence du clair-obscur fut une partie que notre peintre entendait à fond ; elle frappe dans ses ouvrages. Il coloriait assez bien, mais ses chairs sont un peu tourmentées et sa couleur devient froide ; les couleurs locales de ses étoffes ne sont pas de même ; elles paraissent peintes si facilement qu'on les croirait d'une autre main : ses principaux ouvrages se voient dans les villes voisines. On trouve à Loo, dans le chœur de la principale église, sept de ses tableaux, représentant les douleurs de la Vierge ; ils ont été peints en 1658, 1659 et 1660. Le tableau d'autel de la chapelle de Saint-Roch est remarquable ; il représente ce saint en prières pour obtenir la guérison des pestiférés.

La grande église de Nieuport est ornée de deux de ses tableaux, où l'on voit les Trinitaires qui rachètent des esclaves chrétiens : il y a dans le même temple un tableau d'autel de sa main ; la mort de saint François, dans l'église des Récollets, attire les connaisseurs, et ils ne doivent pas oublier d'aller voir à l'Hôtel-de-Ville un grand tableau qui occupe toute la profondeur de la salle d'audience. Boucquet y a peint le jugement de Cambise : c'est un des plus beaux de ce peintre ; il le fit en 1671. On connaît du même une descente de Croix au grand-autel des capucins d'Ostende.

CHARLES VAN SAVOYEN.

Charles van Savoyen, né à Anvers en 1619, peignait en petit, et prenait presque tous ses sujets d'Ovide. Il se plaisait surtout à peindre le nu, qu'il a moins bien dessiné que colorié : on peut lui reprocher quelquefois des sujets trop libres. Il finissait ses ouvra-

ges, et les poëtes de son temps l'ont célébré. Jean Vos a fait une description en vers d'Adonis, peint par Savoyen : ce tableau appartenait à M. Guillaume Blau.

WILLEM GUILLAUME VAN AELST,

Élève de son oncle Everard van Aelst.

1620.

Guillaume van Aelst était de Delft, et fils de Jean van Aelst, notaire, neveu et élève d'Éverard van Aelst, qu'il surpassa. Il peignait les fleurs et les fruits avec beaucoup d'art : sa couleur est belle et vraie, ses fleurs légères, et ses fruits sont naturellement rendus. Il voyagea dans sa jeunesse, passa quatre ans en France et sept en Italie, où il fut recherché par des princes, des cardinaux et autres personnes de considération qui employèrent son pinceau. Le grand-duc de Toscane lui marqua son estime en lui donnant une chaîne d'or avec une médaille du même métal. Comblé de biens, il retourna à Delft en 1656 et depuis à Amsterdam, où ses ouvrages furent recherchés et payés fort cher. Il épousa sa servante, de laquelle il eut plusieurs enfans ; il mourut en 1679.

FRANÇOIS WULFHAGEN,

Élève de Rembrandt.

François Wulfhagen, né dans le duché de Bréemen, fut élève de Rembrandt ; quoique tout ce qu'il a peint soit dans la manière de son maître, ses tableaux sont cependant assez estimés, et c'est un éloge.

JURIEN OVENS,

Élève de Rembrandt.

Ce peintre acquit de la réputation sous ce grand maître. Les tableaux où il représente des nuits ont de la vérité et une grande force. La maison de ville d'Amsterdam conserve de lui un grand tableau qui a de la beauté; c'est le moment où Claudius Civilus donne la nuit un soupé aux principaux de la principale noblesse, dans la forêt (nommée Schaker-Bosch), et les détermine par son éloquence à cette fameuse conjuration où il fut arrêté de tomber sur l'armée romaine à l'improviste et de secouer le joug de la tyrannie : ce tableau assure la réputation de son auteur. Il a bien fait le portrait. Ovens peignait en 1675 pour le duc d'Holstein. On n'a rien appris de lui depuis ce temps-là.

FERDINAND BOL,

Elève de Rembrandt.

La ville de Dordrecht le vit naître ; on ignore, l'année ; mais on sait qu'il vint avec sa famille à Amsterdam à l'âge de trois ans. Aussitôt qu'il put s'énoncer, il se déclara pour la peinture. L'école de Rembrandt fut celle où il se forma : le maître aimait son élève, et ce dernier, porté par inclination au même genre d'étude, imita la même manière qu'il n'a jamais quittée et qu'il suivit de si près, que le maître est quelquefois confondu avec l'élève : les hôtels des princes et des grands furent ornés de ses ouvrages. On voit de lui plusieurs beaux tableaux à la maison du conseil à Amsterdam et dans les principales juridictions de la même ville.

Le poète Vondel vante dans ses vers un tableau peint par Bol, pour l'amirauté d'Amsterdam. Il fit beaucoup de tableaux d'histoire et un grand nombre de portraits : la plupart passèrent pour être de Rembrandt. J'ai vu deux portraits chez le baron van Male, à Bruges, qui peuvent être comparés à ceux de Rembrandt pour la couleur et la force.

Ferdinand Bol mourut fort âgé, en 1681, fort riche et fort estimé.

AART (ARNOULT) VAN MAAS,

Élève de David Teniers.

Van Maas, natif de Gouda, eut pour maître David Teniers, et prit de lui ce grand art d'imiter la simple nature. Des assemblées de paysans, des noces de village sont les objets des tableaux les plus recherchés de ce peintre. Il voyagea quelque temps en France et en Italie, et il retourna chez lui pour y goûter le fruit de ses travaux et de sa réputation très-méritée, mais il mourut presque en arrivant.

Van Maas gravait à l'eau-forte : il avait appris cet art sous le graveur R. Persyn : plusieurs de ses estampes et de ses dessins à la mine de plomb tiennent leur coin dans les portefeuilles des curieux.

DIRK (THIERRY) MÉERKERCK.

Méerkerck était né à Gouda : son maître n'est pas connu. Il voyagea par toute l'Italie et resta quelque temps à Rome. En passant par la France, l'évêque de Nantes l'arrêta près de lui : il y passa plusieurs années à peindre pour orner les appartemens de

l'évêché et quelques églises. Il aimait trop sa patrie pour rester en France; mais il ne put éviter sa malheureuse destinée. De retour en Hollande, à peine fut-il chez lui, que, revenant un jour d'un enterrement, il tomba près de sa maison dans un canal où il se noya.

CORNILLE BÉGA,

Élève d'Adrien Ostade.

Cornille Béga naquit à Harlem; il eut pour père Pierre Bégyn, sculpteur, fils de Cornille Cornelis, de la même ville. Le jeune Bégyn fut placé chez Adrien Ostade; s'il n'égala point son maître, il fut du moins le meilleur de ses élèves. Son talent était de représenter des assemblées de paysans, des conversations et d'autres sujets pareils. Son libertinage le fit chasser de la maison paternelle. Il changea de nom et se fit appeler Béga, au lieu de Bégyn. Il crut obliger son père en changeant de nom, et réellement il l'obligea; le plus sûr était de changer de conduite. Il mourut de la peste, à Harlem, le 27 août 1664. On dit que sa maîtresse étant attaquée de la peste et abandonnée de tout le monde, il fut la voir malgré les médecins et ses parens; il fut pris de la même maladie, à laquelle peu de jours après il succomba. Ses tableaux se soutiennent à côté de ceux des plus grands maîtres; on en trouve peu en France. Voici les plus connus: chez le prince de Hesse, un alchimiste au milieu de son laboratoire.

A La Haye, chez M. Fagel, deux tableaux qui représentent des dedans de maisons, avec des figures et des ustensiles du ménage de la campagne. Chez M. Lormier, une musicienne et un musicien; près d'eux plusieurs figures, etc.; une fête de paysans et de paysannes. Chez M. van Héteren, une assemblée de villageois qui se réjouissent. Chez M. d'Acosta, une tabagie; un autre tableau à-peu-près du même sujet chez M. Verschuring.

M. Bisschop, à Rotterdam, possède deux tableaux de Béga; l'un et l'autre représentent des paysans qui boivent.

WILLEM (Guillaume) VAN BEMMEL,

Élève de Cornille Zaft-Leven.

Van Bemmel naquit à Utrecht, et fut un des meilleurs élèves de Cornille Zaft-Leven. Il voyagea de bonne heure, et choisit Rome et ses environs pour faire ses études ; ses plus beaux tableaux sont des vues d'Italie et des paysages, où il plaçait avec goût des cascades ou des chutes d'eau. Il a suivi la méthode de son maître, qui était de copier tout d'après nature. Les dessins qu'il a faits en Italie lui ont bien servi à enrichir l'Allemagne de ses ouvrages ; il y fut en quittant l'Italie, et il s'établit à Nuremberg, où l'on trouve la plus grande partie de ses compositions.

Bemmel savait répandre beaucoup de vérité dans ses tableaux; personne n'a mieux observé les lumières et les ombres d'après nature, belle étude que de très-grands hommes ont trop souvent négligée. Cet artiste avait la réputation d'être un bel esprit. Il fut recherché des grands et fort regretté à sa mort, dont le temps est ignoré. On ne connaît guère ses ouvrages en France.

PHILIPPE WOUWERMANS,

Élève de son père et de Wynants.

Harlem, si fertile en grands peintres, vit naître Philippe Wouwermans en 1620. Son père Paul Wouwermans, peintre fort médiocre d'histoire, donna les premières leçons de peinture à son fils; mais Jean Wynants, peintre habile, le reçut chez lui et lui fit changer sa méthode qui était mauvaise. Le jeune élève employa bien son temps, et profitant des instructions de ce nouveau maître, il se vit en état d'étudier la nature sans le secours de personne.

Wouwermans, retiré chez lui, fit de mûres réflexions, et après avoir comparé long-temps les leçons de l'art, il apprit que les véritables sont celles de la nature : il ne dessina plus que d'après elle, et il se fit en peu de temps cette belle manière que nous lui connaissons et qui est aussi agréable qu'inimitable. Ses premiers ouvrages n'eurent pas un grand succès. Bamboche faisait alors l'admiration des Hollandais; les tableaux de ce dernier ont effectivement plus de vigueur et plus de force que ceux du premier. Wouwermans, outre ce petit désavantage, avait une timidité naturelle qui, dans plusieurs occasions, le mettait encore au-dessous de sa véritable valeur. Il ne put d'abord se défaire de ses ouvrages qu'en les vendant aux marchands qui les portaient dans les pays étrangers. De Witte, entre autres, acheta au plus bas prix tout ce qu'avait de tableaux cet artiste, qui eut la simplicité de se croire encore trop heureux de les vendre presque pour rien.

L'humeur difficile de Bamboche, qui rebutait les marchands, fit en faveur de Wouwermans ce qu'aurait dû faire son mérite.

Nous avons rapporté dans la vie de Bamboche qu'il s'était obstiné à vendre un de ses tableaux à de Witte, le prix de 200 florins, sans en vouloir rien rabattre ; de Witte piqué, commanda le même sujet à Wouwermans, qui réussit au point que ce dernier, peu connu jusqu'alors, fut recherché, et ses ouvrages enfin enlevés aussitôt que finis.

Houbraken avance que Wouwermans avait plusieurs Mécènes, et il met assez mal à propos de ce nombre de Witte et quelques autres marchands qui, selon le même historien et Weyermans, gagnèrent plus à vendre ses ouvrages que lui à les faire. Sont-ce donc là des Mécènes ? Le vrai est au contraire que la candeur du peintre, son peu de connaissance du monde et leur adresse à lui cacher leurs tours et leurs menées, le rendirent presque toujours la dupe de leur avidité : il ne secoua enfin ce joug que peu d'années avant sa mort, et trop tard pour amasser cette grande fortune que les mêmes auteurs lui ont supposée sans qu'il en ait jamais joui.

Ces écrivains hollandais se contredisent souvent ; ils viennent de dire que de Witte et les marchands de tableaux pillaient Wouwermans et ses confrères; ils assurent après que, sans ces marchands, le plus grand nombre des meilleurs peintres serait resté dans la misère et dans l'obscurité.

Il me semble que je concilierais ces contradictions, en disant que quelquefois le mérite le plus décidé a besoin de ces prôneurs qui le

font connaître ; mais que souvent aussi ils vendent bien cher aux artistes les louanges qu'ils leur donnent : rien pour rien ; n'est-ce pas là assez le train de la société ?

Il reste assez constant que peu connu, mal payé, chargé d'une nombreuse famille, Wouwermans était obligé de travailler sans relâche ; mais que, d'un caractère tranquille et qui aimait à bien faire, il n'a jamais négligé aucun de ses tableaux. On a conté encore à son sujet différens faits dont je ne parlerai que parce qu'ils ont rapport à ses ouvrages. Wouwermans, disent les uns, fit brûler ses dessins avant sa mort, parce qu'il ne voulait pas que l'on vît ce qu'il avait pillé dans ceux que de Witte acheta après la mort de Bamboche ; d'autres prétendent qu'il voulait ôter à son fils des études qui l'auraient empêché d'en faire lui-même. Il n'aimait pas assez son frère, ajoutent les autres, pour lui laisser ce secours dans ses compositions. Houbraken, sur la foi du peintre Roestraeten, qui l'avait conté à Michel Carré, en Angleterre, a débité cette histoire : tout artiste ou tout connaisseur en saisira la fausseté. Personne d'abord ne se dit sûr que Wouwermans ait brûlé ses dessins ; mais quand Wouwermans aurait eu les études de Bamboche, quand il en aurait même tiré quelque avantage, est-ce à ces études qu'il devait le talent d'en profiter ? n'aurait-il pas pu s'en passer ? Les tableaux qu'il a faits avant qu'il possédât ces dessins n'ont-ils pas le même esprit, ou en a-t-il changé depuis ? ne sait-on pas de plus qu'un habile artiste ne peut emprunter sans que l'on s'en aperçoive ? ce qu'il prend d'un autre il sait le ramener à lui, quand il a du génie.

Ce qu'on ne conteste point, c'est que Wouwermans n'a jamais sorti de la ville d'Harlem, et qu'il fut toujours obligé de peindre pour subsister, pendant que bien d'autres, avec moins de talens, ont joui de leur gloire et des bienfaits de plusieurs princes ; mais il n'est pas le seul qui ait éprouvé cette injustice.

Wouwermans a beaucoup travaillé, et il est presque incroyable qu'un seul homme ait pu suffire à la multitude et au grand fini de ses ouvrages : ses sujets les plus ordinaires étaient des chasses, des foires de chevaux, des attaques de cavalerie, etc. Plusieurs de ses paysages sont simplement composés ; d'autres sont enrichis d'architecture : là c'est une façade de château, ici une fontaine, et c'est une variété toujours nouvelle. Aucun peintre ne l'a surpassé dans l'art du dessin en ce genre ; ses chevaux, ses figures ont une grande correction ; sa couleur est excellente ; il avait la magie

d'adoucir sans ôter la force; il est gras et pâteux. Des touches fermes, quoique avec finesse, l'ont rendu presque impossible à deviner : il règne dans ses tableaux beaucoup d'harmonie et d'entente du clair-obscur. Ses oppositions sont larges et la division de ses plans imperceptible; ses lointains et ses ciels, ses arbres et ses plantes, tout est une imitation exacte de la nature. On remarque que ses premiers ouvrages, avec le même flou et la même vapeur, n'avaient pas tant d'intelligence; les oppositions étaien trop crues; une masse claire se trouvait subitement opposée par une autre ombrée; il a depuis mieux ménagé les passages de la lumière, et insensiblement l'œil passe d'un ton à un autre, sans s'en apercevoir : voilà en partie en quoi consiste l'excellence du talent de notre Hollandais. Il mourut à Harlem, le 19 mai 1668, âgé de 48 ans; on ne lui a connu qu'un fils qui se fit chartreux; il a eu plusieurs élèves qui seront nommés dans leur temps, parmi lesquels sont ses deux frères Pierre et Jean.

Pierre Wouwermans peignait dans le goût de son frère, mais il ne l'a jamais égalé : il dessinait bien les chevaux et la figure; sa couleur est bonne et vigoureuse. Quelques-uns de ses tableaux peuvent se confondre, aux yeux des médiocres connaisseurs, avec ceux de la première manière de Philippe, mais on les distingue par des finesses très-bien aperçues des artistes habiles.

Jean Wouwermans, le plus jeune des trois, peignait aussi le paysage; sa couleur et sa touche sont fort bonnes. Il mourut jeune, en 1666, deux ans avant son aîné. Il nous reste peu de ses tableaux, mais ils sont estimés : un petit tableau de lui dans le cabinet de M. vander Vinne, à Harlem, suffit pour donner une idée de son talent; ce paysage est agréable, tout y est varié et chaud de couleur.

Les tableaux de Philippe Wouwermans, les plus connus, sont à-peu-près ceux qui suivent.

En France, on trouve chez le roi, cinq tableaux de ce maître : un retour de chasse; des cavaliers à la porte d'une hôtellerie; une écurie avec quelques chevaux; une chasse au vol, et une halte de chasse.

Dans la collection de M. le duc d'Orléans, quatre tableaux : une chasse au vol; une dame à cheval, l'oiseau sur le poing; un départ pour la chasse; la curée d'un cerf abandonné aux chiens; une dame à la chasse avec des chasseurs.

A Paris, dans le cabinet de M. le marquis de Voyer, sept tableaux considérables : un paysage avec un carrosse à six chevaux ; une chasse au vol ; la fontaine du Triton ; une autre fontaine ; une halte de chasse ; un manége ; un camp.

Chez M. le comte de Vence, trois tableaux : les embarras du voyage ; les voyageurs qui se reposent ; l'apparition de l'Ange aux bergers.

Chez feu M. le marquis de Lassay, un beau paysage avec figures et chevaux. Chez M. le maréchal d'Issenghien, un abreuvoir de chasseurs ; des marchands de foin, et un manége.

Dans le cabinet de M. Blondel de Gagny, cinq tableaux : la charrette embourbée ; le départ de la chasse ; la course de la bague ; la petite chasse, et les voyageurs.

Chez M. de la Bouexière, dans sa belle collection, deux tableaux : une écurie, et l'autre la boutique d'un maréchal.

Chez M. Aved, peintre du roi, six tableaux : une chasse à l'oiseau ; deux autres petits paysages avec des animaux ; un rivage de la mer où l'on embarque des marchandises ; une armée en marche, et une autre chasse à l'oiseau.

Chez M. Pasquier, député du commerce de la ville de Rouen, deux tableaux du même printre : le départ pour la chasse et le retour, ou halte près d'une fontaine.

Chez M. d'Argenville, un hiver et un tableau connu sous le nom du Colombier.

Chez M. Gaignat, un marché aux chevaux, tableau capital ; le départ de la chasse ; le retour de la chasse.

Chez M. de Vaux, une grande chasse au sanglier.

A Rouen, chez M. Pigou, conseiller au parlement de Normandie, deux tableaux : une bataille, et une forge de maréchal.

Dans le cabinet de l'électeur Palatin, quatre tableaux : la promenade de quelques dames et cavaliers auprès d'une fontaine ; une chasse avec une danse de dames et de seigneurs ; un paysage avec figures ; un manége avec beaucoup de figures et plusieurs beaux chevaux.

Chez le prince Charles, à Bruxelles, un grand tableau avec beaucoup de figures.

A Gand, chez M. du Bois, un beau paysage avec des figures.

Dans la même ville, chez M. Baut, chanoine : l'Ange qui annonce la naissance de Jésus-Christ aux bergers ; c'est une répétition du même que possède M. le comte de Vence, à Paris ; et un autre

paysage avec figures chez M. Baut, négociant dans la même ville, et frère du chanoine.

Chez le prince de Hesse, six tableaux : une église pillée par les gens de guerre ; une chasse au vol ; un paysage avec une petite masure ; un autre dans lequel est un cheval qui pisse ; un paysage avec une charrette chargée de foin ; un autre paysage où est une charrette vide.

Chez le comte de Wassenaer, à La Haye, un marché aux chevaux ; son pendant est un jeune garçon qui présente un cheval à des personnes distinguées. Chez M. van Slingelandt, receveur général de la Hollande, deux tableaux : l'un représente un manége près duquel est arrêté un équipage attelé de six chevaux, l'autre est une vue de la mer, avec beaucoup de figures et des chevaux le long du rivage. Chez M. van Slingelandt, conseiller à la cour de Hollande, un paysage avec figures et animaux. Chez M. Fagel, trois paysages avec figures et animaux. Chez M. Lormier, vingt-deux tableaux : un port de mer d'Italie ; un campement d'armée ; un départ de chasse au vol ; une collation de chasseurs ; un retour de chasse ; une rivière chargée de bateaux ; une rencontre de soldats ; un petit paysage avec figures et chevaux ; la boutique du maréchal, des chevaux avec leurs selles, dans le fond du tableau un camp et des troupes ; un manége ; autre manége, et sur le devant une femme qui fait de la galette ; une promenade à cheval et à pied ; une chasse au cerf ; un camp où l'on ferre des chevaux ; la mort de Pyrame et de Thisbé ; l'Ange qui annonce aux bergers la naissance de Jésus-Christ ; des bourgades en feu et des soldats qui pillent ; une assemblée de paysans qui se présentent pour tirer à la milice ; une foire aux chevaux ; une bataille sur le haut d'une montagne. Chez M. van Héteren, un manége où l'écuyer donne leçon à quelques seigneurs ; un village pillé, dans le fond du tableau on voit brûler des maisons, etc. ; une bataille ; un moulin en feu, et un abreuvoir avec beaucoup de chevaux. Chez M. Half-Wassenaer, une chasse au vol ; un paysage avec des figures et des chevaux ; un départ pour la chasse. Chez M. Verschuring, un grand port de mer où l'on décharge et embarque des marchandises, beau tableau et nombreux pour la composition ; la chasse au vol, et une vue le long de la mer, avec figures et chevaux. Chez M. van Brémen, un paysage avec des figures et des animaux, et un autre représentant l'hiver.

Chez M. vander Linden van Slingelandt, à Dort, un chasseur

à cheval accompagné d'un chien de chasse; le fond est un beau paysage.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, une bourgade incendiée et pillée par des soldats; une rencontre vive d'officiers; un cavalier avec son armure; un autre de même grandeur; une bohémienne qui dit la bonne aventure; un chariot de poste avec figures; une voiture chargée de foin; un homme et une femme assis dans une grotte; un paysage orné de figures et d'animaux, et un rivage de la mer; un chariot, et plusieurs figures qui sont à prendre des rafraîchissemens. Chez M. Lubbeling, un retour de la chasse et un cavalier armé.

A Rotterdam, chez M. Léers, la course de chevaux; des cavaliers à cheval; une école de cavalerie; une assemblée de paysans; plusieurs chevaux et d'autres animaux. Chez M. Bisschop, des chevaux que l'on mène à l'abreuvoir; un campement de troupes, et un retour de la chasse au vol.

Et chez M. Cauwerven, à Middelbourg, trois petits tableaux très-jolis et très-piquans de ce grand peintre.

HERMAN SWANEVELT,

Élève de Claude le Lorrain.

On ne sait en quelle ville Herman Swanevelt prit naissance vers l'an 1620; on ne sait pas plus quelle était sa famille: les Hollandais, qui ont écrit la *Vie des Peintres* de leur pays, n'ont point parlé de cet artiste. Cornille de Bie, écrivain flamand, fait en général l'éloge de ce peintre; mais il ne nous en apprend rien de particulier. On croit qu'il eut pour maître Gérard Douw; ce qui est certain, c'est qu'il alla fort jeune à Rome: il y trouva beaucoup de jeunes gens de son pays qui étudiaient comme lui la peinture. Au lieu de les rechercher pour perdre son temps avec eux, il les évitait; ils ne purent le voir que le crayon à la main et dessinant des vues ou des ruines autour de Rome. Cette vie farouche et re-

tirée lui fit donner le nom d'*Ermite*, et ses talens, celui d'Erman d'Italie : il faut quelquefois fuir le monde pour lui être plus utile.

Swanevelt était frappé de la beauté et des succès des ouvrages de Claude le Lorrain : il le choisit pour modèle et devint son élève. Les études et les réflexions qu'il avait faites et qu'il faisait continuellement d'après nature, aidé et souvent accompagné de son maître, mirent l'élève en réputation : il épia dans les ouvrages de Claude le Lorrain cette fraîcheur et cette touche précieuse qui est dans la nature et dans les tableaux de ce grand peintre.

Herman fut recherché et vendit cher ses ouvrages ; on les porta chez l'étranger : on croit que cette réputation inspira quelque jalousie au maître ; mais ce ne pouvait être une jalousie basse, puisqu'ils ne cessèrent point de se voir. Voilà tout ce qu'on a pu apprendre de cet artiste. Il est mort à Rome sans qu'on puisse savoir en quelle année.

Quant à sa manière, il est imitateur de celle de son maître : il ne l'a pas égalé dans le paysage, mais il peignait mieux que lui les figures et les animaux. Il a gravé à l'eau-forte avec distinction. On recherche les épreuves des planches de sa main ; ses ouvrages sont assez rares, excepté en Italie.

On voit chez M. le duc d'Orléans, deux tableaux de Swanevelt : l'un est la vue du *Campo Vaccino*, et l'autre un paysage dans lequel il a peint des bergers et des bergères qui font paître leurs troupeaux.

JEAN-BAPTISTE VAN DEYNUM.

Ce peintre habile en minature et à la gouache, naquit à Anvers en 1620 ; né de parens riches, il eut tout le temps d'étudier et de perfectionner son talent avant de paraître dans le public. On fut surpris de voir ses belles compositions peintes à la gouache avec une intelligence surprenante : il faisait bien le portrait dans le même genre. Tout ce qui était de ce peintre fut enlevé pour les cours d'Espagne et d'Allemagne ; la Flandre a conservé peu de ses ouvrages.

Il quitta la charge de capitaine des bourgeois à Anvers pour travailler plus tranquillement. On ne sait rien de sa mort.

ADRIEN VERDOEL,

Élève de Rembrandt.

Verdoel naquit au-delà de la Meuse : il eut pour maître Rembrandt ; on prétend aussi qu'il avait été élève de Bramer et de Witte. Il a suivi la manière de Rembrandt ; il était plus noble et plus spirituel dans ses compositions que son maître, et peut-être dessinateur plus correct. Il avait de grandes idées, composait bien et coloriait avec force. Verdoel était poète et membre de *Rhetoricâ* (1) de la ville de Vlissinghe : cette société lui adjugea le prix proposé dans l'année 1675. Il avait fait une pièce en vers ; on n'en dit pas le sujet. Après avoir travaillé long-temps avec succès, il quitta dans sa vieillesse la peinture pour faire le commerce de tableaux.

M. Verschuring, à La Haye, possède un tableau de Verdoel ; il représente Jésus-Christ qui chasse le Démon hors du temple.

BARTHOLOMÉ BRÉENBERG.

Bréenberg, connu en France sous le nom de Bartholomé, naquit à Utrecht vers l'an 1620. On ne sait qui fut son maître, ni en quel temps il fut en Italie, où il a formé sa belle manière, et où il a presque toujours étudié les ruines et les beaux paysages des environs de Rome. Les ouvrages des grands peintres d'histoire, et ceux des meilleurs paysagistes ont été ses guides et ses modèles. Il a joui de son vivant d'une grande réputation. On

(1) Société littéraire.

ne nous apprend rien de plus de sa vie; on sait qu'il est mort jeune, en 1660, sans savoir le lieu de sa sépulture.

Les ouvrages de cet artiste sont plus connus en France qu'en Flandre et qu'en Hollande, où ils sont fort rares. C'est un peintre précieux dans ses petits ouvrages. Il n'a conservé de son pays que la finesse de la touche ; ses sujets et ses figures sont nobles; son paysage est traité comme ses figures, avec beaucoup d'art et de vérité. Les paysages qu'il a peints étaient presque toujours embellis de débris d'architecture ; ses figures représentaient assez souvent des sujets d'histoire. On en voit dans ce genre de composés comme ceux des plus grands maîtres ; il était cependant borné aux petits tableaux. Quand il voulait peindre en grand, il était moins correct; sa touche n'était ni si précieuse, ni aussi spirituelle; on remarque même un vide dans ses compositions. Il voulut d'abord imiter Bamboche, et il tomba dans le noir; mais il a peint dans la suite des tableaux clairs et vigoureux : ces derniers ont beaucoup d'effet et sont les plus estimés. Il grava à l'eau-forte le paysage avec la même intelligence qui se trouve dans ses dessins, et l'on en recherche les belles épreuves qui ne sont pas connues. Voici quelques-uns de ses tableaux les plus connus.

Dans le cabinet du roi, un paysage dans lequel sont représentés Mercure et Argus ; un homme qui joue du hautbois assis dans une grotte.

Au Palais-Royal, un paysage avec de l'architecture ; un cavalier sur un cheval pie, et un homme qui garde des chèvres ; un paysage ; un berger avec un troupeau de moutons et de chèvres ; un paysage dans lequel est une tour sur une élévation, des figures et des animaux; un paysage où paraît une montagne couverte d'arbres, sur le devant plusieurs figures ; un saint Jean qui prêche dans le désert.

A Paris, chez M. le comte de Vence, un grand tableau, paysage et architecture avec beaucoup de figures : le sujet représente notre Seigneur et le Centenier ; c'est une grande composition et d'une belle exécution.

Chez M. Blondel de Gagny, sept petits tableaux précieux et piquans; paysages à nu d'architecture et de figures.

Chez M. de la Bouexière, un tableau capital pour le nombre de figures; on y voit Joseph qui fait distribuer du blé en Égypte; un autre paysage, et une femme tirant de l'eau à un puits.

Chez M. de Gaignat, quatre paysages, dont deux petits très-fins.

Un petit paysage chez M. le maréchal d'Issenghien.

Et chez M. le Noir, un petit paysage avec figures et animaux.

A La Haye, chez M. d'Acosta, une architecture ruinée dans un beau paysage et plusieurs figures. Chez M. Verschering, une autre ruine avec des figures. Chez M. van Brémen, des ruines de Rome avec figures.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, un tableau capital; il représente Diogène qui dit à Alexandre de ne lui pas ôter le seul bien qu'il ne peut lui donner, qui est la lumière du soleil.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, Diane au bain, et un saint Jean prêchant dans le désert.

PIERRE DE WITTE.

Pierre de Witte naquit à Anvers environ l'an 1620. On ne sait si ce peintre a voyagé : on ne connaît que ses ouvrages qui sont des paysages agréablement composés, bien coloriés et touchés avec goût. On assure qu'ils étaient payés cher de son vivant. On les paya encore plus cher après sa mort.

JEAN ET ANDRÉ BOTH,

Élèves d'Abraham Bloemaert.

Ces deux frères naquirent à Utrecht; ils commencèrent le dessin sous leur père, qui peignait sur verre, mais ils furent confiés à Abraham Bloemaert qui les mit en état de voyager sur le produit de leurs ouvrages.

Ils partirent ensemble, quoique jeunes, étroitement liés, et ils ne

se quittèrent qu'à la mort. Ils traversèrent la France et s'arrêtèrent à Rome. Jean Both prit Claude le Lorrain pour modèle ; il étudia sa manière recherchée pour la fraîcheur et l'intelligence, et André s'attacha à la manière de Bamboche.

On vit dans Rome ces deux frères peindre ensemble avec distinction. Jean peignit le paysage, et André les figures et les animaux : il semble que leur union se soit répandue dans leurs ouvrages ; on ne soupçonne jamais que leurs tableaux soient faits par deux mains différentes. Les figures ne détruisent point le paysage, et le paysagiste a souvent sacrifié quelques parties pour faire valoir les figures. La figure dans les tableaux de Both avait plus de mérite que dans les ouvrages de Claude le Lorrain, et ceux de ce grand maître n'empêchèrent pas que l'on ne cherchât à en avoir de ces deux frères.

Leur amitié constante ne pouvait être interrompue par un accident plus funeste que celui-ci, à Venise. Comme ils venaient de souper avec quelques-uns de leurs amis, André tomba dans un canal où il se noya, en 1650. Jean Both ne put rester dans un pays où il avait perdu un frère qui lui était extrêmement cher ; il quitta l'Italie et retourna à Utrecht, toujours frappé de la mort de son frère auquel il ne survécut que fort peu de temps.

Leurs ouvrages sont plus répandus en Italie que dans leur pays ; ils étaient recherchés de leur temps, et n'ont rien perdu de cette estime due aux belles choses. Leur paysage est frais et piquant, d'une belle entente ; les passages de lumière au travers des forêts sont étincelans et frappés avec jugement ; tout ce qu'ils ont peint est d'un beau fini ; on reconnait aisément la grande facilité qu'ils avaient à opérer.

Les figures d'André ont la finesse, le dessin et la couleur de celles de Bamboche qu'il a bien imitées. On reproche à Jean Both d'avoir tanné sa couleur en touchant le feuillé de ses arbres avec un jaunâtre un peu safran : ce défaut n'est point général ; il s'est corrigé, et plusieurs tableaux en sont exempts et lui ont acquis le nom de Both d'Italie.

Comme la plupart de leurs ouvrages sont en ce pays, il s'en trouve peu en France. Il y en a trois dans le cabinet de l'électeur Palatin : un Argus endormi par les sons de la flûte de Mercure ; un autre paysage avec des figures, où l'on voit encore Argus, Junon et Mercure, et un troisième paysage par le même. Mais le plus beau et le plus capital, connu sous le nom du testament de Both,

se voyait chez M. de Jode, à La Haye; il avait six pieds de haut et large à proportion ; il représente un beau paysage ; les figures sont un Mercure qui trompe Argus; il n'y a rien à désirer dans ce morceau : la couleur, l'intelligence, la correction et la finesse dans les figures le rendent supérieur à tout ce que ce maître a fait ; c'est le sentiment de tous les artistes qui ont parlé de ce tableau.

On connaît encore quelques tableaux de Jean et d'André Both dans les cabinets de la Hollande. A La Haye, chez M. le comte de Wassenaer, un paysage avec des troupeaux d'animaux. Chez M. Fagel, une grotte et une vue d'Italie avec quelques paysans. Chez M. d'Acosta, un paysage avec des figures par Poelemburg ; des oiseaux morts et d'autre gibier. Chez M. van Brémen, deux paysans qui chantent, par André Both.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, trois paysages avec des figures et animaux par André Both.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, deux paysages avec figures.

A Rotterdam, chez M. Léers, plusieurs enfans qui suivent un joueur de musette, par André Both; et chez M. Bisschop, des paysans qui jouent aux cartes, par le même.

N. LUYKS.

Van Hoogstraeten nous fait connaître ce peintre dans une de ses lettres, datée de Vienne, le 9 août 1651. Voici ses termes : *On nous annonce un Sandrart, le plus célèbre des peintres d'Allemagne ; son arrivée fait du bruit. Il vient chez l'empereur pour y acquérir de la gloire; sans doute qu'il cherchera à surpasser le premier peintre de Sa Majesté :* ce premier peintre est Luyks. Nous savons qu'il était peintre d'histoire et de portrait, mais nous ne pouvons assurer qu'il fut plus habile que Sandrart ; nous n'avons rien vu de lui. Van Hoogstraeten n'en parle plus dans aucun de ses écrits.

JEAN-BAPTISTE WÉENINX,

Élève d'Abraham Bloemaert.

1621.

Wéeninx, né à Amsterdam en 1621, était fils de Jean Wéeninx, bon architecte, connu sous le nom de Jean avec le talent. Il perdit de bonne heure son père, sans avoir pu profiter de ses leçons; sa passion pour la lecture détermina sa mère et ses tuteurs à le placer chez un libraire pour lui faire apprendre le commerce de livres, mais Wéeninx abandonna la lecture et les livres pour griffonner et dessiner des figures et des animaux. Les remonstrances du libraire ne purent le faire changer; on le renvoya chez lui, et on le plaça chez un marchand drapier, où il ne réussit pas mieux que chez le libraire. Il dessinait toujours, et si l'on exigeait autre chose de lui, il le faisait de mauvaise grâce et avec dégoût. Enfin sa mère, qui l'aimait beaucoup, déféra au penchant de son fils et le mit chez Jean Micker, peintre médiocre, où il ne resta que jusqu'à ce qu'il eut l'occasion d'entrer chez Abraham Bloemaert: il s'y appliqua à l'étude de son art. Il ne perdit pas un instant à dessiner d'après nature des ruines, de vieux châteaux, des masures, des granges; tout ce qui lui parut pittoresque fut rendu avec intelligence sur le papier. Ses essais plurent à son maître et aux connaisseurs, qui prédirent, si c'est là deviner, qu'il serait un jour un grand homme. En quittant cette école, il passa encore deux ans dans celle de Nicolas Moyaert. La manière de ce dernier lui plut beaucoup; il la sut imiter de si près, que l'on ne put distinguer l'élève d'avec le maître. Il le quitta bientôt pour travailler seul; ce ne fut point la témérité d'un jeune homme: il fit plusieurs tableaux qui furent bien payés.

Wéeninx, pour lors âgé de 18 ans, pensa à un établissement: l'amour y eut beaucoup de part. Il demanda en mariage la fille de Gilles Hondekoeter, paysagiste (grand-père du peintre du même nom, qui a excellé à peindre des oiseaux); elle lui fut accordée, mais cette passion satisfaite eut bientôt à combattre celle qu'il

avait toujours d'aller à Rome. Enfin, au bout de quatre ans, et la résistance était honnête, il céda à l'envie qu'il avait de passer les Alpes. Sans prendre congé, il quitta sa femme et son fils âgé de quatorze mois. Sa femme fit chercher inutilement son mari ; elle se souvint de l'avoir entendu parler souvent du voyage de Rome. Elle en fit part à ses parens ; on fut après lui par des routes différentes et on le trouva à Rotterdam. Il retourna auprès de sa femme. On fit quelques tentatives pour tâcher de le détourner de son dessein, mais sans fruit. On convint enfin de part et d'autre que le voyage d'Italie aurait lieu, moyennant promesse de quitter Rome et de se rendre chez lui après quatre mois d'absence. Wéeninx s'embarqua et arriva dans cette capitale si désirée. Il vit à la hâte toutes les merveilles des anciens et des modernes : il fut inscrit sur la liste académique, et surnommé le *Hochet,* parce qu'il parlait avec un son de voix aigre. Il travailla avec le plus grand succès. Les principaux de Rome recherchèrent ses ouvrages. Le cardinal Pamphile l'attira chez lui; il se l'attacha, le nomma son peintre, lui fit une pension outre le prix qu'il lui paya de ses tableaux. Il lui procura la conduite de plusieurs ouvrages pour le pape. Quatre années s'écoulèrent ainsi sans qu'il pût obtenir son congé. Les lettres de sa femme enfin le touchèrent : un désir aussi fort que celui qu'il avait eu de revenir le pressa de retourner. Le cardinal voulait qu'il engageât sa femme à passer en Italie avec son fils, lui promettant de se charger de procurer à ce fils un état honorable dans l'Église. Wéeninx écrivit, pressa sa femme de partir; enfin elle y consentit. Elle donna avis de son départ et de la route qu'elle comptait prendre. Cette nouvelle fut reçue avec joie; il en fit part à son protecteur, qui écrivit de la part du pape à tous les nonces qui étaient sur la route de recevoir et traiter Mme Wéeninx avec distinction, de la faire conduire jusqu'à Rome sans qu'il lui en coutât rien.

Wéeninx attendait à chaque instant sa femme à Rome ; mais les parens de la femme, qui étaient protestans, la déterminèrent à ne point faire ce voyage, en lui représentant son mari infidèle peut-être, et leur fils, sous prétexte de conversion, enfermé pour jamais dans quelque collége, et elle dans quelque couvent.

Ces idées l'effrayèrent, et elle écrivit à son mari qu'elle ne pouvait se résoudre à quitter sa patrie et sa famille ; qu'elle le conjurait de revenir, et que s'il n'avait aucune amitié pour elle, il devait tout à son enfant. Cette dernière lettre, pleine de tendresse,

détermina Wéeninx à partir de Rome. Il laissa dans sa chambre une lettre pour le cardinal ; il lui faisait ses excuses et lui promettait de retourner au bout de trois mois. Il arriva à Amsterdam.

Les amateurs de cette grande ville ayant vu des tableaux de Wéeninx, s'empressèrent pour en obtenir. Les trois mois passèrent et autant d'années, et ne finirent pas ses occupations renaissantes. Notre peintre reçut des lettres pressantes de Rome ; mais sa femme, ses amis et son beau-frère qui demeurait à Utrecht, l'engagèrent à rester et à aller demeurer à Utrecht. La situation agréable et saine de cette ville l'y détermina : il fut également employé. Les seigneurs le visitèrent, et l'agrément de son esprit le fit autant rechercher que son talent. Il vécut ainsi long-temps dans l'intention de revoir Rome, mais à la fin il abandonna ce projet. S'étant aperçu que les visites des grands ne sont tout au plus propres qu'à détourner les artistes de leur étude, il se retira au château de Huys-Termeyen, près du bourg d'Hoor, à deux lieues d'Utrecht, où il regretta le temps qu'il avait perdu avec eux, et se livra entièrement à l'étude de son art. Il jouit peu de cette tranquillité. Il mourut trois ans après, en 1660, fort jeune ; il n'avait que 39 ans.

On ne peut presque donner une idée juste de la manière de ce peintre ; il est regardé comme le seul qui ait également entendu tous les genres, l'histoire, le paysage, le portrait, les animaux, les rivières chargées de bateaux, les marines et des fonds meublés de bourgs et de villages, etc. On fut un jour étonné de le voir peindre un tableau de défi avec le célèbre van Aalst, qui représentait, comme lui, des animaux morts, et avec Emmanuel de Witte, habile à peindre l'architecture et savant en perspective : on ne décida rien en faveur de ces trois artistes, mais on donna l'avantage à Wéeninx, parce qu'il réunissait les talens des deux autres. Il est étonnant à quel point ce peintre entendait la théorie et la pratique de son art ; aussi entreprenait-il tout, et l'exécution avait toujours un grand succès. On a vu de lui un portrait peint avec les doigts qui avait beaucoup de force, de fraîcheur et de ressemblance. Wéeninx excellait dans chaque genre comme ceux qui ne s'étaient distingués que dans un seul. Plusieurs de ses tableaux en petit sont très-finis ; on les prend quelquefois pour être de Mieris ou de Gérard Douw. Dans le cabinet de M. David Amori, en Hollande, se voyait en ce genre l'Enfant prodigue livré

aux plaisirs, et un autre non moins précieux à Amsterdam, dans le beau cabinet des héritiers de M. Wiltschat. Il a peint assez souvent en petit, mais ces tableaux sont dispersés chez les étrangers, c'est ce qui fait qu'ils sont si rares dans sa patrie. Il préférait par goût de peindre en grand, et ses grands tableaux sont plus communs. Quand on louait ses talens, il répondait *qu'il s'en fallait bien qu'il eût rendu sur la toile tout ce qu'il avait dans l'esprit*. Les tableaux de Wéeninx tiennent un rang honorable dans les plus beaux cabinets.

On voit de lui à Paris, chez M. de la Bouexière, un grand tableau avec des animaux; il est des meilleurs de Wéeninx et de son bon temps.

Chez M. Blondel de Gagny, un beau paysage dans lequel il y a un berger qui fait remarquer à une bergère des animaux qui font l'amour, et un retour de chasse.

Chez M. de Julienne, un tableau où sont groupés avec une grande intelligence des animaux tués, un lièvre, un paon, etc.; le fond est un paysage avec de l'architecture.

Chez l'électeur Palatin, une jeune fille endormie, auprès d'elle est un chien ; deux autres tableaux qui représentent des oiseaux morts; deux autres encore d'oiseaux et de gibier, et quelques chiens de chasse ; dans un autre, un chasseur et son chien qui garde son gibier; dans un autre, une femme endormie sur les bords de la mer et un chien auprès d'elle qui semble la veiller.

A La Haye, chez M. Lormier, une vue des environs de Rome : des débris d'architecture et des figures ; dans un autre, des personnes qui marchandent du gibier; dans un autre, un port de mer d'Italie, des figures et des animaux qui sont de Berghem, et un paysage avec ruines et des figures de Berghem.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, un port d'Italie et une belle architecture de ruines, tableau capital de ce peintre.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, un lièvre et un coq, et d'autre gibier, et une oie qu'un chien tient par le cou. Chez M. Leender, plusieurs oiseaux morts. Chez M. Lubbeling, un lièvre mort entouré de gibier et des attributs de la chasse ; des oiseaux morts de toute espèce, et un autre de même grandeur où sont aussi des oiseaux morts.

A Rotterdam, chez M. Leers, un grand tableau représentant un marché d'Italie où l'on vend toutes sortes de volailles et de gibier.

Et chez M. Cauwerven, à Middelbourg, une belle vue de Rome avec les ruines les plus remarquables.

DAVID BÉEK,

Élève d'Antoine van Dyck.

Selon Cornille de Bie, Béek naquit à Delft, le 25 mai 1621 ; il eut pour maître Antoine van Dyck; il devint un des meilleurs élèves de cette école, et dans la suite un des plus heureux. Béek gagna l'estime des grands et de Charles Ier, roi d'Angleterre. Il fut choisi pour enseigner le dessin au prince de Galles, aux ducs d'Yorck, de Glocester et au prince Robert. Après avoir vécu quelque temps à la cour de Londres, il passa successivement à celles de France, de Danemarck et de Suède. La reine Christine le reçut avec distinction ; elle lui fit des présens considérables avec une pension annuelle, et le nomma son premier valet de chambre.

Béek reçut de la reine une commission honorable et qui lui procura de grandes richesses. Il eut ordre d'aller dans toutes les cours de l'Europe pour y peindre des rois, des princes et d'autres personnes dignes de l'attention de cette grande princesse. Le peintre portait un grand nombre de portraits de la reine qu'il avait peints et dont il fit présent à plusieurs princes.

Après avoir passé dans les cours de France, d'Italie, d'Allemagne et du Nord, il retourna en Suède, où on lui fit le meilleur accueil, et on le loua de sa conduite. Outre les lettres écrites à sa gloire par toutes les cours où il avait exercé son talent, il avait reçu plusieurs riches présens, et entre autres neuf chaînes d'or avec autant de médailles. La reine lui en avait donné une avant son départ.

Il lui arriva une aventure en passant par l'Allemagne; on ne nomme pas la ville. Béek se trouva si mal dans son auberge qu'on le crut mort; on le déshabilla, il fut mis sur la paille. Ses laquais donnèrent des marques de la plus grande douleur de la perte de leur maître; mais pour se consoler apparemment, ils se mirent à

boire. Un d'eux, déjà ivre, prit un verre de vin et dit à son camarade : Je vais faire boire un coup à notre maître ; il aimait bien le vin lorsqu'il était vivant. En même temps, il lève la tête du prétendu mort, l'odeur du vin et quelques gouttes qu'il avait avalées lui firent ouvrir les yeux ; le domestique ivre, oubliant que son maître était mort, lui fit avaler ce qui restait dans le verre ; peu à peu Béek revint à lui, et de mort il se leva parfaitement guéri.

On ne sait pas pourquoi il demanda la permission de se retirer dans sa patrie : la reine la lui refusa ; mais l'occasion du voyage que cette princesse fit en France enhardit Béek à solliciter encore son voyage en Hollande. Il obtint enfin un congé pour quelques semaines, avec promesse de sa part de ne point dépasser le temps prescrit. Il partit bien résolu de ne pas revenir. La reine lui écrivit pour le rappeler à Paris. Béek ne fit point de réponse et fut demeurer à La Haye, où il vécut peu de temps. Il mourut subitement, le 20 décembre 1656. Les auteurs hollandais soupçonnent qu'il fut empoisonné.

Béek a peint le portrait dans le goût de son maître, dont il a souvent fort approché. Il avait une si grande facilité, que le roi Charles Ier lui dit un jour, en se faisant peindre : *Parbleu, Béek, je crois que vous peindriez à cheval et en courant la poste.*

Dans les voyages qu'il fit par ordre de la reine de Suède, il passa quelque temps à Rome. Il fut inscrit dans la bande académique et nommé (à cause de sa magnificence) le *Sceptre-d'Or*.

Ses portraits sont connus presque dans toute l'Europe et surtout dans les maisons royales.

GASPARD DE WITTE.

Gaspard naquit vers l'an 1621, dans la ville d'Anvers : on le croit frère de Pierre de Witte. Gaspard voyagea en Italie ; il y demeura long-temps. Il vint en France ; son talent y fut également estimé. Il retourna à Anvers, où il mourut sans qu'on sache en quelle année.

Gaspard peignait le paysage en petit ; supérieur à Pierre de Witte, il ornait ses fonds de débris d'architecture ; il coloriait bien et savait répandre de la vapeur dans ses tableaux qui sont très-finis.

ADAM PYNAKER.

Ce peintre prit naissance en 1621, dans le bourg de Pynaker, entre Schiedam et Delft ; ses premiers maîtres sont inconnus : on sait qu'il alla fort jeune à Rome, où, non content d'admirer seulement les ouvrages des grands hommes, il copia leurs plus beaux tableaux. Trois années furent employées à peindre et dessiner d'après nature et d'après l'antique ; il retourna ensuite chez lui et y donna des preuves des talens qu'il avait acquis dans ses voyages.

L'usage de ce temps-là était de meubler les appartemens de grands tableaux : il en orna les principales maisons ; mais au grand regret des amateurs, la mode a fait passer au grenier ces toiles que l'art rendait si gracieuses, pour y substituer de mauvaises tapisseries ou des lambris. On n'a pu sauver que les petits tableaux de chevalet de ce grand maître ; ils sont répandus dans les cabinets des curieux.

Le plus beau tableau et le plus capital de Pynaker était dans le cabinet de M. Pierre de la Court vander Voort, à Leyden : il représente un paysage d'une étendue de pays immense ; on voit sur une rivière une barque de transport avec une multitude de figures différentes, bien groupées, bien dessinées, d'une excellente couleur et touchées avec finesse.

Le talent de Pynaker était de peindre le paysage ; il savait faire distinguer les différens arbres, tous variés de forme et de couleur : ses lointains et ses ciels sont vaporeux, ses oppositions et ses dégradations autant de traits de maître.

Pynaker mourut en 1673 dans une grande réputation.

Voici quelques-uns de ses tableaux conservés dans les cabinets de Hollande.

A La Haye, chez M. d'Acosta, deux grands paysages avec des

animaux. Chez M. van Brémen, deux paysages très-piquans avec des animaux.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, un paysage dans lequel le peintre a très-bien représenté un pays désert et quelques animaux.

Le prince de Hesse a de la même main un très-beau paysage.

ALDERT VAN ÉVERDINGEN,

Élève de Pierre Molyn.

Aldert Van Éverdingen, second frère de César, naquit à Alcmaer en 1621, et commença à s'appliquer à la peinture sous Roelant Savery, et depuis il fut chez Pierre Molyn. Il avança à grands pas dans cette carrière et fit de si grands progrès sous ces deux maîtres, qu'il les égala et souvent les surpassa. Il était presque universel; quoique le paysage, qu'il ornait de figures et d'animaux, ait été sa plus forte partie, il peignait des marines et des tempêtes dont la vérité fait horreur. Là les vagues se confondent avec le ciel, ici elles se brisent contre des rochers qui semblent éclater et s'écrouler. Aucun peintre n'a su représenter l'eau comme lui; les vagues se rencontrent et se brisent, l'eau s'élance en l'air, se réduit en brouillard ; on croit voir briller le feu répandu dans ses ciels orageux.

Quelquefois ses paysages sont agréables ; il a représenté des forêts où la vue se perd dans les lointains. Une forêt épaisse où le soleil a de la peine à percer, ne laisse qu'une échappée de vue qui s'étend sur un horizon, et un beau ciel aussi bien coloré que léger. Il a souvent fait des paysages où les sapins et les chutes d'eau faisaient l'admiration des connaisseurs. Un voyage qu'il fit sur la mer Baltique lui donna occasion de dessiner plusieurs vues du Nord. Il y profita du temps que l'on employait à remettre en état un navire qui avait manqué d'être englouti avec ceux qui le montaient. On doit à ses voyages l'admirable variété qui règne dans ses tableaux.

Éverdingen peignait avec facilité; assidu et prompt, il a fait beaucoup de tableaux qui sont estimés. Sa couleur est excellente, les figures et les animaux d'un bon goût de dessin; il travaillait tout d'après nature. Ses dessins et ses études coloriées sont très-recherchés. M. Tonnemans, Hollandais, en possédait plusieurs dans sa belle collection. Ce peintre était d'une conduite sage et réglée et avait de l'esprit. Ses bonnes mœurs et sa piété lui ont mérité une place de diacre dans l'église réformée. Il mourut dans sa patrie au mois de novembre 1675. Il laissa trois fils, dont deux ont été des peintres assez célèbres. Voici quelques-uns de ses tableaux.

A La Haye, chez M. Veschuring, deux paysages; dans un des deux on voit une chute d'eau.

Et à Rotterdam, chez M. Bisschop, un beau paysage avec des figures et des animaux.

HENRI ROKES,

SURNOMMÉ ZORG,

Élève de David Teniers.

Zorg est né à Rotterdam en 1621; son père, Martin Rokes, était voiturier d'eau; il conduisait sa barque destinée à transporter les marchandises de Rotterdam à Dort. L'attention qu'il avait dans sa profession et les soins qu'il donnait aux commissions dont on le chargait, lui firent donner le surnom de *Zorg* (soin ou soigneux); le nom passa au fils et lui resta.

Henri devint élève de David Teniers; il conserva la manière de ce grand maître. Il travailla depuis chez Willem (Guillaume) Buytenweg, qui peignait assez bien des sujets plus relevés et ce qu'on appelle des conversations. Zorg prit la couleur admirable de l'un et un peu de la composition de l'autre. Zorg peignit tantôt dans le goût de son premier maître et quelquefois dans celui du dernier ou de Brauwer. On cite de lui surtout deux tableaux : le premier représente une foire à l'italienne; on y voit un grand nom-

bre de figures ; sur le devant, une femme qui étale sa boutique remplie de plusieurs oiseaux, poulets, gibier, etc. Le second est un marché au poisson, avec des figures en grand nombre ; on aperçoit facilement que tout est peint d'après nature. Ces deux tableaux et plusieurs autres de lui se voyaient chez son neveu Henri Zorg, courtier à Amsterdam.

Les ouvrages de ce peintre se soutiennent auprès de ceux de Teniers. Il est étonnant qu'avec tant de talent il ait abandonné la peinture pour remplacer son père dans la profession de voiturier ; il est vrai qu'il ne laissa pas de peindre dans ses momens perdus jusqu'à sa mort, en 1682 ; il était âgé de 61 ans.

M. le comte de Vence possède à Paris un tableau de Zorg ; c'est une tabagie assez dans la manière de Brauwer.

A la Haye, chez M. Fagel, on voit un tableau de Zorg ; c'est une conversation agréablement traitée. Chez M. Lormier, une assemblée de paysans et une femme qui fait cuire du poisson dans une chaudière ; chez M. d'Acosta, une fête de paysans ; chez M. van Brémen, l'intérieur d'une chambre meublée avec goût, et trois figures.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, un joli tableau représentant un repas de paysans.

CORNILLE DE MAN.

De Man, né à Delft, en 1621, eut de bonne heure l'envie de voyager. Il alla d'abord à Paris où il resta un an, mais l'Italie lui tenait trop à cœur pour demeurer plus long-temps dans cette capitale. Il passa par Lyon et par la Lombardie ; il s'arrêta deux ans à Florence à travailler pour un seigneur riche qui l'aurait gardé plus long-temps, si Rome n'avait pas toujours été son but. Arrivé dans cette ville, si abondante en chefs-d'œuvre de tous genres, de Man y étudia plusieurs années sans relâche, et il ne quitta Rome que pour aller à Venise, où il ne manqua ni de protecteurs ni d'ouvrage ; mais pour pouvoir étudier particulièrement le Titien et les autres grands artistes, il évita pendant quelque temps

l'affluence de ceux qui le recherchèrent. Il passa neuf années au-delà des Alpes, sans perdre de vue un seul instant ce qui pouvait contribuer à son avancement. Au bout de ce temps, il pensa sérieusement à retourner chez lui. Il se fixa dans le lieu de sa naissance, où il a travaillé avec assiduité jusqu'à sa mort, qui arriva en 1706.

Un seul tableau de de Man suffit pour l'immortaliser ; il est placé dans la salle des chirurgiens de la ville de Delft : il y a représenté les chirurgiens et les médecins vivans de la même ville. Ce tableau est fort dans le goût et la manière du Titien, excellent guide pour ceux qui veulent peindre le portrait. De Man coloriait très-bien et disposait bien ses sujets. Il a aussi peint des tableaux des modes du temps ; on en voit quelques-uns chez des particuliers à Delft qui font désirer que le nombre en fût plus grand.

GERBRANT VANDEN EECKHOUT,

Élève de Rembrandt.

Eeckhout naquit à Amsterdam, le 19 août 1621. Son amour pour la peinture fut secondé par les leçons de Rembrandt, qui le reçut chez lui, et qui eut le plaisir bien satisfaisant pour un maître de voir son élève faire les plus grands progrès dans son école.

Eekhout la quitta et se livra au public, qui aima ses ouvrages, parce qu'ils approchaient de ceux de Rembrandt. Il fit un grand nombre de portraits en grand et en pied, très-ressemblans et d'une grande force de couleur ; celui de son père, qui était orfèvre, étonna Rembrandt lui-même.

Ce genre plaisait moins à notre jeune artiste que celui de l'histoire ; il en connaissait les dégoûts ; il n'y eut que le gain qui l'engagea quelquefois à s'y livrer. Il peignait l'histoire avec succès ; ses compositions sont riches et remplies de jugement. Il surpassa tous ceux de son temps dans le rare talent de marquer les différens caractères sur les physionomies. Deux de ses plus beaux ta-

bleaux d'histoire se voient en Hollande : le premier représente notre Seigneur au milieu des docteurs, et l'autre l'Enfant-Jésus entre les bras du vieillard Siméon ; ce dernier est chez M. Jacques Hinlopen.

Ce peintre a été fidèle imitateur de Rembrandt ; personne n'en a approché de si près ; il en avait les perfections et les défauts, l'expression et la force du coloris, mais le peu de correction dans le dessin et d'exactitude du costume. Il changea sa manière comme avait fait son maître : en peignant ses fonds, il les faisait beaucoup plus clairs que le premier. Il mourut le 22 juillet 1674, sans s'être marié.

L'électeur Palatin a de lui ce tableau de notre Seigneur au milieu des docteurs.

M. Lormier, à La Haye, un tableau dont le sujet est Abraham qui renvoie Agar et Ismaël. Chez M. Bikker van Zwieten, se voit notre Seigneur parmi les docteurs ; chez M. Half-Wassenaar, la continence de Scipion ; chez M. van Brémen, une femme qui cherche les puces de son chien.

Chez M. Leender de Neufville, à Amsterdam, une troupe de gens qui se réjouissent dans un corps-de-garde.

JORIS (Georges) VAN SON.

1622.

Georges van Son, habile peintre de fruits et de fleurs, naquit à Anvers en 1622 ; ses tableaux sont recherchés et en grand nombre. Il laissa un fils qui peignit dans sa manière et qui ne fut pas au-dessous de lui, quoiqu'il fût son élève.

Le prince Charles possède à Bruxelles trois tableaux de van Son ; l'un est un cartouche entouré de fleurs, les deux autres sont des fleurs et des fruits.

EMMANUEL MURANT,

Élève de Philippe Wouwermans.

Murant doit sa naissance à la ville d'Amsterdam ; il y naquit le 22 décembre 1622. Heureux dans le choix qu'il fit en prenant Philippe Wouwermans pour maître, il sut mettre à profit ses dispositions naturelles et les leçons de cette excellente école dont il sortit habile quoique encore jeune.

En état de paraître par lui-même, il voyagea surtout en France, où il a beaucoup peint ; il paraît qu'il avait encore parcouru quelques provinces sans se fixer. Il retourna dans sa patrie et fut s'établir à Lewarde en Frise, où son talent fut fort recherché et où il mourut en 1700.

Tous les tableaux de Murant représentent des bourgs, des villages et des vues de Hollande, des masures, des châteaux ruinés ; tout ce qu'il a peint surprend pour le fini ; on peut avec la loupe compter les pierres et les briques : il égala en patience le célèbre vander Heyden. Ce fini n'est point aux dépens de l'accord des couleurs ; les teintes différentes, grises et rougeâtres, placées avec art, donnent à ses tableaux des tons chauds et pétillans. Le temps qu'il mettait à faire un tableau en rend le nombre petit et fort rare ; on n'en voit que chez les princes et les riches. Son frère, David Murant, avait chez lui, à Amsterdam, la meilleure partie de ses ouvrages ; on les voyait aisément, mais il n'était pas aisé de les acquérir. M. vander Linden van Slingelandt possède à Dort un tableau de notre artiste, c'est la vue d'un bourg de Hollande ; sur le devant est une maison ; rien n'est plus fini que ce morceau.

WALLERANT VAILLANT,

Élève d'Érasme Quellyn.

1623.

Vaillant, ainsi que ses quatre frères, naquit à Lille en Flandre en 1623. Il quitta le lieu de sa naissance pour chercher un maître à Anvers, ville alors très-renommée par le grand nombre de ses habiles artistes; il y choisit Érasme Quellyn. Reçu dans cette école, il s'attacha à tout ce qui pouvait l'instruire; secondé par la nature, il devint bon dessinateur et grand peintre. Le portrait lui parut le plus propre à lui procurer une fortune rapide : il commença et il réussit. Ses succès portèrent ses amis et son maître à lui conseiller d'aller à Francfort pendant le couronnement de l'empereur Léopold; on savait combien cette auguste cérémonie y attirerait de princes étrangers et d'autres personnes de distinction.

Wallerant Vaillant partit, et y fut sans pourtant oser se flatter de tous les avantages qu'il y trouva; il eut l'honneur de peindre l'empereur. Ce portait, aussi ressemblant que bien peint, lui procura de faire les portraits de la plupart des grands seigneurs, des ambassadeurs et d'une infinité de particuliers. Il fut accablé de travail et n'aurait jamais fini, si le maréchal de Grammont ne l'avait engagé à passer avec lui à la cour de France. Il suivit ce seigneur qui le présenta à la reine : elle lui fit faire son portrait, celui de la reine-mère et celui du duc d'Orléans. Il réussit, et toute la cour se fit peindre. Il passa quatre années fort occupé; comblé de richesses, il retourna fixer sa demeure à Amsterdam, où il est mort, en 1677.

Vaillant l'aîné est le premier qui ait gravé en manière noire. Le prince Robert, grand-amiral d'Angleterre, qui a trouvé ce secret, lui en fit présent, sous promesse qu'il ne le communiquerait à personne. L'artiste promit et garda sa promesse, et sans une aventure qui lui arriva, nous serions peut-être encore obligés de le chercher.

Vaillant se servit d'un pauvre vieillard pour hacher ou préparer ses planches de cuivre. La charité du peintre alla jusqu'à

prendre chez lui le fils du bon-homme en qualité de domestique. Celui-ci vit son père cacher jusqu'aux outils qu'il employait à ses cuivres, dans la crainte que l'on ne s'aperçût de sa manœuvre et de peur d'inquiéter un maître à qui il avait tant d'obligation. Le fils, moins délicat, n'eut pas de peine à succomber aux offres que d'autres lui faisaient pour apprendre ce secret. Il prit un jour son père à part, et après quelques menaces, il lui dit qu'il allait partir, pour ne jamais revenir; le vieillard savait combien son fils était libertin, il voulut éviter de plus grands dangers; il craignait que ce fils ne se perdît, il lui montra tous les outils et leurs usages. Celui-ci ne tarda pas à vendre son secret à tout le monde; il gagna beaucoup, et ce gain, au lieu de l'enrichir, le conduisit à une débauche excessive et enfin à la dernière misère. Cette gravure tomba dès-lors entre les mains des artistes médiocres, et ne s'est relevée que depuis Smith, Anglais, qui l'a poussée à sa perfection.

JACQUES VANDER DOES,

Élève de Nicolas Moyaert.

Vander Does était né à Amsterdam le 4 janvier, et selon d'autres le 4 mars de l'année 1623, d'une famille aisée et distinguée. Son grand-père avait rempli la place de premier secrétaire, et son père celle de secrétaire de la chambre des assurances. Trop de bonté ruina son père; il se fit la caution d'un particulier qui manqua. Cet accident ayant été suivi de la mort du père, il fut arrêté dans la famille de donner aux pupilles des maîtres pour leur enseigner des arts honnêtes. Jacques vander Does fut placé pendant quelques années chez le peintre Nicolas Moyaert, qui le mit en état de voyager sur le revenu de son talent.

A l'âge de vingt-un ans, vander Does quitta la Hollande, fut à Paris, et de là à Rome. En entrant dans cette capitale, les premières personnes qu'il rencontra furent des jeunes peintres, dont quelques-uns, qui étaient de son pays, le reconnurent et le forcèrent d'entrer dans un cabaret. La rencontre était heureuse; il

n'avait pas le sou, et dans la crainte de mourir de faim, il allait s'engager dans les troupes du pape. Cette résolution fit éclater de rire toute la troupe; ils l'en détournèrent et lui promirent de ne point l'abandonner. Il fut initié le même jour dans la société académique, qui le nomma le *Tambour* à cause de l'idée qu'il avait eue de s'enrôler et à cause de la médiocrité de sa taille. On fit un souper gras qui lui fit oublier toutes ses peines. Il commença dès le lendemain à régler ses études et à suivre, le crayon à la main, les beautés du dedans et du dehors de Rome. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi sans ralentir son ardeur. Les ouvrages de Bamboche lui plurent; il s'attacha particulièrement à la manière de ce peintre. Il fut heureux dans ce choix, puisqu'il approcha de fort près du talent de ce maître. Il aurait bien fait de prendre en même temps le caractère enjoué et doux de celui qu'il cherchait à imiter en peinture. Il devint insupportable à ses meilleurs amis par son humeur bizarre et mélancolique; non-seulement il eut le tort de fuir ses camarades, mais ils s'aperçurent que c'était par la jalousie qu'il avait de leurs succès. Il en travaillait davantage pour les surpasser; but très-estimable quand on ne passe pas les bornes de l'émulation, mais il la poussait jusqu'à la haine contre ceux qu'il croyait plus habiles que lui. Enfin, abandonné et détesté de tous ceux qui le connaissaient, il fut obligé de retourner dans sa patrie.

La mort de sa mère le détacha d'Amsterdam; il fut demeurer à La Haye avec sa sœur, qui eut soin de lui jusqu'à ce qu'il eût épousé la demoiselle Marguerite Boorfers. Cette fille riche aimait fort la peinture; elle dessinait très-bien, et lui donna quatre garçons: elle mourut peu de temps après, en 1661. La perte de cette femme estimable lui causa beaucoup de chagrin. Veuf avec quatre petits enfans et la perte de 700 florins de rente viagère qui cessèrent avec sa femme, il eut recours à sa sœur qui retourna chez lui pour élever ses neveux. Rien ne put consoler notre artiste. Après quatre années d'une espèce de langueur qui dégénéra dans une inaction presque totale, sa famille craignit avec raison qu'elle ne le conduisît à la mort ou à la misère: on chercha à l'occuper pour l'en garantir. On obtint pour lui la place de secrétaire à Slooten, près d'Amsterdam. Il eut honte de se voir réduit à cet emploi, pendant qu'il pouvait vivre indépendant en cultivant son art. Il se ranima, il ramassa la palette dans la poussière, et se mit à finir un tableau qu'il avait commencé sept ans auparavant, et depuis il travailla avec la même ardeur qu'il avait eue avant la perte de sa femme.

Un second mariage lui fit oublier le premier. Il s'enrichit encore une fois avec sa nouvelle épouse; il en eut un fils, mais elle mourut jeune peu de temps après. Il se retira et demeura veuf le reste de ses jours : il travailla jusqu'à sa mort, qui arriva le 17 novembre 1673.

L'humeur mélancolique de vander Does lui donna peu de goût pour la société. Carle Du Jardin était le seul qui pût supporter les dégoûts de son humeur et vivre avec lui. Ces deux peintres, différens de caractère, l'étaient encore en talent: Du Jardin aimait les tableaux clairs et rians, vander Does aimait les tons bruns; ses ouvrages se sentaient un peu du sombre de sa tristesse. Il peignait le paysage avec une grande intelligence; ses petites figures sont bien dessinées et d'une jolie touche : il peignait les moutons et les chèvres avec tant d'art, que peu de peintres l'ont égalé dans ce genre.

THÉODORE HELMBRÉKER,

Élève de Grebber.

1624.

Helmbréker dut sa naissance à la ville d'Harlem en 1624; fils d'un organiste, il fut d'abord destiné par son père à étudier la musique, mais entraîné par une forte inclination pour la peinture, il marqua le dégoût qu'il avait pour l'art que son père cultivait. Grebber, peintre de la même ville, fut choisi pour son maître. Helmbréker se lia étroitement d'amitié avec Pierre vander Faes, connu sous le nom de Lely : l'un et l'autre firent de grands progrès; leurs ouvrages furent estimés par les meilleurs artistes. La route qu'ils prirent était différente; l'un fut peintre de portraits et l'autre de paysages, de foires et de figures en petit, mais tous deux furent de grands artistes, chacun dans leur genre.

Après la mort de Grebber, Helmbréker n'eut plus de guide que les ouvrages des grands maîtres; ils lui servirent de pièces de comparaison, et ayant appris d'eux comment l'art devait rendre la nature, il s'enhardit et composa quelques tableaux qui furent

recherchés. Ses succès augmentèrent par son application. Après la mort de son père, il passa en Italie. Venise fut la première ville où il s'arrêta. Le sénateur Lorédano le reçut fort bien, lui fit faire plusieurs petits tableaux qui portèrent sa réputation dans toute l'Italie. Il fut à Rome où son nom était déjà avant lui par ses ouvrages. Les jésuites occupèrent ce peintre pendant deux ans; il logea dans leur maison, et ne les quitta que pour voir Naples et Florence, où il travailla quelque temps.

La mort de sa mère le ramena en Hollande; mais on tenta vainement de l'y fixer. Il acheta son congé de partir des plus empressés à le retenir, en leur laissant quelques-uns de ses tableaux, et il retourna en Italie en passant par la France. Il fit quelque séjour à Turin où il travailla, mais il partit pour Rome; il y fut reçu avec joie. Son absence, quoique courte, augmenta l'estime et le prix de ses ouvrages; on les compara à ceux de Bamboche et ils furent également recherchés. La bonne conduite de ce peintre fit autant estimer l'homme de société que l'artiste. Il mourut à Rome en 1694, âgé de 70 ans.

La manière d'Helmbréker tient quelquefois de celle de Bamboche. Il a peint aussi dans un goût plus clair, surtout dans son dernier temps. Il a peint en grand, mais il n'y réussissait pas si bien que dans les petits tableaux. Il règne un accord de couleur et de clair-obscur dans tout ce qu'il a peint; la nature y paraît représentée avec vérité; son paysage a la touche, la variété et le choix; ses figures sont bien dessinées, touchées avec beaucoup d'esprit et disposées avec art.

Tantôt il peignit des sujets saints, tantôt des foires, des marchés et des paysages. Il réussit en tout, et il s'est fait un grand nom en Italie où sont la plupart de ses ouvrages; ils sont rares, même dans sa patrie; le peu qu'on en a conservé se trouve dans les plus riches cabinets. En voici quelques-uns des plus connus.

A Rome, trois grands tableaux aux jésuites : un paysage où est la tentation de notre Seigneur dans le désert. Dans la sacristie *Della Pace*, la Vierge en contemplation devant son fils. A Saint-Julien des Flamands, ce saint est représenté en habit de cavalier et pleurant son crime. A Naples, dans le réfectoire des jésuites, on voit une prière au jardin des Olives; un portement de croix et le crucifiement.

A Florence, les Quatre Saisons, la Nativité, l'Adoration des rois; plusieurs tableaux de caprice; des musiciens, des bohémiens

et des buveurs; une école, le maître est au milieu de neuf enfans, il en châtie un qui est à ses genoux.

A Dusseldorf, chez l'électeur Palatin, une conversation de dames et de paysans aux environs de *Frascati;* dans un autre, un paysan danse avec une paysanne; Jésus-Christ dans un nuage, tenant d'une main la croix et de l'autre le calice.

A Paris, dans le cabinet de feu M. le marquis de Lassay, un marché avec beaucoup de figures très-variées; un théâtre de charlatans entouré de beaucoup de peuple.

Un de ses plus beaux, peint 1681, représente un couvent à l'italienne; on y voit une grande quantité d'hommes, de femmes, d'enfans et des pèlerins à qui un religieux franciscain distribue de la soupe; ce tableau est à Amsterdam, chez M. Pierre Klock.

Un autre, d'une grande beauté, était à Gand dans le fameux cabinet de M. Vandenberg, échevin de la ville; il représentait un marché à l'italienne, où un nombre considérable de jolies figures bien dessinées et également bien coloriées était distribué avec un art infini en groupes disposés avec tant d'intelligence, qu'il y avait multitude sans confusion.

NICOLAS BERGHEM,

Élève de son père Pierre van Haerlem.

Berghem a fait honneur à la ville d'Harlem où il naquit, en 1624. Son père Pierre van Haerlem, artiste médiocre, ne peignait que des poissons, des desserts, des sucreries, des confitures, et quelques vases d'argent ou de porcelaine.

Berghem commença la peinture sous son père; mais plus heureux dans la suite, il eut pour maîtres Jean van Goyen, Nicolas Moyart, Pierre Grebber et Jean-Baptiste Wéeninx, qu'il a surpassés et à qui il n'a laissé que la gloire de l'avoir eu pour élève et de travailler quelquefois avec lui.

Son nom de famille était van Haerlem ; nous nous en tiendrons sur ce changement de nom à ce qu'en dit le chevalier Charles de Moor. Il rapporte que le jeune Nicolas, pendant qu'il étudiait la peinture chez van Goyen, fut un jour poursuivi jusque chez son maître par son père qui voulait le maltraiter ; mais van Goyen, qui aimait cet écolier, arrêta le père et dit aux autres élèves : *Berg-hem ;* ce qui signifie *cachez-le :* ce nom lui resta.

Berghem encore jeune et déjà regardé comme un prodige, n'eut plus besoin d'autre instruction que de celle de la pratique et de ses réflexions : il se retira et voulut être en son particulier. Après la mort de son père, il épousa la fille de Jean Willis, un de ses maîtres et paysagiste habile : cette femme était d'une avarice extrême ; ce ne fut pas assez pour elle que son mari ne sortît point du matin au soir de son cabinet, il fallait qu'il travaillât sans discontinuer un seul instant. Quand elle ne pouvait être dans le même endroit, elle se mettait dans la chambre au-dessous de son atelier, et lorsqu'elle ne l'entendait ni remuer ni chanter, dans la crainte qu'il ne perdît un moment, ou qu'il ne s'endormît, elle frappait contre le plancher pour le réveiller : cette lésine fut poussée au point qu'elle s'empara de ce qu'il gagnait et qu'elle ne lui laissa pas un sou à sa disposition.

Il s'est trouvé plus d'une fois dans le cas d'emprunter de ses élèves pour acheter des dessins ou des estampes qui le tentaient : ces tentations devenaient peut-être encore plus vives par les obstacles qu'on leur opposait ; il n'avait point de repos qu'il n'en fût en possession. Sa passion pour ces sortes de morceaux alla jusqu'à donner 60 florins du massacre des innocens de Raphaël, gravé par Marc-Antoine. Après sa mort, sa collection fut ample et vendue fort cher. Il ne trouva de moyen, pour tromper la vigilance de sa femme et contenter son goût, que de retenir et de lui voler quelques pistoles sur le prix des tableaux qu'il vendait. On lui en faisait des plaisanteries dont il riait lui-même et dont il se consolait en reprenant ses pinceaux. Son seul plaisir était de peindre, et il disait en badinant que l'argent était inutile à qui sait s'occuper, et que tout au contraire de tant de gens qui perdent le plus souvent leur argent et leur temps en occupations frivoles, il savait mettre à profit les heures et gagner du bien en s'amusant : il inspira cette façon de penser à presque tous ses élèves, et c'était encore une bonne leçon ; il vivait d'ailleurs avec eux comme un père avec ses enfans. Le mérite encouragé s'accroît ; nous ne

nous lasserons point d'en donner des exemples, ils servent à ranimer le courage et l'émulation des artistes et à exciter le zèle de leurs protecteurs.

M. vander Hulk, bourguemestre de la ville de Dordrecht, ordonna, en forme de concours, deux tableaux ; un à Berghem et l'autre à Jean Both : le prix fut fixé à 800 florins, avec encore de plus un présent pour celui qui aurait l'avantage.

Berghem fit un tableau qui passe pour un chef-d'œuvre ; c'est un paysage montagneux, couvert d'une infinité d'animaux de différentes espèces, de vaches, de bœufs, de moutons, de chèvres, etc. Les arbres, les plantes, les terrasses, tout était surprenant ; celui de Both était aussi admirable. Les deux concurrens présentèrent leurs ouvrages; voici la décision du juge, qui pensait autant qu'il était connaisseur : « Messieurs, vous ne m'avez point » laissé la liberté du choix, et vous méritez tous deux le présent » qui a été promis, puisque tous deux vous avez atteint au plus » haut but de l'art. » De pareils jugemens sont trop rares et font également honneur à ceux qui les rendent et à ceux qui les reçoivent.

Les tableaux de Berghem étaient quelquefois vendus même avant que d'être commencés. Il travaillait assidûment dès quatre heures du matin, en été, jusqu'au soir, et avec autant de facilité que de variété. Juste van Huissum, un de ses élèves, rapporte qu'il semblait se jouer en opérant, et qu'il l'a vu composer et peindre ses tableaux en chantant, comme s'il ne lui en eût pas coûté la plus légère application.

Il a travaillé quelque temps pour un seigneur qui lui payait 10 florins par jour; mais il y perdait, tant en un jour il dépêchait d'ouvrages ! il gagna plus en retournant chez lui travailler pour le public. Il mourut à Harlem, le 18 février 1683, âgé de 59 ans, et fut inhumé, le 23 suivant, dans l'église occidentale de la même ville.

La manière de Berghem est excellente ; il opérait avec une facilité surprenante : heureux dans le choix de ses compositions qu'il a su varier à l'infini, on ne peut aller plus loin quant à la couleur, la touche et l'intelligence de la lumière et des ombres ; ce sont partout de grandes masses où les détails n'interrompent point les accords. Il ne négligeait rien; un caillou était fini comme les objets les plus intéressans. Avec une touche large et pétillante, il tirait des tons de couleur dans les masses d'ombres qu'il reflétait,

soit par l'eau ou d'autres corps lumineux qui rendent ses tableaux clairs et transparens, quoique bruns en apparence ; ses figures et ses animaux sont d'un dessin correct, coloriés et touchés avec une grande finesse. Enfin, on ne voit rien de médiocre de ce peintre ; ses études en dessins se sentent de sa grande facilité ; quelques-uns ne paraissent que soufflés, le crayon n'a que froissé légèrement le papier : il lavait quelquefois sur le crayon avec l'encre de la Chine ou le bistre. Il en a terminé qui sont précieux, tels que le château de Benthem, qu'il a dessiné et peint plusieurs fois dans le temps qu'il y demeurait.

Ses tableaux tiennent leur rang parmi les plus beaux dans les cabinets choisis, et malgré leur grand nombre, ils deviennent aussi rares et aussi chers que s'ils n'étaient pas communs.

En France, on en voit deux admirables dans la riche collection du roi ; l'un est une femme qui sort du bain dans un beau paysage avec des animaux ; l'autre est une bergère avec des animaux dans un paysage.

Chez M. de Voyer, quatre tableaux : un paysage avec une fontaine à la romaine, ornée de figures et d'animaux ; dans un autre, le passage d'un petit marais ; deux paysages avec des figures et des animaux.

Chez M. le comte de Vence, un hiver avec de petites figures, et un abreuvoir avec des figures et des animaux.

Chez M. le comte de Choiseul, un port de mer ; on y voit embarquer et débarquer des animaux de toutes les espèces : sur le devant, une femme qui tient un pot au lait et est accompagnée de plusieurs figures ; son pendant représente un transport de bagages dans un défilé ; ces gens côtoient une grande rivière sur laquelle on aperçoit plusieurs petites îles. Les figures en sont habillées noblement : ce sont deux très-beaux tableaux et fort clairs.

Chez M. de Julienne, un grand paysage, deux figures et des animaux ; une femme qui donne à téter à son enfant ; un autre paysage enrichi d'architecture et d'animaux ; un paysage avec beaucoup de figures et des animaux ; des figures et des animaux dans un autre paysage ; un port de mer où sont plusieurs vaisseaux et un grand nombre de figures ; paysage, figures et animaux, le sujet la vache Io.

M. de Gaignat possède deux paysages remplis de figures et d'animaux : ces morceaux sont très-finis.

Chez M. le maréchal d'Issenghien, deux tableaux : l'un est la

cascade de Tivoli ; l'autre un charretier avec sa charrette dans un paysage.

Chez M. Lempereur un paysage avec des figures et des animaux qui descendent un pont.

Chez M. Blondel de Gagny, un grand paysage avec figures et animaux ; une chasse au cerf avec un grand nombre de figures et d'animaux ; un grand paysage où est une vue du château de Benthem près d'Utrecht ; il y a beaucoup de figures, une desquelles joue du tambour de basque ; il y a aussi avec des animaux un autre paysage avec figures, etc.

Chez M. de la Bouexière, un tableau surprenant et fort grand ; c'est un paysage avec trois figures et des animaux de grandeur naturelle. Chez le même, un autre paysage avec figures et animaux ; il représente une pêche.

Chez M. le Noir, un beau paysage dans lequel des bergers conduisent un troupeau de différens animaux ; autre tableau représentant une femme richement habillée et qui traite du rachat d'un esclave, le fond est un port de mer ; un autre paysage avec figures et animaux.

A Dusseldorf, chez l'électeur Palatin, les ruines du Colisée avec plusieurs figures et des animaux ; une femme assise sur un cheval blanc, avec d'autres animaux ; Jupiter allaité par une chèvre ; un paysage ; un âne attaché à une charrette ; un soleil couchant, beau paysage avec des figures et des animaux ; une bataille dans une plaine fort étendue.

A Bruxelles, chez le prince Charles, un beau paysage avec des figures et des animaux.

Un tableau remarquable de Berghem représente la vocation de l'apôtre saint Matthieu. Wéeninx y peignit des oiseaux et du gibier ; piqué par l'émulation de travailler avec son maître, Berghem s'y est surpassé dans l'architecture et le grand nombre de figures : ce tableau est un des plus considérables et des plus beaux qu'il ait faits ; il appartenait à M. Lambert van Haeren, à Dort.

On voit à La Haye, chez M. Fagel, un beau paysage du même auteur. Chez M. Lormier, un paysage avec des figures et des animaux ; un autre paysage avec figures et un grand nombre d'animaux ; une chasse au cerf ; un paysage avec des animaux qui paissent le long d'une montagne ; plusieurs figures ; une femme qui tient un pot au lait ; un paysage avec beaucoup de figures ; une compagnie de chasseurs et de plusieurs femmes ; un paysage mon-

tagneux avec des figures et des animaux. Chez M. van Héteren, deux beaux paysages; dans un des deux, le peintre a représenté Ruth qui est prosternée devant Booz, son maître. Chez M. d'Acosta, un paysage avec des animaux. Chez M. Verschuring, un grand tableau; c'est un paysage avec des débris d'architecture; une rivière; un pont où passent des figures et des animaux; trois autres paysages fort ornés d'animaux et de quelques figures.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, un paysage avec des figures; la principale est Antiochus qui consulte les oracles; une vue de Rome, des rochers et une chute d'eau, près de laquelle se trouvent des cavaliers et des dames en habit de chasse; le lever du soleil et un couchant avec des figures et des animaux.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, un paysage avec figures et animaux; une chasse au vol; paysage avec des animaux; un autre de même; une jeune fille qui tire du lait d'une chèvre; un paysage avec un cavalier, près de lui des moutons, des chèvres, etc. Chez M. Léender, un paysage avec des bergers et des troupeaux. Chez M. Lubbeling, la chasse au cerf; un port de mer; un cheval à la charrue, quelques animaux, et un paysage montagueux : on y voit toutes sortes d'animaux et des figures. Chez M. Bierens, deux paysages avec des figures et des animaux.

A Rotterdam, chez M. Bisschop, trois beaux paysages avec des figures et toutes sortes d'animaux.

JEAN PIÉTERS.

1625.

Jean Piéters, frère de Bonaventure Piéters, de qui nous avons déjà parlé, étaient tous deux de la même ville et tous deux ont suivi la même manière et le même genre. Bonaventure naquit à Anvers en 1614, et Jean Piéters en 1625. Son talent était d'imiter et de représenter les horreurs d'une mer agitée de tempêtes. Ici, on voit la foudre briser un rocher élevé dans les nues; là, un navire englouti dans l'abîme d'une mer en furie. Il a peint aussi

des combats sur mer avec une vérité et une exactitude surprenantes. On ne conçoit pas comment la mémoire a pu lui fournir, ou le génie lui inspirer tant de détails différens. La vérité de ses tableaux fait presque frémir. Une intelligence de couleur et une vapeur qui règne dans ses ouvrages égalent la finesse de sa touche; ses figures, bien dessinées, ne cèdent en rien à la perfection du reste.

Jean Piéters était aimable et recherché dans la société. On ne sait point l'année de sa mort. Ses tableaux sont dans les plus beaux cabinets : il y en a plus en Flandre qu'ailleurs.

PIERRE BOEL.

Cet excellent peintre de fleurs et d'animaux naquit à Anvers en 1625. On ne sait sous qui il a appris la peinture ; on croit que Snayers lui a donné des leçons, et que les tableaux de celui-ci ont servi de guide à former sa belle manière de peindre les animaux et les fruits.

Animé par les progrès de ses camarades, qui avaient été puiser la perfection de leurs ouvrages dans ceux des grands maîtres, il alla à Rome, à Venise et dans les principales villes d'Italie; il y acquit beaucoup de gloire. En retournant en Flandre, il passa à Paris, où il aurait vécu avec distinction, s'il avait pu se fixer; mais Anvers eut pour lui tant d'attraits, qu'il quitta des ouvrages commencés à Paris pour se rendre dans sa patrie. Il y fut très-occupé jusqu'à sa mort; nous en ignorons l'année.

Les tableaux de Boel sont égalés à ceux des plus habiles dans son genre. Il peignait en grand et tout d'après nature : une belle touche, une couleur vraie et vigoureuse se trouvent dans tous ses ouvrages.

Quatre grands tableaux de ce peintre (les quatre élémens) se voyaient autrefois à Anvers, chez Nicolas Bloemaert, fabricant de cuirs dorés. Chaque tableau représentait les animaux, les fruits, les fleurs et les plantes convenables à désigner les différens élémens.

On trouve en Flandre plusieurs autres tableaux de Boel en grand et en petit, toujours recherchés et distingués. On en voit

deux à Paris, chez M. de Veaux; ils représentent des animaux et des oiseaux.

JEAN VAN ÉVERDINGEN.

Jean van Éverdingen était né à Alcmaer, et frère cadet de César, duquel on croit qu'il apprit la peinture. Il excellait à peindre des objets inanimés. Ses tableaux sont en petit nombre, parce qu'il ne peignait que pour son plaisir, et n'en sont pas moins estimés. Il passait pour le meilleur procureur de la ville. Son inclination pour la chicane lui fit négliger la peinture, où il aurait acquis plus de bien et peut-être plus d'estime.

PAUL POTTER,

Élève de son père Pierre Potter.

Paul Potter était issu de la maison d'Egmont par sa grand'-mère. Son grand-père était receveur de la haute et basse Swaluwe. Ses ancêtres avaient rempli les charges les plus honorables de la ville d'Enkhuissen, où il naquit en 1625, de Pierre Potter. Ce Pierre, peintre médiocre, s'était établi à Amsterdam où il acquit le droit de bourgeoisie, le 14 octobre 1631, et où il est mort en 1692.

Le jeune Potter n'eut d'autre maître que son père, qu'il surpassa dès qu'il eut appris les premiers principes de son art. Ce fut un prodige dont il n'y a peut-être point d'exemple dans le nombre de ceux dont nous rapportons l'histoire; il fut dès quatorze à quinze ans un maître habile : ses ouvrages, même de ce temps-là, figurent au milieu de ceux des plus grands hommes.

Ayant quitté son père pour avoir plus de liberté à se former lui-

même, ou par quelque autre motif, il fut demeurer à La Haye et prit un logement à côté de celui de l'architecte Nicolas Balkenende; il se lia d'amitié avec lui. Notre Vitruve hollandais avait une fille très-belle, aînée de dix enfans; Potter en devint amoureux et fut assez heureux pour inspirer les mêmes sentimens à cette aimable fille.

Ne croyant trouver aucun obstacle, il en fit la demande au père; mais celui-ci peu flatté du talent de Potter dont il ne connaissait pas le mérite, crut sottement *qu'un homme qui ne peignait que des bêtes et non des hommes était trop peu pour la fille d'un architecte.* Potter ne se rebuta point; il employa les principaux de la ville, qui, plus justes estimateurs du génie de Potter, prononcèrent que Balkenende devait se trouver honoré de la recherche d'un pareil gendre. Balkenende avoua sa méprise et la répara. En 1650, il accorda à Potter Adrienne Balkenende, sa fille. Bientôt le beau-père prôna ce gendre, et ce gendre fit valoir le beau-père. Balkenende était l'architecte le plus accrédité et le plus répandu dans le grand monde, et Potter le peintre le plus estimé; ainsi leurs réputations se servirent réciproquement. Potter fut surchargé d'ouvrages; réglé dans sa conduite, aimable, amusant et parlant bien, on trouvait en lui l'homme de société et le grand artiste. Il fut plus d'une fois visité par Maurice, prince d'Orange, qui aimait à le voir peindre et à l'entendre parler. Les ambassadeurs et les plus grands seigneurs venaient souvent chez lui. Il possédait si bien son art, il avait tant de facilité, qu'il savait en même temps suffire à la conversation et à son travail, et il semblait moins opérer que s'amuser et se divertir. Dans ce temps la princesse Emilie, douairière et comtesse de Zolms, lui commanda un grand tableau pour son appartement. Potter voulut se surpasser lui-même; mais un courtisan rapporta à la princesse que l'objet principal du tableau représentait une vache qui pisse, et que le sujet était aussi indécent qu'indigne d'être mis dans la place honorable qu'on lui destinait; cette critique eut son effet : on se débarrassa honnêtement du tableau. On l'a vu plusieurs années dans la famille de M. Mussart, échevin de la ville d'Amsterdam, et de là chez M. van Biesum, marchand de tableaux, qui le vendit 2,000 florins à M. Jacques van Hoek; ce curieux, qui en faisait le plus grand cas, le plaça dans son cabinet vis-à-vis le tableau capital de Gérard Douw. Ce morceau de Potter est connu sous le nom de la *petite vache qui pisse*.

Potter avait trop de talens pour pouvoir échapper à l'envie. Il fut persécuté; quelques chagrins le déterminèrent à répondre aux vives instances de M. Tulp, bourguemestre d'Amsterdam. Il quitta La Haye et fut demeurer, en 1652, dans cette grande ville. Il y peignit des grands et des petits tableaux que M. Tulp lui commanda; ce fut cette occasiou qui lui fit posséder presque tous les ouvrages de ce grand peintre. Potter était infatigable; il travaillait tout le jour sans relâche et le soir à la chandelle. Il gravait à l'eau-forte d'après les études dont il s'était servi à peindre. Les épreuves de ses eaux-fortes sont faites de rien; une pointe badine, pleine de finesse et d'art, les rend aujourd'hui aussi précieuses aux yeux des artistes qu'elles l'étaient de son temps. Les seuls momens de dissipation que Potter se permettait étaient la promenade, encore la rendait-il utile par des études; il portait toujours un petit livre de papier blanc dans sa poche, et dès qu'il apercevait quelque chose qui le frappait, il en faisait un croquis : arbres, plantes, animaux, figures, rien n'échappait à son recueil. Plusieurs de ses livres de dessins et d'études font l'ornement des collections des amateurs.

Cette application continuelle altéra sa santé. Il mourut d'une maladie de langueur, au mois de janvier 1654, n'ayant pas encore vingt-neuf ans complets. Il fut enterré dans la grande chapelle d'Amsterdam. Il ne laissa après lui que sa veuve et une petite fille de trois ans et demi, mais un grand nombre d'ouvrages qui assurent sa réputation.

Potter a fait plusieurs beaux tableaux en grand, mais il est supérieur en petit. Il est égal en ce genre aux plus grands maîtres de sa nation. Il dessinait les figures, les chevaux et tous les autres animaux dans la plus grande perfection. Ses tableaux ont le flou et la couleur de Wouwermans et de Carle Du Jardin. La touche de son pinceau est fine et moelleuse; ses fonds sont agréables et piquans par l'intelligence du clair-obscur; les gravures à l'eau-forte de sa main sont recherchées par les plus connaisseurs.

Ses tableaux sont encore rares en France, eu égard à ceux des autres maîtres. En voici quelques-uns qui se trouvent dans les cabinets de Paris.

Chez M. le comte de Choiseul, on voit un petit tableau très-piquant; il représente un bœuf blanc près d'un tronc d'arbre; le fond est un paysage.

Chez M. de la Bouexière, trois tableaux : des vaches et des chevaux dans des paysages fort clairs.

Chez M. le comte de Vence, des vaches dans un paysage.

Chez M. de Gaignat, deux tableaux; ce sont aussi des animaux.

Chez le prince de Hesse, une vache qui pisse, le fond est un paysage; dans un autre, plusieurs animaux, sujet tiré des Fables d'Esope; un moulin et des animaux auprès.

A La Haye, chez M. le comte de Wassenaer, des animaux dans une prairie.

Chez M. van Slingelandt, receveur général de la Hollande, un paysage avec un grand nombre de vaches, de moutons, de chèvres, etc.; un paysage avec un ciel orageux, des bœufs et des cochons qui broutent dans un pré; un autre paysage avec des figures et quelques animaux. Chez M. Fagel, un paysage avec plusieurs figures qui gardent des vaches et des moutons. Chez M. Lormier, dans un paysage, Orphée qui attire les animaux au son de sa lyre; des vaches qui boivent dans le courant d'une source; plusieurs chevaux et des vaches à la porte d'une écurie, et un paysage où des figures dansent; plusieurs animaux sont auprès d'eux. Chez M. d'Acosta, une course de chevaux, plusieurs figures sont les spectateurs; des vaches dans un paysage.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, la vue du grand chemin de Ryswyk à La Haye, avec la maison de Binkhorst; une grange ouverte; un rayon de soleil éclaire le dedans, on y voit des animaux, au dehors une jeune fille qui fait rentrer des poules.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, un paysage avec des chevaux et des vaches; des cavaliers qui exercent leurs chevaux, et des vaches, bœufs et moutons dans un paysage.

A Rotterdam, chez M. Léers, une maison de fermier avec les attirails d'une basse-cour et plusieurs animaux. Chez M. van Bisschop, un troupeau de bœufs que l'on conduit au marché; un autre à-peu-près le même : ce dernier est singulier par les effets de la lumière du soleil qui passe entre des nuages et va éclairer les animaux et les figures.

HERCULE ZÉGERS.

Cet excellent paysagiste fut toute sa vie le jouet de la fortune. Il était contemporain de Potter, et peut-être aussi habile dans son genre, mais bien plus malheureux. Samuel van Hoogstraeten, qui nous a laissé la vie de Zégers, ne parle point avec certitude du lieu de sa naissance. Il rapporte que ce peintre avait le génie le plus abondant : Ce peintre, dit-il, paraissait *accoucher des provinces* entières. Ses tableaux, fort riches de composition, sont tous variés ; on ne conçoit pas comment il a pu imaginer tant de situations qui sont répandues dans ses ouvrages. Ses lointains représentent une étendue immense. Les plaines sont interrompues par des coteaux, des oppositions de couleurs, des lumières et des ombres : des formes choisies dans ses arbres, un feuillé touché avec art ; toutes ces qualités réunies méritaient bien les égards des amateurs. On ne daignait pas les regarder; il vit préférer les productions des peintres médiocres à ses plus beaux ouvrages. Il grava à l'eau-forte ; tout ce qu'il fit dans ce nouveau genre n'eut pas plus de succès. Il composa , il grava nuit et jour, et ses estampes furent portées chez les épiciers et chez les beurrières. Il trouva le secret d'imprimer des paysages en couleur sur toile. Cette nouvelle découverte, aussi ingénieuse que belle, ne lui valut pas davantage, tant l'injustice de son siècle fut acharnée contre lui. Il fit un dernier effort : il n'épargna ni soin ni temps à graver un paysage admirable ; il en porta la planche chez un marchand d'estampes qui n'eut pas de honte de lui en offrir la valeur du cuivre, et de lui conseiller de faire faire de ses planches des boîtes à mettre du tabac à fumer. Zégers, outré de dépit, reprit sa planche, et dit en colère qu'un jour chaque estampe serait vendue plus de ducats qu'il n'en offrait pour la planche. Cette prédiction a eu lieu : chaque épreuve a été vendue après sa mort seize ducats ; il avait tiré peu d'estampes de cette dernière planche et l'avait brisée.

Ce malheureux artiste perdit tout son courage, et incapable de soutenir plus long-temps l'aveuglement injuste de ses contemporains, il se livra au vin avec tant d'excès, qu'on ne le vit plus

depuis qu'ivre. Un jour, en rentrant chez lui dans cet état, il tomba dans son escalier, et cette chute mit fin à ses malheurs ; il mourut peu d'heures après.

JEAN VAN HECK.

Jean van Heck, contemporain de Boel, naquit au bourg de Quaremonde, près d'Oudenarde. Il voyagea de bonne heure, et resta plusieurs années de suite à Rome, où le duc de Braccino fut son protecteur et l'employa long-temps. Plusieurs autres princes et cardinaux recherchèrent tout ce qui sortait de sa main ; mais quoiqu'il trouvât en Italie plus d'ouvrage qu'il n'en pouvait faire, il retourna à Anvers, où il vivait encore en 1660.

Van Heck n'était pas borné à peindre des fleurs et des fruits d'un beau fini ; il peignait aussi le paysage et la figure en petit ; des vases d'argent, de bronze, de porphyre et de marbre. Ses compositions sont agréables et faites avec choix ; les Italiens en font grand cas.

GASPARD VAN EYCK.

Gaspard van Eyck était d'Anvers ; il peignait bien des marines ; presque tous ses tableaux représentent des combats entre les Turcs et les chrétiens. Ses figures sont bien dessinées et touchées avec finesse : il imitait admirablement le feu et la fumée du canon.

Le prince Charles possède à Bruxelles deux tableaux de van Eyck ; ce sont des ports de mer.

JEAN SIBRECHTS.

Sibrechts fut bon peintre de paysage; Berghem et Carle Du Jardin ont été ses guides. Son plus grand éloge est de dire que beaucoup de ses tableaux sont pris pour des ouvrages de Berghem ou de Carle Du Jardin, et passent pour des originaux de la main de ces grands peintres qu'il n'a fait qu'imiter. Sibrechts naquit à Anvers; on ne sait s'il y est mort, ni aucune particularité de sa vie.

NICOLAS VAN EYCK.

On peut croire que Nicolas était frère de Gaspard van Eyck; ils naquirent tous deux à Anvers et ils vivaient dans le même temps. Nicolas peignait des batailles, des rencontres et des attaques avec beaucoup de feu : il eut une grande réputation. Il était capitaine de la milice bourgeoise d'Anvers, où il est mort, sans qu'on sache en quelle année.

PHILIPPE FRUITIERS.

Philippe Fruitiers était d'Anvers. Il quitta la peinture à l'huile pour peindre en minature et à la gouache : il a excellé en ce genre et il a peut-être surpassé en dessin tous ceux qui ont peint dans dans sa manière. Il composait bien et facilement; ses airs de têtes sont gracieux, ses draperies amples, et les plis de bon goût. Il fut très-estimé par Rubens. Fruitiers a peint ce grand homme et toute sa famille: on admire dans ce tableau une belle

composition, des positions aisées et la couleur telle que Rubens même ne l'aurait point désavoué. Les autres tableaux de ce peintre ont le même mérite. Weyermans a vu cette famille de Rubens et il parle de ce morceau avec éloge.

ANTOINE GOEBOUW.

Goebouw, né à Anvers de parens riches qui lui procurèrent toutes les commodités et tous les avantages qui pouvaient servir à son avancement, alla de bonne heure à Rome, où il resta longtemps à étudier les grands maîtres. Il en revint peintre d'histoire, bon dessinateur et grand coloriste. Goebouw a peint aussi des tableaux en petit dans le goût d'Ostade. Sa couleur dans ce genre est un peu noire et moins dorée que dans ses grands ouvrages. Il a fait de bons élèves.

M. Half-Wassenaer, à La Haye, possède deux tableaux de Goebouw; l'un représente des paysans qui dansent au son de la musette, l'autre des soldats qui jouent aux cartes sous une tente.

FRANÇOIS DE NÈVE.

De Nève, aussi natif d'Anvers, étudia d'après les tableaux de Rubens et de van Dyck. On reconnut dans sa manière celle qu'il avait cherchée à imiter; muni de si heureux commencemens, il alla à Rome, où Raphaël et l'antique l'occupèrent entièrement. Non content de réfléchir sur toutes ces beautés, il les copia plusieurs fois. Il retourna à Anvers, où il mérita la réputation de bon peintre dans la patrie des plus grands maîtres. Il débuta par quelques morceaux d'histoire, et bientôt il put à peine suffire aux

ouvrages de commande. La ville d'Anvers conserve la plupart de ses tableaux. On en voit un grand nombre au jardin de Leyen, maison de plaisance près de cette ville. De Nève composait avec feu, coloriait bien et dessinait avec beaucoup d'élégance.

JEAN FYT.

Jean Fyt est un des meilleurs peintres dans son genre qu'ait produit la ville d'Anvers ; son talent était au plus haut point lorsqu'il représentait des animaux morts, des lièvres et des sangliers. Il a aussi réussi à peindre toutes sortes d'animaux vivans, des fleurs et des fruits. Il imitait bien toutes sortes de vases et des bas-reliefs en pierre et en marbre. Il dessinait bien tout ce qu'il représentait; sa couleur est vraie et fière ; sa touche, tantôt légère, tantôt hardie, est pleine de feu. Il a peint les fleurs avec fraîcheur : la plume, la laine et les poils de ses animaux, sous son pinceau, sont à surprendre ; ses ouvrages, fort estimés, sont en grand nombre dans les Pays-Bas. Il a peint de concert avec les plus grands maîtres, Rubens, Jordaens, etc. M. van Brémen, à La Haye, possède un tableau de notre peintre ; il représente un chien qui garde du gibier.

PIERRE TYSSENS.

Tyssens, né à Anvers, fut un de ses plus grands artistes. Sa réputation à peindre l'histoire l'égalait presque à celle de Rubens. L'amour du gain et quelques succès le portèrent à faire le portrait. Il était recherché et employé par les principaux du pays, jusqu'alors il n'avait eu aucun dégoût ; mais quelques portraits

qu'il venait de faire furent critiqués avec la chaleur que donne l'envie : il en eut tant de chagrin, qu'il quitta le portrait pour reprendre l'histoire. On doit à cette espèce de caprice de la part du public tant de beaux ouvrages qu'il nous a laissés. Les succès de Tyssens ne firent que redoubler son application. Son tableau de l'assomption de la Vierge, qu'il plaça sur l'autel de la Vierge, dans l'église de Saint-Jacques à Anvers, augmenta tellement le nombre de ses admirateurs, qu'on ne savait presque plus à qui le comparer. Il peignit plusieurs tableaux pour être placés entre les croisées, dans l'église des Carmes. On sait très-peu de choses de la vie de ce peintre que l'on croit mort à Anvers, sans savoir en quelle année. On trouve dans les registres de l'académie qu'il en avait été directeur en 1661.

On a rendu justice à Tyssens en le mettant au nombre des premiers de sa nation. Il était grand dessinateur; ses compositions ont beaucoup de feu; sa couleur et sa manière sont vigoureuses : il traitait ses fonds en grand maître, avec des portiques ou des colonnades d'architecture.

Il y a peu de villes en Flandre qui n'aient quelques morceaux de sa main. Dans le couvent des religieuses de Leliendael à Malines, le tableau du grand autel, où sont représentés dans le ciel la sainte Trinité et la Vierge, est de lui. Au bas du tableau sont quelques saints et quelques saintes de l'ordre de ces religieuses, qui est des prémontrés.

Dans l'église collégiale de Saint-Martin, à Alost, on voit un beau tableau de Tyssens, c'est le martyre de sainte Catherine. Aux religieux guillemites, saint Guillaume est en extase ; on voit auprès de lui la Vierge et d'autres saintes.

A Paris, chez M. le comte de Vence, une tête très-bien peinte est de la même main.

ALEXANDRE ADRIAENSEN.

Adriaensen, grand imitateur de la nature, se mit à peindre des fruits et des fleurs, des vases de marbre et des bas-reliefs. Quel-

quefois ces vases sont remplis de fleurs et entourés de guirlandes jetées avec goût; d'autres fois des vases de cristal, avec un bouquet de fleurs choisies, caractérisent ses compositions. Il a bien réussi à représenter des poissons. Une bonne couleur, des fleurs légèrement touchées, et une belle entente du clair-obscur, rendent précieux tout ce qu'il a peint. Nous savons qu'il est né à Anvers, mais on ne sait en quel lieu, ni en quelle année il est mort.

JEAN ET FRANÇOIS EYCKENS,

Élèves de leur père Pierre Eyckens.

Ces deux frères, nés à Anvers, et fils de Pierre Eyckens, surnommé le vieux, apprirent à peindre de leur père. Jean commença par être sculpteur, et il coupait déjà assez heureusement le marbre, lorsqu'il troqua le ciseau et le maillet contre la palette et le pinceau : ils ont peint tous deux des fleurs et des fruits, et leurs tableaux sont assez estimés.

CHARLES CRÉETEN.

Créeten était contemporain et ami de Guillaume Bauer ; ils voyagèrent et demeurèrent ensemble à Rome. Créeten fut appelé par la bande académique l'*Espadron*. On aimait en Italie sa manière de peindre le portrait et celle de composer l'histoire. On l'engagea à retourner à Prague, lieu de sa naissance, où il a joui d'une grande réputation : on ne sait s'il y est mort, ni en quel temps.

PIERRE VANDER BORGHT.

Vander Borght naquit à Bruxelles ; il était peintre d'histoire. Je ne sais si l'étude des événemens et des passions, si nécessaires aux artistes qui veulent exceller en ce genre, le dégoûta, et si plus de facilité, plus de promptitude dans le travail le déterminèrent à s'appliquer au paysage, mais il le préféra et y fit les plus grands progrès. Il a laissé beaucoup de cette dernière sorte d'ouvrages en Flandre, et ils y sont vus avec distinction.

PIERRE DE WITTE.

Pierre de Witte dut le jour à la ville d'Anvers, si célèbre par la naissance de tant d'autres grands peintres ; il s'adonna surtout au paysage, et il fut dans ce genre un des premiers artistes de son temps. Il travailla beaucoup dans cette grande ville ; ses tableaux, qui sont en grand nombre, sont répandus dans toute la Frandre et dans tous les pays.

GUÉRARD VAN HOOGSTAD.

Guérard van Hoogstad, né à Bruxelles, peignit d'abord le portrait avec succès ; il passa bientôt à une plus grande manière et devint bon peintre d'histoire. Plusieurs grands tableaux d'autel à Bruxelles et dans le Brabant déposent encore aujourd'hui en faveur de son talent. Il entendait bien les sujets saints. Il a traité plusieurs fois et de plus d'une manière la Passion de notre Seigneur et des martyres des saints. La composition d'Hoogstad était ingénieuse et réfléchie, et son dessin assez correct.

GYSBRECHT THYS.

Cet habile peintre naquit à Anvers ; ses portraits ont mérité quelquefois d'être comparés à ceux de van Dyck : avec tant de talent il fut malheureux. Je ne sais s'il y eut de sa faute ou si ce fut par inconstance, mais il erra de ville en ville pour y chercher de l'emploi. Deux de ses portraits, et qui sont fort connus, méritent l'admiration des plus connaisseurs : ce sont celui de Jean van Kessel et celui de sa femme, représentés jusqu'aux genoux. La force de la couleur, l'élégance du dessin, l'union du tout ensemble rendent ces deux tableaux très-recommandables.

La ville de Breda et quelques autres villes de Hollande et de Flandre conservent encore plusieurs de ses portraits, et plus d'une fois dans les pays étrangers on les a vu passer pour être de la main même de van Dyck.

Ce peintre faisait avec beaucoup d'intelligence et de facilité le paysage et les animaux.

Le prince Charles possède à Bruxelles deux paysages de ce grand peintre où il y a des figures.

NICOLAS LOYER.

Loyer avait à un degré assez éminent les qualités d'un bon peintre d'histoire : il y a beaucoup de ses ouvrages dans les cours étrangères, pour lesquelles il a travaillé presque toute sa vie ; ils sont très-rares en Flandre, et même dans la ville d'Anvers, quoiqu'il y eût pris naissance.

GUILLAUME GABRON.

Les tableaux de ce peintre sont recherchés; son talent particulier était de représenter des vases d'or, d'argent et de porcelaine; il y mettait tant de vérité que l'œil souvent était trompé. Il peignait des fleurs et des fruits dans la grande perfection; il avait long-temps voyagé en Italie : il resta un temps très-considérable de sa vie à Rome. Ses ouvrages furent souvent retenus et payés avant que d'être finis : il revint cependant à Anvers, sa patrie, où il mourut.

ARTUS WOLFAERTS.

Wolfaerts est connu dans la ville d'Anvers, lieu de sa naissance, comme un peintre habile, ingénieux et spirituel; il s'est distingué dans les sujets d'histoire, et principalement dans ceux qu'il a pris dans les actes des apôtres et dans l'Écriture sainte : il semblait que son imagination prît des ailes pour s'élever jusqu'à la hauteur de l'événement qu'il osait traiter; toujours en affaiblissait-il moins qu'un autre la noblesse et la vraisemblance. Ses compositions sont simples mais grandes; ses fonds ornés d'une belle architecture ou de paysages qu'il ne faisait jamais de caprice; le costume y était observé jusqu'à représenter les lieux tels qu'ils sont exprimés dans le texte.

Wolfaerts avait l'esprit très-orné; il ne connaissait pas moins la mythologie que l'histoire : il a peint des sujets allégoriques où l'homme d'esprit brille autant que le peintre habile. On a aussi de lui quelques tableaux assez plaisans, dans le goût de Teniers; c'étaient les amusemens de ses quarts d'heure perdus et de sa récréation. Il dessinait bien et coloriait naturellement. On ignore l'année de sa mort.

FRANÇOIS DU CHATEL,

Élève de David Teniers le jeune.

Du Châtel est un peintre ingénieux que l'on peut égaler à Gonzales Coques et à Teniers : Bruxelles fut le lieu de sa naissance. Son maître David Teniers lui trouva tant de conformité et de rapport avec son génie, qu'il l'adopta comme son fils ; il eut des attentions distinguées pour cet élève, et c'est celui qui a fait le plus d'honneur à ce grand maître et à son école.

Malgré les recherches que l'on a faites dans le pays, on n'a pu rien découvrir de certain sur la vie de du Châtel ; sa fortune a dû être considérable, si nous en jugeons par le nombre de ses ouvrages et par le prix considérable qu'il en recevait. Du Châtel a peint si exactement dans la manière de son maître, que l'on peut aisément s'y tromper ; il avait cependant plus de noblesse dans ses sujets. On prend aussi assez souvent ses tableaux pour ceux de Gonzales ; il peignait, en sortant d'avec Teniers, des tabagies, des corps-de-garde, etc., et dans la suite il éleva son génie et ne peignit plus que des conversations, des assemblées, des bals et des portraits de famille. Quelques-uns de ses tableaux sont si abondans et si bien composés, qu'on est presque tenté de le placer au-dessus de son maître : son dessin est correct, sa couleur excellente, sa touche fine, et il entendait très-bien la perspective et l'intelligence du clair-obscur. Il ne peignait guère ses figures que de la hauteur d'un pied ; elles sont toutes habillées suivant la mode du temps. Le tableau le plus considérable que j'aie vu de ce peintre est placé dans la salle de la Cavalcade à l'hôtel-de-ville de Gand ; il représente le roi d'Espagne qui reçoit le serment de fidélité des Etats du Brabant et de la Flandre, en 1666 ; le fond du tableau représente une des principales places de la ville. On y voit des arcs-de-triomphe, des amphithéâtres, la noblesse, les corps de métiers et la bourgeoisie en parade ; on y compte plus de mille figures : ce tableau est frappant, d'une beauté admirable et d'une variété singulière. Les groupes en sont bien liés et les plans partagés habilement et sans confusion ; les figures sur le devant ont un pied de hauteur. Bien des gens se sont mépris à

ce tableau et l'ont cru de la main de Coques; sa longueur est d'environ vingt pieds sur quatorze de hauteur.

On ne sait point l'année de la mort de ce peintre.

JEAN LINGELBAC.

Lingelbac naquit à Francfort sur le Mein, en 1625. On ne sait de qui il fut élève. Il se trouva jeune à Amsterdam, d'où il partit pour Paris en 1642. Deux ans après, il quitta la France pour parcourir l'Italie. Rome lui fournit tant de modèles qu'il ne pensa plus à aller ailleurs. Six années y furent employées à admirer et à étudier assidûment les beautés dont il était environné. Lingelbac est un exemple pour ceux qui cherchent à s'instruire. Il dessina ce qu'il vit et il l'a dessiné avec autant de génie que d'exactitude; il a su le mettre à profit dans ses ouvrages; ils sont variés, amusans et toujours nouveaux. Après avoir copié presque tout ce qu'il put approcher, il emporta de Rome cet amas de richesses, le 8 mai 1650. Il ne fit que passer par l'Allemagne pour retourner à Amsterdam, où il fixa son établissement.

Lingelbac ne tarda guère à donner des preuves de son talent; on s'aperçut des progrès qu'il avait faits dans son voyage. Les amateurs avaient trop espéré de sa disposition heureuse pour n'avoir pas sur lui les yeux ouverts, et il avait passé leurs espérances; on ne lui laissa plus le temps de finir ses tableaux, ils furent tous retenus d'avance. Il peignait le plus ordinairement des ports de mer d'Italie, et sur le devant un nombre infini de petites figures aussi expressives que variées. Il mettait sur le premier plan, et pour servir de *repoussoir*, tantôt une grande porte ou un arc-de-triomphe d'une belle architecture un peu endommagée par le temps, quelquefois une fontaine avec des figures de bronze ou de marbre qu'il plaçait dans des niches ou sur des piédestaux; il savait que meubler ses tableaux c'est les enrichir et les rendre piquans. Quand il a représenté des foires ou des marchés publics d'Italie, il y a presque toujours fixé l'œil par un grand objet, par

un théâtre de charlatans, de joueurs de gobelets ou d'autres farceurs : il s'y trouvait des figures, des chevaux et d'autres animaux, des marchands et marchandes de fruits et légumes, etc. Il a rassemblé avec esprit dans ses ouvrages tout ce qu'on peut peindre. Les traits de son pinceau sont toujours ingénieux et quelquefois critiques et malins. Il caractérise le charlatan et le peuple qui l'entoure : un certain air imposant et fourbe est répandu sur la figure de l'Esculape, et l'ironie ou l'admiration sur le visage de quelques figures plus frappantes de l'auditoire.

Lingelbac peignait ses ciels et ses lointains avec une couleur vaporée et aérienne qui rendait parfaitement la chose imitée. Il avait une attention extrême à habiller, suivant leurs usages, toutes les nations qu'il voulait représenter dans ses ports de mer. Le goût exquis de sa manière, sa touche fine, ses beaux tons de couleur, feront toujours rechercher ses tableaux, qui sont encore en petit nombre en France; on en trouve dans plusieurs cabinets de Hollande et de Flandre.

A La Haye, chez M. van Slingelandt, conseiller à la cour de Hollande, une foire italienne : ce tableau est plein de jolis détails. Chez M. van Slingelandt, bourguemestre à La Haye, un tableau de fête à l'italienne ou de carnaval. Chez M. Fagel, une fête de village. Chez M. Lormier, une foire aux chevaux; une architecture, plusieurs figures qui dansent au son d'une musette; des débris des environs de Rome avec des figures à l'italienne. Chez M. van Héteren, un port de mer chargé de vaisseaux, et le carnaval de Venise. Chez M. Verschuring, un port de mer. Chez M. van Brémen, un départ pour la chasse.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, un paysage où l'on voit un chariot chargé de foin, plusieurs chevaux et des figures. Chez M. Leender de la Neufville, un port de mer d'Italie, et un paysage avec des figures et des animaux. Chez M. Lubbeling, un marché d'Italie, tableau précieux peint à Rome, et l'enlèvement des Sabines.

A Rotterdam, chez M. Leers, trois différens ports de mer d'Italie; et chez M. Bisschop, un marché d'Italie où l'on voit un opérateur environné d'une foule de spectateurs; le même sujet autrement représenté, et une vue le long d'une rivière avec un grand nombre de figures et des animaux, etc.

On ne sait pas le temps de la mort de Lingelbac.

GILLES VAN TILBORGH.

Tilborgh était contemporain de du Châtel; tous deux étaient de la ville de Bruxelles, et tous deux imitateurs de la manière de Brauwer et de Teniers.

Tilborgh peignait des sujets bas, des assemblées de paysans, des cabarets et des corps-de-garde; sa couleur est bien approchante de celle de Brauwer, mais il est moins spirituel dans la touche. Un des mérites de ses tableaux est la grande variété; ils sont bien coloriés et assez bien dessinés. Il avait, comme tous ceux de son pays, l'intelligence du clair-obscur; sa couleur est vigoureuse mais un peu noire, ce n'est pas cependant le défaut général de tous ses tableaux; ils sont recherchés en Hollande et en Flandre; il s'en trouve aussi quelques-uns en France.

M. le comte de Vence en possède un à Paris; c'est un estaminet de paysans, il est peint en 1658.

On voit du même, chez M. de la Live d'Epinay, un roi boit, flamand; il est singulièrement composé.

A Gand, chez M. Deyne, seigneur van Lieverghem, deux bons tableaux du même Tilborgh. L'année de la mort de ce peintre est ignorée.

JEAN WORST.

Jean Worst était l'intime ami et le compagnon de voyage de Jean Lingelbac; ils ont toujours étudié ensemble à Rome. Worst peignit bien des vues et des paysages d'Italie, mais sa grande facilité à dessiner fut cause qu'il peignit peu; il vendait ses dessins presqu'à mesure qu'il les avait finis; il ne faisait guère autre chose. Quoiqu'il en ait fait un grand nombre, on en trouve cependant fort peu et ils sont très-chers; c'est une preuve qu'ils sont fort bons.

WILLEM (GUILLAUME) VAN DRILLENBURG,

Élève d'Abraham Bloemaert.

Van Drillenburg naquit à Utrecht vers 1625 ; il était de bonne famille : encore fort jeune, il apprit la peinture par amusement chez Abraham Bloemaert ; il en fit bientôt une étude. Au bout de quelques années, il quitta ce maître et sa manière, et devint paysagiste dans le goût de Jean Both ; il l'aurait même égalé, si sa couleur avait été aussi naturelle et sa touche aussi facile que celle de ce bon peintre.

Drillenburg (dit Houbraken, son élève), était laborieux ; il ébauchait en hiver à la chandelle de petits tableaux qu'il finissait le jour. Il était souvent un mois sans sortir : dès que cette vie sédentaire l'ennuyait, il s'habillait, il entrait dans le premier cabaret et passait quelquefois trois ou quatre jours et autant de nuits sans rentrer chez lui. Il fut demeurer en 1668 ou 69 à Dordrecht; il avait alors 43 à 44 ans : c'est dans ce temps-là qu'Houbraken prit de ses leçons ; il ne nous apprend rien de plus de son maître.

JACQUES LA VECQ,

Élève de Rembrandt.

Jacques La Vecq, né à Dordrecht en Hollande, eut pour maître Rembrandt. Il imita de si près le goût de cet habile peintre, qu'on peut se tromper à leurs ouvrages. Une fortune honnête, après la mort de son père, le détermina à voyager. Il passa par Paris, où il étudia et changea sa première manière. Il abandonna l'histoire pour peindre le portrait ; il attrapa très-bien la ressemblance. Ses portraits sont dans le goût de ceux de Jean de Baen ; ses der-

niers ouvrages dans ce genre sont fort inférieurs à ceux qu'il a faits en sortant de l'école de Rembrandt ; il avait alors la force et la touche de ce grand coloriste, et ses premiers tableaux augmentent le nombre de ceux qui sont réellement de Rembrandt. La Vecq, à son retour de Paris, où il avait vécu dans le plaisir, mena une vie très-languissante jusqu'à sa mort, qui arriva au commencement de 1674. Il avait été admis parmi les peintres de Dordrecht en 1655.

Houbraken, qui était entré chez La Vecq après la mort de Drillenburg, nous rapporte une aventure arrivée à La Vecq. Il avait été appelé à Sedan pour y peindre le portrait d'un vieil ecclésiastique fort riche; celui-ci dit au peintre qu'il s'était autrefois fait peindre par un Flamand, mais que le tableau lui avait tant déplu qu'il l'avait fait mettre au grenier. La Vecq demanda à le voir; mais quelle fut sa surprise quand, en ayant essuyé la poussière, il reconnut une des plus belles têtes que van Dyck eût jamais peintes. Il craignit fort, et avec raison, pour le sien; mais, grâce à l'ignorance de l'ecclésiastique, le tableau de van Dyck retourna au grenier et celui de La Vecq fut placé dans le plus bel appartement de la maison : que de laïques ne jugent pas mieux que ce prêtre !

JEAN VAILLANT,

Élève de son frère aîné.

Jean Vaillant, élève de son frère Wallerant, paraît avoir eu plus de disposition pour la peinture que d'inclination pour l'exercer. Déjà connu par des tableaux qui le faisaient distinguer parmi les artistes ordinaires, il quitta la peinture ; il épousa une demoiselle riche à Francfort, et se mit dans le commerce.

JEAN VAN KESSEL.

1626.

Van Kessel, selon Cornille de Bie et Weyermans, naquit à Anvers en 1626. Sa manière approche de celle de Breughel de Vlour; il l'a presque égalé à représenter des oiseaux, des insectes, des fleurs et des plantes. Il devait tout à la nature dont il était le fidèle copiste de ses plus grandes beautés. Il dessinait avec précision, coloriait avec intelligence et finissait avec goût. Le prix énorme de ses tableaux les mettait hors de la portée de qui n'était pas très-riche. Le roi d'Espagne en acheta une grande quantité; plusieurs gouverneurs des Pays-Bas et quelques grands seigneurs en eurent aussi quelques-uns.

Il règne dans tout ce qu'a fait Kessel une délicatesse et un précieux qui égalent presque ses tableaux à ceux de Breughel de Vlour et à ceux de David de Héem. On en voit dans les plus beaux cabinets; trois surtout en Angleterre, dans le comté d'Yorck, sont remarquables chez le comte de Carlille : chacun de ces tableaux a six pieds de long sur cinq pieds de haut. Il est surprenant à quel point le peintre a su imiter les fleurs, les plantes, les chardons et les reptiles. Ces trois morceaux ne laissent rien à désirer. Un choix dans les fleurs, une couleur vive et brillante, les garantit bien du reproche de sécheresse qu'on a fait avec assez de justice à ses autres ouvrages. On vante aussi ses quatre élémens, qui passent souvent, même parmi des connaisseurs, pour être du Breughel.

Van Kessel avait pour maxime de faire des études dans les saisons différentes. Il les dessinait, il les peignait aussi; mais le plus souvent il les modelait. Ainsi, quand il voulait faire quelques tableaux, il avait recours à ses études dont il avait une ample collection. Ces mêmes sources ont beaucoup servi à son fils Ferdinand van Kessel dont nous parlerons dans la suite. Quoique le fils n'ait point égalé son père, il l'a suivi de bien près.

Jean van Kessel mourut à Anvers, on ne sait en quelle année.

M. d'Acosta, à La Haye, possède un tableau intéressant de ce peintre; il représente une forge ou une fabrique d'armures.

SAMUEL VAN HOOGSTRAETEN,

Élève de Rembrandt.

1627.

Il naquit à Dordrecht en 1627; son père Théodore van Hoogstraeten l'initia dans les principes de la peinture; il continua de travailler et se perfectionna sous Rembrandt. En quittant ce maître, il emporta la manière, mais il en profita moins qu'il n'aurait pu, parce qu'il s'adonna tout entier à peindre le portrait, et que le ton fort et brun de Rembrandt n'était pas, dans le portrait, du goût du plus grand nombre. Avec ces attentions, Samuel plut et fut fort employé à La Haye et à Dordrecht.

Van Hoogstraeten avait une émulation aussi constante que vive qui lui fit faire de grands progrès. S'il visitait tous les artistes, c'était pour tâcher de les égaler; s'il voyait quelque paysagiste, quelque peintre d'animaux, de fleurs ou de fruits, aussitôt il étudiait le même genre, et en tous il n'a jamais été médiocre. Il alla à Vienne en Autriche; il montra ses ouvrages à l'empereur en présence de l'impératrice, du roi de Hongrie et de l'archevêque de Vienne. Il présenta trois tableaux : le portrait d'un gentilhomme, le couronnement d'épine de notre Seigneur et une imitation de sujets inanimés. Les deux premiers plurent beaucoup; le dernier fit plus, il fit illusion à l'empereur. « Voilà, dit ce prince, le premier peintre qui m'ait su tromper, et pour l'en punir, je garde son tableau. » On devine qu'il fut bien payé. Van Hoogstraeten fit encore quelques morceaux de cette espèce qui furent vendus cher; mais ce talent était trop borné pour son génie. Il se remit à l'histoire et au portrait. L'empereur le gratifia d'une chaîne d'or avant son départ pour Rome, où il était moins allé pour se perfectionner que pour se guérir d'une inclination dont il ne pouvait se défaire que par la fuite. Rome et les beautés de l'art fixèrent quelque temps toute l'attention d'un si grand artiste; mais, par des vues d'intérêt ou de curiosité, il passa de là en Angleterre où il travailla utilement, et retourna à Dordrecht enrichi de biens et de talens : il y a vécu fort considéré, chargé

d'ouvrage et entouré d'élèves. Houbraken, qui fut du nombre, rapporte que personne n'était plus capable d'enseigner. Outre sa capacité, il avait une patience extrême à montrer et une douceur charmante qui tempérait l'amertume de la correction. Il expliquait l'histoire à ses élèves en homme d'esprit; il leur faisait connaître le danger d'introduire sans beaucoup de précaution et de réserve des figures qui ne sont pas absolument du sujet et que l'on appelle épisodiques. Toutes les leçons qu'il donna en public (fondées sur les règles établies par la raison et par la nature) seront en tout temps des lois pour les plus habiles.

Van Hoogstraeten était l'homme de son temps le plus lettré et le meilleur poète. Son traité sur la peinture est fort recherché, ainsi que les deux livres intitulés *le Monde éclairé* et *le Monde aveugle*. Plusieurs pièces de vers détachés, son voyage d'Italie, etc., font admirer en lui autant de jugement que d'esprit.

Toutes ses heures furent réglées. La peinture faisait son étude capitale et les belles-lettres remplirent ses momens de récréation. Il fut critiqué par quelques peintres jaloux de sa réputation; mais il y répondit sensément, en respectant la critique et confondant l'ignorance et la calomnie. Il était ami de tout le monde, et mourut regretté à Dordrecht, le 19 octobre 1678.

J'ai déjà dit qu'il peignait bien dans chaque genre. Il ordonnait avec jugement; son dessin est assez correct; sa couleur fondue n'a encore rien perdu de sa fraîcheur. Il tomba cependant lui-même dans un défaut qu'il avait condamné dans son traité, c'est celui de peindre crûment. Ses couleurs entières sentent un peu trop la palette. Il s'excusa sur le petit nombre de connaisseurs à qui il devait, disait-il, autant par complaisance qu'à ceux pour qui il avait travaillé, en se satisfaisant lui-même. On voit de lui un beau tableau à la monnaie de Dordrecht; il représente les officiers qui en avaient la direction dans ce temps-là. Tous ses portraits sont ressemblans, et ses tableaux d'histoire composés avec esprit et d'une belle entente de lumière.

M. vander Linden van Slingelandt possède un tableau d'Hoogstraeten; il représente un homme habillé singulièrement qui écrit; on croit que c'est un portrait.

BERNARD VAILLANT,

Élève de son frère Wallerant Vaillant.

Bernard fut élève de son frère aîné. Ils voyagèrent toujours ensemble. Bernard quitta le pinceau pour le crayon : il se fit une grande réputation à dessiner le portrait ; il le faisait très-ressemblant, avec une touche et un travail singuliers. Étant à Francfort avec son frère, pendant le couronnement de l'empereur, l'aîné peignait ce prince avec des couleurs et le cadet le faisait au crayon. Bernard fut s'établir à Rotterdam où il a été très-estimé et fort employé. Une mort subite l'arrêta dans un voyage qu'il fit à Leyden où il mourut; l'année ne nous est pas connue. Son attachement à sa religion et ses bonnes mœurs lui ont mérité, ainsi qu'à son frère Wallerant, la place de diacre dans l'église Wallone de Rotterdam.

N. OSSENBÉECK.

Ossenbéeck, né à Rotterdam, s'arrêta en Italie pendant plusieurs années; le plus grand nombre de ses ouvrages y est resté ; on en trouve cependant quelques-uns dans les cabinets de Hollande. Sa manière approche assez de celle de Bamboche. Il peignait le paysage avec des figures, des chevaux et autres animaux; ses tableaux sont agréablement composés. On voit dans les uns des grottes, des chutes d'eau et des cascades ; dans les autres , des ruines de temples et des débris d'autres monumens. Il a souvent représenté des manéges et des foires, pour avoir plus d'occasions de placer à propos différentes espèces d'animaux qu'il dessinait et peignait aussi bien que ses petites figures; ses tableaux ont toute la force des Italiens et le fini des Flamands. Les Flamands , en parlant d'Ossenbéech , disaient qu'il avait rapporté

Rome dans les Pays-Bas; et cela se pouvait dire en plus d'un sens, car outre le goût de peindre de l'école romaine, il n'a jamais fait de tableaux sans y mettre des études de Rome. On ne sait s'il est mort dans sa patrie.

MATHIEU WITHOOS,

Élève de Jacques van Kampen.

Withoos doit sa naissance à Amersfort, en l'année 1627. Il fut décidé peintre dès le berceau, et, sans maître, on le vit dessiner avec intelligence. Le célèbre Jacques van Kampen, peintre et architecte, fut le premier qui découvrit les grandes dispositions du jeune Withoos. Il s'offrit lui-même à l'instruire et l'admit dans son école. Après six années, il fut en état de changer de maître, et le seul qu'il prit fut la nature. Dans ce vaste atelier, il choisit tout ce qui pouvait faire briller son génie. Le talent de peindre de Withoos l'aurait pu dispenser de voir Rome, mais entraîné par plusieurs jeunes peintres dont étaient Otho Marcellis, Henri Grauw, etc., ils passèrent tous ensemble les Alpes. Un de la troupe mourut en chemin. Ils arrivèrent à Rome où chacun d'eux chercha un maître et des modèles pour s'instruire. Withoos fut recherché par le cardinal de Médicis, qui fut frappé de ses ouvrages. Cet illustre curieux retint tout ce qui sortait de sa main et le paya fort cher. Notre peintre ne resta que deux ans à Rome. Il retourna chez lui accompagné de Marcellis; il y revint en 1650. Son dessein d'établissement à Amersfort fut changé par la crainte qu'il eut de l'armée française qui approchait à grandes journées d'Utrecht. En 1672, il passa dans la Nort-Hollande, et choisit la ville de Horn pour y vivre tranquillement; il y a fait plusieurs tableaux dignes des plus beaux cabinets. Il fut encore encouragé par le prix de ses ouvrages; il recevait jusqu'à 500 et 600 florins pour un tableau de chevalet. Les plus payés furent faits avec beaucoup plus de soin; les autres, quoique moins finis, sont encore précieux et sont aussi

très-recherchés. Ce peintre avait d'excellentes qualités : père tendre et ami zélé, il évitait les grandes compagnies et ne se plaisait qu'à vivre dans sa famille et dans une société choisie dont il faisait les délices. Quelques années avant sa mort, il fut cruellement tourmenté d'une goutte qui durait quelquefois trois et quatre mois de l'année, et qui l'empêchait de peindre ; elle lui ôta même à la fin l'usage des mains et par conséquent du pinceau. Il mourut à Horn en 1703, âgé de 76 ans.

Mathieu Withoos laissa trois fils peintres et quatre filles : la plus jeune, Alida Withoos, peignait des fleurs, des fruits et des insectes en détrempe et à l'huile ; son talent est estimé, ses ouvrages ont de la finesse et une bonne couleur.

Withoos le père peignait toutes sortes de plantes, des fleurs, des serpens et d'autres insectes avec autant de vérité que de force; un grand fini fait un des principaux mérites de son pinceau. Les héritiers de M. de Moor, bourguemestre de Horn, possédaient ses meilleurs ouvrages.

HENRI GRAUW,

Élève de Jacques van Kampen.

Henri Grauw naquit à Horn, dans le nord de la Hollande, environ l'an 1627; sa famille assez riche crut devoir suivre son inclination et le destina à la peinture; Pierre Grebber lui en donna les premières leçons. Grauw entra de là chez Jacques van Kampen; il y demeura huit ans. La réputation de premier élève de cette école, qu'il acquit, lui procura de grands ouvrages. Le prince Maurice de Nassau lui ordonna quatre tableaux du plafond de la grande voûte ou coupole de la Maison-du-Bois, près de La Haye ; Grauw les entreprit sous la direction de Pierre Grebber, son premier maître ; ce fut là son début et ce qui le fit connaître. Les applaudissemens qu'il en reçut et d'autres ouvrages qu'on lui commanda ne purent cependant l'arrêter : il voulut voir Rome et ses merveilles. En 1648, il s'embarqua pour Livourne et fut de là

à Rome. Il y dessina d'après l'antique, et chercha avec succès à réformer la manière de son pays. Après une longue et utile application au dessin, il peignit et il copia les plus beaux tableaux; il s'occupait uniquement de son talent, et on ne le vit guère que le pinceau ou le crayon à la main. Un jour le Poussin ayant pris quelque temps plaisir à le voir copier un beau tableau, lui frappa sur l'épaule, et lui dit en italien : *Jamais je n'ai vu de Hollandais qui promette autant.* Ce suffrage augmenta encore le zèle du jeune peintre. Il passa trois ans à Rome, au bout desquels, enrichi des plus grands principes de son art et d'un amas d'études curieuses, il remporta ses trésors dans sa patrie.

Il demeura alternativement à Amsterdam et à Utrecht jusqu'à l'année 1672 qu'il fut s'établir à Horn, et de là à Alcmaer, où il mourut garçon, après y avoir séjourné huit à dix ans.

Henri Grauw était jaloux de sa réputation, comme on doit l'être en tâchant de plus en plus de la mériter. Il ne sortait guère de son atelier; mais il était poltron, il fuyait bientôt d'une ville dont il savait que l'armée ennemie approchait. Il parlait peu, excepté de la peinture dont il parlait en maître.

Sa manière de composer est grande et noble; facile à produire et sage dans l'ordonnance, ses draperies sont larges, le nu d'un beau choix et sa couleur fort bonne. Le peintre Bronkhorst lui ordonna plusieurs sujets d'histoire; Grauw en fit des esquisses sur des papiers coloriés. Chacun de ces croquis contenait huit feuilles de papier collées ensemble; de ce nombre de sujets étaient l'éducation de Bacchus, le triomphe de Jules-César, etc. Tous ses dessins faits au crayon ont été admirés par les plus habiles artistes, ainsi que la plupart des autres ouvrages de ce bon peintre.

N. ROESTRAETEN,

Elève de François Hals.

Roestraeten, né à Harlem en 1627, apprit la peinture sous François Hals, habile peintre de portrait. Roestraeten parvint à une

grande réputation dans la manière de son maître et devint son gendre. Il commençait à être très-distingué en Hollande, lorsque, attiré par la grande fortune de son ami Lely il voulut tenter si le pays étranger lui serait aussi favorable. Il passa en Angleterre, où il fut reçu avec joie par Pierre Lely, qui était au milieu de sa plus grande prospérité ; mais cette joie ne fut pas longue et ne fut que le premier mouvement de l'amitié ; la jalousie lui succéda, et Lely ne put voir sans inquiétude un peintre qui pût l'égaler dans son genre. Il ne se voulut pas cependant brouiller avec Roestraeten sans lui proposer avant un accommodement. « Vous avez, dit Lely » au peintre d'Harlem, plusieurs genres dans lesquels vous excel- » lez ; le portrait est le seul qui puisse soutenir mon nom et ma » fortune ; ainsi, pour ne pas nous nuire, abandonnez le portrait » et peignez d'ailleurs tout ce qu'il vous plaira ; nous serons amis » au lieu d'être rivaux. Je vous promets que, connu comme je le » suis ici, je vanterai vos ouvrages et je vous les ferai vendre un » grand prix. »

La proposition fut acceptée et suivie de part et d'autre des plus sincères procédés. Roestraeten, moyennant les éloges de Lely, fut très-employé ; il vendit ses tableaux quarante et cinquante livres sterling et quelquefois davantage : il devint riche et vécut honorablement. Après quelque temps de veuvage, il épousa, quoique fort âgé, une jeune femme, et ne tarda pas à suivre sa première. Il mourut à Londres en 1698.

La jalousie de Lely nous a privé des beaux portraits qu'eût fait Roestraeten ; il les dessinait bien et les coloriait à merveille, mais nous en sommes dédommagés par ces autres tableaux qu'il a laissés. Il y représentait des vases d'or, d'argent, de nacre et de porcelaine, des bas-reliefs de marbre, et l'illusion allait jusqu'à tromper les plus connaisseurs. L'Angleterre ne se laisse volontiers enlever les ouvrages de ce peintre ; ils sont très-estimés dans ce royaume.

HENRI VERSCHUURING,

Élève de Jean Both.

Verschuuring naquit à Gorcum en 1627 ; son père était capitaine d'infanterie au service des États-Généraux, et vit avec une espèce de chagrin l'incapacité de son fils pour le métier des armes; il était trop faible. Le père ne savait à quoi destiner un enfant si délicat; mais la nature voulut l'en dédommager. Il vit ce fils, âgé à peine de huit ans, lui demander à apprendre l'art de la peinture. Thierry Govertz fut son peintre de portrait jusqu'à l'âge de treize ans ; alors, plus décidé pour le genre qui devait un jour le rendre illustre, l'élève quitta Gowertz et passa à Utrecht dans l'école de Jean Both; il y resta six années : ses progrès augmentèrent ses désirs comme ses connaissances. Il demanda à aller Rome et il l'obtint : il arriva dans cette capitale des arts encore plus que du monde. Il suivit d'abord les heures de l'académie et y fit des études régulières; il passa de là aux statues et aux bas-reliefs. Les débris d'architecture, monumens anciens et modernes, ne lui échappèrent pas et lui parurent capables de le perfectionner. On le vit, le crayon à la main, errant aux environs de la ville et dans les campagnes; il fit pareille moisson à Florence et à Venise, où il fut fort employé. Sa conduite et son talent lui attirèrent une estime générale, mais on fut fort étonné de voir Verschuuring, qui s'était appliqué jusque là avec tant de succès aux grandes parties de la peinture, abandonner tout d'un coup l'histoire pour peindre des batailles. Il se mit à faire une étude particulière des chevaux, et après avoir parcouru l'Italie pendant près de cinq ans, il reprenait la route de sa patrie, en passant par la Suisse et par la France, quand le hasard lui fit rencontrer, pendant son séjour à Paris, le fils du bourguemestre Marsevéen qui partait pour l'Italie. Ce compatriote fit ce qu'il put pour se procurer un pareil compagnon, et l'engagea à retourner sur ses pas. Verschuuring revint avec plaisir à Rome, qu'il avait quittée avec regret; il y resta encore trois ans et n'y fut pas oisif. Il en partit enfin pour la Hollande, et pour jouir tranquillement de ses travaux et de ses talens dans le lieu de sa naissance. Il y arriva en 1655 : ses ouvrages y plurent comme ils le méritaient. Il se livra

tout entier à peindre des batailles ; il n'eut que trop d'occasions d'étudier un genre qu'il aimait tant. En 1772, il alla à la suite de l'armée de Hollande, et dessina journellement les campemens, les armées en bataille, les attaques, les siéges, les horreurs d'une armée en déroute : il a exprimé dans ses tableaux tous les momens qu'il avait si exactement copiés sur les lieux. Il savait la manœuvre et les évolutions des différens corps ; il a en a peint à étonner jusqu'aux moindres particularités.

Ce peintre mérita, par la solidité de son esprit et par ses mœurs, la considération de ses concitoyens : il fut élevé à la charge de bourguemestre de Gorcum. Son application à cet emploi n'empêcha pas qu'il ne travaillât à son art autant qu'auparavant; ce ne fut même qu'à cette seule condition qu'il accepta l'honneur d'être le premier magistrat du lieu de sa naissance.

Sa mort, qui arriva le 26 avril 1690, attira les regrets d'un peuple dont il était le père par sa bonté et l'ornement par ses talens. Il avait été obligé de faire un voyage par eau ; un orage terrible fit périr le navire qui le portait, à deux lieues au plus de la ville de Dordrecht ; personne n'échappa du naufrage.

Verschuuring a beaucoup travaillé ; il avait une imagination très-vive et féconde ; tous ses tableaux se sentent des études qu'il a faites en Italie ; il s'en servait dans la plupart de ses compositions. On voyait un débris d'architecture et des fontaines où venaient boire des chevaux et d'autres animaux. Il a peint aussi des foires d'Italie ; mais il réussissait mieux à peindre des batailles, des attaques de voleurs et des villages pillés par des soldats ; c'est dans ce genre où l'on reconnait particulièrement la vivacité de ce peintre. Les figures et les animaux sont dessinés correctement et touchés avec esprit dans tous ses tableaux. Il joignit chaque jour des études nouvelles au nombre prodigieux des anciennes qu'il avait des figures et d'animaux. Peu de peintres ont plus dessiné : il ne sortait jamais sans porter un cahier de papier sur lequel il dessinait au crayon, à la plume et à l'encre de la Chine. On voit grand nombre de ses dessins composés comme des tableaux et qui paraissent faits avec autant d'intelligence que de promptitude.

La plupart des ouvrages de ce peintre sont en Hollande. M. van Aalst, à Dordrecht, possédait le tableau le plus capital que Verschuuring ait jamais fait : c'est un parti bleu qui pille un château ; le maitre de ce château est lié et garrotté comme un criminel ; plusieurs chariots suivent avec des meubles ; la dame leur

offre son argenterie et ses bijoux pour sauver son mari. Le peintre a fini tous ces détails avec autant d'art que de vérité; il a su émouvoir le spectateur par l'intérêt qu'il a répandu dans ce tableau. La scène est sur le rivage de la mer ; un nombre infini de figures dispersées avec intelligence rendent ce morceau admirable.

A La Haye, chez M. d'Acosta, on voit du même une bataille. Chez M. Verschuuring, une vue de Rome avec beaucoup de figures et des chevaux ; une place publique de Rome avec des figures ; une autre vue de la même ville avec des figures en grand nombre ; un paysage très-étendu avec des animaux et des figures ; une assemblée de beau monde ; une musicienne et les portraits d'une famille entière.

JACQUES VANDER ULFT.

Vander Ulft s'est rendu aussi utile à sa patrie par le premier emploi qu'il y a exercé, que par l'excellence de son talent en peinture. Jacques vander Ulft naquit à Gorcum vers l'année 1627. On ne sait pas précisément chez qui il apprit son art, mais on sait certainement qu'il n'a fait aucun voyage en Italie, ce qui paraît extraordinaire à ceux qui connaissent ses ouvrages qui représentent des sujets des environs de Rome et de la ville même. Vander Ulft ne se contenta pas d'un talent où il a excellé, il se distingua dans les sciences : la chimie lui a fourni des couleurs sur verre, approchant beaucoup par leur vivacité de celles des deux frères Crabeth. On voit de lui plusieurs belles vitres dans la ville de Gorcum et dans le pays de Gueldres. Son esprit et ses mœurs le firent admirer dans sa patrie ; il en fut élu d'une voix unanime bourguemestre. Capable de conduire les affaires publiques, il s'y livra sans cependant perdre aucun des momens qu'il consacrait à la peinture. Excellent peintre, juge intègre, ce sont les titres que la postérité lui accorde. L'année de sa mort est inconnue.

Vander Ulft peut être placé parmi les plus habiles peintres hollandais, quoiqu'il n'ait fait que copier d'après l'estampe ce que Rome et l'antique ont produit de plus beau ; même en copiant il

savait être original, et l'on doute qu'il eût mieux fait s'il avait travaillé d'après les objets mêmes qu'il représentait. Il saisissait les belles formes d'architecture en homme éclairé, et il avait le goût d'embellir, par l'accessoire, des sujets froids et peu intéressans. Les débris des anciens monumens sont rendus dans ses tableaux avec un art infini. Les tons de couleur y sont ménagés et produisent des effets surprenans; un grand nombre de figures y caractérisent, par leurs habillemens et leur maintien, les diverses nations et les états différens. Ses figures sont d'un bon goût de dessin et bien coloriées; une touche fine et légère y met de l'esprit. Il les groupait en maître et tirait le plus grand avantage du clair-obscur; il a souvent représenté des promenades, des places de Rome et quelquefois des sujets de l'histoire romaine.

Il n'est connu en France que depuis peu d'années. On trouve de lui un beau tableau à Paris, dans le cabinet de M. Blondel de Gagny; c'est un fond riche d'architecture, avec un grand nombre de figures de différentes nations.

On trouve de ce peintre, à La Haye, chez M. Fagel, une vue d'Italie. Chez M. Lormier, la vue de la ville de Gorcum; la rivière est chargée de vaisseaux. Chez M. van Héteren, une vue où sont représentés quelques monumens de Rome et des figures à l'italienne; une autre vue; ce sont pour la plupart des ruines près de cette capitale. Chez M. Half-Wassenaer, un port de mer d'Italie; on y charge et décharge des marchandises; il y a beaucoup de vaisseaux et des figures. Chez M. Verschuuring, la représentation du campement d'une armée et l'entrée d'un personnage illustre dans Rome. Chez M. van Brémen, la construction de l'hôtel-de-ville d'Amsterdam; on y voit ce qu'il y a de plus intéressant près de ce bâtiment, et deux ports de mer d'Italie.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, une entrée triomphale dans Rome; c'est un tableau capital et d'un beau fini.

THÉODORE VANDER SCHUUR,

Élève de Bourdon.

1628.

Vander Schuur naquit à La Haye en 1628; son premier maître est inconnu. Il quitta fort jeune sa patrie et alla à Paris où il fut reçu dans l'école de Sébastien Bourdon. Sous un si bon maître, vander Schuur marcha à grands pas dans la carrière de la théorie et de la pratique de son art. Parvenu capable de profiter en étudiant les chefs-d'œuvre d'Italie, il quitta Paris et fut droit à Rome. C'est là que le jeune peintre réfléchissant, au milieu de tant de beautés, sur les leçons de son maître, il apprit à se former lui-même et à devenir un grand homme. Il s'appliqua particulièrement à dessiner d'après Raphaël et Jules Romain; ce choix lui réussit. Quelques-uns de ses tableaux firent du bruit dans Rome; la reine Christine de Suède fut celle qui l'encouragea le plus; la manière de vander Schuur plut à cette princesse; elle lui commanda plusieurs tableaux qu'elle paya avec la générosité d'une grande reine. De retour en Hollande, il a dit plusieurs fois que les encouragemens dont cette protectrice illustre des arts l'honora, l'avaient seuls fait ce qu'il était, tant il est vrai qu'il faut des Mécènes pour former des Virgiles. Il profita des secours et des avantages que lui procura Christine, et ne perdit pas un instant de vue ses études. Continuellement occupé à dessiner tout ce que cette capitale renferme, il se fit la plus grande manière de composer et de peindre; il fréquentait les académies et parvint au point de joindre dans son dessin une grande correction à beaucoup de facilité; son dessin ne tient pas trop de son pays.

Il passait ainsi dans Rome une vie bien agréable, mêlée d'un travail utile et de plaisirs sans remords, car il vivait avec les artistes, ses compatriotes les plus sages, de qui il faisait les délices, et à si juste titre, qu'on le nomma dans la bande académique l'*Amitié*. Tout autre que lui eût fini ses jours dans un lieu où il était chéri, très-employé et bien récompensé; la destinée en ordonna autrement. Rien ne put le détourner d'un désir violent de revoir sa

patrie ; il y céda et quitta un bonheur pour un autre qui ne fut que fort équivoque.

Il rassembla ses études, quitta Rome et sa tranquillité, et revint dans sa famille le 11 juillet 1665. Reçu dans la société académique des peintres de La Haye, il débuta par plusieurs grands tableaux, entre autres par le plafond de la salle des bourguemestres à la maison de ville. Cette grande composition lui fit beaucoup d'honneur; il y a représenté avec une très-belle ordonnance : la Justice, la Modération et la Force.

Un autre tableau qui contient les portraits des officiers des bourgeois, portant la date de 1675, est placé dans les buttes de cette ville.

Il fit encore quelques grands tableaux pour la maison de ville de Mastricht.

Tant de travaux distingués par les places où on les mettait, lui ouvraient le chemin d'une gloire durable; le prix considérable qu'il en recevait lui donnait les moyens d'y marcher avec la lenteur et le soin si nécessaires quand on veut parvenir jusqu'au bout de la carrière. Il aima mieux borner sa fortune à l'espérance mal entendue de la faire plus promptement dans un autre métier.

Vander Schuur obtint la place de trésorier des troupes ; il s'engagea encore dans quelques autres entreprises, quoiqu'il fût peu au fait des finances et de toute espèce d'affaires. Des événemens fâcheux renversèrent ses projets de fortune et détruisirent celle qu'il avait acquise par ses talens, et il se vit, par son imprudence, réduit au point que ses créanciers firent vendre son bien et ses meubles. Ses tableaux furent achetés par la famille de Schuylenberg, où l'on en voit encore la plus grande partie.

Chargé d'une famille nombreuse, il perdit dans le même temps sa femme. Veuf, accablé de remords et d'infortunes, il eut recours à son talent, et fit d'autres grands ouvrages, tels que la coupole ou le plafond du salon de la Trève, autrement nommé salle d'assemblée des États-Généraux. Ce grand morceau représente les sept provinces, désignées par leurs armoiries et représentées par des femmes, et un grand nombre de génies et d'autres figures allégoriques. Il finit ce plafond en 1698.

Il a peint sur les volets du buffet d'orgues de la nouvelle église, sur l'un David compose ses psaumes, sur l'autre Zacharie sort du temple ; sur les petits volets, la visitation de la Vierge et la présentation au Temple ; ces morceaux sont composés et peints avec

beaucoup de jugement et d'art. Il est surprenant qu'un homme déjà si âgé ait été capable de faire de si grands ouvrages et de les finir avec autant de soin ; rien n'y est négligé.

Il aimait passionnément son art, puisque jusqu'à la fin de ses jours il a fréquenté l'académie et qu'il y dessinait assidûment ; qu'il y corrigeait les dessins des élèves, les encourageait, et leur donnait avec douceur des leçons pleines de goût et d'intelligence ; ce sont les témoignages que lui rendent ceux qui ont fréquenté l'école de son temps.

Vander Schuur passa ainsi sa vie en travaillant ; son assiduité au travail a réparé en partie les pertes que ses autres entreprises lui avaient causées. Il mourut à La Haye, en 1705, âgé de 77 ans, après avoir été plusieurs fois directeur et doyen de l'académie. Tous ses ouvrages tiennent plus du goût italien que de celui de son pays. Il a beaucoup dessiné, et ses dessins les plus estimés paraissent faits de rien. Il entendait bien la perspective et l'architecture ; les fonds de ses tableaux sont intéressans, on y voit des restes de l'ancienne Grèce qu'il traitait en savant et en peintre.

JACQUES VAILLANT,

Elève de son frère Wallerant Vaillant.

Jacques Vaillant, aussi élève de son frère aîné, voyagea en Italie : il resta deux ans à Rome, où il fut nommé par la bande académique l'*Alouette*. Ses études assidues, jointes à sa facilité, le firent entrer au service de l'électeur de Brandebourg : ce prince lui ordonna plusieurs grands sujets d'histoire qui réussirent et qui firent honneur à l'auteur. L'électeur l'envoya ensuite à la cour de Vienne, où il fit pour son maître le portrait de l'empereur, qui lui donna une chaîne et une médaille d'or.

Vaillant, de retour à Berlin, présenta à l'électeur le portrait de l'empereur : ce tableau fut généralement applaudi. Notre artiste allait jouir de sa gloire, lorsque la mort l'enleva fort jeune : il laissa après lui, comme peintre d'histoire, une grande réputation acquise en un petit nombre d'années.

JEAN VAN HOOGSTRAETEN.

Il était frère de Samuel van Hoogstraeten, qui était son aîné : ils voyagèrent ensemble, et ils travaillèrent tous deux à la cour de Vienne; on ne sait rien de particulier de sa vie. Il fut reçu parmi les peintres de Dordrecht en 1649; c'est à-peu-près tout ce que nous apprend Houbraken. On conte que ce peintre, étant chargé de peindre un saint Pierre dans le moment qu'il renia notre Seigneur, fut chercher dans la place quelque pauvre dont la tête à demi-chauve pût convenir à son sujet. Il trouva à-peu-près le caractère qu'il cherchait dans un vieillard à qui il promit récompense, et l'emmena avec lui : il le fit entrer dans son atelier, où il le laissa seul un moment. Ce pauvre, entouré de figures de plâtre, de bras et de jambes détachées, de têtes de mort, d'écorchés et de squelettes, ne douta plus qu'il ne fût à son dernier moment; il se figura qu'on ne l'avait amené que pour lui faire un très-mauvais parti, comme on avait fait à tant d'autres dont il voyait les membres épars. La porte était entr'ouverte, il prend la fuite. Samuel van Hoogstraeten venait rendre visite à son frère, et redoubla la peur de notre fugitif, qui, d'un saut, franchit le reste de l'escalier. Les cris et les pleurs de ce bon-homme attirèrent la populace au milieu de laquelle il se mit à genoux pour les prier tous de le secourir. Quand ils eurent entendu le sujet de sa terreur, ils le rassurèrent, et Jean van Hoogstraeten, qui avait couru après, le paya d'avance et le ramena. Il trouva dans le visage consterné de ce pauvre une partie de l'expression dont il avait besoin; il saisit bien vite ce moment heureux, et fit un tableau admirable.

Jean van Hoogstraeten peignait bien l'histoire : il fut estimé de l'empereur, et mourut encore jeune à Vienne. Un sculpteur de ses amis éleva à sa mémoire un tombeau de marbre; il est placé dans l'église de Sainte-Croix : on y voit un enfant avec des emblêmes sur la fin de l'homme.

JEAN TEUNISZ (ANTOINE) BLANKHOF,

Élève de César van Éverdingen.

Blankhof naquit à Alcmaer, au nord de la Hollande, en 1628. Il fut regardé dès sa jeunesse comme peintre-né. Les premières leçons lui furent données par Arnold Téerling et par Pierre Scheynburg, deux peintres médiocres, qui étaient trop faibles eux-mêmes pour seconder de si grandes dispositions. César van Éverdingen eut seul la gloire d'en montrer le chemin à un tel élève; ce chemin était celui de Rome, où Teunisz vola en disant adieu à son maître.

Aussitôt qu'il fut arrivé dans cette capitale, sa première démarche fut de voir ses compatriotes : ils le firent recevoir dans leur société dès le même jour, et le nommèrent *Jean Maet,* parce qu'il ne disait jamais deux mots de suite sans prononcer ce mot qui signifie camarade. Blankhof, plein de son objet, renonça à toute dissipation pour se donner tout entier à l'étude des beaux modèles. Ses tableaux firent plaisir et furent bientôt très-recherchés. Il passa peu de temps à Rome et retourna chez lui; il n'y resta pas davantage. Son inconstance le fit long-temps aller de pays en pays sans se fixer : on compte trois voyages de suite de Hollande à Rome; enfin, trouvant cette route trop battue, il s'embarqua sur la flotte destinée pour Candie : ce voyage fut pour lui plus profitable, puisqu'il y dessina des vaisseaux, des rivages, des vues de différens climats, des tempêtes et la mer dans son calme. Il devint depuis le plus habile peintre de marines; rien ne lui échappa des agrès des vaisseaux et de la manœuvre des matelots : il observa les ciels orageux, les flots écumeux d'une mer en furie, et apprit à faire frémir d'une tempête et de ses suites funestes. Ses tableaux sont si bien coloriés, si bien entendus pour les effets, qu'on croit entendre siffler les vents et gronder la foudre au milieu des orages qu'il représente. On doit faire une distinction dans les tableaux de ce peintre : quand il a voulu les finir avec trop de soin, il en a diminué le mérite; ils ont moins de feu, l'esprit en est pour ainsi dire émoussé; semblable à certains écrivains qui, à force de limer leurs ouvrages, en altèrent la force.

Un des plus beaux tableaux de ce peintre, représentant le rivage de la mer, se voyait à Alcmaer, chez Guérard vander Steur, peintre. On en trouve dans plusieurs cabinets ; ils sont fort estimés des Hollandais.

Blankhof termina sa vie tumultueuse et aussi inconstante que l'élément qu'il a représenté, environ en 1670 : la ville d'Hambourg et celle d'Amsterdam se disputent l'honneur de conserver les cendres de cet artiste.

BERNARD GRAAT.

Graat naquit, en 1628, dans la ville d'Amsterdam, et fut confié fort jeune aux leçons de son oncle, qui était un assez bon peintre et connu sous le nom de maître Jean. Le jeune disciple intéressa ce parent par son assiduité et par ses progrès ; il le demanda à sa mère et le reçut chez lui comme son enfant. Dès que le jeune Graat n'eut plus à contenter que son oncle, et qu'il se vit débarrassé de la férule des autres maîtres, il ne pensa plus qu'au dessin, et s'y appliqua au point qu'on n'eut plus à craindre qu'une étude poussée trop loin lui fît mal. Il fallut lui retrancher la lumière pour le forcer à prendre, du moins la nuit, un repos nécessaire. Comme Érasme, qui allait le soir dans les marchés ramasser les bouts de chandelles que les poissonnières avaient jetés et s'en servait pour passer les nuits à étudier, le jeune Graat entrait le soir dans les églises à la fin des offices, et volait, quand il pouvait, des restes de cierges avec lesquels il passait les nuits à dessiner : cet emportement vers un art annonce toujours un grand talent et de grands succès.

Quand Graat fut assez fort dans le dessin pour peindre, son maître lui donna quelques tableaux à copier ; c'est la route ordinaire et lente des commençans : elle parut longue à Graat, et il devina bien vite que cette imitation de l'art n'est qu'un passage qui mène à l'étude de la nature même. On le vit, le portefeuille sous le bras, aller dès la pointe du jour chercher dans les campagnes les objets rians de l'aurore et du retour des gens de

travail et des animaux : c'est à ce spectacle si varié et toujours nouveau qu'un artiste, né avec des yeux faits pour remarquer, saisit ces beautés fines dont ne l'instruiront jamais ni si tôt, ni si bien les plus profondes méditations du cabinet, ni même la contemplation des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres. Il faut voir soi-même les ciels si différens, la fraîcheur vaporeuse du matin, le sec brûlant du milieu du jour, les rayons purs et traînés d'un coucher du soleil, les accidens si divers de la lumière sur les nuages et à travers le feuillé des arbres. Il faut étudier les beautés et la bizarrerie des différentes situations, d'une plaine étendue où les objets se perdent dans un lointain et se confondent avec l'horizon ; d'une vue plus bornée où les objets plus voisins sont plus marqués : il en faut remarquer les variétés selon les différentes saisons. Le printemps offre un verd naissant, l'été des campagnes couvertes de moissons, l'automne des fruits et la vendange, l'hiver des fontaines et des eaux suspendues en glaçons, des arbres sans feuilles et écrasés sous les frimas et la neige. Il faut plus, il faut donner de la vie à ces représentations, en les peuplant d'êtres animés; il faut que l'accessoire rende le principal intéressant, en introduisant à propos et avec convenance des animaux et des figures.

C'était là l'ordre des études de Graat : il rapportait chez lui des idées fraîches des objets ; il rapportait des croquis pleins d'esprit et de feu, d'un laboureur, d'une bergère, des animaux et surtout des chevaux et des moutons dessinés avec le plus grand soin. Plein et comme encore enivré, il prenait la palette et rendait sur la toile, avec la vérité du naturel, ce qu'il venait d'observer sur la nature.

Rien n'eût échappé au laborieux Graat de ce qui pouvait le mener à la perfection de son art, si des circonstances malheureuses, et auxquelles il ne donna pas lieu, ne l'eussent retardé dans ses progrès. Maître Jean, son oncle, quitta la peinture, et sa tante les soins de son ménage, pour suivre le fanatisme des controversistes. Ils le furent eux-mêmes; ils abandonnèrent la conduite de leur maison, dont Graat fut obligé de se charger, et même jusqu'aux plus vils détails de la cuisine. On ne peut être peintre et marmiton ; il prit donc, sans manquer à la reconnaissance qu'il devait à son oncle, il prit le parti de le quitter et de retourner chez sa mère.

Ce fut pour lors qu'on le vit avancer à grands pas dans son art,

uniquement livré à ses réflexions, qui étaient soutenues d'une pratique constante. Toujours guidé par la nature, il en devint un si fidèle imitateur, que ses tableaux passèrent partout pour ceux de Bamboche. Houbraken et Weyermans rapportent qu'un de ses tableaux fut vendu et reconnu par des connaisseurs pour être de Bamboche, et que l'acheteur trouva quelque temps après, dans un coin de ce tableau, *B. Graet fecit.* Il n'est donné qu'aux plus grands artistes de pouvoir ainsi tromper le public.

Des succès si incontestables, récompensés par des éloges très-mérités, élevèrent le courage de Graat : il cultiva avec autant de soin que de reconnaissance le talent de paysagiste et de peintre d'animaux, qui l'avait fait connaître si avantageusement ; mais il ne le regarda pas comme le terme qui dût fixer sa gloire. Il prit le vol plus haut et tenta de travailler en histoire : cet essai lui fit connaître ses forces ; ses succès l'enhardirent à suivre ce genre au-delà duquel il n'y en a point en peinture. Il forma le projet d'aller à Rome pour y puiser dans l'antique la correction et le goût. Il avait déjà vendu ses études, ses tableaux et tout ce qui lui était inutile, et il était prêt à partir, quand les inquiétudes de sa mère et de ses parens sur son éloignement, et plus encore les charmes de Marie Boom, jeune veuve de Jean van Bellen, qu'on lui proposa pour femme, changèrent tout d'un coup sa résolution. Son mariage avec cette veuve aimable le fixa dans sa famille.

Il sembla que sa patrie voulût le payer du sacrifice du voyage de Rome. On le chargea d'ouvrages, et chacun de ses tableaux reçut la distinction honorable d'être exposé aux applaudissemens publics de ses compatriotes. Lui seul sentait le besoin qu'il avait eu de voir l'Italie. Pour y suppléer, il ramassa tout ce qu'il put de dessins et d'estampes d'après ces grands hommes : nouvelle étude et nouveaux progrès. Il institua chez lui une école, à l'imitation de l'Académie royale de Peinture de Paris, et deux fois par semaine on y dessina publiquement d'après le modèle. Vingt des plus habiles peintres d'Amsterdam s'associèrent à Graat pour y partager le soin et la gloire de se perfectionner en instruisant les autres. On y dessinait avec application, on y corrigeait avec bonté, on s'y soumettait avec docilité, et l'on finissait chaque jour par une espèce de conférence. Cette société, bien digne d'être louée, dura quinze ans, et ne fut interrompue que par la mort de Graat, qui arriva le 4 novembre 1709 ; il était âgé de 81 ans.

Graat a peu fait d'élèves : il disait à tous ceux qui lui en pro-

posaient : *Faites apprendre un métier à vos enfans, au lieu d'un art, puisqu'ils ne sont point assurés de devenir des peintres habiles; en apprenant un métier, ils ne seront point du moins exposés à la misère*. Le titre d'habile lui avait coûté tant de peine à acquérir, qu'il craignait que son exemple ne fût pas toujours suivi. Il eut pourtant la gloire de former Jean-Henri Roos, excellent peintre d'histoire, de portraits et d'animaux. Celui-ci, retiré à Francfort, envoya par reconnaissance à son maître son portrait et trois petits volumes d'animaux gravés à l'eau-forte de sa main.

Le mérite de Bernaert est égal dans plusieurs genres : sa première manière approcha de celle de Bamboche ; il faisait bien les animaux et particulièrement les moutons, les chèvres, etc. Sa couleur est vigoureuse et pétillante, et il règne dans tous ses ouvrages un accord qui séduit l'œil : il peignait avec le même succès l'histoire et le portrait ; ses compositions en histoire donnent une haute idée de son esprit. Les auteurs hollandais, toujours prolixes, font une longue description d'un dessin de Graat pour le tableau destiné à être placé dans une des salles du conseil d'Amsterdam : on y voit le Temps qui découvre la Vérité : les vertus et les vices y sont personnifiés. Cette composition est pleine d'esprit et fait l'éloge de celui de son auteur.

Les poètes D. Schelte et G. Bidlo ont chanté ce peintre dans leurs vers hollandais. Le dernier fait une belle description d'un tableau peint par Graat, dont le sujet est David et Bethsabée.

Son dessin est correct dans ses ouvrages ; on recherche beaucoup ses études d'après nature. Les tableaux de ce peintre sont en grand nombre en Hollande et peu connus en France.

VINCENT VANDER VINNE,

Elève de François Hals.

1629.

Vander Vinne naquit dans la ville d'Harlem en 1629; dès l'enfance, il s'adonna à la peinture : il n'eut long-temps d'autre maître

que lui-même. Il copiait avec le plus grand soin des dessins et des estampes : on remarque dans ce premier travail cette grande facilité que donne seule la nature, et ainsi que ce goût qu'elle n'accorde qu'à ses favoris. Le voisinage de François Hals, habile peintre, lui procura la connaissance de ses fils ; il eut pour eux plus de complaisance que pour ses autres camarades, peut-être parce qu'il prévoyait que cette amitié lui procurerait celle de leur père. Il en parla vivement à ses parens, qui le placèrent enfin chez François Hals, qui fut étonné de voir cet élève si avancé sans le secours d'aucun maître : il l'encouragea, et bien loin de ralentir ce feu qui domina toujours depuis dans ses ouvrages, et dont il devait être jaloux, il l'excita par ces paroles : « Brossez toujours » de la couleur, la propreté viendra d'elle-même. »

Vander Vinne avança si promptement qu'il se vit en état de voyager sur le produit de ses ouvrages. En quittant son maître, vander Vinne passa par l'Allemagne, par la Suisse et vint ensuite à Paris; partout il trouva à exercer son talent. Cette vie errante lui convenait plus qu'à aucun autre ; sa gaîté naturelle le mettait à son aise dans tous les endroits; il s'y trouvait comme chez lui. Il avait voyagé jeune, il retourna encore jeune dans sa patrie, vers 1655. Arrivé à Harlem, il peignit des plafonds, des paysages, des portaits et des enseignes : il ne faut point s'y méprendre, son habileté ne fut point humiliée par ces ouvrages vils dans d'autres pays, car la ville d'Harlem se distinguait dans ce temps-là par ses belles enseignes, comme celle d'Anvers par celles de Rubens, etc. ; ce qui fit dire au peintre de Berkheyde que vander Vinne était le Raphaël d'Harlem pour peindre des enseignes. Cet artiste perdit effectivement bien du temps à faire ces ouvrages qui sont trop exposés pour durer, et il nous en a moins laissé de tableaux de cabinet. Il avait esprit et génie ; s'il avait enjouement et feu sur la toile, il en a aussi laissé des traces brillantes sur le papier. Il a écrit en vers et en prose des emblêmes ingénieux. Ses ouvrages en ce genre ont le même mérite que ses allégories pittoresques. Il semble cependant que vander Vinne ne pensait plus sur sa fin qu'à gagner de l'argent ; c'est un défaut qui dépare ses derniers ouvrages ; mais on y reconnaît encore une facilité étonnante et une grande imitation de la nature. Il faisait l'histoire, le portrait, le paysage, les animaux en grand et en petit, tantôt finis et plus souvent heurtés et pleins de feu. Il a peint et écrit jusqu'à la fin de ses jours, excepté sept à huit ans avant sa mort, qu'il fut

affligé par une espèce d'épilepsie qui éteignit son imagination. Il mourut d'une apoplexie en 1702, âgé de 73 ans. Il laissa trois fils, Laurent, Jean et Isaac, tous trois peintres médiocres.

Le prince Charles a dans son magnique cabinet, à Bruxelles, six tableaux de vander Vinne, dont quatre sont des portraits, le cinquième un port de mer et le sixième un dentiste.

JEAN-ÉRASME QUELLYN,

Élève de son père Érasme Quellyn.

Jean-Érasme Quellyn, né à Anvers l'an 1629, était fils et élève d'un artiste distingué qui avait appris dans l'école de Rubens la théorie et la pratique de son art. Jean Quellyn reçut de son père les mêmes principes, et il fit bientôt sous lui les plus grands progrès. Il avait souvent entendu son père regretter de n'avoir point vu les ouvrages des grands maîtres à Rome; il obtint aisément de lui la permission d'y aller étudier.

Jean Quellyn parcourut l'Italie. Il avait un heureux génie qu'il forma sur les plus beaux modèles. Il fut employé à de grands ouvrages à Rome, à Venise, à Naples et à Florence; ce furent des occasions de se distinguer, qui portèrent sa réputation jusque dans sa patrie. Il y envoya quelques tableaux de sa main qui justifièrent ce qu'en avait publié la renommée, et qui prouvèrent les succès qu'il avait eus en Italie. Son père le rappela; il voulut avoir le plaisir de voir son fils jouir dans sa patrie d'une réputation qui augmenta dans la suite et à mesure qu'il eut les moyens de se produire.

Quellyn obéit. En arrivant à Anvers, il eut ordre de peindre quelques tableaux qui lui procurèrent aussitôt de très-grands ouvrages dans toute la Flandre. Toutes les villes s'empressèrent d'avoir de lui des tableaux pour la décoration de leurs églises. Quellyn le père était lui-même un très-bon peintre et qui avait du génie; il en eut assez pour connaître le mérite de son fils, et assez de raison et de tendresse pour avoir la plus grande joie de ses succès. Jean-Érasme a joui long-temps de sa gloire au milieu d'une foule d'artistes habiles. Il est mort à Anvers, le 11 mars 1715.

Le jeune Quellyn peut être regardé comme un des meilleurs peintres flamands, après Rubens. Quelques-uns de ses tableaux peuvent être comparés à ceux de Paul Véronèse; il avait étudié la manière de ce maître et toutes ses grandes compositions sont dans son goût. Son dessin est correct; il drapait ses figures avec noblesse; ses fonds sont la plupart d'une belle architecture ; c'était une des parties qu'il entendait le mieux. On voit dans tout ce qu'il a fait l'homme de génie ; ses compositions sont d'une belle ordonnance, bien conçues et aucune de ses figures n'y est placée sans nécessité; les expressions en sont si vivement rendues, que les personnages même du second ordre attirent l'attention. La bonté de sa couleur et l'intelligence parfaite du clair-obscur font un effet intéressant dans ses ouvrages; nous allons donner une liste des plus beaux, dont la plupart ont été mal à propos attribués à son père.

On voit à Anvers, dans l'église paroissiale de Saint-Walburge, le tableau d'autel de la chapelle du Saint-Sacrement; il représente Jésus-Christ dans le moment que les pèlerins d'Emaüs le reconnaissent.

Dans l'église de l'abbaye de Saint-Michel, un tableau qui occupe toute la largeur de la croisée de l'église et qui se termine au centre de la voûte; les figures en sont beaucoup plus grandes que nature; c'est notre Seigneur qui guérit des malades. Cette belle et vaste composition est si bien dans la manière de Paul Véronèse, qu'on la pourrait attribuer à ce maître sans lui faire injure; il y a un fond d'architecture admirable, une variété amusante dans les parties, et nulle confusion malgré le nombre de figures : ce tableau peut passer pour le plus beau de notre artiste. Le réfectoire de cette abbaye est décoré de sa main; c'est un beau cabinet de peinture. Les tableaux occupent tous les trumeaux depuis la voûte jusqu'au plancher; ce sont les quatre repas principaux dont parle l'Ecriture sainte. On y voit, comme dans ses autres ouvrages, une belle manière de disposer ses sujets et beaucoup de génie. Il a sauvé si adroitement les inégalités de cet édifice gothique, que le tout ensemble est parfaitement d'accord et ne paraît être qu'un seul tableau.

Cinq autres tableaux placés dans l'église font voir les martyrs de Gorcum; l'Adoration des Rois, autre très-beau tableau, est placé dans la chapelle de Sainte-Ursule, dans l'église de Notre-Dame.

Dans l'église collégiale de Notre-Dame, à Malines, le grand autel est décoré par notre peintre; il a représenté la Cène; c'est un morceau fort estimé.

Le tableau du grand autel de l'église des Augustins représente Madelaine pénitente aux pieds du Sauveur ; il est à table chez Siméon.

Dans l'église des Béguines, cinq tableaux de la vie de saint Charles Boromée. Dans l'église des Jésuites, cinq tableaux : saint François-Xavier conduit par un ange; saint Xavier prêchant au Japon; saint Xavier qui retire un Crucifix des pinces d'une écrevisse; saint Xavier voyageant nu-pieds dans les neiges; saint Xavier qui reçoit une bulle du pape, et enfin saint Xavier qui catéchise les enfans.

A Bruges, le tableau d'autel de la chapelle de la Vierge, dans l'église des Jésuites, représente une Assomption. A l'église des Dominicains, un saint de cet ordre est retiré de la prison par les anges ; c'est un tableau d'autel près de la sacristie. Dans la bibliothèque des Augustins, d'un côté les quatre Évangélistes, et de l'autre les quatre Docteurs de l'Église ; cinq portraits de religieux de cet ordre ; dix tableaux où sont représentés les sciences et les arts. Dans le réfectoire, une Annonciation, une Madelaine pénitente, saint Pierre, David jouant de la harpe, Ananie et Saphire, saint Augustin en habit d'évêque, Jésus-Christ en pèlerin près de saint Augustin ; saint Augustin méditant le mystère de la Trinité sur les bords de la mer; la conversion de ce saint, qui est assis sous un figuier; saint Ambroise en habit pontifical ; les quatre vertus théologales. Dans la chambre d'hôtes, saint Jean prêchant dans le désert ; Loth sortant de Sodome avec sa femme et ses filles ; le publicain et le pharisien ; le Déluge; les inquiétudes de la bonne conscience, et les quatre saisons. Tous ces tableaux sont peints en 1666, 1667 et 1668.

ANDRÉ VAILLANT,

Élève de Wallerant, son frère.

André, le plus jeune des cinq frères, apprit le dessin sous Wallerant, son frère aîné. Il prit le parti de la gravure et choisit

un maître habile à Paris, chez qui il étudia pendant deux années. Dès qu'il se sentit capable de travailler seul, il fut trouver son frère qui était établi à Berlin; mais il y mourut peu de temps après son arrivée.

HENRI BERCKMANS,

Elève de Jacques Jordaens.

Berckmans a montré son discernement dans le choix qu'il a fait de ses maîtres; il commença sous Philippe Wouwermans; il étudia ensuite sous Thomas Willeborts, et en dernier lieu sous Jacques Jordaens. Berckmans doit le jour à Clunder, près de Willemstadt, en 1629. Né pour être un grand peintre, il passa dans différentes écoles, pour, après avoir essayé les différentes manières, en prendre une en connaissance de cause. Il choisit celle de la nature; il peignait déjà bien l'histoire, mais quelques portraits malheureusement lui réussirent et il ne fit presque plus d'autres tableaux. Le comte Henri de Nassau, gouverneur d'Hulst, se l'était attaché, et il ne fut presque plus possible pendant ce temps d'obtenir aucun ouvrage de ce peintre. A la mort du comte, Berckmans alla s'établir à Middelbourg en Zélande. La Hollande avait pour lors de très-grands artistes, le nôtre y tint un rang distingué. Le portrait de l'amiral Ruyter et celui de Jean Evertsen furent trouvés si beaux, que les principaux de Hollande voulurent avoir le leur. Ce fut dans ce temps qu'il peignit les compagnies des archers et des arquebusiers que l'on voyait dans les buttes de Middelbourg et dans celles de Vlissingue. Berckmans rendit sa fortune aussi considérable que sa réputation. On ne nous a point marqué l'année ni le lieu de sa mort. Il passa généralement pour avoir eu un bon goût de dessin, et avoir fait des portraits bien coloriés et d'une grande ressemblance.

THÉODORE VAN LOON.

Van Loon fut un excellent peintre; la ville de Bruxelles lui donna la naissance, sans qu'on sache exactement l'année qu'il vint au monde ni le nom de son maître : on sait qu'il étudia long-temps en Italie; Rome et Florence conservent de ses tableaux d'histoire qui ornent des églises et des palais. Théodore fut lié avec Carlo Maratti dont il aimait la manière; ils puisèrent ensemble d'après les ouvrages de Raphaël les beautés que l'on admire dans leurs tableaux. Van Loon ne quitta Rome qu'à regret, et retourna à Bruxelles où il a travaillé avec réputation; on assure qu'il y est mort, mais on ne sait pas en quel temps.

Tout ce que nous connaissons de Théodore approche de la manière de Maratti; même caractère de dessin, même noblesse dans les physionomies, même élévation dans la manière de composer; on reconnaît à ses ouvrages l'école d'Italie. Il coloriait assez bien, mais quelques-uns de ses tableaux ont le défaut de tirer sur le noir; les ombres en sont quelquefois lourdes et grises.

On voit de lui, dans l'église des Carmélites, à Bruxelles, deux tableaux d'autel; plusieurs tableaux en petit dans l'église de Saint-Gaugeric; à Malines, dans l'église des Béguines, deux grands tableaux près du maître-autel : l'un représente l'Adoration des Mages, l'autre la Visitation de la Vierge.

Dans l'église des Jésuites, saint Xavier prosterné devant la Vierge et l'Enfant-Jésus; derrière le saint, on voit fuir des démons et des sorciers.

MARIE VAN OOSTERWYCK.

Élève de David de Heem.

1630.

Marie van Oosterwyck doit être à juste titre au nombre des femmes illustres de la Hollande. Elle naquit au bourg de Nootdorp,

près de Delft, le 20 août 1630. Son père, Jacques Oosterwyck, était prédicateur de l'église réformée. Il avait de l'esprit et chercha à cultiver celui de sa fille. Il remarqua la vive inclination qu'elle avait pour la peinture, et son dégoût insurmontable pour les ouvrages de bagatelle auxquels on réduit si injustement son sexe. Elle avait sans cesse le crayon à la main; c'était appeler et mériter un maître.

Jean de Héem, peintre célèbre d'Utrecht, fut choisi, et il reçut chez lui cette élève aimable; il n'y eut presque point d'intervalle entre ses premiers essais et les ouvrages qui lui ont attiré tant d'éloges. Ayant quitté son maître, elle vit passer ses tableaux de l'école dont elle sortait dans les cours étrangères et faire l'admiration des artistes. Elle s'attacha à copier la nature, en suivant les principes de de Héem, et se servit de ses instructions jusqu'au point de balancer son mérite et de devenir sa rivale. Louis XIV fut le premier des souverains de l'Europe qui l'honora de son auguste suffrage, en plaçant un de ses tableaux parmi la riche collection qu'il amassait. L'empereur Léopold et l'impératrice lui demandèrent un de ses tableaux et le placèrent dans le rang distingué des raretés qu'ils possédaient en ce genre. Ils envoyèrent à l'auteur leurs portraits enrichis de diamans, comme des gages de leur estime. Guillaume III, roi d'Angleterre, eut d'elle un tableau qu'il fit payer 900 florins; il semblait que tous les princes de l'Europe voulaient à l'envi contribuer à la célébrité de cette admirable fille. Le roi de Pologne fit acheter trois de ses tableaux 2,400 florins; ces sommes furent toujours payées au-delà de la convention et avec tant de générosité et de distinction, qu'elles eurent plutôt l'air de présens que de paiemens.

Au milieu de tant d'honneurs, autant dus à ses talens qu'à son esprit charmant, elle mena une vie paisible, sans vouloir jamais s'allier par aucun engagement. Si elle aimait à vivre dans la bonne compagnie à qui elle convenait bien, elle était infatigable au travail, et c'était dans son cabinet où l'on était le plus sûr de la trouver. Pour avoir plus de temps à donner à la peinture, elle s'était retirée à Delft, chez son grand-père. Guillaume van Aelst y chercha l'occasion de la voir et de lui parler d'amour, sous le prétexte de vouloir connaître ses ouvrages. Il la vit quelques fois, et enfin il lui fit sa déclaration; mais notre illustre artiste ne pouvait plus recevoir les vœux de l'hymen. La déesse Flore, à laquelle elle s'était dévouée, la retenait dans de premiers engagemens qu'elle

ne rompit de sa vie ; elle était d'ailleurs d'un caractère trop opposé à celui du peintre pour l'écouter ; autant elle était sage et laborieuse, autant il était débauché et paresseux. Il ne travaillait que par besoin. Elle voulut cependant bien ne pas le renvoyer durement, mais elle mit adroitement au mariage qu'il lui proposait une condition préalable, qu'elle se doutait bien qu'il n'exécuterait point ; elle lui proposa l'épreuve de travailler dix heures chaque jour pendant une année. Van Aelst crut être sûr d'obtenir sa maîtresse : il promit, mais il n'eut pas la force de tenir sa parole. Son atelier était vis-à-vis celui de Mlle Oosterwyck ; elle ne manqua pas de marquer avec de la craie sur le châssis de sa croisée les jours que van Aelst ne travaillait pas. Il vint au bout de l'année plus amoureux que jamais. « Vous m'avez dégagé vous-même de ma » promesse, » lui dit-elle en lui montrant les jours d'oisiveté qu'elle avait exactement mis en écrit. L'amant confondu n'eut pas le mot à répondre et ne l'étourdit plus.

Marie Oosterwyck a peint les fleurs d'un beau fini et d'une grande propreté. Elle avait appris de son maître à rendre ses tableaux agréables par l'assortiment plein de goût des fleurs, et par l'art d'imiter leur fraîcheur et de les grouper ; elle en opposait habilement de différentes couleurs et savait en faire un tout ensemble délicieux et plein d'harmonie. Quelque laborieuse qu'elle fût, ses ouvrages sont rares à cause de la longueur du temps qu'elle employait à les finir. Cette aimable artiste vécut jusqu'à l'âge de 63 ans, et elle finit ses jours, en 1693, chez son neveu Jacques van Assendelft, prédicateur à Eutdam en Hollande.

WILLEM (Guillaume) KALF,

Élève d'Henri Pot.

Kalf, natif d'Amsterdam, fut contemporain de Marie Oosterwyck. Ses premières années se passèrent dans l'école d'Henri Pot, peintre d'histoire et de portrait ; mais, soit faute de disposition, soit par

une inclination particulière, en quittant son maître il quitta sa manière, et s'adonna à peindre des fruits, des vases d'or, d'argent, de nacre, etc. Ses tableaux plurent, et ses partisans élevèrent ses ouvrages au-dessus de ceux des autres artistes, et il méritait assez cette préséance; on sait que ces sortes de tableaux, peu intéressans par eux-mêmes, ne le deviennent qu'autant qu'on y voit la nature imitée avec choix, disposée avec goût et rendue avec la plus grande vérité. On trouve souvent tous ces mérites dans les tableaux de Kalf, et c'est par cette raison qu'on les a recherchés et qu'ils le sont encore. Kalf était d'une figure aimable, assez instruit pour être amusant dans la société; il imaginait des historiettes et les contait plaisamment; il savait se rendre propres celles des autres par cette même tournure. S'il aimait à conter, on aimait à l'entendre, et il y passait quelquefois des nuits à faire oublier à ses amis le sommeil auquel elles sont destinées. Il mourut le 30 juin 1693, d'une chute qu'il fit en passant sur un pont.

Tous les tableaux de Kalf sont d'un très-bon ton de couleur; ils sont touchés avec force et bien coloriés. Le plus beau morceau de ce maître était dans le cabinet de M. de la Court, à Leyden; il représente des vases et un melon coupé en deux; on ne peut rien voir de mieux peint et de mieux imité. On trouve beaucoup de ses ouvrages en Hollande et en Flandre.

CORNILLE BISSCHOP.

Bisschop, né à Dort, le 12 février 1630, commença la peinture sous Ferdinand Bol. Il quitta son maître pour se former lui-même d'après la nature. Il avait réussi à l'histoire et au portrait; mais il borna son talent à peindre des figures sur bois qu'on découpait et qu'on plaçait dans des niches, dans des appartemens, etc. Quelque bien qu'il eût fait ces sortes d'ouvrages, c'est un trop petit genre pour mériter les éloges que lui ont prodigué ses compatriotes; il a fait de bons portraits et quelques tableaux d'histoire. L'envie de gagner lui a fait faire des choses médiocres. Il mourut en 1674, et

laissa onze enfans, deux peintres, Jacques et Abraham ; ce dernier a réussi à représenter des oiseaux.

PIERRE VAN BREDAEL.

Van Bredael naquit en 1630, dans la ville d'Anvers. On ne sait qui fut son maître, et l'on n'est pas plus certain s'il a été à Rome. Il passa quelques années à la cour d'Espagne, où ses paysages furent recherchés. Rien ne put l'y retenir. Il retourna à Anvers, où il fut directeur de l'académie en 1689; il y est mort sans que l'on sache en quelle année.

Le talent de van Bredael consistait à bien peindre le paysage. Quelques-uns sont dans la manière de Jean Breughel, et le disputent en mérite à ceux de ce maître. On croit volontiers qu'il a passé quelque temps en Italie, en voyant les sujets qu'il a représentés. Les paysages qu'il nous a laissés sont enrichis de fonds d'architecture, des environs de Rome, des grottes, des cirques, des fontaines; toutes ces ruines paraissent faites d'après nature. Ses tableaux sont de bonne couleur. Il possédait la partie de l'harmonie. Des figures et des animaux bien dessinés et touchés avec finesse peuplent assez ordinairement ses paysages. Ils sont encore rares en France; un des plus beaux de van Bredael se voit à Gand, dans le cabinet de M. Hamerlinck.

On en voit trois autres chez M. Lormier, à La Haye; il y a des figures et des animaux bien peints; et chez M. van Brémen, quatre représentent les saisons.

WILLEM (Guillaume) DOUDYNS.

Cet habile peintre naquit à La Haye, le 31 décembre 1630. Son père était bourguemestre et colonel des arquebusiers de ce bourg

célèbre. L'éducation de son fils fut convenable à son état, mais la peinture l'emporta sur ses autres études et il obtint un maître. Ce talent fut d'abord regardé comme un amusement, mais il devint bientôt le seul objet de l'application de Willem. Alexandre Petit, peintre peu connu, lui donna des leçons et en aurait bien pu recevoir de son élève qui le quitta pour aller en Italie. Doudyns parcourut avidement tout ce qui se voit dans Rome, et il y resta douze ans à étudier d'après les grands maîtres. Il y acquit la belle manière qui a rendu son nom si célèbre. Cet artiste aurait sans doute fini ses jours au milieu des beautés de cette capitale; il y trouvait de grands modèles et la considération qu'il méritait comme un des meilleurs peintres de son temps; mais sa famille, qui l'avait demandé plusieurs fois, lui fit tant d'instances qu'il se rendit. On le reçut avec joie à La Haye; ses parens et les artistes lui marquèrent ensemble le plaisir qu'ils avaient de le revoir, et il fut un de ceux qui s'employèrent le plus à élever l'académie de peinture à La Haye, en 1661. Il en fut plusieurs fois directeur, non par égard pour son rang ou sa naissance, mais, comme le remarque fort bien Weyermans, pour son mérite et pour son talent, distinction qui peut seule plus flatter un académicien.

Notre *Diomède* (c'est le nom qu'il eut dans la bande académique d'Italie), travailla en Hollande avec le plus grand succès à plusieurs grands ouvrages; il y mena une vie agréable jusqu'à l'âge de 67 ans: il y mourut en 1697.

Doudyns avait une grande manière de composer; il dessinait le nu avec correction et avec finesse; ses draperies sont bien jetées et sa couleur est fort bonne. Il avait un talent particulier à peindre des plafonds, et il en a fait plusieurs que l'on voit encore à l'hôtel-de-ville de La Haye. Il y a dans le même bourg, chez M. van Héteren, deux bons tableaux de Doudyns; l'un représente le Temps qui découvre la Vérité et la Dissimulation, avec cette devise: *Sol et tempus veritatem detegunt;* l'autre est la Sagesse qui foule à ses pieds l'Ivrognerie et les Vices; on y lit encore: *Vina, dapes onerant animum, sapientia nurit.* Chez M. Half-Wassenaar, une Léda; et chez M. Cauwern, à Middelbourg, un jeune homme qui lit.

JEAN-HENRI ROOS,

Élève de Julien Du Jardin.

1631.

Henri Roos naquit en 1631, à Otterberg, dans le Bas-Palatinat. Il ne dut point son éducation à sa naissance; son père était un pauvre tisserand et hors d'état de procurer à son fils les maîtres qui lui étaient nécessaires. Julien Du Jardin, peintre d'histoire à Amsterdam, engagea le jeune Roos pour sept années d'apprentissage; c'était en 1640, il n'avait encore que neuf ans. On ne sait quels furent ses progrès, mais il paraît qu'il dut ses talens à Adrien de Bie chez lequel il fut pour se perfectionner en quittant Du Jardin.

Ross peignait le paysage et les animaux, surtout les chevaux, les vaches; les moutons et les chèvres : c'était le talent dominant auquel il était porté par son génie. Il fit cependant des portraits avec succès; celui de l'électeur de Mayence étonna toute la cour; il lui valut le présent d'une chaîne d'or au bas de laquelle pendait le portrait de l'électeur dans une médaille. Roos peignit les principaux de la cour. Cet honneur en amena d'autres : il fit les portraits de plusieurs princes, qui le payèrent en princes, et qui la plupart le gratifièrent de chaînes d'or.

Ces succès et cette fortune n'empêchèrent pas Roos de reprendre le paysage et les animaux. L'amour du gain céda au plaisir de suivre la manière que la nature lui avait indiquée. Il alla s'établir à Francfort, où il était heureusement à portée de se faire connaître. On acheta ses ouvrages fort cher; il en passa en France, en Angleterre, en Italie, etc. Il jouissait d'une fortune considérable, fruit de son travail et de son talent. Il périt misérablement en tâchant de sauver ce qu'il avait amassé. En 1685, il y eut un incendie considérable à Francfort; la maison de Roos ne fut point exempte de cet accident; elle fut enveloppée dans les flammes, et tous les effets de notre infortuné peintre y furent enveloppés; il voulait en réchapper quelques-uns des plus précieux, et emportait une coupe de porcelaine dont il ramassait le couvercle qui était

d'or; un tourbillon de fumée et de feu lui fit perdre connaissance : il tomba ; quelques amis s'exposèrent avec un courage qui fait l'éloge de leur attachement ; ils le retirèrent des flammes, mais il mourut le lendemain, et laissa quatre fils et une fille qui tous ont suivi la profession de leur père.

Roos a bien peint le paysage. Une couleur vigoureuse, des arbres, dont les formes sont de choix, une touche décidée, le grand goût de dessin avec lequel il a traité les animaux, font le mérite principal de ses ouvrages.

ADRIEN VANDER KABEL,

Élève de van Goyen.

Vander Kabel naquit en 1631, à Ryswick, près de La Haye. Il apprit à peindre chez Jean van Goyen, paysagiste habile. Ses progrès furent rapides. Il n'attendait que le temps de pouvoir vivre de son talent pour voyager. Son projet était d'aller en Italie, mais il n'a jamais été plus loin que Lyon, où il est mort.

On aimait en France ses paysages, ses marines et les animaux qu'il dessinait et coloriait avec force. Il aurait vécu honorablement s'il eût été moins crapuleux. Malgré le gain considérable que lui procurait son talent, il était trop souvent réduit à emprunter; ce peu de conduite et son ivrognerie l'ont exposé à plusieurs aventures, quelquefois dangereuses et toujours honteuses. Il fut mis en prison et n'en sortit qu'à force d'argent. Voilà la vie de ce peintre, ou plutôt l'histoire abrégée de ses vices; nous en passons les détails, qui ne sont ni intéressans ni exemplaires. Il mourut à Lyon en 1695, âgé de 64 ans ; il laissa après lui un fils naturel qui fut peintre et peut-être son élève.

Il est étonnant que vander Kabel ait fait tant d'ouvrages, ayant aussi peu réglé son temps; il est vrai qu'il n'est pas toujours égal. On aperçoit dans plusieurs de ses tableaux beaucoup trop de promptitude à les faire et la necessité où il se trouvait de les livrer. Il eut en vue la manière de deux bons artistes : celle de Be-

nedetto Castiglione et celle de Salvator Rosa. Il a très-bien imité le premier. Weyermans avoue lui-même en avoir vu qui trompaient. Vander-Kabel dessinait de fort bon goût la figure et les animaux. Il avait une touche très-libre et une façon de peindre belle et large; il cherchait à colorier dans le goût de Carrache. Il donna trop dans la manière rembrunie que l'on attribue très-mal à propos aux mauvaises couleurs qu'il a pu employer. Il avai l'excellente maxime de ne rien faire que d'après nature. Il dessinait tout, figures, animaux, paysages, avant que de les porter sur la toile. On voit des dessins de sa main faits avec une facilité et une finesse singulières. Quelques tableaux de vander Kabel méritent d'être placés au rang de ceux des bons artistes. Son paysage, touché de bon goût, n'a de désagréable que d'être triste par la couleur sombre qui règne partout. Il a gravé à l'eau-forte quelques paysages d'après ses dessins qui méritent bien d'être recherchés.

JEAN VAN ASSEN.

Van Assen, de la ville d'Amsterdam, méritait dans son temps le titre de bon peintre d'histoire et de paysage : on l'estime encore; mais on s'est aperçu qu'il était plagiaire. Les écrivains hollandais assurent que la plupart de ses compositions étaient d'après les estampes d'Antoine Tempeste. Comme il faisait des envois de ses ouvrages aux grandes Indes, il ne se donnait pas la peine de composer, il prenait les compositions des autres peintres pour aller plus vite. Van Assen est mort à Amsterdam; on ne nous marque point en quelle année. Ce peintre avait beaucoup de feu dans l'exécution. Ses tableaux ne sont que heurtés, mais avec jugement; ils ont de l'effet d'une certaine distance : il tient plus de l'école d'Italie que de celle de son pays.

LOUIS BAKHUYSEN,

Élève d'Aldert van Everdingen.

Bakhuysen est né à Embden en 1631; il était fils d'un secrétaire des États et petit-fils d'un prédicateur estimé. Le jeune Bakhuysen tint la plume sous son père jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Il quitta Embden et fut à Amsterdam où sa belle écriture et son habileté à tenir les livres de comptes le firent entrer chez M. Barthelot, fameux négociant.

A dix-neuf ans, il fit quelques essais de dessin. Il copia à la plume des vaisseanx d'après ceux qu'il voyait dans le port. Il est étonnant que, n'ayant jamais vu dessiner, il ait pu y réussir aussi bien ; il est vrai qu'il ne fit rien que d'après nature : la nature est certainement le plus savant des maîtres, mais on a presque toujours besoin des leçons de l'art avant que d'arriver jusqu'à elle. Il n'est pas moins surprenant que les essais de Bakhuysen trouvassent des acheteurs empressés et hardis ; il demandait dix, vingt et cent florins pour un dessin, même plus, et tous furent vendus.

Quelques amis lui conseillèrent d'apprendre à peindre et de faire en sorte de colorier à l'huile ce qu'il faisait si bien avec sa plume. Il fut d'abord effrayé ne sachant comment s'y prendre. A. van Everdingen le prit chez lui et lui mit la palette en main. A force de peindre et d'effacer, Bakhuysen parvint à finir tant bien que mal un tableau qu'il vendit pourtant neuf à dix florins. Ce début heureux l'encouragea. Il visita assidûment les artistes ; il ne quitta plus leurs ateliers ; il devina presque les secrets de la peinture, qu'il a mis depuis en pratique avec tant de succès.

Ce prodige fit du bruit ; on parlait partout de Bakhuysen. Bien loin que cette réputation naissante l'éblouît, il crut qu'elle ne faisait que l'obliger davantage à tâcher de la mériter de plus en plus par son application. Le genre qu'il avait choisi l'exposait souvent à de grands dangers ; plus d'une fois au milieu d'une tempête s'est-il embarqué dans une chaloupe et s'est-il fait mener loin du rivage. Il voulait d'une certaine distance observer ce fracas horrible des vagues qui, après s'être élevées jusqu'aux nues, viennent se briser en écumant contre les côtes. Il observait le choc et le

débris des vaisseaux qui échouaient contre un rocher, le travail et le trouble des matelots épouvantés; lui seul, prêt à partager leur malheur, n'en était point effrayé. Attentif et de sang-froid au milieu de l'orage, sur une frêle barque, il faisait ses esquisses. Les matelots les plus intrépides, saisis d'effroi, l'ont plus d'une fois ramené à terre malgré lui. Il ne connaissait de danger que celui de rester ignorant. A peine débarqué, il courait à son atelier, sans parler à personne et sans se distraire; il peignait promptement ce qu'il venait de voir, et il le rendait si vivement, que le spectateur en était saisi de crainte.

Les ouvrages de Bakhuysen eurent tant de vogue, que les princes les firent acheter fort cher; plus d'un honora ce peintre de sa présence; le roi de Prusse, l'électeur de Saxe, le grand-duc de Toscane et le czar Pierre le visitèrent. Ce dernier, ce créateur de sa nation, fut même son écolier. Ce prince lui fit dessiner à la mine de plomb et à l'encre de la Chine les vaisseaux les plus connus, et il suivit sous ses leçons la science de la construction des vaisseaux qu'il avait si à cœur d'apprendre.

Les bourguemestres d'Amsterdam commandèrent à Bakhuysen une grande marine qu'ils lui payèrent treize cents florins, et de plus une gratification considérable. Ce beau tableau fut envoyé en présent à Louis XIV, en 1665. Un grand nombre des tableaux de ce grand artiste, furent envoyés dans les pays les plus éloignés. On ne conçoit pas comment, occupé comme il était à enseigner aux principaux d'Amsterdam l'art d'écrire, il put trouver le temps de faire tant de tableaux. Sa haute perfection dans l'écriture lui suscitait cette importunité. Il était lui-même l'inventeur d'une nouvelle méthode qui sert encore de règle. Il aimait passionnément la poésie, et il avait pour amis les plus célèbres poètes et les savans de son temps. Ses mœurs et sa vie tranquille lui ont donné accès dans les meilleures compagnies.

On rapporte un trait assez singulier de son sang-froid. Un usage assez établi à Amsterdam est de présenter un verre de vin à ceux qui sont priés d'assister aux enterremens. Bakhuysen, peu avant de mourir, avait été chez son marchand de vin goûter du meilleur; il en avait fait mettre en bouteilles, qu'il scella de son cachet. Il prescrivit, par son testament, qu'il fût conservé et que ce qui suit fût exécuté : il avait mis dans une bourse autant de pièces de monnaie (de la valeur d'un florin) qu'il avait vécu d'années. Il avait encore fait une liste des amis qu'il invitait à son enterre-

ment; il les priait de dépenser avec joie l'argent qu'il leur laissait, et de boire son vin d'aussi bon cœur qu'il le leur donnait : c'était là sa dernière volonté.

Cette gaîté caractérise une âme courageuse, et elle est d'autant plus surprenante qu'il souffrait depuis long-temps des maux bien aigus de la gravelle et de la pierre ; il y succomba et mourut le 7 novembre 1709, âgé de 78 ans.

Tous les ouvrages de ce peintre ont le mérite d'une grande vérité, mérite d'autant plus admirable, qu'on n'a pas assez long-temps devant les yeux ses modèles pour les copier exactement. Les orages et les tempêtes qu'il a représentés sont comme la nature ; il fallait avoir autant de vivacité qu'il en avait pour saisir des effets si passagers. Sa couleur est excellente et sa touche très-propre à imiter les eaux et leur agitation; il savait à fond la construction des vaisseaux et les manœuvres différentes. Ses ciels sont légers et variés à l'infini ; en un mot, c'est un peintre dont les ouvrages seront estimés en tout temps, comme ils le furent pendant sa vie.

On voit de lui, chez M. Lormier, à La Haye, une vue d'Amsterdam avec beaucoup de vaisseaux et des figures, et une autre vue du côté de la mer. Chez M. Verschuring, une mer calme et la vue d'Amsterdam; une mer agitée avec des vaisseaux et la ville de Rotterdam, et deux autres marines. Chez M. van Brémen, une mer agitée, chargée de vaisseaux.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, des vaisseaux sur une mer orageuse, près de Rotterdam ; une vue du Rhin; un beau paysage avec des figures.

Chez M. Braamkamp, à Amsterdam, des vaisseaux dans le péril du naufrage, près de la côte. Chez M. Leender de Neufville, deux marines, dont une est un ouragan furieux.

Chez M. Lubbeling, la vue de la douane d'Amsterdam, où se chargent et se déchargent plusieurs vaisseaux. Chez M. Bierens, deux marines, l'une d'une mer agitée et l'autre d'une mer dans son calme.

Et chez M. Bisschop, à Rotterdam, deux belles marines avec un nombre de vaisseaux.

BENJAMIN BLOCK,

Élève de son père Benjamin Block.

Block était fils de Benjamin Block, aussi peintre, et probablement le premier de qui il reçut des leçons. Block le père était originaire d'Utrecht; il eut le malheur de perdre tout son bien par le feu; il mourut de chagrin et laissa quatre fils. Emmanuel, Adolphe et Benjamin s'adonnèrent à la peinture; ce dernier est le seul qui nous soit connu; il était le plus jeune de ses frères, et naquit à Lubeck en 1631.

Frédéric-Adolphe, duc de Mecklenbourg, prit sous sa protection le jeune Block; il le plaça chez un maître où il vit avec plaisir que celui dont il cherchait l'avancement profitait de jour en jour. A l'âge de seize ans, Benjamin essaya de dessiner à la plume le portrait de son bienfaiteur; il réussit au point que toute la cour fut frappée de la ressemblance et de la finesse de la touche. Ce succès l'encouragea; on lui confia de suite d'autres ouvrages: il peignit les portraits du duc et de la duchesse de Saxe; tous les principaux de la cour se firent aussi peindre.

Il obtint la permission de voyager; il était né heureux: arrivé en Hongrie, il fut protégé par un seigneur qu'il nomme le comte François. Ce seigneur lui fit peindre des tableaux d'histoire et des tableaux d'autel que les peintres ont beaucoup loués.

En 1659, le seigneur hongrois donna des lettres de recommandation à son peintre, avec lesquelles il l'envoya en Italie. Rome, Naples et Venise sont les endroits où il s'arrêta: il y trouva des amis auxquels il était recommandé, et qui lui procurèrent l'entrée des cabinets, et la liberté d'y étudier et d'y copier les tableaux des grands maîtres. Il chercha à se faire connaître et il y réussit par quelques portraits; ces morceaux furent estimés et lui firent faire d'autres. Le portrait du Père Kircker, jésuite, donna l'envie aux principaux seigneurs d'Italie de se faire peindre. Il acquérait du bien et de la gloire, et il ne tenait qu'à lui de vivre avec distinction dans Rome ou dans quelque autre ville d'Italie; mais il voulut faire part à sa patrie de sa gloire et de ses ouvrages. Il prit la route de son pays par l'Allemagne, où il épousa, en 1664,

la célèbre Anne-Catherine Fischer, fille de Jean-Thomas Fischer de Nuremberg. Cette femme aimable peignait très-bien des fleurs à l'huile et en détrempe ; ses ouvrages sont estimés. Ces deux époux n'eurent de démêlés entre eux que l'émulation estimable qui mène à la perfection ; ils y parvinrent l'un et l'autre, et on place leurs ouvrages au rang des grands maîtres. On ne sait rien de la mort de Block, ni en quel lieu il finit sa carrière.

CHRISTOPHE PIERSON,

Elève de Meyburg.

Pierson naquit à La Haye, le 19 mai 1631 ; il apprit d'abord les langues latine et française; il étudiait le dessin dans ses heures de loisir. Il en fit bientôt sa seule occupation; mais avant de pouvoir s'y livrer à son gré, il fut placé malgré lui dans un comptoir comme clerc ou commis : il quitta brusquement les livres de crédit et de compte pour profiter de la bonne volonté et des leçons de Bartholomé Meyburg, qui n'avait guère que trois ou quatre ans de plus que son élève. Pierson quitta au bout d'un an son jeune maître, et se hasarda à peindre des tableaux d'histoire et des portraits qui eurent assez de succès pour lui mettre en tête de s'établir à Schiedam.

Meyburg, qui était aimable et attaché à Pierson, lui fit entendre qu'avant que de s'en rapporter trop à ses propres lumières, il fallait voyager quelque temps, et qu'il apprendrait plus en voyant et en copiant les ouvrages des autres maîtres qu'en restant abandonné à lui-même. Cet avis toucha le jeune peintre; il suivit Meyburg en 1653. Dans le voyage qu'il fit en Allemagne, il n'eut en cette démarche que le tort d'abandonner sa femme qu'il venait d'épouser six mois auparavant.

On sera surpris que l'année d'après, ayant quitté l'Allemagne où ils travaillaient, ils se trouvassent en état par ce peu de temps d'étude de faire les portraits des principaux officiers de l'armée de Suède où ils arrivèrent. Le général Wrangel fut si satisfait du sien, qu'il

voulut engager les deux jeunes peintres à aller à la cour de Suède. Il leur promit des lettres de recommandation pour la reine Christine, avec l'assurance qu'en arrivant ils jouiraient du titre de premiers peintres de la cour; ils refusèrent. Pierson, après trois ans d'absence, retourna à Schiedam; de là il fut avec sa femme demeurer à Gouda. Il n'avait pour lors qu'une très-petite fortune, mais il avait plus de talent; il fit beaucoup de portraits et plusieurs tableaux d'histoire qui furent estimés.

Malgré la distinction que l'histoire et le portrait avaient procuré à Pierson, il eu l'ingratitude de quitter ces genres à la seule vue d'un tableau de Léemans. Ce peintre ne représentait que des objets inanimés, des cors de chasse, des fusils, des filets et les autres instrumens de la chasse. Pierson eut bientôt surpassé celui qu'il n'avait eu que l'ambition d'imiter; ses tableaux furent du même génie que ceux de Léemans. Les bourguemestres de Gouda chargèrent Pierson de dessiner les belles vitres peintes par les frères Crabeth; elles étaient placées dans différentes églises: il s'en acquitta bien, et l'on conserve ces beaux dessins à l'hôtel-de-ville de Gouda.

Pierson venait de perdre sa femme; il se remaria et fut encore une fois s'établir à Schiedam en 1679, mais il revint enfin se fixer à Gouda; il y fut très-occupé jusqu'à sa mort, qui arriva le 11 août 1714; il était âgé de 83 ans.

Pierson était né peintre; il a mérité d'être placé au nombre des bons artistes. Sans avoir eu de grands modèles, la nature et son génie le firent bien dessiner et bien colorier; ses portraits sont estimés, mais les tableaux qu'il a faits en son dernier temps sont infiniment supérieurs, quoique dans un plus petit genre; ils imitent parfaitement les objets. Les attributs de la chasse qu'il a mis dans ses morceaux sont bien coloriés, bien groupés et bien entendus, et font le plus grand effet par la distribution savante de la lumière et des ombres.

MADEMOISELLE ROSÉE.

1632.

Mlle Rosée, qui naquit en 1632, dans la ville de Leyden, mérite, par la singularité de son talent, d'être placée parmi les artistes illustres en peinture. Au lieu d'employer des couleurs à l'huile ou à la gomme, elle se servait d'une quantité de soie de toutes les nuances qu'elle avait eu grand soin d'éplucher et de séparer dans des boîtes particulières. On n'imagine point comment elle pouvait appliquer ces brins presque imperceptibles et imiter la couleur de chair, fondre et mêler les tons les plus délicats : elle a peint de cette manière le portrait, le paysage et l'architecture.

Michel Carré, qui a vu beaucoup de ces tableaux de Mlle Rosée, parle d'un portrait qui était d'une grande ressemblance ; il assure qu'il était colorié, et que la soie était si artistement mêlée et appliquée, qu'il fallait approcher de près pour se convaincre que cette peinture n'était point faite au pinceau.

Weyermans cite de la même un petit tableau qui fut vendu 500 florins ; il ne représentait que le tronc d'un vieil arbre chargé de mousse et de petits feuillages. Au haut du tronc, une araignée avait fait son nid et formé sa toile ; le fond était un lointain et un ciel qui ne laissaient rien à désirer pour la couleur et la vérité.

Le grand-duc de Toscane acheta un de ses plus beaux ouvrages; il est encore conservé parmi les chefs-d'œuvre qui composent la collection de ce prince.

Mlle Rosée n'a jamais été mariée ; elle a vécu cinquante ans très-estimée : elle est morte en 1682.

WILLEM (GUILLAUME) SCHELLINKS.

Schellinks était déjà bon peintre lorsqu'il parcourut l'Angleterre, la France, l'Italie et la Suisse. Il étudia d'après les ouvra-

ges des grands maîtres, et il fit des observations sur les singularités de l'antiquité.

De retour dans son pays, on le reconnut à la manière de ses premiers tableaux, quoiqu'il l'eût bien perfectionnée : il ne pouvait suffire à faire assez d'ouvrages pour tous ceux qui lui en demandaient ; les plus beaux cabinets en furent ornés. M. Jonas Witsen a possédé un tableau capital de Schellinks ; il représentait l'embarquement de Charles II, roi d'Angleterre, lorsqu'il retournait à Londres : la scène est le long du rivage ; on y voyait un nombre infini de gens du peuple et plusieurs équipages attelés de chevaux de couleurs différentes. Les groupes sont placés avec jugement et il y règne beaucoup de choix dans la variété des figures : on aperçoit dans le lointain une flotte destinée à escorter le prince dans son passage.

Ce peintre très-estimé fut fort employé jusqu'à sa mort, qui arriva le 11 octobre 1678. Guillaume avait un frère appelé Daniel Schellinks, qui avait la réputation de bon peintre de paysage. Il mourut le 18 septembre 1701.

Guillaume Schellinks composait en grand maître ; son dessin est correct et plein de finesse. Tous ses tableaux sont en petit, mais d'un grand fini ; sa manière et sa couleur approchent fort de celle de Carle Du Jardin ; les fonds de ses paysages sont comme ceux de Jean Lingelbac, mais il terminait avec plus d'art que ce dernier.

NICOLAS MAAS,

Élève de Rembrandt.

Nicolas Maas, de la ville de Dort, naquit en 1632 : son premier maître était un peintre médiocre ; il le quitta pour entrer sous la conduite de Rembrandt ; ce fut avec lui qu'il tâcha de réparer le temps qu'il avait perdu chez le premier ; mais il quitta par un vil intérêt la manière de Rembrandt pour s'adonner à faire le portrait qui lui valait davantage, et il en fut d'autant plus inexcusable que ses premiers tableaux avaient été plus goûtés que ceux des meilleurs peintres en histoire, ses contemporains. Il avait montré dans

ce grand genre un pinceau flou, et une couleur vigoureuse et franche. Il est vrai que, d'un autre côté, il avait encore une singulière facilité à faire ressembler : il peignait fort vite, et son défaut était de ne pas se donner le temps de mieux faire. La cause unique de sa fortune fut l'art qu'il avait de faire ressembler et de flatter en même temps; ses tableaux sont clairs : il évitait les grandes ombres, et malgré cela, ses tableaux font un très-grand effet.

Maas fut si occupé qu'il n'eut plus le loisir de peindre l'histoire; il était livré tout entier aux portraits, et pour avoir l'occasion d'en faire un plus grand nombre, il alla demeurer à Amsterdam. Ce fut une fureur que de se faire peindre par notre artiste, mais on n'obtenait cette faveur qu'en la payant fort cher. Il ne perdit pas un instant pour profiter de ce moment favorable de mode : il connaissait le caprice des hommes; on doit lui savoir gré, avec des vues si intéressées, d'avoir toujours rendu justice à son maître, et d'avoir hautement publié que les ouvrages de Rembrandt valaient beaucoup mieux que les siens.

Une façon aisée dans le monde, sa politesse, son esprit et son enjouement augmentèrent encore le concours de ceux qui se faisaient peindre; il se fit ainsi en peu de temps une réputation et une fortune considérable. L'envie lui prit alors d'aller voir les grands artistes d'Anvers. Ce petit voyage, qui lui servait de délassement, lui fut encore profitable : à la vue des ouvrages de Rubens, de van Dyck, etc., il se fortifia dans la partie du coloris. Un jour, en visitant Jordaens, il fut introduit dans un salon rempli de tableaux qu'il eut le temps de parcourir, en attendant que le maître de la maison arrivât. Celui-ci avait remarqué, au travers d'un trou de la porte, que Maas s'attachait au plus beau. « Je me suis aperçu, dit Jordaens à Maas, que vous êtes grand connaisseur ou peintre, car vous avez resté plus long-temps à examiner certains tableaux que d'autres.—Je suis peintre de portrait, lui dit Maas.—En ce cas-là, lui répondit Jordaens, je vous plains; vous êtes donc encore un de ces martyrs de la peinture qui méritent bien notre commisération ! » Nous ne donnons cette conversation que d'après Houbraken et Weyermans. Les mêmes écrivains assurent que Maas étant un jour occupé à peindre une dame fort laide, et qui avait le visage rempli de coutures de petite-vérole, elle se leva tout d'un coup pour voir l'ébauche de sa tête qui était si frappante qu'elle en fut effrayée. Elle dit au peintre : « Quelle figure imaginez-vous là? ce ne sont pas mes traits; elle est hideuse, elle fait peur! tâchez de la changer, ou

je me retire pour ne plus revenir.» Maas connaissait trop bien son monde pour ne pas lui dire : « Vous avez raison ; je vais travailler à la ressemblance.» Il ne la regarda plus ; il n'avait plus besoin d'elle. Il inventa un joli minois, une bouche riante, de beaux yeux et un teint de lis et de rose ; il n'oublia point les contours charmans d'une belle gorge. Il pria la dame de se lever et de voir son portrait qui n'était pourtant point le sien : elle le trouva très-ressemblant ; elle le fit emporter et paya généreusement. Cette histoire de Weyermans n'est-elle pas celle de tous les siècles? Flattez, et, avec ce talent de peindre le portrait, vous êtes sûr de faire fortune. Maas en fit une considérable ; mais il fut à la fin de sa vie cruellement tourmenté de la goutte, et il en mourut au mois de décembre 1693, âgé de 61 ans.

Maas n'est connu que comme bon peintre de portrait ; on doit cependant regretter de ne pas avoir plus de ses tableaux de cabinet qu'il faisait en sortant de chez Rembrandt ; il les composait ingénieusement et les coloriait avec beaucoup de force.

M. le comte de Vence possède à Paris le seul que nous connaissons en France ; il représente une femme qui fait des reproches à son mari ; une jolie servante est au bas de l'escalier où elle écoute cette conversation vive à laquelle elle paraît prendre quelque intérêt.

JURIAAN VAN STRÉECK.

Van Stréeck naquit en 1632 : il avait un talent bien singulier pour peindre des objets inanimés, des instrumens de musique et des livres ; on voit souvent dans ses tableaux une tête de mort, une boule de savon et une lampe sépulcrale : il a marqué presque tous ses ouvrages de ces emblêmes sur la mort. La grande vérité, la bonne couleur et une belle entente du clair-obscur font rechercher ses tableaux, quoique d'ailleurs fort tristes.

OTTOMAR ELGER,

Elève de Daniel Seghers.

1633.

Elger, fils d'un médecin habile, naquit à Gothembourg, le 18 septembre 1633 selon Houbraken, et en 1632 selon Weyermans. Toutes les vues du père d'Ottomar étaient de faire de son fils un savant : il avait remarqué en lui beaucoup de sagacité. Il lui fit apprendre les langues sous les plus célèbres professeurs. On s'aperçut bientôt que ses progrès dans toutes les autres instructions qu'on lui proposait se ralentissaient à mesure que son goût se développait pour la peinture : il dessinait jusque dans ses classes. Les châtimens même ne l'en corrigèrent point, malgré l'opiniâtreté de sa mère à ne point se relâcher sur cet artiste.

Un hasard heureux tira notre jeune homme de cette gêne. Un jour, un pauvre demanda à parler en particulier au médecin ; ce mendiant lui exposa son extrême misère en différentes langues. La femme du médecin, présente à cette conversation, dit à son mari : « Puisqu'il se trouve des savans aussi indigens que des peintres, il m'est indifférent quel état prendra mon fils ; il faut le laisser se satisfaire. »

Cette aventure a enrichi la peinture d'un artiste habile et de beaux tableaux. Elger fut placé à Anvers dans l'école de Daniel Seghers, frère jésuite ; il y apprit à bien peindre des fleurs et des fruits : il égala son maître. Il fut appelé à la cour de Berlin, où l'on fit grand cas de son talent. L'électeur Frédéric-Guillaume l'honora de la qualité de son peintre. Ce prince s'amusait tant de la conversation et des réparties vives d'Elger, qu'il lui faisait de fréquentes visites. Cette vie agréable, mêlée de considération et d'aisance, ne cessa qu'à sa mort ; on ne sait en quelle année.

Elger fut un très-bon peintre dans ce genre, et ses ouvrages sont aussi recherchés que ceux de son maître ; la plupart sont en Allemagne, où on les conserve avec le plus grand soin.

CHARLES-EMMANUEL BISET.

Biset prit naissance dans Malines, en 1633 : on ne sait qui a été son maître. Encore jeune, il eut de la réputation ; ses ouvrages plurent en France; il alla à Paris; il fut occupé à peindre pour la cour et pour quelques seigneurs : il aima mieux cependant retourner dans sa patrie que de rester dans un royaume où l'estime qu'on avait pour son talent lui était un garant assez sûr d'une grande fortune. Le comte de Montery, gouverneur des Pays-Bas, le nomma son peintre. Peu de temps après, il fut s'établir à Anvers, où il se maria, et où il fut directeur de l'académie en 1674.

Ses tableaux furent recherchés, et ce peintre aurait amassé un bien honnête, s'il n'était point tombé dans une crapule qui est l'écueil de bien des talens. Weyermans raconte mille traits qui font peu d'honneur à Biset : il était paresseux à l'excès et son inconduite le fit mourir misérable à Breda. Il avait épousé sa servante en secondes noces; il eut de sa première femme un fils appelé Jean-Baptiste Biset, qui fut aussi peintre.

Les tableaux d'Emmanuel, dont il s'agit, représentent des bals, des assemblées galantes, des jeux, des toilettes et des concerts ; ses compositions sont abondantes et spirituelles, mais souvent trop libres : son dessin est assez correct, son pinceau flou, sa touche fine et sa couleur assez bonne, quoique cependant un peu grise.

Le tableau le plus considérable de Biset est à Anvers, dans la salle de la confrérie des arbalétriers ; il y a représenté la célèbre histoire de Guillaume-Tell, qui fut forcé d'abattre d'un coup de flèche une pomme posée sur la tête de son fils. Les doyens et les principaux officiers de cette compagnie y sont représentés ; le fond est une belle architecture peinte par Herderbergh ; le paysage est d'Emelraet.

N. SPIERINGS.

Spierings, paysagiste habile, était ami et contemporain de Biset : il a travaillé à Paris, à Lyon et en Italie. Louis XIV fit pein-

dre plusieurs tableaux par Spierings. Ce peintre avait une belle manière de composer ses paysages ; ses arbres sont bien dessinés, ses formes choisies, sa touche légère et sa couleur est naturelle ; il enrichissait ses devans de plantes qu'il peignait d'après nature; il donnait beaucoup d'effet à tous ses ouvrages.

Spierings avait une facilité surprenante à copier la manière des autres peintres, surtout de Salvator Roose, de Roetaert, etc. Il a trompé les connaisseurs plus d'une fois par ses imitations. On ne sait rien de plus de sa vie ; on ignore où il mourut.

On voit un beau paysage de Spierings dans l'église des Carmes d'Anvers. La figure unique de ce tableau représente Elie à qui un corbeau apporte un pain : cette figure est peinte par Eyckens le père ; le reste est de Spierings.

JEAN DE BAAN,

Elève de Jacques de Backer.

La ville d'Harlem est la patrie de Jean de Baan ; il naquit le 20 février 1633. La mort de son père et de sa mère, qu'il perdit n'ayant encore que trois ans, le mit sous la tutelle du peintre Piemans qui était son oncle, et qui l'instruisait dans l'art de la peinture. Il avait remarqué que c'était l'inclination dominante de son neveu : il voyait sans cesse entre ses mains *la Vie des Peintres* de Carle van Mander. De Baan eut le malheur de perdre cet oncle; mais alors âgé de 13 ans, il était plus en état de chercher et de trouver un autre maître. Il fut à Amsterdam pour travailler sous Jacques de Backer, peintre de portrait ; il y resta jusqu'à ce qu'il fût capable de faire seul des ouvrages qui pussent lui donner quelque nom dans le monde. Agé de 18 ans, il quitta Backer, et le voilà libre de choisir la manière de peindre qui lui plairait davantage. Celle de van Dyck était fort estimée, celle de Rembrandt avait ses partisans. Les ouvrages de van Dyck le séduisirent ; ils étaient plus agréables, plus approchans de la nature ordinaire et plus du goût général, et surtout de notre élève.

Sur des traces si distinguées, de Baan marchait à grands pas vers la fortune qui lui a été favorable, lorsque, en 1660, un amateur l'engagea d'aller avec lui à La Haye ; il l'y suivit et y fut très-bien reçu. Il commença par peindre les grands de cette cour, et entre autres le comte d'Horn, le prince de Tarente, etc. On vanta, on porta ses portraits partout ; on les trouva si beaux en Angleterre, que le roi le fit passer à sa cour, où il peignit la reine et plusieurs seigneurs. Houbraken assure que le peintre Lely eut de l'ombrage de ses succès et qu'il fut fort aise d'apprendre que de Baan était retourné à La Haye. Aussitôt après son retour en Hollande, il fit le portrait de la duchesse de Cel et celui du grand-duc de Toscane ; il fit présent de son portrait au grand-duc, qui lui donna en échange 100 ducats, et plaça celui du peintre parmi les artistes célèbres dans sa galerie.

Lorsque Louis XIV eut fait la conquête d'une partie de la Hollande, ce grand roi fit demander de Baan pour l'aller peindre à Utrecht ; il lui fit avoir les passe-ports nécessaires pour y aller en liberté. De Baan fut très-sensible à la demande de ce prince, mais il lui représenta les suites funestes que pourrait avoir cette démarche dans l'esprit de ses compatriotes. Ce refus ne diminua rien de l'estime du roi pour de Baan ; il loua sa prudence et le choisit quelque temps après pour conseil, lorsqu'il donna ordre à son ambassadeur, M. d'Avaux, d'acheter des tableaux des meilleurs peintres hollandais.

De Baan peignit plusieurs fois l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, et ce prince lui envoya une patente datée du 23 juillet 1676, par laquelle il l'instituait son premier peintre, et le nommait surintendant et directeur de l'académie de Prusse, avec une pension de 6,000 florins. Il eut encore le courage de refuser ces honneurs et ces bienfaits à la sollicitation de sa femme qui aimait la tranquillité et qui craignait les cabales de la cour. Il proposa Jean van Swéel, son neveu, le plus habile de ses élèves, qui fut reçu à cette dignité avec une pension de 2,000 florins, sa table payée et un cheval entretenu aux dépens du prince.

Le prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, se fit peindre avec la princesse son épouse. De Baan a peint cent fois ce prince en différens temps, ainsi que le duc d'Yorck dans son passage en Hollande. On ne finirait pas si l'on voulait citer le nombre des portraits qu'a faits de Baan ; peu d'artistes ont eu l'honneur de peindre tant de personnages illustres. Il gagna beaucoup de bien ;

il tenait table ouverte chez lui pour ses amis et surtout pour ses confrères. Il était estimable pour sa conduite et rempli d'érudition; une grande mémoire et de la vivacité, une conversation pleine d'agrément et de saillies, l'ont fait rechercher par les premiers de son siècle.

Cette félicité fut troublée par des envieux de son mérite et de son bonheur, qui essayèrent de noircir sa réputation; mais ses mœurs pures, ses talens brillans confondirent ces ingrats : ne pouvant avoir de prise sur son honneur, ils attentèrent à ses jours, et il aurait succombé sans la protection de la Providence qui veille pour les honnêtes gens.

Houbraken dit que de Baan fut demandé à la cour de Frise pour y peindre les portraits du prince et de la princesse. Le premier peintre de la cour (que l'on ne nomme pas) vit avec chagrin arriver cet artiste célèbre : il chercha à lui tendre quelques piéges, mais il ne put y réussir, en sorte qu'il feignit dès-lors d'être son ami intime; c'est la ressource des fourbes adroits. Il trompa aisément de Baan, qui ne s'était pas aperçu de ses complots ou qui savait les pardonner. A peine de Baan fut-il retourné à La Haye que le faux ami de Frise s'y rendit incognito : il y épia la marche de notre peintre, et un soir qu'il sortait, il allait le percer, lorsque le chien de de Baan, qui le suivait partout, aboya et sauva son maître. L'inconnu s'évada, mais le lendemain il alla voir de Baan qui le reçut avec beaucoup d'amitié, lui montra ses ouvrages : dans l'instant qu'il eut le dos tourné pour remettre quelques tableaux, l'assassin tira de dessous son manteau un poignard dont il l'allait frapper, quand M. Bruninks, son ami intime, entra et fit un cri. De Baan s'étant retourné, vit encore son cher ami, le peintre de la cour de Frise, le bras élevé et armé d'un poignard contre lui. L'assassin prit la fuite et l'on n'a jamais depuis entendu parler de lui. De Baan, quelque temps après, échappa encore une fois des mains de ceux qui en voulaient à sa vie : il y perdit le doigt du milieu de sa main droite.

En 1692, ses envieux n'ayant pu lui arracher la vie, tâchèrent de lui ôter sa réputation : ils publièrent que de Baan avait perdu la vue; cette nouvelle passa chez les étrangers et lui aurait fait grand tort, comme on se le proposait, si le prince d'Anspach-Brandebourg, qui s'en informa, et qui sut la fausseté de ce bruit, n'eût voulu lui-même achever de le détruire. Il avait déjà été peint par de Baan, il se fit peindre encore une fois, et rendit par ce fait

authentique la vue et la continuation de son commerce au peintre hollandais.

De Baan avait une famille nombreuse ; il avait six enfans : il fut affligé de ce côté-là ; il perdit son fils Jacques de Baan, à l'âge de 27 ans; il était aussi peintre et donnait les plus grandes espérances. De Baan, après avoir vécu avec distinction et avec une fortune honnête, mourut à La Haye en 1702, regretté des grands, des connaisseurs et des honnêtes gens.

Ce peintre est dans son genre un des bons qu'ait produit la Hollande : il est inférieur à van Dyck et à Lely, mais il a eu la gloire, comme presque tous les grands hommes, d'avoir été persécuté. Il y a peu de cours qui n'aient quelques portraits de lui ; voici les principaux connus en Hollande.

A Amsterdam, un grand tableau représentant les portraits des administrateurs de la maison de force : on le voit placé dans une des grandes salles.

A Leyden, dans la salle du corps des marchands drapiers, les portraits de quatre des principaux d'entre eux ; il est peint en 1675.

Dans les nouvelles buttes à La Haye, il peignit les bourguemestres, les échevins et les secrétaires dans un même tableau : on le lui paya 1,000 ducatons.

On voit du même, à Horn, un tableau représentant les directeurs de la compagnie des Indes, et un autre où il a représenté des officiers subalternes.

Le chef-d'œuvre de sa main est le portrait du prince Maurice de Nassau-Ziegen ; ce prince vint à l'atelier du peintre autant de fois qu'il le voulait ; il prenait autant de plaisir à contribuer à la gloire de celui qui le faisait qu'à la perfection de son portrait. Le prince, avant de mourir, fit présent de ce tableau à son auteur, qui depuis ne voulut jamais le vendre, quelques instances et quelques offres qu'on lui en fit. Sa fille présenta ce beau tableau au roi de Prusse, peu de temps après la mort de son père, et elle en reçut 400 risdales.

WILLEM (Guillaume) VANDE VELDE,

Elève de Vlieger.

Guillaume vande Velde, qui a excellé à peindre des marines, naquit à Amsterdam en 1633; il était fils de Guillaume vande Velde qui s'était fait aussi une grande réputation à dessiner des marines : il donna les principes du dessin à son fils, et lorsqu'il passa à la cour d'Angleterre, il confia, avant son départ, ce fils aux leçons du sieur de Vlieger, peintre dans le même genre et très-estimé. Le maître vit bientôt son élève en état de se passer de lui. Quelques marines que le jeune vande Velde envoya à son père l'étonnèrent : il les fit voir à la cour de Londres. Le roi Jacques II en fut si content, qu'il fit venir ce jeune artiste à sa cour, et il lui donna, pour l'encourager, une pension considérable. Vande Velde, arrivé en Angleterre, n'eut pas besoin de perdre du temps à se faire connaître; son père l'avait annoncé et ses ouvrages l'avaient fait désirer. Il travailla successivement pour les rois Charles II et Jacques II. Les actions les plus mémorables que fit sur la mer la flotte de cette nation furent représentées, et les tableaux placés dans les maisons royales; il a fait aussi quelques tableaux pour les amateurs, et il fut dès-lors regardé comme un des plus grands peintres de marines connus jusqu'à lui. Sa fortune devint très-considérable : il avait travaillé sans relâche et fait payer ses ouvrages fort cher. Il mourut à Londres, le 6 avril 1707.

Les Anglais, non contens de posséder l'artiste et la plupart de ses plus beaux tableaux, firent acheter à grand prix ceux qui se trouvaient en Hollande et ailleurs; ils devinrent si rares, qu'ils coûtèrent, dans l'espace d'un an, le double de ce qu'on les avait achetés. On estime en ce peintre le transparent de sa couleur, qui est dorée et vigoureuse; ses vaisseaux sont dessinés avec précision; ses petites figures sont touchées avec esprit. Il savait surtout représenter l'agitation des vagues et leurs brisemens; ses ciels sont clairs; ses nuages très-variés semblent passer en l'air. On trouve encore, malgré la recherche des Anglais, quelques morceaux de vande Velde qui font l'ornement des cabinets les plus curieux.

On voit à La Haye, chez M. van Slingelandt, receveur général de la Hollande, une belle marine avec un grand nombre de vaisseaux. Chez M. Lormier, deux marines. Chez M. Half-Wassenaar, une marine. Chez M. Verschuring, deux tableaux de la mer en son calme.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, une mer calme, une autre orageuse, et une vue de la mer à l'embouchure du Rhin.

Chez M. Braamkamp, à Amsterdam, la vue de Mourdyck, et trois autres marines. Chez M. Lubbeling, trois marines; dans l'une est représentée une flotte nombreuse, l'autre est l'approche de la terre, où l'on voit beaucoup de figures.

Et chez M. Bisschop, à Rotterdam, une flotte en mer et deux marines où la mer est calme.

FRÉDÉRIC MOUCHERON,

Élève d'Asselin.

Moucheron, né à Embden en 1633, marqua la plus vive inclination pour la peinture : il ne trouva heureusement nul obstacle du côté de sa famille; au contraire, elle lui procura tous les moyens de s'avancer. Il fut placé chez Asselin : cet habile paysagiste lui montra le dessin et la peinture, et pour abréger la route de l'instruction, il lui parla raison et le traita dès-lors comme un bon peintre déjà formé. Asselin entretenait ses élèves du goût de la nation française, du nombre d'habiles gens qu'elle produisait, et de l'agrément qu'il avait eu pendant le séjour qu'il avait fait à Paris et à Lyon.

Moucheron se sentit la plus grande envie d'aller dans un pays dont son maître lui avait fait de si grands éloges. Il partit pour Paris, où il eut le bon esprit de ne point se laisser emporter par les plaisirs que présente à chaque pas cette grande ville ; le sien consistait dans l'étude de la nature. Il dessinait, il peignait dans les environs, des arbres, des plantes, des fabriques et quelquefois des vues entières. Son application fut récompensée ; ses paysages

furent recherchés et sa manière plut aux connaisseurs : Helmbréker s'était chargé de faire pour lui les figures et les animaux. Moucheron resta plusieurs années en France ; il s'y perfectionna dans son art en fréquentant les artistes, en voyant les tableaux, et surtout en étudiant la nature. Le désir de revoir son pays l'emporta cependant sur les agrémens de la France, et Amsterdam eut la préférence sur Paris : Moucheron s'y établit et vit acheter ses ouvrages un assez bon prix. Adrien vande Velde lui rendit en Hollande le même office qu'Helmbréker lui avait rendu à Paris : des figures et des animaux bien dessinés et bien peints augmentèrent l'agrément des tableaux de notre paysagiste.

Il mourut à Amsterdam en 1686, âgé de 53 ans.

Le mérite personnel des ouvrages de ce peintre consiste dans un bon ton de couleur, dans des arbres dessinés avec liberté et d'une belle forme ; son feuillé est facilement touché, ses ciels et ses lointains sont vaporeux et très-variés : un cours d'eau divise assez communément ses différens plans. Il donnait beaucoup de force au devant de ses tableaux. Sans être au rang des premiers paysagistes flamands, Moucheron a obtenu de voir placer ses ouvrages dans les cabinets les plus distingués de Hollande et de Flandre.

ANTOINE-FRANÇOIS VANDER MEULEN,

Élève de Pierre Snayers.

1634.

Vander Meulen a fait autant d'honneur à la peinture qu'à la ville de Bruxelles, où il naquit en 1634. Ses parens, riches et pleins de goût, se prêtèrent à faire valoir ses grands talens; ils confièrent son instruction à Pierre Snayers, peintre estimé de batailles. Les progrès de vander Meulen furent si rapides que ses premiers essais passèrent pour d'assez bons tableaux. Il peignait comme son

maître des paysages et des batailles, et il l'égalait avant que de sortir de son école. Ses dispositions naturelles et une étude assidue fortifièrent sa manière, et on lui remarque dès ses commencemens cette touche facile et légère qui caractérise ses ouvrages.

Quelques tableaux de vander Meulen, portés en France, furent la cause de sa fortune. M. Colbert lui commanda quelques ouvrages que Le Brun jugea dignes d'entrer dans la collection de ce ministre; il lui conseilla même d'attirer le peintre flamand à Paris. M. Colbert, qui n'avait d'autres vues que la gloire du roi, charmé d'avoir trouvé un artiste capable de transmettre à la postérité les actions mémorables de ce grand prince, fit faire des offres à vander Meulen qui le déterminèrent à quitter Bruxelles. A son arrivée, il fut logé aux Gobelins, et on lui assigna une pension de 2,000 livres, indépendamment du prix de ses ouvrages. Il eut depuis l'honneur de suivre S. M. dans toutes ses campagnes, de recevoir d'elle-même chaque jour ses ordres, et fut défrayé partout.

Jamais peintre, depuis les siècles d'Alexandre et de César, n'eut plus d'occasions de se distinguer. La victoire qui vola partout au-devant du monarque donnait si rapidement à vander Meulen de nouveaux sujets à traiter, qu'il avait à peine le temps de les observer et de respirer. Il dessinait assidûment et avec la plus grande exactitude les campemens, les attaques, les batailles, les marches de l'armée et les vues différentes des lieux où les troupes du roi s'étaient signalées; les villes inverties, leurs siéges et leurs prises. On sait avec quelle rapidité tout fut soumis à Louis XIV. Notre artiste n'a eu à faire, pour s'immortaliser, qu'à laisser à la postérité des copies fidèles des victoires du roi.

Vander Meulen composa ses tableaux d'après ces études si exactes et faites sur les lieux mêmes : il était étroitement lié avec Le Brun qui, de son côté, travaillait à embellir les palais de Versailles, du Louvre, etc. Tous deux pleins du désir de mériter les bontés d'un si grand maître, cherchèrent à se surpasser et le cherchèrent de bonne foi. Ils ne se cachèrent rien de leur art, et cette noble émulation, fondée sur le mérite, les unit tellement, que Le Brun donna sa nièce en mariage à vander Meulen devenu veuf. Sa fortune, déjà très-assurée par les seuls ouvrages qu'il faisait pour le roi, ne pouvait qu'augmenter par la nouvelle faveur que lui donnait ce second mariage. Il eut cependant quelques sujets de chagrin qui balancèrent les honneurs et les richesses dont il jouissait. Les écrivains hollandais, Houbraken et Weyermans, attri-

buent ses peines à l'inconduite de sa dernière femme. Quoi qu'il en soit, il mourut à Paris en 1690, âgé de 56 ans, et fut inhumé dans l'église de Saint-Hippolyte, sa paroisse; il laissa trois enfans, deux filles et un garçon qui embrassa l'état ecclésiastique.

Vander Meulen avait un frère appelé Pierre vander Meulen, qui a eu de la réputation dans la sculpture; il passa avec sa femme en Angleterre, en 1670, où Pierre van Bloemen et Largillière le suivirent.

On peut regarder vander Meulen comme un imitateur exact de la nature; sa couleur est excellente, son paysage, ses lointains et ses ciels, tout est clair et suave, rien n'y est outré. Quoique ses figures soient habillées selon la mode du temps, il les disposa si bien au profit de la peinture, il les groupa si heureusement, que ses tableaux font toujours un très-grand effet; son dessin est correct et sa touche spirituelle. Il avait l'art de répandre ses lumières si à propos et de leur opposer si avantageusement ses ombres, qu'on est surpris des prestiges de cette magie dans quelques-uns de ses tableaux, et surtout dans ceux dont les plans uniformes avaient besoin de cet artifice. Comme la plupart des ouvrages de cet artiste sont gravés, nous ne nous étendrons pas davantage sur sa manière qui est connue. Voici une liste des plus considérables de ses tableaux.

On voit au château de Marly vingt-neuf tableaux peints sur toile: les prises de Luxembourg, de Dinan, de Douay, de Lille, de Valenciennes, de Maestricht, de Tournay, de la citadelle de Cambray, d'Oudenarde, de Dôle, de Courtray, de Naerden, de Leuve, de Charleroy, de Salins, de Joux, d'Ypres, de Condé et de Besançon; une autre vue de Luxembourg; le roi passant sur le Pont-Neuf; l'entrée de la reine dans Arras; les vues des châteaux de Fontainebleau, de Vincennes, de Saint-Germain, de Versailles; trois batailles; les quatre conquêtes qui sont peintes sur les murs du grand escalier de Versailles représentent les prises de Valenciennes, de Cambray, de Saint-Omer, et la bataille de Mont-Cassel. Les conquêtes du roi sont dans les trois réfectoires des Invalides.

On voyait du même, à Paris, chez M. de la Bouexière, un beau paysage; Louis XIV y est dans un carrosse suivi d'un nombre considérable des principaux de la cour.

Chez M. de la Live de Jully, Louis XIV dans son carrosse; plusieurs seigneurs accompagnent ce prince.

Chez M. Lempereur, une bataille sur le passage d'une rivière.

Chez M. de Julienne, une embuscade dans une forêt où Louis XIV commande en personne.

Chez M. d'Argenville, maître des comptes, Monsieur, frère unique du roi, allant au siége de Saint-Omer.

A Bruxelles, chez le prince Charles de Lorraine, cinq batailles du bon temps de vander Meulen.

BERNARD SCHENDEL.

On sait si peu de la vie de ce peintre, né à Harlem, qu'il ne sera cité que pour avoir vu un de ses tableaux en Hollande; il représente une fête bachique bien dessinée et bien coloriée. On vante beaucoup les ouvrages de cet artiste qui a formé de bons élèves.

CORNILLE KICK.

1635.

Kick aurait fait une grande fortune par son pinceau, s'il n'avait eu malheureusement une indolence plus forte encore que son talent. Il répondait à ses amis, qui souvent la lui reprochaient, qu'il croyait qu'il n'y avait qu'une femme et un ménage qui pussent le rendre plus vigilant. Il se maria et n'en fut pas moins paresseux. Il naquit à Amsterdam en 1655; Houbraken prétend que son père était peintre, Weyermans assure qu'il était sculpteur. Quoi qu'il en soit, on ne sait qui lui apprit à peindre; mais il commença par une grande réputation dans le portrait; ses ouvrages sont du plus beau fini. La jalousie qu'il eut de la perfection des tableaux de fleurs de Dehéem lui fit essayer ce même genre, et il y réussit. Il abandonna le portrait, et ses tableaux de fleurs eurent tant de vogue et furent vendus si chers, qu'ils le mirent à portée de trouver

un très-bon parti ; il épousa la fille de M. Spaaroog, homme considérable et revêtu d'une charge honorable au mont-de-piété. Entre autres biens, Kick en eut en dot un très-beau jardin qu'une recherche curieuse de fleurs rendait pour lui un fonds inépuisable de richesses, s'il avait su en tirer parti ; mais sa paresse l'empêcha d'en profiter. Plein de génie, il passa presque sa vie à ne rien faire ; il lui était plus agréable d'admirer la nature que de l'imiter; il erra de maison en maison, de ville en ville, et revint enfin à Amsterdam, où il mourut sans qu'on sache en quelle année.

Il peignit admirablement les fleurs, et surtout les tulipes et les hyacinthes. Son peu d'amour pour le travail, qui lui fut si nuisible pendant sa vie, a rendu ses ouvrages très-rares et très-chers après sa mort.

Sa manière est facile, sa couleur fraîche, son pinceau flou, qualités requises pour ce genre de peinture. Il est singulier qu'avec un fonds incorrigible de paresse il eût une patience inconcevable à bien terminer. Ses ouvrages sont estimés et recherchés dans toute la Hollande, mais à peine sont-ils connus en France.

CORNILLE BRIZÉ ET N. BLEKERS.

Vondel, poète hollandais très-connu, a célébré dans ses vers Brizé et Blekers ; le premier eut un talent supérieur à représenter des objets inanimés, tels que des bas-reliefs, des instrumens de musique, etc. Le morceau le plus surprenant de ce peintre dans ce genre, est un amas de registres, de liasses de papiers en forme de trophées que l'on voit dans un hôtel-de-ville en Hollande ; il semble que l'air en fasse remuer et tourner les feuillets, tant la nature est bien saisie. Il ne réussit pas moins bien à peindre des cuirasses, des piques, des carquois, des boucliers, etc. Il faut que ses tableaux rendent bien parfaitement ce qu'ils représentent, pusqu'ils sont très-recherchés, malgré la petitesse des sujets, tant la nature est précieuse lorsqu'elle est imitée.

Blekers, natif d'Harlem, est connu pour un bon peintre d'histoire. On trouve dans ses ouvrages du feu, du génie et une grande

correction de dessin. Vondel a fait des vers sur la Danaé de Blekers, peinte pour M. van Halteren. Son plus beau tableau était le triomphe de Vénus; il le fit pour le prince d'Orange. On ne sait rien de plus de cet artiste estimé.

FRANÇOIS POST,

Élève de son père Jean Post.

François Post, issu d'une famille d'artistes, naquit à Harlem de Jean Post, peintre sur verre; il commença sous son père : on ne connaît pas le maître qui le perfectionna. Il avait un frère architecte du prince Maurice qui le fit connaître. Quelques tableaux procurèrent au peintre une pension de la part du prince qui, même peu de temps après, l'admit à sa suite dans son voyage aux Indes, en 1647. François Post y resta plusieurs années avec son protecteur; il y avait dessiné les vues les plus singulières de cette contrée, et à son retour, il en fit des tableaux qui furent placés dans la maison de Ryksdorp, près de Wassenaar. Un de ses principaux dont parle Houbraken ornait la maison d'Houslaardyk, et rien n'est plus agréable que ses paysages. Un choix heureux de situations, un emploi savant des arbres, des plantes et des terrasses de ces lieux sauvages et inconnus; une grande variété, une bonne couleur, une légèreté admirable dans la touche, firent la réputation et la fortune de François Post. Il mourut à Harlem le 17 février 1680. Il est surprenant que le génie de nos peintres se borne à l'Europe que leur pinceau semble avoir épuisée. La peinture devrait à son tour étendre ses conquêtes aux deux Indes et prendre possession d'une nature si différente de la nôtre; il ne devrait être permis qu'à la religion et aux arts de faire des conquêtes.

JACQUES RUISDAAL.

Ruisdaal naquit à Harlem; son père, qui était ébéniste, voulut placer son fils dans un état plus élevé. Ruisdaal fit assez de progrès dans les écoles latines; il étudia la médecine et la chirurgie. Si nous en croyons Houbraken, Ruisdaal s'était déjà distingué par plusieurs opérations brillantes et heureuses avant que de commencer la peinture, où il a acquis un nom qui n'est point équivoque. Il est certain qu'il y a des tableaux de lui qu'il a faits à l'âge de douze ans qui surprendront tous les artistes. Les ouvrages de Berghem, compatriote de Ruisdaal, lui plurent beaucoup, il semblait même qu'il y avait quelque rapport entre leur génie; il fut le chercher à Amsterdam, et lui fit part de l'extrême envie qu'il avait de peindre. On ne dit pas que Berghem fut son maître, mais on assure qu'ils devinrent étroitement liés d'amitié; c'en est assez pour nous faire croire que cette union intime a contribué à l'avancement de Ruisdaal. Un soupçon devient certitude quand, en examinant ses ouvrages, on reconnait la touche et la couleur de celui qui a été son guide. Ruisdaal dessina d'après nature des vues qu'il a placées dans ses tableaux; il peignait d'après eux-mêmes des arbres, des plantes et des cieux : c'est une attention et une étude sans lesquelles il n'y a jamais de grands succès. Ses tableaux furent achetés cher et placés parmi ceux des peintres les plus renommés. Ruisdaal et Berghem, toujours liés d'amitié, ne copièrent que les environs d'Amsterdam, et n'ont jamais sorti de leur pays, malgré certains écrivains qui les ont promenés à Rome. Mais pour ceux qui s'en tiennent au paysage, dira-t-on que les voyages sont assez inutiles, qu'il y a partout des terrasses, des plantes, des arbres, des eaux et des montagnes : il faut cependant convenir que la différence des ciels, pour leur touche, les situations différentes, des sites plus riches par de belles fabriques, et surtout par les ruines des palais, des amphithéâtres et des anciens monumens, enrichissent l'imagination du peintre et ses tableaux, de façon qu'à talent égal on distinguera toujours celui qui a vu beaucoup de choses et de grandes, de celui qui n'a regardé que son canton.

Ruisdaal a mérité, outre le nom de bon peintre, celui de fils

estimable : il eut le plus grand soin de son père pendant sa vieillesse ; ce fut peut-être le motif qui l'empêcha de se marier. Cet habile artiste a vécu trop peu pour ses talens et pour sa vertu ; il alla demeurer à Harlem, où il mourut peu de temps après, le 16 novembre 1681.

Nous ne ferons que citer Salomon Ruisdaal, frère aîné de Jacques de près de vingt ans. Salomon était un froid imitateur de van Goyen et de Schoeft ; ses paysages ne seront jamais comparés à ceux de son frère, si ce n'est par des demi-connaisseurs qui n'achètent que des noms ; celui-ci possédait une composition ressemblant au marbre ; elle l'égalait en dureté et était propre à recevoir le poli : il est mort avant son cadet, en 1670.

Jacques Ruisdaal peignait le paysage et des marines ; il savait imiter la nature, mais il ajoutait à la vérité un grand éclat par des oppositions de lumières bien contrastées ; sa couleur est chaude et dorée, la touche de son pinceau est fine et décidée, représentant et terminant bien le feuillé des arbres. Presque tous ses tableaux représentent des ports et des rivages de la mer. Il y a dans la plupart de ses paysages un canal ou quelque ruisseau : était-ce par le rapport qu'un courant d'eau avait avec son nom, qui signifie en français *chute bruyante ?* Si c'était là son idée, il fallait, pour la suivre, des cascades, des cours rapides, des torrens. Comme il ne peignait pas bien la figure, il empruntait la main des Wauwermans, de vanden Velde, etc., qui n'y gâtaient rien. Ses tableaux commencent à être connus en France, où ils sont aussi estimés qu'en Hollande. On voit de lui, dans le cabinet de M. le comte de Vence, à Paris, un tableau très-piquant ; il représente un paysage et un moulin à vent au bas duquel est un canal, etc.

Chez M. Lempereur, un rivage de la mer avec beaucoup de figures, et deux autres paysages du même.

Chez le prince de Hesse, en Hollande, un beau paysage avec figures.

A La Haye, chez M. van Slingelandt, conseiller, une chute d'eau dans un paysage.

Chez M. Lormier, un paysage dans lequel est un pont sur un canal et dans le lointain est une écluse. Chez M. Henry Verschuring, une vue d'Harlem dans le fond d'un paysage ; un paysage avec une eau courante ; quatre autres paysages dans lesquels est une chute d'eau. Chez M. van Brémen, un beau paysage.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, le dedans d'une église

avec des figures de Philippe Wouwermans ; deux autres paysages, dont l'un représente un hiver.

A Rotterdam, chez M. Bisschop, un paysage avec des figures par Adrien vanden Velde.

Et chez M. Horutner le jeune, à Rouen, un paysage avec une eau calme, un clocher et deux moulins.

FRANÇOIS MIERIS,

Élève de Gérard Dauw.

Mieris, si connu, si célèbre par sa manière de peindre, s'est immortalisé, quoique dans un petit genre ; il a surpassé par un beau fini ceux mêmes qui ont eu la noble et pénible ambition de bien terminer leurs ouvrages.

François Mieris illustra la ville de Delft par sa naissance, le 16 avril (1) 1635. Il naquit de parens riches qui lui donnèrent une bonne éducation : son père était orfèvre et lapidaire ; il destinait son fils à sa profession, mais entraîné par un penchant invincible, ce fils ne put se contenir dans les bornes où on voulait l'assujettir. On le vit bientôt couvrir les murailles de la maison de figures d'hommes et d'animaux, mais avec plus de goût que n'en ont les essais informes des enfans. On fit entendre au père que les plus grands peintres s'étaient ainsi annoncés ; il céda en apparence à cet instinct de son fils pour le dessin, mais il pensait au fond qu'en le laissant se perfectionner dans cet art, il n'en serait que plus propre à son métier. Il le plaça chez Abraham Toornevliet, peintre habile sur verre et le meilleur dessinateur du pays. Les progrès de l'élève furent si rapides, et sa vocation pour le pinceau continua d'être si décidée, que son père, enfin convaincu, le livra tout entier et sans restriction à son génie. Gérard Dauw fut choisi pour son maître ; ce fut lui qui le nomma le prince de ses élèves. On craignit ensuite de réduire à

(1) Houbraken fixe la naissance de Mieris au 16 avril, et Weyermans, qui a écrit depuis, le croit né le 10 avril 1635 ; petite et très-peu importante différence.

de petits sujets un jeune homme qu'on voyait capable des plus grands, et réellement la facilité et la fermeté de la touche s'acquièrent plutôt en traitant l'histoire. On le mit donc chez Adrien vanden Tempel, mais Mieris avait déjà choisi sa manière. Celle de Gérard Dauw était celle qu'il aimait, et la plus conforme à son génie : il rentra dans cette école, et il ne la quitta que quand il n'eut plus rien à apprendre que de la nature.

Sorti de chez son maître, à peine Mieris eut-il montré quelques-uns de ses ouvrages qu'ils furent admirés et recherchés. MM. Vredenburg, Gérard et le professeur Silvius marquèrent entre autres le plus d'empressement ; le dernier même, pour éviter toute concurrence, offrit non-seulement de prendre tous les tableaux que ferait Mieris, mais de les prendre au prix que l'on y mettrait. Cette hardiesse de la part d'un connaisseur fit ouvrir les yeux et redoubla l'émulation des acheteurs ; mais loin de donner à l'artiste cette présomption si contraire aux progrès des talens, elle redoubla en lui l'attention et les soins de mériter de plus en plus cette estime générale. Silvius d'admirateur de Mieris devint son ami ; il eut la délicatesse, pour la gloire du peintre, de ne pas vouloir posséder seul ses ouvrages, et dans la vue d'étendre sa réputation, il lui fit faire pour l'archiduc un tableau dont voici le sujet : une jolie marchande dans sa boutique développe des étoffes de soie à un homme bien mis ; on voit que, s'il les regarde, il est moins occupé de leur beauté que des grâces de celle qui les lui présente. L'archiduc, enchanté de l'ouvrage, fit payer 1,000 florins à l'artiste, lui proposa un établissement à Vienne, un prix considérable de chacun de ses tableaux, et de plus une pension de 1,000 rixdaelers. Mieris remercia le prince et s'excusa sur l'attachement qu'avait sa femme pour le pays de sa naissance.

Les Hollandais, touchés de ce sacrifice, en marquèrent plus de considération à leur compatriote et lui procurèrent toutes sortes d'agrémens. Il vécut familièrement avec les gens les plus qualifiés et les plus riches du pays, et cette société, en lui faisant honneur, lui procura aussi un débit très-avantageux de ses tableaux.

M. Cornille Poots lui fit peindre le portrait de sa femme ; Mieris y travailla long-temps, il y épuisa tout son art ; c'est peut-être le plus précieux de ses tableaux. Il entreprit pour le même un sujet très-piquant ; il représente une jeune dame évanouie, un

médecin près d'elle qui cherche à la ranimer par ses remèdes, tandis qu'une vieille femme en pleurs semble demander du secours. Mieris fut payé un ducat par heure pendant le temps qu'il y travailla, et il coûta 1,500 florins. Le grand-duc de Florence, étant pour lors en Hollande, en offrit 3,000 florins sans pouvoir l'obtenir. Ce prince honora souvent notre artiste de ses visites, et lui fit finir pour lui un tableau dont l'ébauche l'avait extrêmement frappé : c'est une femme très-jolie qui est debout et qui tient un luth ; son habit est de satin blanc ; derrière elle est un fauteuil de velours vert dans lequel est une autre dame dans un déshabillé galant qui consiste en un petit manteau de velours de couleur de pourpre, doublé d'hermine ; elle tient un verre qu'elle porte à sa bouche ; un domestique attend avec un plat d'argent pour recevoir le verre vide ; un jeune homme en manteau de velours noir est près d'une table couverte d'un beau tapis ; il s'y amuse à voir un singe qui mange des confitures qui sont sur cette table ; un rideau de soie entr'ouvert découvre au fond du tableau une galerie d'une belle architecture dans laquelle un homme et une femme s'entretiennent à l'écart.

Le grand-duc fut si content de ce tableau qu'il le paya 1,000 rixdaelers et lui en commanda plusieurs autres. Mieris lui envoya son portrait en grand ; il y tient un petit tableau qui représente un maître de clavecin qui donne leçon à une jeune personne : ce portrait fut reçu froidement et sans récompense. Mieris, peu instruit des intrigues de cour, se trouva sacrifié pour avoir refusé de peindre un courtisan avant son maître ; il soutint cette mortification avec assez de philosophie ; il n'en marqua aucune altération, et bientôt ses talens supérieurs le mirent à l'abri des brigues ; mais s'il savait se mettre au-dessus des injustices, il ne fut pas assez en garde contre un amusement dangereux.

Le plaisir que Mieris prenait à entendre Jean Stéen (bon peintre, conteur plaisant, mais crapuleux) manqua de le perdre. Il aimait tant à vivre avec lui, qu'il le suivait dans des débauches qu'ils poussèrent souvent à l'excès : il passait des nuits à l'écouter et à boire. Cette mauvaise habitude fit bien perdre du temps à Mieris, et peut-être abrégea ses jours ; cependant il amassa de grands biens ; et ce qu'on ne peut concevoir, sans avoir connu les contradictions dont le cœur humain est capable, c'est que Mieris, débauché lui-même, ne pouvait souffrir ce vice dans les autres. Il retira son fils de chez Lairesse, grand peintre d'histoire, qu'il crut

capable de lui donner un si mauvais exemple. Jean Stéen fut à ses yeux, si sévères d'ailleurs, le seul privilégié : on ne peut expliquer cette bizarrerie qu'en disant que Mieris avait plus d'amitié pour Stéen que de goût pour son vice.

Je ne puis m'empêcher de mettre ici une aventure que ce commerce occasiona ; elle est maussade, mais elle n'est pas hors de place, parce qu'elle donne une idée du talent et du caractère de Mieris. En quittant Jean Stéen, par une nuit fort obscure, il tomba dans un cloaque que des maçons avaient laissé ouvert ; il y aurait péri, si un savetier et sa femme qui travaillaient dans une boutique voisine ne l'eussent entendu se plaindre ; on l'en retira, on le lava, on le mit dans un lit bien chaud et on le ranima avec un coup d'eau-de-vie. Le lendemain, Mieris s'habille et sort, mais non sans bien remarquer la maison où on lui avait rendu un si grand service. Il s'enferma chez lui et travailla à un petit tableau qu'il porta un soir à ses libérateurs : « C'est, leur dit-il, de la part d'un homme que vous avez tiré une nuit du plus vilain pas où il se soit trouvé de sa vie ; s'il vous prend fantaisie de vous en défaire, portez-le à M. Poots qui vous en donnera un bon prix. » La bonne femme qui avait plus de confiance en son ancien maître le bourguemestre Jacques Maas, fut lui montrer le lendemain le tableau, et lui conta toute l'aventure ; il reconnut Mieris à son ouvrage, et assura à sa protégée qu'elle ne devait pas céder ce morceau à moins de 800 florins, et réellement on les lui compta sur-le-champ. Ce trait fait, ce me semble, honneur au talent et à la générosité de Mieris. Quel autre que lui aurait donné un tableau si précieux et qui valait une lettre de change ? peut-on avoir plus de délicatesse dans sa libéralité que de faire un présent si considérable, sans même vouloir être connu ? Mieris se corrigea, mena une vie plus rangée, mais ne survécut guère à cet accident ; il mourut le 12 mars 1681, à peine âgé de 46 ans. Il fut enterré à Leyden, dans l'église de Saint-Pierre. Ses deux fils, Jean et Guillaume, furent de grands élèves qu'il a formés ; il en sera fait mention dans la suite de cet ouvrage.

Mieris a surpassé Gérard Dauw, son maître ; il dessinait mieux et avait plus de finesse ; sa touche est très-spirituelle, sa couleur avec plus de fraîcheur est moins tourmentée, et ses tableaux ont plus de force. Comme il peignait souvent en plus petit que Gérard Dauw, ses compositions dans la même espèce sont d'une plus grande étendue ; ses plans sont plus vagues, et l'on se promène à

l'entour des objets qu'il a représentés. Il copiait, comme lui, ses modèles avec le verre concave, sans se servir de carreaux pour les dessiner.

Houbraken et Weyermans ont fait la description de plusieurs tableaux de Mieris, et entre autres une sainte Famille qui était destinée au marquis de Béthune, pour le prix de 1,500 florins; elle était à Leyden, chez M. Desoubrie. Ce tableau n'était pas fini à la mort de Mieris; Guillaume son fils y peignit l'Enfant-Jésus, ce qui fut cause que le marquis de Béthune refusa de le prendre au même prix. Les ouvrages de Mieris sont recherchés et payés très-cher; on en trouve dans les plus beaux cabinets en France, mais ils sont en plus grand nombre en Hollande. Dans la riche collection du roi de France, on en voit trois d'une grande beauté : une dame à sa toilette; un jeune homme faisant des bouteilles de savon, et un marchand de volaille et de gibier.

Chez M. le duc d'Orléans, une femme qui mange des huîtres qu'un homme lui présente; elle est habillée d'un manteau d'écarlate doublé d'hermine, et assise près d'une table couverte d'un tapis de Turquie; une Bacchanale de deux femmes nues et de deux Satyres qui jouent de la flûte; un chimiste; un enfant qui fait des bouteilles de savon, et le rôtisseur.

Chez M. le comte de Vence, le portrait de Mieris peint par lui-même en 1674.

Chez M. de Julienne, chevalier de Saint-Michel, un tableau représentant la Mélancolie auprès d'une figure de marbre, et des instrumens de musique.

Chez M. de la Bouexière, un tableau où Mieris est dans son atelier assis devant son chevalet peignant le portrait d'une dame (c'est sa femme) qui se tient debout, habillée en satin blanc.

Chez M. de Gaignat, un fumeur et une femme avec un perroquet.

Chez M. le marquis de Voyer, une femme à sa toilette, près d'elle est un Maure.

Chez l'électeur Palatin, une femme qui caresse un chien; une femme évanouie; près d'elle est une vieille et deux jeunes filles qui paraissent inquiètes, tandis qu'un médecin examine l'urine de la malade; un officier tenant une pipe; la fuite en Égypte; un villageois hollandais qui fume et qui tient une bouteille de liqueur; deux figures près d'une table sur laquelle est une barbue; le portrait de Mieris et celui de sa femme.

Chez le prince Charles, à Bruxelles, une conversation où se trouve le portrait du peintre; un autre sujet à la lueur du flambeau.

Chez le prince de Hesse, un tableau avec deux figures et deux marchandes de légumes.

A La Haye, chez M. van Slingelandt, receveur général de la Hollande, notre peintre dans son atelier; sa femme est assise près de lui, elle agace un jeune chien que la mère veut défendre; le portrait d'un professeur en botanique. Chez M. Fagel, greffier, un petit portrait; un oiseau dans sa cage. Chez M. Lormier, le portrait d'un seigneur assis, et auprès de lui un nègre et un chien; une dame à sa toilette, une négresse lui verse de l'eau avec une aiguière d'argent; une femme avec son enfant et un petit chien; Lucrèce mourante, une vieille femme consternée auprès d'elle : le reste du tableau est fort riche; une musicienne qui joue de la guitare, plusieurs figures dans le fond, éclairées par un flambeau; une Madelaine pénitente. Chez M. Benjamin d'Acosta, un homme et une femme qui boivent; son pendant est une jeune femme qui lit la gazette, un homme écoute la lecture et un domestique est dans le fond.

Chez M. Braamkamp, à Amsterdam, le portrait d'un homme et un autre d'une femme. Chez M. Lubbeling, un concert d'amateurs de musique de six figures, avec des détails assortissans : ce tableau est un des plus considérables de ce peintre.

A Middelbourg, chez M. Cauwerven, la Madelaine pénitente, et une dame qui écrit une lettre qu'un domestique attend.

JEAN VAN NES,

Élève de Mirevelt.

Jean van Nes est un des élèves distingués du célèbre Mirevelt. Quelques portraits par l'écolier faits sous les yeux du maître furent si goûtés du public qu'on les mit au-dessus de tous les portraits connus; mais dans l'âge où l'amour-propre est si écouté, van Nes se défia sagement de ces louanges excessives. Mirevelt, aussi habile dans l'art de persuader ses élèves que dans celui de les former, lui conseilla d'aller étudier la nature à Rome, à Venise, etc. « La

nature est une beauté modeste, lui disait-il, elle ne découvre ses charmes secrets qu'à ceux qui ont assez de courage et de persévérance pour la forcer de les leur montrer. » L'élève profitant des avis de son maître, voyagea en France et dans toute l'Italie, où il se distingua par la douceur de son caractère et la beauté de ses talens. Il est seulement à regretter que, capable de traiter l'histoire, il les ait bornés au portrait; il dessinait correctement, il coloriait bien et il faisait bien ressembler : la Hollande admire encore ses ouvrages.

PIERRE FRITS.

Pierre Frits, contemporain de van Nes, après avoir voyagé long-temps en Italie et dans plusieurs cours de l'Europe, revint s'établir à Delft, où il peignit avec plus de talent que de succès. Ses tableaux, quoique quelquefois composés avec assez de sagesse, sont trop souvent bizarres : cette singularité tenait de son génie plus hardi que judicieux. Il aimait à peindre des sujets extraordinaires, sans s'embarrasser s'ils plaisaient au public; aussi finit-il par le commerce de tableaux et d'estampes, où il paraît qu'il gagna beaucoup d'argent (faible ressource pour ceux qui renoncent à la gloire). Il est mort à Delft sans qu'on sache en quelle année.

THIERRY VAN DÉLEN,

Elève de François Hals.

Van Délen vivait à-peu-près vers 1635; il naquit à Eusden et fut instruit à l'école de François Hals, où il apprit à peindre; mais entraîné par son goût dominant pour l'architecture, il en étudia les plus belles parties, et pour unir ces deux talens, il se mit à peindre des églises, des édifices publics et des salons ornés de

figures. Cornille de Bie, qui connaissait particulièrement les ouvrages de cet artiste, en a fait le plus grand éloge; bien loin de le contredire, nous souhaitons que ses tableaux rares en France y deviennent communs, pour qu'on en puisse juger en connaissance de cause.

Nous ne savons rien de plus sur cet artiste, sinon qu'il se retira dans un âge mûr à Armuiden en Zélande, où il fut élu bourguemestre, et où vraisemblablement il est mort.

Voici une note sur quelques-uns de ses tableaux qui sont placés avec distinction dans les cabinets les plus recherchés.

On voit à Rouen, chez M. Ribard, ancien juge-consul, une grande église avec des figures d'un beau fini.

A La Haye, chez M. Fagel, on voit un temple d'un bon goût d'architecture.

Chez M. Braamkamp, à Amsterdam, le dedans d'une église avec figures.

Chez M. Léender de Neufville, une galerie où l'on voit une assemblée nombreuse exécutant et écoutant un concert; le portrait de Rubens et celui de sa femme.

Chez M. Bisschop, à Rotterdam, l'intérieur d'une église avec des figures; l'intérieur d'un salon où l'on voit beaucoup de personnes à table : c'est une espèce de noce; dans un autre tableau, des joueurs de cartes dans un superbe appartement.

JEAN VAN HAGEN.

Ce peintre habile a eu tort de se servir de couleurs qui n'ont pu transmettre ses tableaux jusqu'à nous. Son paysage et ses ciels sont devenus noirs : il peignait tout à la cendre bleue. Ses tableaux eurent, en sortant de sa main, l'harmonie et la douceur que l'on voit dans la nature, mais ils sont à présent durs et sombres, et peu recherchés. On a acheté, en revanche, fort cher les dessins qu'il faisait d'après les campagnes, entre Clèves et Nimègue : il les lavait sur le crayon avec plusieurs couleurs. C'est un des plus habiles dessinateurs d'après nature; la plupart et les meilleurs de ses

dessins sont ceux qu'il a faits depuis 1650 jusqu'en 1662. On sait, à n'en pas douter, qu'il est né à La Haye, mais on ignore où il est mort et en quel temps.

JEAN STÉEN,

Élève de van Goyen.

1636.

Jean Stéen naquit à Leyden en 1636; il eut pour père un brasseur de bière, homme assez sensé pour chercher à seconder la disposition et le goût qu'il remarqua dans son fils pour la peinture: il le mit d'abord chez Knuffer, peintre à Utrecht, ensuite chez Brauwer, et enfin chez van Goyen, paysagiste d'une grande réputation. L'élève, par son caractère badin et par ses saillies, plut tant à ce dernier maître, qu'il lui donna Marguerite van Goyen, sa fille, en mariage. Jean Stéen, quoiqu'avec un talent déjà assez connu par des ouvrages estimés, n'osa pourtant s'y fier pour se flatter d'en pouvoir vivre commodément : il accepta donc la proposition que lui fit son père, de l'établir dans une brasserie à Delft; le profit qu'il en eût tiré, s'il avait su prendre garde à ses affaires, suffisait pour faire aller honnêtement sa maison, et il aurait pu trouver le temps de s'amuser à peindre et de faire de nouvelles études et de plus grands progrès dans un art pour lequel il paraissait né; mais l'aisance que lui offraient ces avantages fut cause de sa perte; il en abusa et se livra à une telle crapule et à une dissipation si folle, qu'au bout de l'année même il fut ruiné. Son père le rétablit plus d'une fois sans le corriger et l'abandonna. Enfin, de brasseur Jean Stéen devint cabaretier : ce fut encore pis; il trouvait chez lui ce qu'il allait chercher par la ville; c'était lui qui buvait le plus de son vin; quand la cave était vide, il ôtait l'enseigne, il s'enfermait chez lui, peignait à force, et de quelques tableaux qu'il vendait bien, il achetait du vin qu'il buvait encore : tous les hôteliers n'ont pas cette ressource. On ne conçoit pas aisément comment un homme, le plus souvent ivre, pouvait produire d'aussi belles choses; mais au

défaut d'application, et sans presque aucune étude, son génie lui en tenait lieu; il semblait qu'il eût deviné les règles de son art; personne n'en parlait si bien et ne les mettait mieux en pratique. On ne sera pas étonné qu'avec la manière de trafiquer, presque tous les ouvrages de ce peintre fussent alors chez des marchands de vin. Jean Stéen perdit sa femme dont il lui était resté six enfans, et il épousa une veuve qui en avait deux; ce ne fut qu'un surcroît de misère dont son art aurait pu aisément le tirer, s'il avait pu se contraindre. Il mourut en 1689, âgé de 53 ans. Parmi ses enfans, on ne connaît d'autre artiste que Thierry Stéen, le plus jeune de ceux qu'il eut de sa seconde femme; ce Thierry s'est distingué dans la sculpture, et eut une pension dans une cour d'Allemagne.

La plupart des sujets des tableaux de Jean Stéen sont bien conformes à son goût dominant; ce sont des gens ivres dans des tabagies. Peu de peintres ont mieux caractérisé leurs compositions et donné plus de vie à leurs figures; on reconnaît en tout qu'il a eu la nature pour guide. Il traita aussi avec succès quelques morceaux d'histoire, où il n'a manqué ni de noblesse ni de sentiment. Les plus habiles de ses contemporains lui accordaient les plus heureuses dispositions; son dessin est correct et sa couleur est bonne. S'il s'est démenti quelquefois et s'il a peint un peu noir, on doit s'en prendre à quelques bouteilles de vin bues de trop; mais en général ses ouvrages sont marqués au coin d'un pinceau facile et d'une touche pleine d'expression.

On commence à connaître ce peintre en France.

M. le comte de Vence en possède à Paris un tableau; c'est une famille assise à la porte d'une belle maison; le fond représente la vue d'une ville de Hollande.

J'ai vu du même, chez M. de la Bouexière, une collation où plusieurs personnes à table boivent et mangent.

Chez M. de Gaignat, un homme qui présente une pipe à une femme.

Je vais parler de ceux que je connais en Hollande.

Chez le prince de Hesse, à La Haye, plusieurs personnes qui jouent à un jeu appelé les trois rois.

Chez M. le comte de Wassenaar, une femme endormie, près d'elle sont deux autres figures; une fête de village.

Chez M. van Slingelandt, receveur général de la Hollande, un médecin visite une femme malade; près d'elle sont plusieurs figures.

Chez M. van Slingelandt, bourguemestre de La Haye, David et Bethsabée.

Chez M. Lormier, des joueurs d'échecs ; une femme qui présente des œufs à son mari, et d'autres figures; une mère avec sa fille qui sont auprès d'un enfant malade dans son lit; un maître d'école entouré d'enfans; plusieurs personnes qui font battre des coqs; une assemblée de jeunes gens et de vieillards qui se réjouissent; dans un tableau, un repas où respire la joie : il y a des hommes, des femmes et des enfans; dans un autre, un médecin tâte le pouls d'une main, et de l'autre il écrit son ordonnance, où on lit : *Il ne faut point de remède, car c'est une maladie d'amour;* Moïse qui frappe le rocher, tableau bien peint dans le goût de l'antique; une collation de plusieurs personnes; Jean Stéen lui-même qui mange des huîtres : sa femme lui présente un verre de vin; un arracheur de dents entouré de beaucoup de figures; un opérateur sur un théâtre, tableau piquant et capital.

Chez M. van Héteren, un tableau représentant la saint Nicolas: ce jour les pères et mères mettent dans les souliers des enfans toutes sortes de joujoux et de confitures; trois joueurs d'échecs; une femme avec son domestique, et un jeune garçon qui donne à manger à un perroquet.

Chez M. Halfwassenaar, la mort d'Ananie et Saphira.

Chez M. Benjamin d'Acosta, un tableau représentant la vie humaine; les figures sont à la moderne.

Chez M. Verschuring, deux bons tableaux : l'un représente une maison de débauche où des filles et des hommes jouent aux cartes : leur but paraît être de voler l'argent d'un paysan ; les uns jouent et les autres montrent dans un miroir le jeu de celui qu'ils cherchent à friponner; l'autre est une assemblée où l'on joue et l'on boit.

Chez M. van Brémen, une compagnie fort gaie ; un autre tableau dont le sujet est singulier : on enlève la marque qui a été donnée à un voleur; des villageois qui dansent à la porte d'un cabaret; cinq tableaux représentant les sens ; une assemblée de la saint Nicolas: la moitié de ce tableau est peinte par Brakenbourg.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, une femme jalouse qui trouve son mari dans une guinguette ; elle est derrière un rideau où elle épie ce qu'il fait avec une servante à qui il présente un verre de vin; il y a dans la même salle plusieurs musiciens qui jouent des instrumens ; l'appartement d'une jeune femme en couches : la nourrice prépare la bouillie pour l'enfant qui est sur

les bras d'un vieillard qui s'en dit le père ; Jean Stéen s'est peint à côté, mettant par-derrière ses deux doigts au haut de la tête du bon-homme ; autre tableau où Stéen joue un rôle : il avait mené un artisan avec lui au cabaret, la femme les trouve; elle tient son mari par les cheveux et le frappe avec sa savate; un petit enfant pleure, et Jean Stéen est pâmé de rire.

Chez M. Braamkamp, à Amsterdam, la naissance de saint Jean; un maître d'école au milieu de vingt-neuf enfans; une femme sortant de son lit et chaussant ses bas ; plusieurs jeunes gens qui font cuire une espèce de galette. Chez M. Lubbeling, des joueurs de trictrac ; un paysan qui boit du vin avec sa femme, un autre lui présente une galette.

Chez M. Léers, à Rotterdam, une composition piquante ; des joueurs de trictrac ; un charlatan faisant une opération ; une assemblée de paysans, et une noce de campagne : on ramène la bru. Chez M. Bisschop, une assemblée ou kermesse de village, et le roi boit.

A Middelbourg, chez M. Gauwerven, saint Jean qui prêche dans le désert, et une marchande de légumes.

JEAN BÉELDEMAKER ET FRANÇOIS CARRÉE.

Jean Béeldemaker naquit à La Haye en 1636, et François Carrée dans la Frise, en la même année : le premier peignait des chasses au cerf et au sanglier ; ses ouvrages eurent une grande vogue. Il fit quelques tableaux de cabinet, mais plus occupé à orner des appartemens, le plus grand nombre de ses ouvrages ne peut être transporté hors de son pays, c'est pourquoi il est peu connu ailleurs. Sa facilité et un bon goût de couleur lui ont donné de la célébrité. Il a fait beaucoup d'élèves, parmi lesquels on compte ses deux fils qui paraîtront dans cet ouvrage.

On voit de lui, à Dort, une belle chasse au cerf dans le cabinet de M. vander Linden van Slingelandt ; ce tableau a beaucoup de feu et une bonne touche.

Carrée étant fort avancé dans l'étude des langues, se destinait à entrer dans une communauté religieuse, mais un goût décidé pour

la peinture le retint dans le monde : on ne connaît pas son maître. Son habileté lui acquit la place de premier peintre du prince Guillaume-Frédéric Stathouder de la Frise ; il eut le bonheur de plaire par ses ouvrages à son maître, aux artistes et au public ; moyen certain de se faire un nom et de fixer sa fortune. A la mort du prince, Carrée fit construire un catafalque magnifique sur ses dessins, et il grava à l'eau-forte ce monument de son attachement : cette estampe fait assez connaître son mérite. Il avait bien du génie, il a bien réussi à peindre des fêtes de village. Il eut deux fils, Henri et Michel Carrée, qui trouveront ici leur place à leur tour. François Carrée, après avoir perdu son protecteur, resta au service de la princesse douairière Albertine, et fut depuis s'établir à Amsterdam, où il est mort en 1669.

JEAN LE DUC,

Élève de Paul Potter.

Jean Le Duc, né à La Haye en 1636, fut élève de Paul Potter, si connu par ses excellentes productions. Le plus grand éloge qu'on puisse donner à l'écolier, c'est qu'il imita la manière de son maître à s'y méprendre : il eut et la facilité de son pinceau et la finesse de son dessin. Les tableaux et les dessins d'animaux de Le Duc sont fort recherchés ; la seule différence qu'il y eût entre eux fut dans le caractère. Potter ne quitta jamais la peinture qui le favorisait ; et Le Duc, par une ingratitude marquée, abandonna sa bienfaitrice pour prendre le parti des armes : il eut une place d'enseigne et devint capitaine ; on prétend même qu'il acquit le titre de brave, mais il ne dessina ni ne peignit plus, et c'est ce qui cause nos regrets. Il fut directeur de l'académie de peinture de La Haye, en 1671, où il avait vécu long-temps : on ne sait point l'année de sa mort.

Le Duc a gravé à l'eau-forte avec un grand succès; ses tableaux ne sont point connus à Paris ; j'en ai vu un très-beau à La Haye, chez M. van Héteren; il représente plusieurs cavaliers avec des femmes dans un corps-de-garde.

DANIEL HARING.

Van Gool, qui a écrit la vie de Daniel Haring, conjecture qu'il était né vers l'année 1636, et l'historien se fonde sur ce que, en commençant à étudier le dessin à l'académie, en 1703, Haring était fort âgé. Quoi qu'il en soit, Haring exerça la peinture à La Haye, où il fut nommé plusieurs fois directeur de l'académie. Il peignait bien le portrait en grand, et quoique inférieur à Netscher, il lui fut souvent préféré par ceux qui ne voulaient pas mettre un prix si excessif au plaisir d'avoir leur ressemblance. Il avait de la réputation autant qu'on en peut avoir quand on n'est pas le premier ; il s'en fallait bien qu'il ne fût riche. Une école de dessin très-fréquentée qu'il tenait chez lui et quelques portraits, lui formaient par an un revenu assez considérable pour vivre honnêtement avec une nombreuse famille ; il n'avait qu'à continuer et il se serait soutenu jusqu'à la fin, mais il se dérangea, et s'étant émancipé à suivre trop souvent à la chasse les comtes de Bentheim, ses élèves, il négligea son art et son école qui demandaient de l'assiduité : il mourut très-pauvre, en 1706. Ce n'est point aux artistes à vivre familièrement avec les grands, à moins qu'ils ne soient aussi artistes qu'eux.

Ses portraits sont estimés; il n'y a guère de familles considérables en Hollande où l'on n'en voie de sa main.

DANIEL MYTENS.

Mytens fait honneur au lieu de sa naissance, et il ne tint pas à la nature qu'il ne lui en fit davantage : il naquit à La Haye en 1636. On ne connaît pas son maître ; il fut à Rome encore fort jeune ; on croit qu'il y étudia avec Doudyns et vander Schuur. Admirateur éclairé, jamais rassasié des chefs-d'œuvre antiques et modernes ; attaché à son art par son goût naturel et par la société des grands artistes Carlo Maratti et de Carlo Lothi ; posses-

seur d'un grand bien dans sa patrie, maitre de se fixer à son gré, il resta long-temps dans cette grande ville; il y fit les plus grands progrès dans la peinture, mais la noble ambition de se distinguer dans son art céda bientôt à la petite vanité de briller par le luxe, la dépense et le plaisir; ce qui lui attira de la part de la bande académique, ou de ses compagnons d'étude, le nom satirique de la *Corneille bigarrée*, à cause apparemment de la recherche et de la quantité de ses habits. Après avoir demeuré plusieurs années en Italie, il revint à La Haye en 1664 ; il y fut admis avec applaudissement dans l'académie de peinture : il en fut plusieurs fois directeur, et fut nommé enseigne d'une compagnie bourgeoise. Cette petite marque de distinction de la part de ses compatriotes n'est rien auprès de l'admiration générale que dans ses commencemens lui mérita son pinceau. Il réussit et dans l'histoire et dans le portrait ; mais bientôt ce premier penchant pour le plaisir et pour la dépense, qu'on lui avait reproché dans sa jeunesse, prit le dessus, lui fit négliger son talent, et le plongea dans la débauche qui détruisit et sa fortune et sa santé. Il mourut garçon, le 19 mars 1688, âgé de 52 ans.

Sans ces défauts, Mytens aurait été un des plus grands peintres. Il avait de si heureuses dispositions que, tant qu'il les seconda dans sa jeunesse, il fit de très-belles choses : il avait de l'imagination et composait bien ; son dessin était exact et facile, son coloris très-agréable. On cite son bon temps à son retour de Rome : c'était alors un peintre distingué ; quelques années avant sa mort, ce n'était plus qu'un peintre ordinaire. Je puis justifier ce jugement par le plafond de la salle des Peintres à La Haye, qu'il ébaucha à son arrivée : il lui acquit la plus grande réputation; malheureusement il ne le termina que plusieurs années après, et il eût bien mieux valu pour sa gloire qu'il ne l'eût jamais fini. Ce n'était alors plus qu'un peintre ordinaire, parce qu'il regardait moins la peinture comme un moyen d'acquérir de la gloire que comme une ressource dans le besoin.

DAVID DE CONINCK,

Élève de Fyt.

Les écrivains flamands et hollandais n'ont fait aucune mention de ce peintre, qui ne méritait cependant pas d'être oublié; j'ai eu besoin d'avoir recours à d'autres sources pour y puiser ce que j'en vais exposer.

Il naquit à Anvers, on ne sait pas précisément en quel mois ni en quelle année : on n'est guère mieux informé des détails de sa première éducation ; on est seulement assez sûr qu'il fut admis dans l'école de Jean Fyt ; qu'il y fut assez long-temps, et qu'il y fit d'assez grands progrès sous ce maître pour lui donner de la jalousie, et réellement leurs ouvrages ont été pris les uns pour les autres et souvent achetés le même prix dans les ventes des cabinets.

Arrivé à ce point de perfection, de Coninck voyagea en France et en Allemagne, et partout fut employé par les grands seigneurs ; mais le but de tous ses voyages était l'Italie. Il vint à Rome en 1668, et y fut reçu des artistes et des amateurs comme il le méritait. Il fut invité d'entrer dans la bande académique, dont nous avons parlé plus d'une fois dans le cours de cet ouvrage, et on lui donna le nom de *Romelaer*, mot qui fait allusion aux lapins qu'il se plaisait à mettre dans tous ses tableaux.

De Coninck sentit bientôt ce que les visites et les amusemens lui faisaient perdre du temps que l'on peut mieux employer. Il s'enferma chez lui, n'en sortit plus qu'avec un ou deux tableaux qui étaient payés avant même que d'être finis. La vogue de ses ouvrages fut telle, qu'il gagna plus que les plus habiles peintres d'histoire. Il avait bien le projet de retourner dans sa patrie, mais le désir d'achever ses ouvrages commencés retarda son voyage ; on croit qu'il y mourut riche, sans doute, puisqu'il y fit toujours une assez belle figure, et d'autant plus raisonnable, qu'elle n'interrompit point un travail qui lui procura son aisance.

Les tableaux de de Coninck sont assez dans la manière de Fyt, son maître ; comme lui, il peignit des animaux vivans et morts, des fleurs et des fruits ; comme Fyt, il excella à peindre les oiseaux : sa touche est ferme et facile, sa couleur naturelle et vigoureuse. La

supériorité de Fyt sur de Coninck sera cependant toujours sentie par les fins connaisseurs. Les ouvrages du dernier sentent toujours plus la palette que ceux du premier. J'ai eu l'occasion de voir leurs ouvrages à côté les uns des autres et de les comparer, et l'avantage restait au maître sur l'élève, qui sera cependant toujours regardé comme un grand peintre.

Les deux plus beaux morceaux que je connaisse de de Coninck sont à Bruges, dans le cabinet de M. Waepenaert, conseiller au franc de Bruges; on y voit des cygnes vivans, du gibier et des poissons grands comme nature.

Un autre tableau du même mérite l'attention, dans le cabinet du prince Charles, à Bruxelles; il représente quantité d'oiseaux vivans et morts.

On voit encore de la même main, chez M. Baut, chanoine à Gand, un grand tableau d'animaux de toutes les espèces; il y a autant de profit à faire à l'examiner que de plaisir.

JEAN HAKKERT.

On croit Jean Hakkert né à Amsterdam; il était peintre de paysage. Il a voyagé en Allemagne et en Suisse; c'est dans ce pays de montagnes qu'il fit les études de ses tableaux. On le trouvait au milieu des rochers, à l'entrée des cavernes, à copier les effets de la nature, tantôt agréables, tantôt bizarres, mais toujours intéressans par leur ressemblance.

Un jour, occupé à dessiner sur une des montagnes de la Suisse, il fut aperçu par quelques ouvriers qui travaillaient dans les environs; ils furent d'abord étonnés de voir quelqu'un qui regardait toujours au même endroit et qui leur semblait écrire sur du papier; ils s'approchent, mais n'y ayant aperçu au lieu de lettres qu'un griffonnage de crayon, ils ne doutèrent plus que ce ne fussent des caractères et des signes magiques; ils l'accablèrent d'injures sans qu'il pût en deviner la raison. Il céda cependant à leur colère, et croyant qu'elle venait de ce qu'il était trop près d'eux, il fut se placer plus loin; ils l'observèrent, à peine eut-il repris son crayon et son papier, et fut-il assis, que la même troupe l'ayant encore aperçu, l'investit et

le saisit. Il eut beau vouloir leur faire entendre raison et se justifier, on ne l'écouta pas, et il fut conduit à la ville au milieu d'une foule qui augmenta toujours. Arrivés chez le premier juge, ils dénoncèrent un magicien qu'ils avaient trouvé faisant des sortiléges contre eux et leur pays, dans les montagnes. Le magistrat reconnut le peintre, il apaisa le peuple, et leur ayant appris qu'un dessin n'était qu'une imitation plus agréable que dangereuse, il les renvoya et donna au prétendu sorcier la liberté de sa personne, et d'aller dessiner où bon lui semblerait.

De retour en Hollande, il peignait de très-beaux et très-singuliers paysages d'après ses dessins. Il fut étroitement lié avec Adrien vanden Velde qui peignit les figures dans la plupart des tableaux d'Hakkert. Cette association de talens a rendu les ouvrages d'Hakkert plus précieux. Il est mort en Hollande, on ne sait en quelle année ; ses tableaux ne sont pas connus en France ; on les estime dans son pays, où ils sont la plupart.

JEAN WEYERMAN.

On n'est pas bien sûr si Weyerman n'était pas de la famille de Campo Weyerman, peintre et auteur de trois volumes de la vie des peintres hollandais : tous deux étaient instruits, bons artistes, et ont eu à-peu-près les mêmes défauts.

J. Weyerman avait sans doute fait le voyage de Rome, puisqu'il fut nommé par la bande académique *Compaviva*. Il paraît qu'il avait eu une excellente éducation. On prétend qu'il entendait très-bien sept langues ; il avait le don de conter agréablement et le talent dangereux de rire aux dépens de ceux qui prenaient plaisir à l'entendre. Il peignait bien des fruits et des fleurs ; c'est ce que nous tenons d'Houbraken. Je n'ai jamais rien vu de lui et n'ai pu savoir où il est mort, ni en quel temps.

PIERRE GYZEN,

Elève de Breughel de Vlour.

Pierre Gyzen, natif d'Anvers, fut élève de Jean Breughel. On ne dit rien de sa vie, on ne fait que louer son talent : il aurait égalé son maître, s'il avait pu mêler davantage ses couleurs qui sont trop crues ; le beau vert, le beau rouge, le beau jaune dominent dans ses tableaux; au lieu de donner de l'éclat à ses ouvrages, ses couleurs tranchantes en ôtent tout l'accord. Sans l'harmonie, qu'est-ce que c'est que la peinture? Les petits paysages de Gysen sont finis comme ceux de Breughel; les figures sont touchées avec esprit et sans sécheresse. Nous avons de lui quelques tableaux assez dans le goût de Zast-Léven, et qui sont autant recherchés. Nous ne pouvons marquer avec certitude l'année de sa mort.

Les ouvrages de ce peintre ne sont pas bien connus en France; on les trouve plus communément en Hollande ; en voici un petit nombre : il y a dans le cabinet du prince de Hesse un joli paysage entièrement dans la manière de Breughel; à La Haye, chez M. d'Acosta, un paysage très-fin avec des figures; chez M. Verschuring, un paysage : on y voit une chasse, beaucoup de figures, du gibier mort et vivant; chez M. van Brémen, un paysage où il a représenté une rivière rapide.

DROST, VAN TERLÉE, POORTER, GELLIG ET SPALTHOF.

Ces cinq artistes ont vécu dans le même temps. Drost avait appris à peindre dans l'école de Rembrandt; un assez long séjour à Rome lui avait donné un meilleur goût de dessin que n'avait son maître. Houbraken a vu un tableau de Drost; il représentait saint Jean prêchant dans le désert. Cet écrivain assure que le coloris et

le dessin étaient dignes d'un grand maître. Je n'ai vu aucun de ses ouvrages.

Van Terlée, selon le même Houbraken, peignait bien l'histoire ; un Enlèvement d'Europe a fait l'admiration de notre écrivain.

Poorter, aussi peintre d'histoire, a mérité ce nom du même historien; il en connaissait un tableau qui représentait la reine de Saba.

Spalthof peignait l'histoire et d'autres sujets. Il a fait le voyage de Rome trois fois; ses tableaux y furent recherchés; il ne traitait presque d'autres sujets que des places publiques de Rome, des marchés de Flandre, où il introduisait beaucoup de figures bien dessinées et bien peintes.

MELCHIOR HONDEKOETER,

Élève de son père.

Melchior Hondekoeter, issu d'une famille noble, naquit à Utrecht en 1636; il est fils et élève de Gisbrecht Hondekoeter, et petit-fils de Gilles Vinkembooms et de Savery.

Le jeune Hondekoeter étudia sous son père jusqu'à l'âge de 17 ans; il apprit de lui à peindre toutes sortes d'oiseaux, et particulièrement des poules, des coqs, etc. La mort de son père, qui arriva en 1653, le laissa entièrement à lui-même ; il eut recours à la nature et aux avis de J.-B. Weenixs, son oncle. Il surpassa bientôt son père. Melchior joignit à ce talent une qualité encore bien plus essentielle, une sagesse exemplaire et une étude approfondie et méditée de sa religion. Il prononça dans l'église de Saint-Jean un sermon si pieux, si savant et si éloquent, qu'on tâcha de le déterminer à quitter la peinture pour se faire ministre.

Qui le croirait? cette vie réglée se changea depuis en une crapule abominable : il eut le malheur d'épouser une méchante femme dont les sœurs ne valaient guère mieux. Il employa d'abord la douceur pour les ramener et toute sa raison pour leur résister, mais il ne put vaincre leur humeur insociable ; et ne trouvant d'autre asile

contre leur fureur que le cabaret, et d'autre consolation que dans la débauche, il s'y livra tout entier ; le plus sobre et le plus sage de tous les hommes, en devint, par la persécution de sa femme, le plus intempérant et le plus déréglé.

Conservant, au milieu de sa débauche, un fonds de piété, ses remords et ses excès abrégèrent ses jours, et terminèrent bientôt une malheureuse vie à Utrecht, en 1695.

Presque tous les tableaux de ce peintre sont d'oiseaux la plupart vivans; personne n'avait jusqu'à lui mieux peint des poules, des coqs, des paons, etc. Il avait accoutumé un coq à se tenir près de son chevalet aussi long-temps et de telle façon qu'il le voulait. Cet animal obéissait au moindre mouvement de l'appuie-main, et était si au fait de cet exercice, qu'il aurait demeuré dans la même attitude des heures entières sans se déranger. Hondekoeter avait une touche particulière pour imiter les plumes et une fort bonne couleur; il ornait de plus ses fonds de paysages bien finis et dont l'harmonie augmentait l'éclat des sujets qui faisaient la principale partie de son tableau.

On en voit un de ce maître, à Paris, dans le cabinet de M. Blondel de Gagny ; il représente deux perdrix mortes.

M. Léers, à Rotterdam, a de lui plusieurs coqs qui se battent, et M. Bisschop, des oiseaux de rivière dans un beau paysage.

JEAN VAN NECK,

Élève de Jacques de Bakker.

Jean van Neck, fils d'un médecin, naquit à Nardem et eut pour maître dans la peinture Jacques de Bakker; il apprit d'abord à bien copier les ouvrages de Bakker, et il a fini par s'approprier sa manière, au point qu'il balance les suffrages. Ses commencemens annoncèrent des dispositions heureuses et furent des marques d'un génie élevé.

Il peignit des tableaux d'histoire. Houbraken fait l'éloge d'une belle composition de van Neck; elle représente, dit cet historien,

Siméon dans le Temple, tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras. Ce tableau, très-bien peint et très-bien dessiné, est à Amsterdam dans l'église romaine de la nation française. Il a peint aussi avec un grand succès des nymphes et autres figures d'un très-beau coloris. Il est mort à Amsterdam en 1714.

HEYMAN DULLAERT,

Élève de Rembrandt.

Dullaert annonça son talent dès sa plus tendre jeunesse; il barbouillait de figures les murailles de sa maison. Son père, marchand de tableaux, voyait avec plaisir l'instinct de son fils se développer insensiblement pour l'art qui faisait sa fortune; aussi se hâta-t-il de le placer chez Rembrandt. Il fit tant de progrès sous ce maître que le génie de l'un passa dans l'autre. En effet, il ne s'est jamais écarté de la manière dont Rembrandt coloriait et disposait ses tableaux.

De même, Houbraken et Weyerman nous assurent qu'ils y ont été trompés. Le dernier cite un petit tableau représentant un ermite à genoux, qui était si bien dans la manière de Rembrandt, qu'il aurait passé pour être de ce maître, si l'on n'y avait trouvé le nom de l'élève écrit dessus. Dans une vente publique à Amsterdam, on vendit un tableau de Dullaert pour être de Rembrandt; il représentait Mars en cuirasse. Ceci suffit pour indiquer la manière et le mérite de notre artiste. Il avait de l'esprit, et il joignait à une connaissance profonde de la musique le don brillant d'une belle voix. Né à Rotterdam en 1636; il mourut le 6 mai 1684.

JEAN VANDER HEYDEN.

1637.

Vander Heyden, né en 1637, à Gorcum, n'eut pour maître qu'un peintre sur verre peu ou point connu; aussi eut-il tant de disposition pour la peinture, qu'il parvint seul, avec très-peu de secours, à un très-haut degré de perfection.

La nature, qui seule l'avait fait bon peintre, fut aussi toujours son unique objet; il semblait qu'elle ne l'inspirait que pour elle-même; c'était avec qu'elle qu'il s'instruisait, qu'il parvenait à la copier, ou plutôt c'était par lui qu'elle se reproduisait.

Vander Heyden commença par dessiner très-exactement des châteaux anciens et modernes, des églises, des palais, etc. Il porta ses études sur la toile ou le panneau, et eut toujours l'attention de les terminer d'après nature, mais avec tant de précision, qu'on compterait presque les briques, les pierres et les plus petits détails. Ses tableaux furent regardés comme des prodiges de patience; on les acheta un grand prix; ce fut pour lors qu'il peignit des sujets plus considérables, tels que l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, qu'il représenta de différens côtés; la bourse de la même ville; le bureau du poids public; l'église neuve; la bourse de Londres; son mont Calvaire est une vue de Cologne, etc. La plupart des vues furent ornées d'un nombre de figures par Adrien vanden Velde, qui augmentent de prix les tableaux de vander Heyden. Il se plaisait encore, pour se délasser, à peindre et à représenter des sujets inanimés. Il avait la même patience à finir les plus petits détails; les auteurs citent comme surprenant un tableau dans ce genre: on y voit une bible entr'ouverte qui n'a que quatre ou cinq pouces de hauteur, et dans laquelle on lit exactement le texte comme s'il était imprimé.

Cet habile artiste ne borna point ses recherches à la seule perfection de son art; il avait en vue de s'immortaliser, et il y parvint en perfectionnant les pompes à incendies. Il ne fut pas l'inventeur de ces pompes, comme l'avancent les écrivains hollandais, mais il augmenta leur produit, leurs forces et en diminua les frottemens; il les rendit même plus commodes à transporter. Les magistrats

d'Amsterdam n'eurent pas plutôt reconnu les effets de ces pompes, qu'ils gratifièrent l'auteur d'une pension avec le titre de directeur des pompes à incendies. Il fit depuis moins de tableaux ; mais ceux qu'il a faits après sont aussi finis. Quoiqu'on ait lieu de regretter que le temps qu'il était obligé d'employer aux fonctions de sa charge nous ait privé de quantité de beaux tableaux, que vraisemblablement nous aurions de plus, on en est dédommagé par la perfection qu'il a donnée à ces machines utiles ; car enfin, l'utile l'emportera toujours, aux yeux de la raison, sur l'agréable, et le nécessaire sur le beau. Après avoir mérité de la considération et des citoyens et des amateurs de la peinture, il mourut à Amsterdam le 28 septembre 1712, âgé de 75 ans.

Ce qu'il y a de plus surprenant dans les ouvrages de vander Heyden, c'est le détail minutieux des matériaux et de tant de petites parties distinctement aperçues. Sans nuire à l'accord du tout ensemble et sans être peiné ou sec, sa touche est précise et pourtant pâteuse. Un travail, en apparence servile, devient aux yeux facile et précieux. Il poussait l'exactitude jusqu'à la diminution des briques des murailles, suivant les règles de la perspective ; des tons gris et roussâtres, mêlés ensemble, produisent des masses tantôt vigoureuses, tantôt vaporeuses et toujours dorées. L'intelligence de la couleur du clair-obscur est observée dans ce qu'il a peint. J'ai vu des tableaux de lui où il n'y avait pour tout qu'une petite maison, et on ne se lassait point d'examiner par quelle magie il avait fait valoir un fond de paysage dont le plan uniforme n'avait nul intérêt; c'était un local exact, auquel on n'aurait pu rien ajouter ; ce n'était qu'un chemin ou quelque objet aussi peu frappant, et sous son pinceau la représentation n'en est point froide : il a si bien su répandre la lumière et opposer en même temps les ombres, que ses oppositions font le même effet que s'il y avait plusieurs plans ; une prairie a différentes couleurs dans la nature, mais il faut un grand talent pour les rendre et lui ôter cette verdeur monotone qui choque dans une imitation médiocre.

Vander Heyden dessinait bien ; il mettait beaucoup de temps à faire des études qu'il finissait la plupart autant que ses tableaux. Voici les plus connus.

A Paris, chez M. le comte de Vence, on voit au bout d'un canal une jolie maison, et des figures par A. vanden Velde.

Chez M. le comte de Choiseul, une vue de la ville de Clèves, et des figures et des animaux par A. vanden Velde.

Chez M. de Julienne, un tableau agréable; c'est un village près duquel passe une rivière sur laquelle est un pont.

Chez M. de la Bouexière, la vue d'une rue d'une ville de Hollande, et deux autres vues avec beaucoup d'architecture.

Chez M. Blondel de Gagny, trois tableaux : l'un est la vue de la ville de Delft; l'autre, l'entrée de la ville de Cologne, et le troisième, le château de Rolindal. Les figures et les animaux sont de A. Vanden Velde.

A Dusseldorf, chez l'Électeur palatin, une vue de Rome.

A Amsterdam, chez M. Jacques Bierens, la vue du Marché-Neuf et de la maison du poids public.

Chez M. Léers, à Rotterdam, une vue de plusieurs églises; et chez M. Bisschop, un paysage, et dans le fond une porte de la ville d'Amsterdam.

ABRAHAM MIGNON,

Élève de David de Héem.

Mignon naquit à Francfort d'un père qui eut le malheur de perdre tout son bien dans le commerce. Cette disgrâce priva son fils des commodités si nécessaires à ceux qui veulent étudier les arts. Il retrouva ce que la fortune lui avait ôté dans la générosité de Jacques Murel, peintre de fleurs. Celui-ci prit le jeune Mignon chez lui, quoiqu'il n'eût encore que sept ans; il lui donna des leçons et il le garda chez lui dix-sept années. Murel faisait commerce de tableaux, et dans un voyage qu'il fit en Hollande, il engagea David de Héem de se charger de Mignon; c'était le moment de lui donner un maître de ce mérite. L'assiduité et les progrès de l'elève redoublèrent les attentions et l'amitié du maître. Mignon acquit bientôt de la réputation et ses ouvrages commencèrent à être recherchés. Il ne lui fallait plus pour se perfectionner que de consulter la nature. Il la consulta depuis dans des détails qui ne sont petits qu'aux yeux du vulgaire des peintres, et ce fut la dernière et la plus grande obligation qu'il eut à de Héem que de l'avoir bien convaincu de cette excellente maxime.

Mignon, parvenu à mériter l'estime des connaisseurs, quitta son maître pour partager avec sa mère une fortune naissante qui augmenta son assiduité et son application au travail. Il s'établit à Wedzlar où sa mère demeurait, et ne la quitta qu'à sa mort. Il s'y maria et vécut estimé par son talent, et aimé pour sa douceur dans la société: il fut un des plus habiles dans son genre. Il mourut en 1679, et laissa deux filles.

Ce peintre est un de ceux qui ont le plus joui pendant leur vie de leur talent; ses ouvrages furent bien payés, et auraient augmenté de nos jours, si van Huysum n'avait pas fait voir qu'il était possible de le surpasser. Mignon coloriait avec vérité et chaleur les fruits et les plantes. Ses fleurs ont la fraîcheur de la nature; sa touche facile leur donne de la légèreté. Il faut avouer qu'il n'a pas eu les ressources dont van Huysum nous a donné l'idée. La lumière n'est pas toujours répandue avec autant d'harmonie que dans les ouvrages de ce dernier; l'accord des couleurs opposées, moins bien entendues, a diminué le mérite de quelques-uns des tableaux de Mignon, si dignes d'ailleurs d'entrer dans les meilleures collections.

On voit de lui en France, dans le cabinet du roi, deux beaux morceaux : l'un représente un bouquet de fleurs dans un bocal de verre; l'autre, plusieurs plantes différentes, des poissons et un nid d'oiseaux.

Chez M. le duc d'Orléans, un amas de fleurs sur lesquelles sont quelques insectes.

Deux chez M. de Julienne, dont l'un représente un panier avec des fruits, et l'autre un vase et des fleurs.

A Dusseldorf, chez l'Électeur palatin, une table sur laquelle sont des huitres, des limaçons, des perdrix et du pain.

Chez le prince de Hesse, deux pendans où ne sont que des fruits.

Chez M. Fagel, à La Haye, un tableau de fruits.

Chez M. Lormier, des animaux, des oiseaux, des fleurs et des plantes, et un tableau de fleurs.

Chez M. d'Acosta, un tableau où l'on voit des couleuvres et des souris qui rongent des fruits.

A Rotterdam, chez M. Bisschop, une corbeille de fruits; le fond est un paysage fort clair.

Weyerman, qui a vu beaucoup de tableaux de Mignon, nous en cite un comme le plus précieux; il était dans le cabinet de M. de la Court vander Voort, à Leyden, et portait, par distinction, le titre de tableau de Mignon au Chat; un chat de Chypre renversait

un vase rempli de fleurs qui étaient dispersées sur une table de marbre ; l'eau qui sortait du vase était si bien représentée et avec tant de vérité, qu'on craignait d'en être mouillé.

JACQUES VAN OOST,

Élève de son père.

Jacques van Oost, surnommé le Jeune, parce qu'il était fils de Jacques van Oost, dont il est parlé dans le premier volume. Van Oost le Jeune naquit peintre, et dès qu'il eut la liberté d'apprendre le dessin, il abandonna tout ce qui aurait pu l'en distraire ; il fut l'exemple de l'école, et par son ardeur à s'instruire, il redoubla celle de son père à l'avancer dans ses études. Il est rare d'avoir une si vive inclination sans talent, et avec l'un et l'autre on est sûr du progrès. Van Oost acquit donc de bonne heure de la réputation ; il désira et obtint la permission d'aller à Rome ; il prit sa route par Paris, où il demeura deux ans, et de là fut à Rome. Il copia les antiques, il étudia la manière de chaque maître, et toujours avide d'apprendre, il fit chaque jour de nouveaux progrès, parce qu'il ne perdit pas un seul jour. Après plusieurs années si bien employées, il quitta avec regret l'Italie (cet asile de tous les arts) pour revoir sa patrie. Arrivé à Bruges, chez son père, il fit quelques tableaux, et malgré l'envie que l'on eut de l'y fixer, il préféra Paris qui était pour lors, comme à présent, la première ville du monde, par le goût pour les arts, et par le grand nombre de ceux qui y excellent.

Van Oost, en passant par Lille, s'arrêta à y voir quelques amis artistes; mais ils lui donnèrent l'occasion de peindre plusieurs portraits qui eurent tant de succès, que les premiers de la ville l'engagèrent à abandonner le projet d'aller à Paris. Il n'y aurait peut-être pas renoncé, mais les ouvrages qu'on lui proposa se succédèrent au point qu'il y aurait eu de la folie de quitter le certain pour l'incertain. Il se détermina donc à rester à Lille ; il y épousa Mlle Marie Bourgeois, et il demeura quarante-un ans dans cette

ville, qu'il n'aurait pas quittée sans la mort de sa femme. Van Oost, devenu veuf, retourna à Bruges, où il mourut peu de temps après, le 29 décembre 1713, âgé de 76 ans. Il est enterré dans l'église des Jacobins. Il laissa après lui un fils qui portait son nom, mais qui n'a jamais été un grand peintre.

La manière de van Oost le Jeune approche de celle de son père; il est cependant plus pâteux et sa touche est plus franche ; il drapait de plus grande manière ; ses compositions ne sont pas abondantes, mais réfléchies ; ses figures sont correctes et expressives; son goût de dessin tient de la grande école ; sa couleur est bonne et produit de beaux effets. Comme son père, il peignait très-bien le portrait ; quelques partisans zélés ont osé comparer quelques-uns de ses tableaux de ce genre à ceux de van Dyck.

La comparaison est outrée, mais il était le meilleur de son pays dans son temps. Il n'a jamais aimé les tableaux de chevalet. On ne trouve de ses grands ouvrages que dans les églises ou dans les palais ; voici les principaux :

A Lille, dans l'église de Saint-Etienne, le martyre de sainte Barbe, tableau d'autel dans la chapelle du même nom ; on le regarde comme le plus beau de cet artiste.

Dans l'église de Saint-Sauveur, une Transfiguration au maître-autel.

La résurrection du Lazare, au grand autel de l'église de la Madelaine.

Autre Transfiguration, tableau d'autel dans le chœur de l'église de Saint-André.

Dans l'église des Carmes, six grands tableaux ; trois d'un côté représentant la vie de saint Jean *à cruce*, et les autres la vie de sainte Thérèse.

Aux Capucins, plusieurs morceaux dans leur église ; le plus beau est dans le chœur : on y voit l'Enfant-Jésus à qui on présente les instrumens de la Passion ; les autres sont de son dernier temps et marquent la faiblesse de son âge.

Une sainte Famille dans l'église de Saint-Maurice.

A Bruges, dans l'église des Récollets, à la chapelle de Sainte-Marguerite, cette sainte tenant un dragon enchaîné. Dans l'Abbaye-aux-Dunes, le portrait d'un abbé ; c'est un très-beau tableau.

MINDERHOUT.

Minderhout naquit à Anvers : on ne sait à qui il a dû son instruction et l'on ne connaît que très-peu de particularités de sa vie. Il fut admis à l'académie d'Anvers ; on y voit encore son tableau de réception : c'est une belle marine ; il est placé entre les croisées dans la salle de l'académie et sert de pendant au tableau de réception de Rubens.

On n'a pas su pourquoi ce peintre a quitté son pays natal, où l'on recherchait ses ouvrages ; il est certain qu'il alla s'établir à Bruges, où il entra dans la société des peintres en 1662. Il a fini ses jours dans la même ville, sans qu'il ait été possible de savoir en quelle année.

Minderhout se plaisait à représenter des ports de mer, des bassins remplis de vaisseaux : il a peint plusieurs fois la ville et le port d'Anvers, et plus souvent la ville et le bassin de Bruges. On juge de l'étude particulière qu'il avait faite des vaisseaux, de leurs formes, de leurs agrès, par sa manière vraie de les rendre.

Ses compositions sont abondantes, et toujours avec de grands effets et de belles oppositions. Quelquefois ses ouvrages méritent de grands éloges ; quelquefois ils sont faits avec tant de facilité et de promptitude, qu'ils ne paraissent être que des ébauches ; ses figures, dont il y a partout grand nombre, n'ont pas le même mérite ; ses ciels sont médiocres et sans légèreté. Ses ouvrages sont très-peu connus en France ; on voit cependant à Paris deux bons tableaux de ce peintre, chez M. le marquis de la Bourdonnaie, conseiller d'état et ci-devant intendant de Rouen : l'un est un port de mer du Levant, et l'autre la ville et le bassin de Bruges.

A Rouen, chez feu M. le comte de Varneville, le bassin de Bruges, sujet qu'il a souvent répété.

Dans la salle de l'académie d'Anvers, un port de mer avec beaucoup de vaisseaux : ce fut son tableau de réception.

A Malines, dans l'église des religieuses de Leliendael, une belle marine, mais retouchée par Huysmans.

A Bruges, dans l'église collégiale de Saint-Sauveur, une autre marine avec beaucoup de vaisseaux passe pour être un *ex voto;* il est dans la chapelle de Notre-Dame-de-Lorette. C'est dans cette ville qu'on trouve le plus d'ouvrages de ce maître.

Et à La Haye, chez M. Verschuuring, un port d'Italie d'une riche composition.

NICOLAS RYCKX.

On croit avec quelque apparence Nicolas Ryckx fils de Jean Ryckx, né à Bruges; son maître est inconnu. Jeune encore, il voyagea et parcourut une partie de l'Orient. Son plus grand séjour et ses études furent à Jérusalem et aux environs; il dessina les lieux les plus connus et les plus propres à entrer dans ses tableaux; il observa avec soin les caravanes et les habillemens des habitans du pays. De retour à Bruges, il fut admis dans la société des peintres, le 9 septembre 1667 : c'est tout ce qu'on a pu découvrir de la vie de ce peintre.

Quant à ses ouvrages, ils sont connus et estimés en Flandre. Il peignait avec une grande facilité; sa manière tient de celle de vander Kabel; il est cependant plus clair et plus vague; son paysage est de bon goût. Presque tous ses tableaux représentent des caravanes et des vues de la Palestine. Sa composition est abondante; les figures, les chameaux, les chevaux, etc., sont dessinés et touchés avec esprit; sa couleur est fort bonne; en général, c'est un bon peintre et dont en Flandre on fait cas avec justice.

JOSEPH WERNER,

Elève de Mathieu Merian.

Joseph Werner naquit à Berne en 1637. Son père, peintre estimé, eut la satisfaction de voir son fils montrer la plus forte inclination pour tout ce qui était art ou science; il lui donna les principes du dessin, mais sans négliger ses autres dispositions; et comme il remarquait qu'il avait un attrait décidé vers les sciences, il sut habilement en faire l'objet de ses heures de récréa-

tion. Cet aimable élève fut envoyé à Bâle, sous les professeurs distingués qui depuis long-temps rendaient célèbre cette illustre école, et au bout de deux ans, il surpassa tous ses condisciples et n'eut presque plus besoin de ses maîtres : de là, on le mit chez Mathieu Merian, le premier peintre de Francfort.

Werner, dont l'esprit solide et pénétrant ne visait jamais à moins qu'à la perfection dans ce qu'il étudiait, étonna bientôt son maître par ses questions, par ses observations fines de la nature et par ses progrès rapides dans l'art de l'imiter. Il est certain que si les grands succès dans la peinture, ainsi que dans tous les arts, peuvent être attribués à la manière dont un maître en donne des leçons, ce talent d'instruire serait presque à pure perte sans les dispositions et l'application de l'écolier. Il se formait presque seul, semblable à ces terrains naturellement fertiles qui doivent plus leur fécondité à leur propre fonds qu'à la main qui les cultive.

Merian, frappé des dispositions du jeune Werner, non-seulement lui inspira la curiosité de voyager en Italie, mais voulut lui en procurer la commodité et les moyens ; il saisit l'occasion de le présenter à M. Muller, homme riche et plein de goût, qui était prêt à partir pour Rome.

La complaisance de M. Muller, en se chargeant de ce jeune homme, qui était fort aimable, devint bientôt une estime tendre ; non-seulement il le défraya, mais il l'aida de ses conseils, et lui communiqua les connaissances et le goût qu'il avait lui-même pour son art. Aidé de ses secours, rien n'échappa à Werner de ce qui méritait son attention; il eut tout le temps et toute la commodité d'en profiter. Dans ce pays où chaque lieu, chaque instant présentent de nouveaux modèles, Werner ne fut pas un moment oisif ; il dessina, il copia avec une telle facilité et une si grande promptitude, qu'il étonna par la quantité de dessins et de tableaux qu'il fit en peu de temps. Il travailla quelques ouvrages à fresque; mais la nécessité où l'on est de les terminer très-vite, et le goût décidé qu'il avait pour le beau fini, le dégoûtèrent de cette manière de peindre. Il quitta la fresque et l'huile pour se livrer tout entier à la miniature, et par le degré où il la porta, il fut depuis aisé de connaître qu'il avait suivi, en la préférant, son inclination et son véritable talent.

S'il réussit à parfaitement traiter le portrait, il traita également bien l'histoire, et l'on sait à quel point il est difficile de conserver dans un si petit espace la dégradation des plans, la proportion des

figures, l'expression vive des passions et tout l'effet d'un grand tableau.

La recherche que firent de ces morceaux les connaisseurs et les curieux, l'estime des Italiens, furent une preuve convaincante du mérite de ses ouvrages.

La réputation de l'artiste s'étendit jusqu'à Paris, déjà le rendez-vous des arts, et l'honneur que fit à Werner le prince de l'univers qui avait le plus de goût (Louis-le-Grand) de l'appeler à sa cour, acheva sa célébrité. Il ne fallait pas moins qu'un ordre si glorieux et qu'un pays aussi renommé que la France pour dédommager Werner de la peine qu'il a eue à quitter Rome.

Arrivé à Versailles, il fit plusieurs portraits du roi et tous ceux de la cour. Ce n'était encore qu'une des preuves frappantes d'un talent qui n'est pas très-rare, celui de faire ressembler ; il le rendait supérieur par celui de parfaitement peindre. Il montra son esprit par des sujets allégoriques, bien composés, et à la louange de Louis XIV.

Entre plusieurs amis, tous savans ou grands artistes avec lesquels il s'était lié, il le fut plus intimement avec Quinault; il fit pour lui quantité de jolis tableaux dont voici quelques sujets principaux : les Muses sur le Parnasse ; des traits de la Mythologie concernant Pallas, Junon, Diane, Flore ; la mort de Didon ; Arthémise avalant les cendres de son mari ; les restes du Colisée ; les monstres que vainquit Cadmus , etc.

Infatigable dans le travail, Werner en fut souvent récompensé par la présence du roi, qui prenait plaisir à voir ses compositions ingénieuses et le soin qu'il se donnait de bien les rendre. Louis XIV voulut se l'attacher comme tant d'autres étrangers qui, attirés par les libéralités de ce grand prince, et retenus par ses bontés, contribuaient à orner la France.

Les uns prétendent que Werner céda à son amour invincible de la patrie, qui est si puissant sur la plupart des hommes, et que, pour retourner dans son pays, il refusa les avantages de l'honneur et de la fortune que lui offrait un roi magnifique, dans la cour la plus brillante ; d'autres croient que ce furent la jalousie et les intrigues de Le Brun, premier peintre du roi, qui obligèrent Werner à sortir de France. Quelque envieux que l'on suppose Le Brun, les talens de ces deux peintres étaient d'un genre si différent, qu'on ne peut guère se prêter à croire que Le Brun ait pu en concevoir de l'ombrage. Werner avait beau exceller dans ses pe-

tits ouvrages et y mettre la finesse de l'allégorie, les rendre précieux par un beau fini ; tous ces mérites approchent-ils de ce feu poétique qui fait admirer les riches et grandes compositions de Le Brun ? Il y avait entre eux l'inégalité qu'il y aura toujours entre la délicatesse de l'esprit et la sublimité du génie.

Werner alla s'établir en Allemagne; il épousa à Augsbourg, en 1667, M[lle] Suzanne Meyer. Il travailla d'abord pour l'archiduchesse de Bavière ; il fit pour cette princesse sept tableaux tirés de la vie de la Vierge, qui lui furent payés 700 ducats. Malgré la quantité prodigieuse de portraits qu'il ne put se dispenser de faire, il trouva le temps de se livrer quelquefois à son ouvrage de prédilection, à ces jolis petits tableaux d'imagination, et ils lui furent toujours payés le prix qu'il y voulut assigner.

Il ne put se défendre de céder aux instances de la cour d'Inspruck ; il y fit le portrait de l'archiduchesse, qui fut envoyé à l'empereur ; cet ouvrage lui valut récompense et honneur, une somme considérable, une médaille et une chaîne d'or.

Vers ce temps, il se remit à peindre à l'huile qu'il avait abandonné, et il réussit si parfaitement, que ce morceau mérita d'être placé dans le riche cabinet de l'électeur de Bavière qui le demanda : ce grand tableau représentait Thétis dans son char sur la mer, et l'Amour en l'air qui le précédait. Cette facilité heureuse à passer de la miniature à l'huile prouve que qui possède le fond de son art le sait mettre en œuvre de toutes les manières.

L'inquiétude d'esprit, naturelle à cet artiste, lui fit encore quitter la considération très-lucrative qu'il s'était attirée dans les cours d'Allemagne. Pour revoir sa patrie, il partit d'Augsbourg en 1682 et revint à Berne avec sa famille ; mais il eut bientôt lieu de s'en repentir ; l'indifférence et la froide réception de ses compatriotes lui firent sentir vivement la folie de son retour. Plus de loisir et de tranquillité pour se livrer à son art chéri furent son seul dédommagement. Il se présenta cependant une occasion de faire connaître ce qu'il valait, et il la saisit. Il peignit pour l'hôtel-de-ville un grand tableau où il rendit de la façon la plus ingénieuse l'union nécessaire de la Justice avec la Prudence.

Son peu d'occupation lui laissa bientôt beaucoup de temps; il n'en voulait point perdre, et il ne crut pouvoir mieux l'employer, par reconnaissance pour la peinture, que de lui former des élèves. Il établit dans sa maison une école où il rassembla des jeunes gens et des gens de goût. André Morell, antiquaire célèbre,

fut le seul des citoyens de Berne qui chercha à distraire Werner de sa mélancolie ; cet ami sentait trop qu'elle était causée par le désœuvrement et la solitude, pour ne pas saisir l'occasion qui se présenta de l'en tirer.

Frédéric III, électeur de Brandebourg et premier roi de Prusse, à la sollicitation d'Augustin Terwesten, son premier peintre, établit une académie de peinture et d'architecture, et Terwesten, parce que lui-même était surchargé d'ouvrages, en fit nommer professeur Werner. Dankelman, premier ministre de Prusse, à qui Werner avait été recommandé par le célèbre Spanheim, lui en expédia sur-le-champ la patente, sous le titre de directeur perpétuel de cette naissante école, avec une pension de quatorze cents rixdaelers.

Werner partit sur-le-champ et transporta sa famille à Berlin ; c'était en 1696. Il forma cette académie sur le plan de l'académie royale de peinture de Paris ; mais quelque temps après, quand cet établissement commençait à prospérer, la disgrâce du premier ministre occasiona celle de Werner, son protégé, dont la pension et la place de directeur furent supprimées. Les artistes du pays, jaloux qu'un étranger fût à leur tête, firent entendre au nouveau ministre, le président Kolb de Wartemberg, que Werner n'en était pas digne. Cette direction devint annuelle et alternative entre eux, et l'académie, à peine élevée, tomba bientôt : ce ne fut que lorsque Terwesten en fut uniquement chargé qu'elle acquit une consistance durable et un nouveau lustre.

Werner eut de quoi se consoler un peu de ce fâcheux événement par une augmentation de bien que lui procura une succession à Munich ; il y envoya son fils Joseph Werner la recueillir, et se retira dans sa patrie, où il mourut en 1710, âgé de 73 ans.

L'esprit changeant de Werner, l'imprudence qu'il eut de ne pouvoir se fixer dans les lieux qui lui offraient fortune et distinction, un peu de hauteur dans le caractère qui lui faisait peu ménager ses confrères, contribuèrent aux troubles et aux disgrâces de sa vie ; ce furent ses torts, mais qui n'obscurcissent point aux yeux justes son esprit et son talent : il a laissé des preuves du premier par ses compositions, et du second par la manière de les mettre en œuvre.

Ses ouvrages à l'huile sont peu nombreux. M. Fuesly, peintre habile, qui nous a donné cette vie, assure que le plus beau tableau à l'huile de Werner est à Bâle, dans la collection de M. Jean

Lucas Hoffman : il représente Adam et Ève dans le Paradis terrestre ; le dessin en est correct et la couleur très-naturelle.

La famille de Grafenriette conserve aussi plusieurs de ses ouvrages, tant à l'huile qu'en miniature ; c'est dans ce dernier genre qu'il a mérité une des premières places parmi les artistes.

THÉODORE ROOS,

Élève d'Adrien de Bie.

1638.

Théodore Roos, frère de Jean-Henri Roos, naquit à Wezel au mois de septembre 1638. Deux mois de dessin dans l'école d'Adrien de Bie lui parurent suffire pour commencer à peindre. Deux ans après, il retourna chez son père, où il rencontra son frère qui avait de la réputation ; il profita de ses avis et ils travaillèrent ensemble. Quelques portraits de leurs mains portés à la cour de Hesse y firent fortune, et le landgrave engagea les frères Roos à se rendre auprès de lui. Ils y furent employés à de grands ouvrages, et y peignirent beaucoup de portraits pendant les trois années qu'ils y demeurèrent.

Théodore fut à Manheim, lorsqu'il vit son frère, en 1657, parvenu à un établissement avantageux, il voulut essayer de voler de ses propres ailes et il y réussit. Il débuta dans cette cour par un grand tableau où il avait représenté les officiers en chef de trois régimens de la milice bourgeoise : on le voit encore dans la salle du conseil. L'Électeur palatin trouva ces portraits si ressemblans, qu'il combla d'éloges l'artiste ; il lui fit donner des présens et le choisit pour peindre le duc d'Orléans et la princesse palatine qui venaient d'être mariés ensemble. Roos se surpassa ; il fut richement récompensé, et gratifié d'une chaîne et d'une médaille d'or qui portait l'empreinte du duc et de la duchesse d'Orléans.

Les cours de Birkenfeld, de Bade, de Hanau et de Nassau chargèrent notre artiste de plusieurs ouvrages ; le duc de Wirtemberg lui commanda huit grands tableaux dont tous les sujets étaient

pris dans l'histoire. Ces beaux ouvrages lui valurent le titre de premier peintre de chaque cour.

On ne sait par quel hasard Théodore se trouva à Strasbourg lorsque les Français en firent la conquête. Cette nation qui n'a jamais fait la guerre aux arts donna des marques sensibles de son estime à notre peintre; on le traita avec distinction; il eut des sauve-gardes, et il fut exempt de logement de gens de guerre et de toute autre contribution. Les plus grands seigneurs le visitèrent; il en avait peint plusieurs, et ceux qui n'avaient pas de ses ouvrages s'empressèrent d'en obtenir. Il acquit par ses talens une grande fortune et la réputation plus flatteuse d'un artiste célèbre. On ignore le lieu et l'année de sa mort.

Ce peintre avait une manière facile et large; sa couleur est vigoureuse. S'il avait vécu quelque temps à Rome, il aurait peut-être surpassé ceux de son siècle; mais il n'était pas aussi bon dessinateur que grand coloriste; on en peut attribuer la cause au peu de temps qu'il employa au dessin. Il n'est que trop ordinaire aux jeunes artistes, et surtout ceux qui ont du génie, de s'impatienter des élémens. Éblouis par l'éclat de la peinture, l'étude pénible du dessin leur paraît minutieuse et ennuyeuse. Ses compositions sont pleines de génie. Il était fort estimé en Allemagne, où sont presque tous ses ouvrages, surtout pour les portraits qu'il faisait parfaitement ressemblans.

GUILLAUME DE HEUS,

Élève de Jean Both.

De Heus naquit à Utrecht. Il alla de bonne heure en Italie pour y étudier la peinture. Jean Both fut son maître, et ce fut lui qui lui apprit à voir la nature et à la représenter si agréablement. Son élève réussit dans sa manière; ses tableaux furent recherchés et vendus cher, ce qui le détermina à rester long-temps à Rome pour y finir le grand nombre d'ouvrages qu'il avait entrepris; il revint cependant finir ses jours à Utrecht, où il a vécu fort âgé.

Ses tableaux sont d'une très-bonne couleur; il peignait presque

toutes ses vues d'après nature, bonne et excellente méthode; aussi l'on reconnaît bien ses tableaux : ce sont des vues du Rhin ou autres, presque toujours frappantes. Il sut choisir les endroits où les oppositions se trouvaient comme placées exprès; il ornait ses paysages de jolies figures, de chasses, de fêtes ou de moissons. Ses tableaux sont plus communs en Italie que partout ailleurs. Voici les plus connus :

On voit chez l'Électeur palatin quatre jolis paysages avec figures et animaux.

Chez M. Fagel, à La Haye, un paysage représentant une vue du Rhin.

Chez M. Verschuuring, un paysage avec des chasseurs à cheval; un autre paysage près d'une chute d'eau; des bergers y conduisent leurs troupeaux.

ADRIEN VANDEN VELDE,

Élève de Jean Wynants.

1639.

Selon les auteurs hollandais, Vanden Velde composait des tableaux avant même que d'avoir eu des maîtres; il força pour ainsi dire son père à le faire peintre; car comment contrarier la vocation d'un enfant qui, malgré les menaces, a toujours le charbon à la main et barbouille de la cave au grenier les murailles d'une maison? Non-seulement cette fureur de griffonner indiquait un penchant bien décidé, mais ce qu'il y a de singulier, c'est que son acharnement à tracer les mêmes objets montrait, à n'en pas douter, le genre dans lequel il excellerait. Il dessinait déjà avec goût, et par préférence des chèvres, des moutons, des vaches, etc. Wynants en fut étonné; il le prit dans son école, bien sûr de son succès : de si rares dispositions ne sont guère trompeuses. La femme de Wynants fut encore plus hardie dans ses conjectures, et voyant tous les dessins de Vanden Velde, elle dit à son mari :

« Vous croyez avoir un écolier ; ce sera votre maître. » La suite a vérifié sa prédiction.

Wynants était un des meilleurs paysagistes de Hollande ; il joignait à ce talent une bonne foi que la crainte de former un rival n'admet guère. Il ne cacha rien de son art à son élève ; il lui révéla son grand secret ; c'était d'imiter en tout la nature : le jeune artiste en profita et ne s'en départit jamais. Il n'y eut point de jour, depuis, qu'il n'allât dans la campagne peindre ou dessiner des vues, des nuages, des arbres, des animaux, etc. Les idées les plus heureuses du plus beau génie n'ont jamais la variété, l'abondance ni la vérité de ces richesses qu'étale à nos yeux une belle situation.

Les progrès que fit Vanden Velde par cette route si abrégée et si sûre, lui faisait sentir de plus en plus les obligations qu'il avait à Wynants de la lui avoir indiquée, et le mirent bientôt à portée de s'en acquitter. Il avait remarqué avec autant d'étonnement que de peine que son maître était réduit à avoir recours à Wouwermans pour orner ses paysages de figures ; il essaya d'en faire : sa reconnaissance et son application rendirent ses tentatives si heureuses, que Wynants n'eut plus besoin de s'adresser à d'autres qu'à lui. Vanden Velde rendit ce même service à vander Heiden, à Hobbema, à Moucheron, etc.

Vanden Velde et Wynants se séparèrent également obligés l'un à l'autre ; mais on ne s'attendait pas qu'un paysagiste en sortant de l'atelier d'un peintre de même genre passerait tout de suite à des tableaux d'histoire, et peindrait pour une des églises romaine d'Amsterdam une descente de croix, tableau d'autel estimé. Il traita sans interruption et avec succès plusieurs autres sujets tirés de la Passion de Notre-Seigneur. On juge par ces compositions que, s'il s'était livré à l'histoire, il y aurait excellé comme il a fait dans le paysage. Des talens si décidés, joints à des mœurs et aux qualités aimables de la société, ne firent qu'augmenter les regrets de sa mort prématurée. On le perdit le 21 janvier 1672, à peine âgé de trente-trois ans. Nous parlerons dans la suite de cet ouvrage de Thierry van Bergen, son meilleur élève.

Le mérite des paysages de Vanden Velde consiste en une couleur excellente, en une expression vive qui rend toujours certains effets aussi frappans que singuliers, et ingénieusement saisis dans la nature. Ses ciels pétillans brillent à travers les arbres ; sa

touche est franche et termine les formes avec finesse; son feuillé est pointu et d'un grand travail.

Il règne un flou et une chaleur rare dans tous ses tableaux, et c'est peut-être dans cette partie qu'il n'a point été surpassé. Ses figures sont bien dessinées; il n'y a rien à désirer pour la correction de ses chevaux, des chèvres et des moutons; ils sont coloriés avec beaucoup de vérité; ils répandent de la gaîté, du mouvement et de la vie dans tout ce que nous avons de lui. Des ouvrages d'un si beau fini et si nombreux font juger, par le peu qu'il a vécu, de l'assiduité et de la facilité avec lesquelles il travaillait.

On voit à Paris, chez M. de Julienne, quatre paysages avec des animaux.

Chez M. le marquis de Voyer, des petites vaches et un fond de paysage.

Chez M. Blondel de Gagny, un tableau capital, paysage avec figures et des animaux, et un autre paysage avec figures.

A Dusseldorf, chez l'Électeur palatin, un paysage avec des figures et des animaux; un autre paysage: on y voit des bergers et des bergères qui mènent paître leurs troupeaux, tableau précieux et agréable.

Chez le comte de Wassenaar, à La Haye, deux jolis paysages avec des figures, des vaches et des moutons.

Chez M. van Slingelandt, conseiller à La Haye, plusieurs animaux dans un paysage.

Chez M. Fagel, un paysage; un autre de vander Heyden et de Vanden Velde.

Chez M. Lormier, huit beaux tableaux, dont un paysage avec des masures et des animaux différens; un autre paysage avec des animaux, et un jeune homme qui passe un ruisseau; un autre paysage avec des figures et des vaches couchées parmi d'autres animaux; un paysage dans lequel on voit deux figures et plusieurs animaux; une chasse; un autre paysage fort étendu, avec figures et animaux, et un autre fort clair, avec figures.

Chez M. van Héteren, une femme à cheval et un homme monté sur une bourrique; quelques autres figures conduisent des animaux dans un paysage.

Chez M. Halfwassenaar, une place de Rome dans laquelle est une foule de peuple, et des animaux de toute espèce; c'est un marché.

Chez M. d'Acosta, un beau paysage avec des figures et des animaux.

Chez M. Verschuuring, un tableau représentant un homme qui conduit avec son chien des bœufs dans un paysage fort étendu, et un autre paysage avec figures et animaux.

Chez M. van Brémen, trois tableaux avec figures et animaux; le paysage est de Wynants, son maître.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, cinq tableaux, dont les figures sont de Vanden Velde et les fonds de vander Heyden; un autre d'une femme : on y voit figures et animaux; un autre où sont des masures et un paysage (l'été), il y a beaucoup de figures; un autre est un hiver avec des figures, et un autre du même sujet.

Chez M. Léender de Neuville, Jacob qui quitte Laban, tableau capital; il y a plus de cent animaux.

Chez M. Lubbeling, des bergers qui conduisent différens animaux, et un autre paysage d'animaux.

Chez M. Bierens, deux beaux paysages avec des figures et des animaux.

A Rotterdam, chez M. Leers, trois paysages ornés de figures.

Chez M. Bisschop, trois paysages avec des figures et des animaux.

GASPARD NETSCHER

Naquit à Heydelberg en 1639; il était fils de Jean Netscher, sculpteur, qu'un enchaînement malheureux de circonstances réduisit presque continuellement à errer de ville en ville pour éviter les calamités de la guerre. Après sa mort, sa famille se trouva encore dans cette fâcheuse situation; sa veuve, obligée de quitter Heydelberg avec quatre enfans, et de se retirer dans un château fortifié, eut la douleur de voir deux de ses fils mourir de faim dans ses bras; mais cette horrible perte ne fit que redoubler sa tendresse pour ce qui lui restait d'enfans. Elle eut l'adresse et le courage de se sauver avec sa petite fille et son fils Gaspard qui n'avait que deux ans; une nuit obscure la déroba à la famine et aux yeux des ennemis dont le château était environné. Après bien des craintes et des fatigues, elle arriva à Arnheim, où elle ne trouva de secours que dans la charité de quelques personnes.

La figure aimable de notre petit Netscher toucha le médecin Tullekens qui était fort riche; l'esprit qu'il lui découvrit l'attacha si fort à cet enfant qu'il l'adopta pour son fils. Il n'en espérait pas moins que de le rendre capable un jour de le remplacer. Il lui donna les meilleurs maîtres; les progrès rapides que fit Netscher dans les élémens de la langue latine justifiaient les vues favorables que le médecin avait sur lui; mais bientôt son attachement opiniâtre au dessin, malgré les défenses réitérées qu'on lui faisait de perdre ainsi son temps, décela son génie pour cet art, et prouva qu'il était plus né pour imiter les objets que pour apprendre les langues et la médecine.

Ce penchant si différent de celui que Tullekens eût voulu lui inspirer n'altéra point les sentimens tendres qu'il avait conçus pour le jeune Netscher, plus né pour être peintre que pour être médecin; il aurait cru faire une injustice que de s'opposer à une inclination aussi décidée. Dès qu'il l'eut assez éprouvé pour s'en assurer, il le plaça chez Koster, dont un des talens principaux était de peindre des oiseaux et du gibier. Netscher fut admis dans cette école, à la recommandation d'un parent de Terburgh, bourguemestre de Deventer. La douceur et l'habileté du maître redoublèrent l'ardeur de Netscher; il surpassa bientôt ses compagnons, et bientôt Koster lui-même n'eut plus de leçons à lui donner. L'élève réussit surtout dans l'imitation des draperies, des étoffes de soie.

Au sortir de cette école, Netscher travailla quelque temps pour les marchands de tableaux; mais sentant qu'il était leur dupe, et par le peu qu'il recevait de ses ouvrages et parce que cette servitude rétrécissait son génie, il résolut de passer en Italie. Il s'embarqua dans un vaisseau qui allait à Bordeaux; il y lia connaissance avec un Liégeois nommé Godyn; sa fille lui plut, il l'épousa en 1659, et au lieu de passer les Alpes, il s'établit dans cette ville. Il y a apparence qu'il y fût resté, si les protestans, de la religion desquels il était, n'y eussent pas été inquiétés : son départ n'en fut retardé que par les couches de sa femme qui lui donna un fils. Il retourna en Hollande et fixa son séjour à La Haye; il s'y attacha d'abord à composer de petits sujets qui furent fort recherchés, mais toujours trop peu payés pour le temps qu'il y employait. Le besoin de subvenir à une famille de jour en jour plus nombreuse lui fit préférer un genre qui est plus prompt et plus lucratif; il se mit à faire le portrait, et il eut bientôt à peindre tous les ambassadeurs et les princes étrangers dont La Haye est le rendez-vous.

M. Temple, chargé alors des affaires d'Angleterre, fit à notre artiste des propositions de la part de Charles II, son maître, pour l'engager à s'établir à Londres. La mauvaise santé de Netscher, jointe peut-être à l'amour de sa patrie, les lui fit toutes refuser, et la première de ses excuses n'était que trop bonne, puisque Netscher fut réduit bientôt à garder le lit : il a même peint plusieurs portraits dans cette incommode situation.

Dès sa jeunesse, il avait été attaqué de la gravelle : sa vie réglée n'avait pu le guérir d'une maladie si cruelle ; la goutte, dont il fut fort tourmenté, acheva de l'accabler ; il mourut à La Haye, le 15 janvier 1684, âgé seulement de 45 ans. Il laissa après lui sa veuve et neuf enfans, dont deux, Théodore et Constantin, furent peintres; j'en ferai mention. Sa succession montait à près de quatre-vingt-trois mille florins. Sa veuve épousa un maître en fait d'armes qui la rendit malheureuse.

Netscher peignait dans le genre de Koster, son maître, et de Mieris. Il a fort bien traité quelques sujets de l'histoire romaine et de la fable; c'était le genre qu'il aimait le mieux; il ne s'attacha à celui du portrait que pour gagner plus de biens, encore la plupart sont historiés ou enrichis de quelques figures épisodiques qui aident à faire d'un sujet froid une composition agréable et riche. Il avait un meilleur goût de dessin que son maître et plus de génie; sa touche est moelleuse et fondue, sa couleur naturelle et dorée; il a surpassé les peintres de son pays dans l'imitation des étoffes et surtout du satin blanc ; il en a si bien rendu le luisant et les tons argentins, qu'on croit les toucher et qu'on est surpris de l'illusion. Ses figures ont un air simple, souvent de la grâce et toujours une expression naturelle ; ce qui environne l'objet principal de ses tableaux est très-fini et fait avec le plus grand soin. Il peignait très-bien les animaux, les fruits et les fleurs; il y en a dans presque tous ses tableaux. Il ne peignait guère que des figures distinguées, ce qui donna à tout ce qu'il a fait une certaine élévation; ses draperies sont jetées en plis larges. Comme la nature fut toujours son modèle, il n'a jamais l'air maniéré ; on trouve partout du goût et un beau choix. Quoique Netscher peignît ordinairement en petit, il a fait quelques portraits en grand qui ne sont pas sans mérite, mais ils sont inférieurs à ceux d'une moindre grandeur; en général ses ouvrages ont le mérite d'une grande intelligence du clair-obscur. Voici une partie de ceux que nous connaissons de ce grand maître.

On en voit deux dans la fameuse collection du roi de France; le premier est un musicien qui montre à une dame à jouer de la basse de viole; le second, un musicien qui joue du luth.

Chez M. le duc d'Orléans, le portrait de Netscher peint par lui-même; le fond du tableau est un salon en arcade; une femme qui montre à lire à une jeune fille; à côté d'elle est un petit garçon; Sara qui présente Agar à Abraham; on y voit une table couverte d'un riche tapis, avec un bassinet, une aiguière : le fond est un paysage; une jeune fille richement vêtue avec une vielle, dans un appartement, regarde un jeune garçon; derrière lui est un petit enfant : le fond est un paysage; deux enfans qui se jouent avec un oiseau dans un paysage; l'Amour à côté de Vénus sur un piédestal orné de bas-reliefs; au bas sont trois femmes à genoux : le fond est un paysage.

Chez M. l'Empereur, à Paris, une petite femme qui tricote des bas, peint en 1666.

Chez M. de Julienne, une mère qui montre à lire à ses enfans, et une petite dentelière.

Chez M. le marquis de Voyer, deux tableaux : l'un représente une femme qui tient sa montre, l'autre un enfant qui fait des bouteilles de savon.

Chez feu M. de Lassay, le portrait de Netscher par lui-même.

Chez M. Blondel de Gagny, une jeune fille qui se nettoie les dents.

Chez M. le comte de Vence, le portrait du peintre, ceux de sa femme et de ses deux filles ; et le plus beau qu'il y ait peut-être de lui en France est une Cléopâtre piquée par l'aspic ; dans le fond est une suivante en pleurs, qui cache son visage de douleur; c'est une belle et riche composition où tout est également précieux: belle tête, belles mains, étoffe de satin bien rendue, fruits et meubles, tout y est fini et d'un bel accord.

A La Haye, chez M. van Slingelandt, receveur général de la Hollande, Netscher, sa femme et une autre figure.

Chez M. Fagel, Vertumne et Pomone; un portrait de femme à l'italienne.

Chez M. Lormier, le portrait d'une princesse d'Orange, reine d'Angleterre; un seigneur qui fait voir une médaille d'or à deux dames; l'une habillée en satin blanc est assise, l'autre avec une espèce de mantelet de velours, doublé de peau, est debout; une Nymphe nue et endormie surprise par un Satyre; deux enfans faisant des bulles de savon.

Chez M. van Héteren, une femme très-jolie, habille ou coiffe deux enfans ; une servante apporte de l'eau dans une aiguière : on y voit un chat ; le fond est un bel appartement bien meublé.

Chez M. Halfwassenaar, deux portraits de femme en pied dans un petit tableau, avec un chien ; le fond est un jardin.

Chez M. d'Acosta, deux enfans qui font des bulles ne savon ; une petite couturière.

Chez M. Verschuuring, une jeune femme à sa toilette, et un enfant qui se mire dans son miroir.

Chez M. van Brémen, la femme de Netscher qui donne à téter à son fils aîné ; le portrait de Marie Stuart.

Chez M. Lubbeling, à Amsterdam, une belle femme dans son appartement bien décoré; autre tableau du même.

Chez M. Bisschop, à Rotterdam, une dame donnant à manger à un perroquet ; près d'elle est un jeune cavalier, tableau richement orné.

A Dusseldorf, chez l'Électeur palatin, un berger et une bergère dans un paysage ; deux hommes et deux femmes qui font de la musique ; une petite fille qui se joue avec un perroquet, etc.

JEAN RUDOLF WERDMULLER.

La famille de Werdmuller est très-distinguée dans les arts et dans les sciences ; beaucoup se sont illustrés dans la peinture, d'autres ont protégé les artistes. Du nombre de ces derniers est Georges Werdmuller, feld-capitaine, colonel des ingénieurs de l'Électeur palatin, colonel au service de la république de Venise ; enfin nommé général d'artillerie par ses compatriotes, chez lesquels il se fixa dans la ville de Zurich ; il en fortifia l'enceinte et inventa une machine hydraulique qui porte les eaux à 115 pieds de hauteur, depuis la rivière de Limat jusqu'au Linden-Hof. Il inventa aussi une pompe pour les incendies, qui donnait de l'eau à 80 pieds de hauteur, et plusieurs autres machines hydrauliques. Ce bon officier partageait ses études entre la peinture et les sciences ; il s'était fait construire une galerie dans laquelle il avait amassé les ouvrages des plus habiles peintres anciens et modernes. Il ne se

borna pas à acheter des tableaux, il devint le père et le protecteur des artistes; ce fut lui qui fixa long-temps, avec une bonne pension, le célèbre Jean Hakaert, paysagiste hollandais. La ville de Zurich conserve avec le plus grand soin les ouvrages de ce maître.

C'est de ce général d'artillerie et d'Anne Werdmuller (de la même famille) que naquit en 1639, dans la ville de Zurich, Jean Rudolf Werdmuller. Il fut, avec son frère aîné, confié aux meilleurs maîtres : ils convinrent tous qu'excepté le dessin, les autres exercices ne touchaient pas assez leur élève pour qu'il s'y appliquât. Son père ne balança pas un instant à cultiver son goût, et pour le mettre à profit, lui mit sous les yeux une collection de dessins et d'estampes; il lui parla souvent de la nécessité de dessiner, et fut lui-même son maître pendant trois ans; il le fit aussi essayer d'après nature. On conserve des dessins du jeune Werdmuller qu'il fit dans ce temps, et qui ne sont pas à mépriser. On confia ce jeune artiste aux instructions de Conrard Meyer, très-bon peintre, homme d'esprit et d'une grande vertu. Encore trois ans dans cette école le mirent en état de suivre la nature et son génie. Il copia dans le cabinet de son père une Suzanne de Paul Véronèse, un beau paysage, l'histoire de Circé et celle de Mercure. On aperçut tant de facilité dans ses copies, que l'on aurait plutôt soupçonné qu'il les avait composées en imitation de la manière des maîtres qu'il avait eus en vue.

Un nombre de portraits et de tableaux de fruits, beaucoup de paysages d'après nature dans lesquels il avait introduit des rochers, des chutes d'eau, des débris d'architecture; tout fut d'abord dessiné sur les lieux. Ces tableaux étaient des vues locales ou d'autres, composées avec des études dont il fit choix et qu'il sut unir ensemble. Lorsque son père fut nommé bailli de Waedenschweil, il y peignit tous les sous-baillis de ce bailliage; la vue du Vieux-Château et le sac de Zurich. Plusieurs de ces portraits se voient encore chez M. le bailli Lovater, à Zurich. Il ne négligea ni l'architecture civile ni la militaire.

L'envie de voir les Pays-Bas, les maîtres et leurs ouvrages, lui fit demander la permission d'y aller, qu'il obtint. Francfort l'arrêta pendant l'hiver auprès de Morell, bon peintre de fleurs. Après la foire de Pâques, il accompagna plusieurs négocians à leur retour à Amsterdam. L'air de ce pays était contraire à sa santé; il essuya une maladie qui lui ôta l'usage des sens pendant quelques mois; enfin, revenu à une meilleure santé, il retourna chez son père, où

il copia un beau paysage de Claude le Lorrain ; il modela en terre les bustes d'Apollon et de Pallas, Milon de Crotone en grand, et une sirène, figure destinée à une fontaine publique pour jeter l'eau en l'air. On nous assure que ces morceaux étaient d'une grande perfection. Il fit, à l'imitation de son père, une pompe pour éteindre les incendies, d'une invention simple et ingénieuse. Voilà ses délassemens ; la peinture à l'huile et en détrempe faisait son occupation capitale : tout son esprit ne se portait que vers cet art.

Ce fut en 1668 qu'il fit des efforts pour aller visiter les artistes et les arts en France. Sa maladie en Hollande donna trop d'inquiétude à sa famille ; on s'opposa à cette résolution. On craignit encore que le service militaire n'eût quelques appas pour lui, par le succès qu'il avait eu et les applaudissemens que les ingénieurs lui avaient donnés de ses projets de fortifications, etc., qui avaient été admis et approuvés. Son tempérament délicat n'était nullement propre au service, et il ne paraît pas qu'il y ait pensé. Ce refus ne fit qu'augmenter son envie ; il ne put fuir sa malheureuse destinée. Résolu de partir, sans dire adieu à personne, il voulut profiter du retour de Bernard Werdmuller, capitaine au service de France ; mais ce parent prudent ne voulut point s'y prêter ; il partit. Notre peintre monta à cheval, suivi de son domestique, résolu d'atteindre son parent dans la route. Il le suivit le lendemain, et à la veille de l'atteindre, toujours occupé de son évasion et du chagrin que cela occasionerait à ses parens, son devoir l'emporta sur tout ; il retourna sur ses pas. Accablé de sommeil vers les onze heures du soir, il descendit de cheval et le fit conduire devant lui par son domestique. A l'approche de la rivière de Sihl, qui sert à flotter des bois vers la ville, Werdmuller endormi ne pensait pas être si près de l'eau ; il vit cependant son cheval blanc un peu devant ; au lieu d'enfiler le pont, il prit à côté et se précipita dans l'eau : il appela à son secours, mais l'obscurité le fit périr. Cette nouvelle se répandit partout et affligea sa famille et tous ceux qui l'avaient connu. Son enterrement suffit pour montrer à quel point il était regretté ; les premiers de la ville et ceux des environs, de tous les états, s'empressèrent à lui rendre les derniers devoirs.

Ceux qui ne l'avaient pas connu regrettèrent dans sa ville cette mort, parce qu'à celle du père, qui arriva le 25 octobre 1678, on vit disperser son beau cabinet. La fin tragique de notre jeune peintre en 1668, à l'âge de 29 ans, nous fait voir qu'il aurait été le premier de son siècle, s'il avait vécu plus long-temps. Tous ses

ouvrages en différens genres publient son mérite : bon coloriste, bon dessinateur, il ne lui manquait qu'une carrière plus longue. Ce peintre avait encore trois frères, Jacques, Henri et Conrard, tous peintres et architectes. Le dernier s'est immortalisé par sa défense courageuse dans le fort Hutten, dont il était commandant.

DOMINIQUE NOLLET.

1640.

Nollet naquit à Bruges vers l'an 1640, et fut reçu dans la société des peintres de la même ville le 19 juin 1687. Sa réputation le fit choisir par Maximilien, duc de Bavière, pour son premier peintre, avec une forte pension. Le duc de Bavière était pour lors gouverneur des Pays-Bas; il fit rechercher dans ce pays natal de la peinture à l'huile les plus beaux tableaux qu'il pût trouver à vendre et les acheta. Nollet fut nommé, comme artiste et comme connaisseur, surintendant du cabinet des arts du prince.

Ce peintre resta toujours attaché au service de Maximilien; il le suivit même dans ses disgrâces et fut avec lui à Paris. Il retourna en Bavière lorsque l'électeur rentra dans ses états, et ne le quitta plus. Après la mort de ce prince, Nollet retourna à Paris, où il mourut, en 1736, âgé de 96 ans.

Cet artiste peignait l'histoire, le paysage et des batailles. Il paraît que ce dernier genre est celui où il a le mieux réussi; ses paysages sont très-variés, les arbres sont bien touchés et de fort bonne couleur; ses batailles, ses campemens, ses siéges de ville, ses marches d'armées sont traités avec feu et avec une grande vérité. On ne peut avoir plus de facilité, il semble de près que quelques-uns de ses tableaux ne soient qu'à moitié faits. A peine la toile ou le panneau est-il couvert de couleur, qu'à une certaine distance on est frappé de l'harmonie et de la chaleur qui règnent partout. Son dessin est correct et spirituel, sa manière approche de celle de vander Meulen; quant au mérite de l'idée et de l'exécution, il y a peu de différence entre vander Meulen et

Nollet : je donnerai cependant la palme au premier. Quoique Nollet ait demeuré long-temps à Paris, la plupart de ses ouvrages sont en Bavière, en Allemagne et en Flandre ; il est peu connu en France, on ne croit pas même qu'il y ait travaillé depuis son retour de Bavière, à cause de son grand âge.

Voici les principaux tableaux que je connais de Nollet : dans l'église paroissiale de Saint-Jacques, à Bruges, plusieurs morceaux en petit dont les sujets sont tirés du Nouveau-Testament. Tous sont encadrés dans du marbre noir et blanc. Le plus estimé de ses tableaux représente une bataille, et est si bien dans la manière de vander Meulen que l'on peut y être trompé. Dans l'église des Carmes, un tableau fort bien composé, qui représente saint Louis reçu par les religieux Carmes en débarquant à la Terre-Sainte.

ABRAHAM GENOELS,

Élève de Jacques Bakeréel.

La ville d'Anvers vit naître en 1640 Abraham Genoels : Jacques Bakeréel fut son premier maître ; il resta chez lui depuis onze ans jusqu'à l'âge de quinze. Son ambition d'abord se bornait à peindre le portrait ; mais encouragé par quelques essais, il s'appliqua au paysage : c'était ce genre auquel le destinait la nature ; il aimait surtout à orner le devant de ses tableaux de la vue d'un grand chemin, ou de quelque vue de campagne, et il traita bien ces sortes de morceaux qui, bien entendus, amusent le spectateur à qui ils donnent la curiosité d'examiner et de chercher où mènent ces chemins et où ils aboutissent. Enfin, déterminé à se consacrer uniquement au paysage, Genoels fut trouver Firelans de Bois-le-Duc, qui passait pour le plus habile de son temps dans la perspective ; il l'apprit de lui aussi bien que les mathématiques ; il le surpassa bientôt et le quitta.

Muni de bons principes, capable de réflexions justes qui rendent les études encore plus utiles, il songea à visiter les grandes écoles et à suivre les artistes célèbres pour se perfectionner.

Paris était déjà l'école du monde; les Poussin, les Le Brun, les Mignard, etc., y étaient à la tête des arts; c'était où Genoels voulait se fixer. La guerre entre l'Espagne et la France l'empêcha de partir sur-le-champ; peu après, il se rendit à Amsterdam, où il s'embarqua pour Dieppe sur une flotte marchande escortée par des vaisseaux de guerre. Il arriva enfin à Paris; il y trouva Laurent Franck, son neveu, et Francisque Milé. La même envie d'étudier et d'avancer les lia étroitement; ils ne connaissaient de plaisir que celui de se communiquer leurs réflexions et leurs découvertes. Genoels fut bientôt connu et ses ouvrages furent estimés. De Sève, peintre de l'académie, chargé de faire les modèles pour les tapisseries de M. de Louvois, se fit aider par Genoels, qui peignit le paysage de huit grands tableaux, dans lesquels il y avait des jeux d'enfans. Il travailla au Temple, où le grand-prieur lui avait donné un appartement et un atelier; il y fut visité par les principaux artistes. Il peignait des paysages pour la princesse de Condé et pour l'ambassadeur d'Angleterre; les jurés de l'académie de Saint-Luc voulurent le forcer à se faire recevoir parmi eux. Ils joignirent des menaces à ces prétendues marques d'estime, mais leur jalousie ne servit qu'à son avancement. Genoels inquiet et craignant qu'on en vînt aux effets, en porta ses plaintes à de Sève, qui en parla à Le Brun. Ce grand peintre demanda à voir des ouvrages de Genoels; il en fut si satisfait, qu'il lui conseilla de se présenter à l'académie royale, et l'invita à venir travailler aux Gobelins.

Genoels fut reçu à l'académie; c'était une distinction à laquelle il n'aurait jamais osé prétendre sans Le Brun, qui y ajouta celle de le présenter lui-même. Plusieurs académiciens employèrent le pinceau de notre paysagiste dans leurs ouvrages, et Le Brun lui fit faire les fonds de plusieurs de ses batailles d'Alexandre.

Le Brun, aussi plein d'amitié que d'estime pour Genoels, en parla si favorablement, qu'on le nomma pour aller dessiner le château de Marimont, près de Bruxelles. Il fut accompagné dans ce voyage par Huchtenburg, peintre de batailles, et par Boudewyns. S'ils partageaient la gloire de sa commission, du moins avait-il le plaisir de paraître dans sa patrie décoré du titre honorable de membre de l'académie royale de peinture de Paris, et de venir travailler pour le roi. Il dessina le château de Marimont de trois côtés, et fut à Anvers, où ses amis et les artistes le reçurent avec une grande distinction; c'était en 1669 ou 1670. Bartholet Flemaël quitta Liége pour voir son ami; il eut beau vouloir l'en-

gager à fixer sa demeure à Liége, Genoels revint à Paris et peignit d'après ses dessins le château de Marimont, pour être exécuté en tapisseries. Mais bientôt, malgré les honneurs et les conditions avantageuses qu'on lui offrait en France, l'amour de sa patrie l'emporta : il retourna à Anvers; son dessein était d'aller de là en Italie, il en fut même vivement sollicité ; mais le comte de Montereï, gouverneur des Pays-Bas, lui ordonna plusieurs tableaux pour être imités en tapisseries, et Genoels ne put le refuser. Cependant, plein de son projet et pour être plus tôt en état de faire son voyage, il employa à l'ouvrage qu'il avait entrepris plusieurs bons artistes, tels que Baptiste Monoyer, pour les fleurs; le vieux Boel et Nicasius, pour les animaux ; Boité, pour les bas-reliefs ; Furmi et trois autres pour les ornemens. Il présida à ce grand travail, qui fut terminé avec succès et qui lui fit honneur. Il fit présent à l'académie d'Anvers d'un beau tableau : ce fut son dernier et son adieu.

Le 8 septembre 1674, il partit pour Rome accompagné de Pierre Verbruggen, sculpteur habile ; de Clovet, graveur ; de Marselis Librechts, de François Moens, d'Abraham Vanden Heuvel, négociant napolitain ; de Soldanio, négociant vénitien, et d'un chanoine de Lière. Leur route fut très-agréable en aussi bonne compagnie ; il l'assure dans une de ses lettres.

Il était connu à Rome, et fut bientôt visité par les amateurs et les artistes. Le 3 janvier suivant, il fut inscrit dans la bande académique et nommé *Archimède*, parce qu'il était habile mathématicien. Il se tira bientôt de cette dissipation et de ce grand monde pour suivre son projet et son but, qui était d'étudier les grands maîtres et la nature. Il passa tous les ans trois mois à la campagne, où il a fait quantité de beaux dessins et grand nombre d'études. Il paraît qu'il était plus curieux de se perfectionner que de gagner, car il ne fit que peu d'ouvrages à Rome; ils se bornèrent à deux grands tableaux et un moindre pour le cardinal Jacomo Rospigliosi, et au portrait de cette éminence. L'ambassadeur d'Espagne, Marchese del Corpio, ne put obtenir de lui que deux tableaux.

Les plus grands trésors aux yeux de Genoels, qu'il emporta de Rome, furent les morceaux qu'il avait faits dans les campagnes, d'après nature : il les encaissa très-soigneusement avec ses dessins et les envoya par l'occasion de plusieurs moules sur l'antique, et quelques figures de marbre, etc., destinés pour la France. Ils

furent embarqués ; il en prit aussi la route par terre, le 25 avril 1682. Arrivé à Paris, il y resta jusqu'à l'arrivée de ses ballots ; ses caisses débarquées, il fit présent à M. Colbert d'un beau paysage, et d'un autre à Le Brun ; et quoi qu'on pût lui offrir pour le retenir, il retourna à Anvers où il se fixa, le 8 décembre 1682. Il y est mort fort âgé. Il aima tant son art, qu'étant hors d'état de travailler, il donna, par amusement, des leçons gratuites de perspective, de géométrie et d'architecture.

L'éloge des talens de Genoels serait suffisamment établi par le choix que Le Brun et tant d'autres maîtres célèbres firent de lui pour travailler à leurs ouvrages. Les compositions qui nous restent de lui sont d'un homme de génie : on s'aperçoit aisément, à la vérité de ce qu'il a représenté, qu'il n'a jamais rien fait que d'après nature ; il sut seulement enchérir sur les détails, lorsque le local ne lui en fournissait pas assez, industrie nécessaire aux artistes et encore plus à un paysagiste qu'à tout autre imitateur. Sa couleur est naturelle et vigoureuse, facile dans l'exécution. On découvre aisément, dans sa touche réfléchie, qu'il ne devait pas tant à ceux qui lui ont servi de modèle qu'au génie qui sait se plier quand il examine chacune des formes que présente la nature. Il n'était point maniéré ; chaque touche de son pinceau est différente, selon la diversité des objets.

Il fut bien au-dessus du médiocre dans le portrait, mais bien meilleur paysagiste. C'est par ce dernier genre qu'il est le plus considéré ; ses études sont la plupart à l'encre de la Chine, avec des touches à la plume d'une facilité étonnante ; les effets de la lumière bien entendus rendent intéressans les dessins qu'il nous a laissés ; quelques-uns ont le précieux et la finesse des plus grands maîtres.

Ses ouvrages sont communément en grand et assez connus, pour ne pas les indiquer particulièrement, et pour que ce que nous venons d'en dire ne suffise pas.

SAMUEL BOTSCHILD.

Samuel Botschild, originaire de Sangerhausen en Saxe, parvint à être nommé peintre de la cour et inspecteur de la galerie de

Dresde. Botschild aimait tant son art, qu'il établit chez lui une petite académie pour son instruction et celle de ses élèves. Il enseigna la peinture à son cousin Fehling qui l'accompagna en Italie.

Ce peintre avait le génie élevé; ses compositions sont d'un bon style et noble; les plafonds du grand jardin de Dresde sont de sa main.

PIERRE VAN SLINGELANDT,

Élève de Gérard Dow.

Pierre van Slingelandt, fils de Cornille et de Catherine Polane, naquit le 20 octobre 1640, dans la ville de Leyden : voilà tout ce qu'on peut dire de certain sur la vie de ce peintre. Il fut élève de Gérard Dow, qu'il a surpassé en patience et peut-être en mérite. Il prit si bien la manière de son maître, que l'on se méprenait à leurs ouvrages, avant même qu'il quittât son école. On l'engagea à se retirer et à travailler pour son compte. Il fut surchargé d'ouvrages sans faire beaucoup de tableaux, puisqu'il employa trois années de suite, sans discontinuer, à peindre la famille de Méerman, et qu'il fut un mois entier à faire un rabat de dentelle. Cette froideur n'annonce pas un grand génie, surtout quand on s'attache à une espèce de fini qui tient moins de l'esprit que de la patience : ses ouvrages ont tous les défauts de la gêne et de la raideur. Houbraken fait un éloge du travail singulier de deux tableaux de Slingelandt : l'un représente une jeune fille qui tient une souris par la queue et qu'un chat cherche à prendre : on distingue les poils du chat et de la souris; l'autre est un matelot qui a sur la tête un bonnet tricoté dont on compte les mailles.

Slingelandt fut admiré de son temps comme ses ouvrages le sont encore; mais il fut si long-temps à achever ses tableaux que, quoique bien payés, le gain fut toujours très-médiocre. Sa vie tranquille et sédentaire lui fit passer cinquante-un ans en ce monde sans être connu : il mourut le 7 novembre 1691.

Slingelandt borna ses vues à bien finir; il imita bien la nature, mais presque tout ce qu'il a fait est raide et sans finesse. Il composait assez bien et sa couleur est bonne; son dessin est sans

goût. Malgré ces défauts, on doit le considérer comme un peintre précieux et rare, et qu'il est difficile de surpasser. Ses ouvrages sont presque sans prix, et ne sont pas encore communs en France; voici ceux qui sont les plus connus.

Chez le duc d'Orléans, un enfant qui cherche à prendre un oiseau sur un chèvrefeuille; un laquais tient une cage ouverte derrière le jeune homme.

Dans le cabinet du prince de Hesse, on voit un enfant dans son berceau; tableau piquant. Dans un autre, une femme près d'un berceau dans lequel un enfant dort : le fond est une cuisine.

Chez M. Fagel, à La Haye, une femme qui fait de la musique.

Chez M. Lormier, une femme debout, deux hommes assis et trois enfans sur la porte qui regardent dans la rue; un jeune homme pêche un poisson.

Chez M. van Héteren, une femme qui épluche des herbes; un homme joue du violon et d'autres se réjouissent : le fond est une cuisine.

Chez M. d'Acosta, un homme qui examine sa montre.

A Dort, chez M. van Slingelandt, une dame qui donne de l'argent à sa cuisinière pour faire la dépense : on remarque dans ce tableau précieux un tapis de Turquie en bas, près d'une table; il est surprenant pour le fini.

Chez M. Braamkamp, à Amsterdam, trois figures dans une cuisine.

Chez M. Bierens, une dentelière auprès de laquelle sont deux enfans.

Et chez M. Cauwerven, à Middelbourg, un négociant dans son comptoir.

GUÉRARD DE LAIRESSE,

Élève de son père Renier de Lairesse.

Lairesse mérita d'être assez généralement nommé le Poussin de sa nation; c'est un grand éloge, mais souvent justifié par ses ouvrages. Il naquit à Liége en 1640; il était fils de Renier de Lairesse,

bon peintre, au service du prince de Liége, pour lequel il travaillait avec Bartholet. La façon d'opérer de ce dernier était plus agréable, sa couleur était plus fondue, et c'est le seul avantage qu'il eût sur Renier.

Les historiens sont assez partagés sur le premier maître de notre jeune Lairesse; les uns veulent que ce fut son père, et il y a assez d'apparence; les autres que ce fut Bertholet, et il est vraisemblable qu'il eut aussi des instructions de l'ami de son père. Ce qui est très-certain, c'est que Guérard profita des lumières de tous les deux; il avait devant lui leurs tableaux; mais animé principalement par la manière savante et agréable dont Bartholet parlait des monumens antiques, il sentit le besoin qu'il avait d'exciter et de perfectionner son génie par la lecture de l'histoire et par l'étude des médailles et des estampes. Les études de Bartholet d'après l'antique et d'après les ruines de Rome, son recueil d'estampes choisies des ouvrages du Poussin et de Pietre Teste, achevèrent de déterminer la manière de Guérard de Lairesse. Il prit ces deux grands maîtres pour modèles, et il les a toujours suivis comme ses guides; il en aurait encore plus approché, s'il avait été à Rome et s'il eût eu devant les yeux les originaux mêmes.

Peu occupé à Liége, Lairesse crut mieux faire d'aller à Utrecht; mais il y eut pour toute ressource de peindre des enseignes et des paravens. Un de ses amis, touché de sa malheureuse situation, l'engagea à faire deux morceaux; ils furent envoyés à Uylenburg, marchand de tableaux à Amsterdam, qui, frappé de la beauté de ces ouvrages, les fit voir à Jean van Pée et à Grebber qui peignaient pour lui, et les paya 100 florins. Le marchand sut de la femme qui les lui avait apportés le nom de leur auteur, et ne voulant se fier qu'à lui-même du soin d'avoir chez lui un artiste de ce mérite, il s'embarqua le même jour avec la commissionnaire pour Utrecht, y vit Lairesse, et fit si bien par ses louanges et par ses promesses, qu'il l'emmena avec lui à Amsterdam.

Dès le lendemain de son arrivée, Lairesse monta à l'atelier chez Uylenburg; on lui présenta une toile, des crayons et une palette; il resta quelque temps devant le chevalet sans parler ni remuer de sa place, et il surprit fort Uylenburg, van Pée et Grebber, quand, au lieu de se mettre à dessiner et à peindre, il tira de dessous son manteau un violon avec lequel il joua quelques airs, et ensuite saisissant le crayon et les pinceaux, il ébaucha le sujet d'un Enfant-Jésus dans la crèche; il reprit son violon et en joua de

nouveau; il cessa, reprit la palette, et en deux heures il peignit la tête de l'Enfant, de Marie, de saint Joseph et du bœuf, au premier coup et d'un si beau fini, qu'il laissa les spectateurs dans l'admiration de la facilité et de la beauté de son travail, et dans l'étonnement de la manière dont il s'y disposait.

Il passa deux mois chez Uylenburg, et pendant ce temps il lui fit une grande quantité d'ouvrages dont le marchand tira un profit considérable. Mais soit qu'on enviât au marchand un hôte qui lui avait fait sa fortune, soit que Lairesse eût les yeux dessillés sur son propre mérite, par la réputation qu'il se fit, il se retira de chez Uylenburg et devint enfin son maître. Il profita lui-même de son talent et de la rapidité de son pinceau. On a peine à décrire et à croire tout ce qu'il fut capable d'exécuter en un temps assez court. Il peignit plusieurs grands plafonds; il remplit les appartemens et les cabinets de ses tableaux; il fit une quantité prodigieuse de dessins au crayon et lavés; il grava un œuvre complet. Un seul exemple de son extrême facilité rend vraisemblable tout ce qu'on en raconte; il fit la gageure de peindre en un jour, sur une grande toile, Apollon et les Muses sur le Parnasse, et il en vint à bout; on ajoute même que l'Apollon était le portrait très-ressemblant d'un de ses amis.

Quel dommage que tant de génie et de talens fussent obscurcis par la plus honteuse crapule. Il donna dans tous les excès; il dépensait presque en entier chaque jour ce qu'il gagnait, quoique cela fût très-considérable. Ce fut la seule et malheureuse régularité qui resta dans sa conduite; il en fut bien puni par l'affliction qu'il éprouva; il perdit la vue en 1690. Cet affreux malheur ramena, mais trop tard, l'infortuné Lairesse à lui-même: il disait souvent en pleurant qu'il ne voyait clair sur ce qu'il aurait dû voir que depuis le temps qu'il était aveugle. En perdant la faculté d'exécuter les idées que lui suggérait son génie, il lui resta pour son art ce goût invincible qui est la vraie marque du grand talent. Le plaisir d'en parler fut sa ressource et sa consolation; c'en est une que de communiquer ses connaissances, quand on est hors d'état d'en faire usage. Il accorda un jour par semaine aux artistes et aux amateurs pour l'entendre: il mit de l'odre à ses conférences et il traita l'une après l'autre toutes les parties de la peinture. Il imagina, pour suppléer à l'impossibilité où il était d'écrire, de certains signes plus aisés que les caractères, pour exprimer des idées qu'il craignait de perdre; il les traçait sur une grande toile imprimée qu'on

avait placée à côté de lui : son fils, qu'il avait instruit de la valeur de ces signes, eut grand soin chaque jour d'en écrire la signification, et de ces lambeaux et des leçons que Lairesse avait dictées furent composés et donnés au public, après sa mort, par la société des peintres, deux volumes qui étaient enrichis de planches. L'auteur dans le premier traite de tout ce qui a rapport au dessin, et dans le second de tout ce qui concerne la peinture.

Lairesse cessa enfin d'être malheureux. Il fut enterré à Amsterdam le 28 juillet 1711, âgé de 71 ans. Il laissa trois fils; l'aîné André prit le parti du commerce et passa aux Indes; Abraham et Jean furent ses élèves, ainsi que son neveu. Il eut aussi trois frères, Ernest, Jacques et Jean. Ernest était son aîné; il peignait les animaux à gouache, et passa quelques années en Italie; il est mort à l'âge de 40 ans, au service du prince de Liége.

Jacques et Jean peignaient les fleurs et des figures en bas-relief et en camaïeux; ils furent s'établir à Amsterdam, où était leur frère.

On donna à Lairesse le titre flatteur du Poussin Hollandais, parce que dans ses compositions il avait beaucoup de génie, de la capacité et de la manière de l'illustre peintre français; mais il s'en fallut bien qu'il n'eût la correction de son dessin et la régularité de sa conduite; on a même lieu de s'étonner que la dépravation des mœurs de Lairesse n'ait pas corrompu son goût. A force de génie, il paraît dans ses ouvrages historien sage et éclairé, et quelquefois poète sublime. Il peut être comparé aux plus habiles artistes qui ont employé l'allégorie; il est savant, ingénieux et toujours très-intelligible dans ses idées; les figures principales de ses tableaux sont toujours distinguées de la multitude, et à l'air, à l'attitude, à la passion qui les caractérise, on reconnaît, sans s'y méprendre, le héros ou le dieu qu'il a représenté.

Quand le fond de son tableau a demandé de l'architecture, il l'a traitée en maître et comme s'il avait eu continuellement sous les yeux les restes d'Athènes et de Rome. Ses compositions sont abondantes; chaque sujet est orné et embelli, selon qu'il l'exige. La vérité de l'histoire n'y est point altérée; il a su saisir les momens les plus intéressans; il ne s'est point écarté des règles du costume. Son dessin, bien au-dessous de celui du Poussin, est cependant quelquefois très-exact; mais de temps en temps on regrette que plusieurs de ses tableaux n'aient pas l'élégance qu'on trouve dans le plus grand nombre. Il connaissait à fond les mouvemens de l'âme; il les a ex-

primés dans la plupart des figures qui en étaient susceptibles; son goût de draper est celui des bons maîtres d'Italie; ses plis sont amples, simples et ne sont point maniérés. On s'aperçoit partout qu'il savait choisir dans l'imitation; sa couleur est bonne, dorée et vraie; une touche légère et ferme rend aimable et précieux tout ce qu'il a peint. Quand Lairesse n'aurait pas été un aussi grand peintre, il aurait mérité des éloges par ses gravures; il a gravé plusieurs de ses compositions et beaucoup de dessins d'après les compositions des autres. On voit un volume in-folio qui compose son œuvre et dont la plupart des sujets sont de sa main. Sa façon de graver est facile et large, elle donne une grande idée de sa belle manière. Voici les principaux tableaux que nous connaissons de cet habile artiste.

A Paris, chez M. de Julienne, un tableau capital représentant Achille déguisé en fille, sous le nom de Pyrrha, à la cour de Lycomède; le fond est une belle architecture.

Chez M. Blondel de Gagny, deux tableaux très-finis représentant les Élémens.

Chez l'Électeur palatin, à Dusseldorf, la naissance de Jésus-Christ; Ulysse attaché au mât d'un navire pour échapper à l'enchantement des sirènes; Ulysse reconnu par sa nourrice; la Samaritaine; la Vierge, l'Enfant-Jésus et un ange.

Chez le prince de Hesse, la mort d'Alexandre.

A La Haye, chez M. Lormier, Moïse qui foule une couronne sous les pieds devant Pharaon, tableau capital et d'une belle manière.

Chez M. van Héteren, Antiochus qui reçoit de son père Stratonica dont il était amoureux et sa couronne (1).

Chez M. Half Wassenaar, Alexandre et Roxane dans la chambre nuptiale.

Chez M. Braamkamp, à Amsterdam, Abraham visité par les anges, tableau piquant; Notre-Seigneur couronné d'épines; un sacrifice à Saturne.

Chez M. Léender de Neufville, une fête de Bacchus et un sacrifice de Rome.

Chez M. Cauwerven, à Middelbourg, Pâris et Hélène, belle et riche composition.

(1) Nous avons vu ce même sujet traité par Lairesse, à Paris, dans le cabinet de M. de la Boexière.

Houbraken nous a laissé une description fort ample des ouvrages que Lairesse avait faits pour décorer la maison de M. de Flines; c'est l'ouvrage d'un beau génie et d'un savant, il suffirait seul pour immortaliser son auteur. Lairesse a lui-même rendu compte de cet ouvrage dans son traité de la peinture, et il le regardait comme ce qu'il avait fait de plus beau et de plus considérable. Il a peint le salon du château de Soesdick, en Hollande, et le nouveau théâtre d'Amsterdam.

On voit du même, à Liége, dans l'église de Sainte-Ursule, la pénitence de saint Augustin et son baptême; ce sont deux grands tableaux.

Le martyre de sainte Ursule, dans l'église de ce nom à Aix-la-Chapelle.

Voilà à-peu-près ce que je connais des tableaux de ce grand maître.

BERNARD APPELMAN.

Appelman naquit à La Haye en 1640; on ne sait presque aucune particularité de sa vie; il a excellé surtout à représenter des vues d'Italie. Son paysage est du meilleur goût, ainsi que les figures qu'il y a introduites. Estimé un des plus habiles peintres de son temps, dans ce genre, on ne sait par quelle fatalité Appelman ne fit point la fortune qu'il devait faire : on le vit réduit à peindre la partie du paysage dans les tableaux des autres maîtres; De Baan employa le pinceau d'Appelman jusqu'à sa mort, qui arriva en 1686, âgé de 46 ans.

Une salle du château de Soesdick, ornée de paysages avec des figures, peinte en entier par Appelman, a été de tout temps vantée par les connaisseurs et suffit pour l'éloge de son auteur.

N. STEENWYCK.

La plupart des écrivains ont confondu le nom de ce peintre avec celui de Henry Steenwyck le fils, comme nous l'avons fait remarquer dans le premier volume de cet ouvrage, page 225.

N. Steenwyck, dont nous parlons, a passé sa vie dans la ville de Breda; on ne sait s'il y est né. Son talent consistait à peindre des sujets inanimés ; la plupart de ses tableaux sont des emblêmes sur la mort ; on y voit le plus souvent des objets qui désignent le luxe auprès d'une tête de mort, une bougie qui est presque éteinte, des boules de savon, etc.

Ses allégories sont composées avec esprit ; mais ce qui fait voir combien les ouvrages des artistes sont des garans peu sûrs de leurs sentimens, ce peintre si moral, si grave dans ses pensées, était très-déréglé dans sa conduite. Livré pendant toute sa vie à la crapule la plus honteuse, il mourut dans la plus grande misère.

On estimait autant ses ouvrages de son vivant qu'on les estime aujourd'hui.

CARLE DUJARDIN,

Elève de N. Berghem.

Voici encore un de ces artistes qui font un grand honneur à leurs maitres. Carle Dujardin naquit à Amsterdam vers l'année 1640 ; il fut élève de Nicolas Berghem, et il est sans contredit le plus célèbre qui soit sorti de cette école.

Dujardin alla de bonne heure en Italie où il se livra alternativement à l'étude et au plaisir. S'il ne manquait pas une occasion d'étudier et de copier le beau, il ne négligea pas une assemblée de la bande joyeuse académique ; il y fut nommé *Barbe de Bouc*. Tous les tableaux de Dujardin furent recherchés dans Rome et payés fort

cher. Les Italiens estimèrent ses tableaux au-dessus de tous ceux de sa nation; il quitta cependant cette ville, si convenable à ses goûts pour la peinture et pour les plaisirs qu'elle lui offrait.

Il retourna dans sa patrie; en passant à Lyon, il trouva quelques amis qui cherchèrent à l'y fixer. Il y fit beaucoup d'ouvrages; mais le gain, quelque considérable qu'il fût, ne suffit point à son excessive dépense ; il se vit accablé de dettes, et pour y satisfaire, il fut réduit à épouser son hôtesse déjà âgée, mais riche. Revenu à lui-même et honteux de son mariage, il partit pour Amsterdam avec sa femme : on le reçut avec joie; on le pressa de travailler, et l'on se disputa ses tableaux, dont il fixait le prix à son gré. Dujardin n'aurait peut-être jamais quitté Amsterdam, si cette vieille femme ne lui en avait rendu le séjour désagréable.

Un curieux, M. Renst, son ami et son voisin, partant pour voir l'Italie, engagea Dujardin à l'accompagner jusqu'au port du Texel, où il devait s'embarquer pour Livourne; notre peintre l'y suivit et s'embarqua dans le même vaisseau. Il écrivit à sa femme qu'il reviendrait bientôt, mais elle ne le revit plus.

De retour à Rome, Dujardin reprit son même train de vie ; il y trouva ses anciennes connaissances qui l'engagèrent dans les mêmes plaisirs, et les beaux tableaux de sa façon qu'il y avait laissés lui procurant beaucoup de nouveaux ouvrages, lui fournirent les moyens de faire une très-grande dépense. Son ami Renst parcourut les villes d'Italie, et au bout de quelque temps revint à Rome pour reprendre Dujardin et pour le ramener en Hollande; mais Dujardin, sous le prétexte d'études encore à faire, et de tableaux à copier et d'autres à finir, le chargea de complimens pour sa femme et le laissa partir.

Dujardin passa de Rome à Venise, où la réputation de son talent l'avait devancé, et avait disposé les esprits en sa faveur. Il y fut reçu avec accueil, et surtout de la part d'un négociant hollandais qui, espérant un grand profit des tableaux que ferait ce grand peintre, et qu'il lui céderait, obtint qu'il logerait chez lui. Dujardin, sans pénétrer dans les vues intéressées de cette proposition, préféra de demeurer chez son compatriote; mais il y tomba presque aussitôt malade, et à peine commençait-il à se rétablir, qu'une indigestion l'enleva à la fleur de son âge, le 20 novembre 1678. Si la ville de Venise, célèbre à si juste titre par les grands peintres qu'elle a vus naître, et par les chefs-d'œuvre de peinture qu'elle possède, avait reçu favorablement cet artiste, elle lui donna encore

des marques de son estime par ses regrets. Il fut honorablement enterré dans une ville catholique, quoique protestant.

Dujardin, à la touche et à la couleur de Berghem, son maître, si connu dans cette partie de son art, avait ajouté une certaine force qui distingue les grands peintres de l'école italienne ; il semble que la plupart de ses tableaux empruntent la chaleur du soleil dans le plein midi ; la lumière vive qui dore ses ouvrages éblouit le spectateur. Des lumières larges et des ombres rendent ses ouvrages pétillans ; il y a peu d'ouvrage, quelques figures, quelques animaux, un fond de paysage, font le plus communément le sujet de ses compositions ; il en a cependant fait de plus considérables et de plus étendus qui ne peuvent laisser douter de son génie. Mais pour satisfaire à l'empressement qu'on avait d'avoir des morceaux de sa main, peut-être aussi par son goût pour la dissipation, il ne s'assujettissait pas volontiers à un travail de longue haleine. Son dessin est de bon goût, correct et spirituel ; ses productions sont aussi recherchées que difficiles à acquérir. Voici quelques-unes des plus connues.

A Paris, chez M. le comte de Vence, un jeune homme conduisant un âne; le fond est un paysage : ce tableau est très-agréable.

Chez M. de Julienne, un homme couché; près de lui sont un cheval et un chien.

Chez M. Blondel de Gagny, des charlatans sur un théâtre environné de peuple; tableau capital.

Chez M. Slingelandt, receveur général de Hollande, à La Haye, un départ pour la chasse; il y a des cavaliers qui accompagnent des dames à cheval.

Chez M. Fagel, un paysage avec des figures, des vaches et des moutons.

Chez M. Lormier, trois tableaux : un troupeau de bœufs conduit par des hommes à cheval; un paysage avec des figures et des vaches; un autre où sont plusieurs figures, un cheval blanc et des vaches.

Chez M. van Héteren, un homme à cheval devant une hôtellerie, l'hôtesse lui verse à boire.

Chez M. d'Acosta, un paysage avec différens animaux.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, quelques figures près d'une boutique dans un paysage.

Chez M. Léender de Neufville, deux paysages : dans un des deux, une femme qui passe dans l'eau avec plusieurs animaux.

Chez M. Lubbeling, un paysage avec figures et plusieurs animaux.

Et chez M. Bisschop, à Rotterdam, quelques animaux dans un paysage.

FRANÇOIS VAN CUYCK DE MIERHOP.

Mierhop, issu d'une famille illustre de Flandre, naquit à Bruges vers 1640. Son éducation fut telle qu'elle convient à ceux de sa qualité. Le dessin et la peinture, qu'il n'apprenait d'abord que par amusement, furent les seuls talens qui le fixèrent dans la suite et qui contribuèrent à le faire vivre avec plus d'aisance. Mais ne réfléchissant pas assez combien il est beau à la noblesse indigente de cultiver les beaux-arts pour subsister, et que bien loin qu'elle déroge en se consacrant à ce travail, il semble au contraire qu'elle ajoute à la noblesse de la naissance la noblesse plus réelle des talens et du mérite, il eut la faiblesse de rougir aux yeux de sa famille d'avoir recours à son art pour se soustraire à l'indigence. Il se retira à Gand, ville plus considérable que Bruges, et il eut lieu d'en être content. Admis dans les meilleures compagnies, il vit bientôt ses tableaux recherchés de ces nouveaux citoyens et des étrangers; il méritait ces deux avantages, et pour son travail assidu et par sa naissance.

Il est d'usage en Flandre que les corps de métier se choisissent un chef ou protecteur parmi les principaux d'une ville; cette élection est très-honorable, parce qu'elle suppose dans le chef nommé un esprit conciliant pour terminer les différends des particuliers et de la considération pour soutenir leurs priviléges. Le corps des bouchers choisit Mierhop. A cette occasion, il fit un grand tableau où sont représentés les doyens et les anciens bouchers; il s'y est peint lui-même de grandeur naturelle et en pied. Il leur fit présent de ce tableau, et il est encore placé dans la chapelle de la boucherie; on voit écrit dessus : *Peint en 1678, par François van Cuyck, dit Mierhop, chef de la communauté des bouchers.* Nous n'avons pu savoir l'année de la mort de cet artiste.

Son talent était de peindre les animaux et particulièrement les poissons. Sneyders l'a surpassé, mais il faut être bien connaisseur pour ne s'y pas méprendre : même façon de composer, même couleur et à peu de chose près la même touche. Plus de liberté dans les ouvrages de Mierhop achèverait l'illusion. Il paraît que la figure n'était pas son talent, à en juger par le tableau qu'il fit pour la chapelle des bouchers; la couleur en est grise et lourde, les teintes locales en sont fausses, son dessin est sans choix. Nous ne le considérons que comme bon peintre d'animaux, et c'est à ce titre qu'il est fait mention de lui dans cet ouvrage.

Parmi les tableaux de Mierhop, dans la ville de Gand, on en voit un très-estimable chez les Frères de la charité : différens poissons de mer, un panier de fruits et un beau chien, bien groupés, forment un bon tableau qui passerait facilement pour être de François Sneyder.

Il y a dans la même ville, chez M. le baron van Huyssen, cinq grands tableaux d'animaux, de poissons et de fruits.

Et chez M. Vanden Henden, un autre tableau de différentes sortes de poissons, de ce même artiste.

JEAN WYCK,

Elève de son père Thomas Wyck.

Jean Wyck était fils de Thomas Wyck. Les leçons du maître firent tant d'effet sur l'élève qu'il eut une réputation singulière. A peine savait-on qu'il était peintre, qu'il peignait des chasses au cerf, au sanglier et autres bêtes fauves. Ses tableaux sont agréables: de jolies femmes habillées en amazones, des cavaliers habillés aussi magnifiquement; tout y respire la galanterie. Son dessin et sa couleur, surtout les chevaux, sont très-bien ; son paysage est varié, ses arbres de choix et de bonne couleur; ses ciels et ses lointains sont légers et vaporeux. Son talent le fit désirer à Londres; ce fut

lui qui fut choisi pour peindre le cheval de bataille sur lequel Kneller avait peint le duc de Schomberg. On le voit gravé par Smith. Jean Wyck est mort à Londres.

ARY DE VOYS,

Élève de Vanden Tempel.

1641.

De Voys, contemporain et ami de Slingelandt, dut sa naissance à la ville de Leyden, en l'année 1641; son père était un organiste célèbre, qui eut d'abord une envie assez commune à tous les parens de se voir remplacé par son fils dans un poste où il avait acquis de la réputation. Le jeune De Voys montra si peu de goût pour la musique et une si vive inclination pour la peinture, que son père, qui ne voulait pas le contraindre, l'envoya chez Knufer, peintre habile d'Utrecht, et ensuite il le plaça chez Abraham Vanden Tempel. De Voys s'y fit une manière de peindre particulière et qui n'appartenait qu'à lui seul. Naturellement studieux, il ne s'était permis que la fréquentation de ceux qui, comme lui, étaient uniquement occupés de leur talent. Il se fit par cette application et la réputation d'un bon peintre et d'un homme sage, et ces deux qualités lui valurent un établissement fort avantageux. Une personne fort riche l'épousa; mais sa bonne fortune lui tourna la tête. Il ne travailla plus, il se livra aux amusemens et à l'idée trompeuse que le bien qu'on lui avait apporté ne pouvait jamais lui manquer. Il le dissipa; bientôt la misère qui le menaçait le réveilla de ce dangereux assoupissement. Il est honteux pour les arts qu'on ne les cultive presque toujours que par intérêt, comme si le plaisir pur qu'ils inspirent et la gloire qu'ils procurent n'étaient pas un motif suffisant et une assez grande récompense!

Il n'est pas étonnant qu'avec des sentimens pareils la plupart des artistes atteignent rarement au sublime. Il n'avait fait qu'un tableau pendant treize ans que dura sa paresse, et au grand

étonnement des connaisseurs, ses ouvrages nouveaux, qu'il reprit avec ardeur, ne se sentirent point de ce long intervalle qu'il avait mis à ses études. En homme qui sentait sa faute et qui voulait la réparer, il ne fut jamais si laborieux. Il traita l'histoire et le paysage avec succès; il y plaçait de petites figures nues qui animaient des fonds agréables par leur situation. Il vendait très-cher ses tableaux, et malgré leur prix, il n'en pouvait assez faire pour ceux qui lui en demandaient. On ne sait point l'année de la mort de ce peintre, ni le lieu de sa sépulture.

Quant à son talent, ce qui est plus intéressant, on est sûr que De Voys fut un des meilleurs peintres de Hollande; son dessin est correct, sa couleur très-bonne, ses compositions sont spirituelles : il imitait tantôt Poelemburg, tantôt Brauwer, souvent Teniers ; mais s'il prenait quelquefois leur manière, c'était en artiste plein de génie. On connaît peu ses bons ouvrages en France.

JACQUES TORENVLIET.

Torenvliet naquit à Leyden en 1641; on ne sait point le nom de son maître, on sait seulement que son père le voyant sensible à l'éclat des habits et des ajustemens, l'engageait au travail en flattant son goût pour cette vanité, qui suppose ordinairement aussi peu de solidité dans l'esprit que d'élévation dans l'âme. « Quand je » serai un grand peintre, disait le jeune Torenvliet, aurai-je un bel » habit, un plumet, une épée?—Oui, mon fils, » répondait ce bon père; il devait ajouter : mais de plus vous serez estimé des artistes, considéré des grands, et vous acquerrez une gloire immortelle.

L'envie d'être mis magnifiquement le porta plus particulièrement à peindre le portrait, parce que le profit en est plus prompt et plus sûr. Il y réussit : ses ouvrages eurent l'avantage sur ceux de plusieurs artistes de son temps; il travailla beaucoup et assidûment.

A mesure qu'il avançait en âge et en talens, le goût des parures cédait insensiblement à l'amour de la gloire, et il devenait peu à peu moins sensible à l'intérêt qu'à l'estime. Il abandonna bientôt la Hollande pour l'Italie. Nicolas Rosendaël, peintre d'histoire, fut son compagnon de voyage. Le motif d'étudier les grands maîtres

les conduisit à Rome ; ceux qui l'occupèrent le plus furent Raphaël, Paul Véronèse et le Tintoret. Il s'appliqua tant et si heureusement que sa réputation se répandit dans l'Italie. Il passa ensuite à Venise, où il étudia encore plus particulièrement la couleur : il y demeura quelques années. Son talent et ses manières nobles lui donnèrent accès dans les bonnes maisons et lui procurèrent un mariage fort au-dessus de ce qu'il pouvait espérer. Il emmena sa femme dans sa patrie ; ce fut le seul avantage marqué qu'il retira de son voyage. Ses talens augmentés n'augmentèrent point le prix de ses ouvrages : on en ignore la raison; peut-être qu'à force d'imiter ces grands peintres, sa touche, devenue plus correcte, paraissait plus servile et moins originale.

Il est mort à Leyden en 1719, à l'âge de 78 ans. Torenvliet dessinait facilement; il était au-dessus du médiocre dans le portrait et peignait assez bien l'histoire. Tous ses tableaux se ressentent de l'école d'Italie qu'il avait fréquentée : une bonne couleur, de la correction et une belle disposition dans ses compositions caractérisent assez communément ses ouvrages, peu connus en France. Un de ses plus beaux tableaux est un portrait de la famille de Cornille Schrevelius, où sont représentés ensemble le père, la mère et les enfans.

JEAN VAN HAANSBERGEN,

Élève de Poelemburg.

1642.

Haansbergen, élève de Poelemburg, naquit à Utrecht le 2 janvier 1642. Il apprit, par l'exemple et les discours de son maître, que la nature seule peut instruire un peintre, et c'est la plus grande leçon qu'il en peut recevoir. Le prix considérable des ouvrages de Poelemburg augmenta le nombre de ses copistes et de ses imitateurs. Haansbergen fut un des plus distingués ; il approchait de si près de la manière de Poelemburg que les plus connaisseurs s'y méprenaient ; mais cette imagination si parfaite coûtait

trop de temps à Haansbergen pour l'enrichir. Il se mit à peindre le portrait, genre plus lucratif, et dans lequel, avec une touche aisée et un beau coloris, on est presque sûr de réussir. Houbraken dit, en parlant de ce peintre, que ses portraits n'étaient que des lis et des roses. La fortune de Haansbergen augmenta considérablement, et il trouva le secret de la fixer en faisant le commerce de tableaux. Il avait choisi La Haye pour sa demeure, en 1669; il y mourut le 10 janvier 1705.

On a lieu de regretter que la nécessité, et depuis l'avarice, aient fait d'un bon peintre un artiste médiocre. Ses premiers ouvrages ont le mérite de ceux de Poelemburg; la même finesse de couleur et autant d'intelligence. Il peignait souvent, comme son maître, des Nymphes nues, et il ornait ses fonds de paysages agréables; il composait avec génie l'histoire et la fable. Il a laissé trop peu de tableaux de son bon temps et trop de ceux qui ont contribué à sa fortune; on en trouve beaucoup en Hollande et fort peu en France.

J'en connais un chez M. van Slingelandt, bourguemestre à La Haye; il représente une baigneuse, et deux autres d'un beau fini, chez M. Bisschop, à Rotterdam : l'un représente une dame à sa toilette, l'autre un enfant et sa nourrice, avec quelques autres figures.

ARNOULD DE VUEZ,

Élève de Frère Luc.

De Vuez naquit à Oppenois, près de Saint-Omer, le 10 mars 1642. Son père, né à Vérone en Italie, était un des plus habiles tourneurs sur différens métaux, mais sa débauche l'avait contraint de s'engager soldat. Sa misère était très-grande, avec dix enfans, et obligé de suivre son régiment, il ne trouvait pas partout de l'ouvrage pour s'occuper. Arnould était son fils aîné, il voulait l'élever dans son talent de tourneur; mais le voyant dessiner, il jugea que le dessin ne le rendrait que plus habile. Il le plaça à Saint-Omer chez un juif qui était assez bon peintre. En deux ans, il

marqua tant de disposition, que son maître lui conseilla d'aller à Paris. Il y alla muni d'une lettre de son maître qui le fit recevoir dans l'école du Frère Luc, récollet qui avait du mérite : en trois années d'étude, il montra qu'il était né peintre.

Le désir de se perfectionner à Rome, joint à celui de voir ses parens qu'il ne connaissait pas, mais qu'il savait être en état de l'aider par leurs richesses, lui fit naître le projet de voyager en Italie, qu'il communiqua au Frère Luc qui l'applaudit. Il lui donna un certificat de sa conduite et de son application à l'étude. Ainsi muni, il alla droit à Venise, où il fut très-bien reçu par son oncle, chanoine de la cathédrale. Cette réception le mit au comble de la joie; il fit quelques tableaux qui plurent; il en fit aussi pour son oncle; mais l'envie de voir Rome fut approuvée de ce digne parent : il en reçut des lettres de recommandation et une bourse de 50 ducats, secours qui fit sa réputation et sa fortune.

De Vuez, arrivé à Rome, se vit tout-à-coup frappé de tant de beautés, que les premiers jours il ne put faire autre chose que de rappeler à lui ses sens étonnés. Revenu de son enchantement, il régla ses heures d'étude avec tant d'ordre et si peu d'intervalle, qu'à peine il donnait au sommeil le temps consacré au repos. A mesure que les tableaux sortaient de ses mains, on découvrait en lui de nouveaux progrès, et le premier prix qu'il remporta fit concevoir de lui les plus grandes espérances, son opiniâtreté à l'étude, une facilité inouïe. Il fit une copie de l'école d'Athènes d'après Raphaël, et il porta ce tableau à Venise pour marquer sa reconnaissance à son oncle. Il en fut bien reçu, son ouvrage loué et suivi d'une bourse de 100 ducats. Notre peintre satisfait, retourna à Rome pour augmenter et fortifier ses talens. Il étudia les ouvrages de Raphaël; il copia d'après l'antique; tout ce qu'il put approcher fut peint ou dessiné. Le prince Pamphile, gouverneur de Rome, ne pouvait quitter ce jeune Flamand; il le recommanda et le fit connaître aux princes et cardinaux qui se trouvaient dans la ville : on admirait ses ouvrages et encore plus les peines qu'il prenait pour réussir. Il fut cité comme un exemple et proposé comme un modèle aux autres artistes; c'était le perdre que de l'élever autant qu'il le méritait. Il avait remporté le premier prix de dessin; dès-lors il s'était attiré une foule de jaloux; ses progrès en augmentaient le nombre et sa bonne conduite les désarmait. Ils tramèrent entre eux le complot le plus noir de se défaire de lui par l'assassinat, ou de le forcer par menaces ou par d'autres

moyens de sortir de Rome. La Providence qui veille sur les hommes vertueux le sauva plusieurs fois des mains de ses persécuteurs. Contraint souvent de se battre, il s'en tira toujours avec honneur; le malheur voulut qu'il tua un de ces espèces d'assassins. Cette mort l'obligea de se cacher. On connaissait sa conduite et l'on savait aussi l'injustice de ses ennemis, en sorte qu'il n'y eut point de poursuite. Il ne put cependant se montrer en public, il aurait été assassiné partout où ils auraient pu le joindre. Dans le moment qu'il se croyait accablé par l'envie, il reçut la récompense que lui avait attiré son application et sa bonne conduite.

Le Brun, premier peintre de Louis XIV, surchargé de travaux immenses, aidé de grands artistes de la France, fit venir de toutes parts des premiers artistes pour les partager avec lui et remplir les vastes projets qu'il avait conçus et qui ont éternisé sa mémoire. Le Brun, qui connaissait les talens de de Vuez, l'invita à venir à Paris, en l'assurant d'une pension de S. M. Une invitation aussi glorieuse le détermina à quitter une ville où il avait tout à craindre et dont il ne serait jamais sorti s'il eût été moins habile. Il prit congé secrètement de ses amis, et arriva en poste à Florence, où il parcourut pendant quelques jours les excellentes peintures qu'on y conserve. Il en fit autant à Bologne, à Milan et à Lyon. Arrivé à Paris, il fut très-bien reçu par Le Brun qui le présenta au roi et lui fit obtenir la pension promise. De Vuez acquit en Le Brun un ami et un protecteur; il lui offrit une parente pour femme; cette marque d'estime suffit pour faire l'éloge de de Vuez. Il n'accepta pas cette proposition, il s'excusa sur son peu d'avancement et sur sa jeunesse. Ce refus ne diminua ni l'amitié, ni les intentions de Le Brun, lorsque le malheur qui suivait partout notre Flamand l'éloigna encore une fois d'une cour où il avait les plus belles espérances.

De Vuez se trouvant dans un café, il fut insulté par un officier qui le força à se battre; l'agresseur fut tué en présence de vingt personnes qui attestèrent l'innocence du peintre. La famille du mort fit des poursuites; cette affaire fut portée au roi. De Vuez partit pour Constantinople à la suite de l'ambassadeur de France; il revint l'année suivante, rentra dans la place qu'il avait quittée et continua ses travaux.

Une nouvelle protectrice se déclara en sa faveur; c'était la mère du prince Eugène. Cette princesse lui fit faire plusieurs ouvrages qui eurent toujours les mêmes succès; elle poussa sa bonté

jusqu'à lui donner en mariage Mlle Anne Degré, fille de Bertolphe Degré, mort gouverneur de Calais, et ci-devant colonel au service de la France, qui avait l'honneur d'appartenir par le sang à cette princesse. Ce mariage augmenta le crédit du peintre; le ministre Louvois se l'attacha; il l'envoya à Lille pour y faire un tableau dont il fit présent à l'église de l'Hôpital. Le peu de séjour qu'il fit dans cette ville lui procura de grands ouvrages de tous côtés. On le sollicita vivement pour y rester; il y souscrivit, après en avoir écrit au ministre. Il préférait être le premier dans une ville où les arts étaient estimés, à n'être qu'au second rang à Paris. La réponse du ministre fut pleine de bonté et lui laissa toute liberté, en l'assurant de sa protection dans toutes les occasions.

De Vuez commença à travailler et à orner les églises de ses bons tableaux. Laborieux et bien payé, il soutint avec honneur un rang dans cette ville; il avait un équipage et une maison où ce qu'il y avait de plus distingué se trouvait admis avec décence. Il fut nommé marguillier dans sa paroisse, place de distinction dans ce canton, et élu échevin d'une voix unanime. Après trois années d'exercice, apprenant qu'on avait dessein de le continuer, il remercia et s'excusa sur son grand âge. Il mourut le 3 avril 1724, âgé de 82 ans. Il fut enterré à Saint-André, sa paroisse, dont il avait été marguillier, et dans laquelle il avait fait faire quelque temps avant un petit tombeau pour lui et sa famille. De Vuez n'a eu qu'une fille de son mariage, née en 1687, qui épousa en secondes noces M. de Neuville, directeur de la poste à Bordeaux.

Ce peintre a fait honneur à la peinture; sa conduite et son esprit lui ont attiré l'estime de ceux qui ont vécu avec lui. Il a joui de beaucoup de gloire dans la Flandre, où ses ouvrages sont placés avec distinction à côté de ceux des plus grands maîtres du pays, où ils se soutiennent. L'histoire en grand est le genre où il a toujours été le plus occupé, et qui lui plaisait bien plus que le portrait qu'il refusait absolument. Piqué cependant d'entendre dire qu'il aurait été incapable d'en faire, il fit taire la critique en faisant quelques portraits qui eurent le plus grand succès. Toutes ses compositions marquent du génie et de l'esprit; il y a de l'abondance et de la variété dans ses figures; son dessin est correct : il avait toute sa vie étudié les compositions de Raphaël; on s'en aperçoit dans ses ouvrages. Il ne faisait rien sans consulter la nature; il dessinait toutes ses figures nues qu'il drapait ensuite ; il en faisait de même pour les esquisses, et a conservé cette méthode

judicieuse jusqu'à la fin de ses jours. Sa couleur est médiocre, tantôt ses chairs sont trop rouges, quelquefois grises et froides ; en général, une couleur fausse et de pratique ; le dessin et la composition sauvent sa couleur, lors-même qu'elle est mauvaise et désagréable. Ses fonds sont riches d'architecture, qu'il savait orner agréablement et accorder avec ses groupes de figures. Il a peint des bas-reliefs imitant le marbre à tromper; il a fait illusion en faisant quelques figures de ronde-bosse, aussi en marbre. Voici une partie de ses ouvrages :

On voit à Lille, dans l'église de Saint-André, quatre grands tableaux : un représentant les vieillards prosternés devant l'Agneau, sujet tiré de l'Apocalypse ; une résurrection de Notre-Seigneur ; le martyre de saint André, et les anges qui adorent le Saint-Sacrement. Dans l'église de Saint-Maurice, une Annonciation.

Saint Hubert, sacré évêque dans l'église de Saint-Sauveur.

Une sainte Cécile dans l'église de Saint-Pierre.

A l'Hôpital-Comtesse, et dans l'église, se trouvent les tableaux suivans : la présentation de la Vierge au Temple, au grand-autel ; les enfans d'Israël qui recueillent la manne; la multiplication des pains ; Élie qui reçoit la nourriture par un corbeau ; la vision du prophète Daniel ; Tobie accompagné de l'ange ; les disciples d'Emaüs ; l'offrande de Melchisédech ; saint Jean dans l'île de Patmos et la vision du prophète Isaïe. Dans le réfectoire de cet hôpital sont la parabole de l'habit des noces, la Foi, l'Espérance, la Charité; les Vierges folles, la famille du fondateur, où il est aussi représenté. Dans la même maison, la piscine, la Samaritaine, l'aveugle-né, la femme guérie d'un flux de sang ; la Chananée, la veuve de Naïm, et un autre dans l'appartement de la supérieure. On voit deux bas-reliefs imitant le marbre, l'un le feu du ciel qui allume l'offrande d'Élie ; l'autre la prédication de saint Jean.

A l'hôtel-de-ville, cinq grands tableaux : le jugement de Salomon, Daniel dans la fosse aux lions, Jésus-Christ et saint Pierre, le Jugement dernier, et Notre-Seigneur attaché sur la croix.

Aux Récollets, dix grands tableaux : les sujets sont pris dans la vie de saint François, de saint Bonaventure et de saint Antoine de Padoue.

Dans l'Abbaye-la-Biette, une Annonciation et la naissance de Jésus-Christ.

Aux Carmes, dans leur réfectoire, Jésus-Christ chez Siméon,

la Madelaine à ses pieds qui pleure ses péchés, etc. Dans le même endroit, cinq autres tableaux représentant des saints de l'ordre.

Une belle descente de Croix aux Jacobins.

A Saint-Etienne, trois tableaux : une Annonciation, sainte Catherine et saint Nicolas, élu évêque.

A l'abbaye de Marcienne, près de Lille, se voient deux belles compositions, l'une la manne et l'autre Moïse qui frappe le rocher.

A Annon, autre abbaye près de Lille, neuf tableaux : la manne, Moïse qui frappe le rocher, le sacrifice de Melchisédech, Rébéca, Benjamin, la Terre promise découverte, le vieil Élizaire, Notre-Seigneur parmi les docteurs, saint Jean qui prêche dans le désert.

A Cambray, dans l'église des Jésuites, douze très-grands tableaux, tous sujets tirés de l'Évangile. Dans la chapelle de l'archevêque, cinq autres tableaux, aussi sujets tirés de l'Évangile.

A Douay, dans l'église des Carmes, il a représenté la montagne du Thabor, tableau ingénieux.

Aux Minimes, le martyre de sainte Barbe, l'Ange-Gardien et la présentation au Temple.

Les Chartreux ont aussi huit grands tableaux de de Vuez : c'est la vie de saint Bruno.

A l'abbaye de Warneton, saint Augustin qui quitte le monde ; un Calvaire et la conversion de saint Augustin.

Nous pourrions en ajouter encore davantage, mais cela deviendrait fort long : il nous suffit d'avoir cité les principaux.

ÉGLON VANDER NÉER,

Élève de Jacques van Loo.

1643.

Églon vander Néer dut sa naissance à la ville d'Amsterdam en 1643; fils d'Arnould vander Néer, bon paysagiste, estimé surtout pour ses clairs de lune, et depuis major d'Arkel. Il reçut des leçons de son père ; il aima cependant mieux peindre la figure, et il obtint la permission de chercher un autre maître. Il entra chez

Jacques van Loo, fort bon peintre d'Amsterdam, surtout de figures de femmes nues. Églon ne s'effraya pas des grandes difficultés de cette partie de la peinture; il étudia avec succès le dessin, la composition et la couleur. Né avec de grandes dispositions et conduit par un artiste habile, il avança à grands pas dans la carrière.

La réputation de l'école de France le fit partir pour Paris; il avait alors vingt ans. Ses ouvrages, malgré sa grande jeunesse, le distinguèrent. Le comte de Dona, gouverneur d'Orange, l'engagea à son service et employa son talent pendant trois ou quatre ans : ce fut le terme de son séjour en France; il retourna en Hollande.

A peine fut-il arrivé à Rotterdam qu'il y épousa Marie Wagenvelt, fille du secrétaire du tribunal de Schietland; il en eut une dot considérable, mais qui fut dissipée en partie à plaider : il perdit cette femme et tout le bien qu'elle lui avait apporté; il se trouva chargé de seize enfans. Il alla demeurer à Bruxelles, où ses ouvrages furent recherchés; il y contracta un second mariage avec la fille du célèbre peintre Du Châtel. Elle peignait très-bien le portrait en miniature, et mourut en ne lui laissant que des regrets et neuf enfans. Une famille si nombreuse réduisit vander Néer à travailler uniquement pour la soutenir.

Ce fut surtout en lui que la nécessité devint la mère des talens et de l'industrie. Son génie inépuisable en ressources ne négligea aucun genre, ou plutôt osa s'élever à tous, et eut la gloire extrêmement rare d'y réussir.

Il peignit des paysages qui eurent un grand succès et qui ne lui coûtèrent ni autant de temps, ni autant de soin que ses tableaux d'histoire.

Voisin d'un grand jardin qui était négligé, il y trouva des plantes qu'il cultiva lui-même pour les rendre plus belles; mais s'apercevant qu'en les portant dans son atelier elles perdaient insensiblement de leur éclat, et que leurs formes s'altéraient à mesure qu'elles se fanaient, il fit son atelier de son jardin même, et s'étant construit un petit cabinet portatif dans lequel il peignait chaque plante et chaque fleur sur sa tige, il prenait réellement la nature sur le fait, puisqu'il la peignait d'après elle-même, lorsqu'elle était pour ainsi dire toute vivante. Ses fleurs, toujours fraîches, conservaient dans ses tableaux toute leur beauté, ou plutôt ses tableaux étaient un vrai jardin.

On ne sait point ce qui le conduisit à Dusseldorf. Après cinq années de veuvage, il épousa en troisièmes noces la fille de Jean Spilberg, peintre de l'Électeur ; elle était veuve depuis onze ans du peintre Bréeckvelt ; elle était très-instruite dans la peinture, et resta même en cette qualité au service de l'Électeur après la mort d'Églon, qui arriva le 3 mai 1703, six ans après leur mariage : il fut regretté et enterré avec pompe.

Vander Néer fut un homme rare; il possédait son art au point qu'il en traitait tous les genres avec la même perfection. Ses tableaux d'histoire sont bien composés, ses portraits en grand et en petit bien coloriés, touchés avec esprit et avec finesse ; ses paysages se ressentent tous d'avoir été faits d'après nature : ses plans sont variés, ses arbres ont un feuillé d'une jolie touche et d'une couleur naturelle ; mais s'il enrichissait ses tableaux de ces plantes différentes dont nous parlions plus haut, il les finissait avec tant de soin, que quelques-unes en ont l'air froid et ne sont point assez d'accord avec le tableau ; mais le travail, séparément pris, en est admirable. On conçoit encore de lui un autre genre, c'est celui de représenter des assemblées avec les habillemens à la mode du pays : il imitait en ce genre si bien le goût de Terburg, que l'on pouvait y être trompé.

Églon aimait la tranquillité; il ne voulut jamais aller en Espagne, quoique le roi lui eût envoyé la patente qui lui donnait le titre de son peintre. Ce monarque avait été charmé du portrait du prince de Neubourg qu'avait fait Églon. On ne doit pas oublié que ce peintre fut le maître du chevalier Vanderwerf. Les tableaux de vander Néer sont peu connus en France : il y en a trois à Paris de son père Arnould vander Néer, deux chez le comte de Vence; l'un représente l'hiver et l'autre un clair de lune ; le troisième est chez M. Lempereur et représente l'hiver. M. Marye, secrétaire du roi, en possède deux à Rouen, peints par Arnould ; l'un est un clair de lune et l'autre le soleil couchant. Un autre clair de lune chez M. de Couronne, lieutenant-général criminel dans la même ville.

Revenons à ceux d'Églon qui sont dans les pays étrangers ; voici les plus remarquables :

Dans la riche collection de l'Électeur palatin, cinq beaux paysages. Dans une autre, Agar dans le désert; un paysage avec plusieurs figures et des animaux; le portrait d'une douairière d'Espagne de la maison électorale ; une belle femme évanouie ; une dame qui joue du luth, et un autre beau paysage.

Chez M. Fagel, à La Haye, Circé, fameuse magicienne.

Chez M. Lormier, une assemblée : on y joue aux cartes ; il y a dans ce tableau une jolie femme accompagnée d'un page et d'un nègre. Dans un autre, une dame joue de la guitare. Dans un autre, un jeune homme porte des citrons. Dans un autre, une jeune fille assise près d'une table, se regarde dans un miroir. On y admire aussi le portrait d'Églon peint par lui-même, celui de sa femme ; une tentation de saint Antoine y mérite toute l'attention des connaisseurs, ainsi qu'un très-beau paysage dont les principales figures sont une bergère qui rend à un jeune prince la couronne qu'il vient de lui offrir : on voit qu'elle préfère son berger.

On a de ce peintre, chez M. van Héteren, Vénus, Adonis et l'Amour dans un paysage orné de fleurs et de plantes ; un sacrifice au dieu Pan : le fond est un paysage, et un paysage avec figures et animaux.

Chez M. Verschuuring, une dame avec sa femme de chambre qui tient un perroquet.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, un tableau singulier et d'un beau fini ; c'est une jeune dame habillée en satin blanc qui se lave les mains et à qui un page verse de l'eau avec une aiguière d'argent. Dans un autre tableau, une femme en déshabillé, sortant du lit, cherche à se cacher derrière les rideaux, parce qu'elle aperçoit un jeune homme qui entre dans la chambre, malgré la femme de chambre qui le menace d'un soufflet : le fond est une chambre à coucher bien meublée ; tous les détails en sont bien amenés et bien rendus.

Et chez M. van Schorel de Wilryck, à Anvers, un joli tableau représentant des hommes qui se baignent.

GODEFROY SCHALKEN,

Elève de Gérard Dow.

Godefroy Schalken naquit à Dort en 1643 ; son père y était recteur du collége, et enseigna à son fils la langue latine. Le jeune Schalken était déjà bien avancé dans cette étude, lorsqu'il quitta

les lettres pour la peinture. Samuel van Hoogstraten fut son premier maître, et ensuite Gérard Dow acheva de le perfectionner. Schalken était déjà capable d'imiter assez bien la manière de ce dernier maître, lorsqu'il le quitta.

Schalken, après avoir imité et admiré quelque temps les ouvrages de Rembrandt, se lassa de l'imiter et de l'admirer ; son amour-propre en était trop humilié : il crut pouvoir, dans les grands effets de la lumière, passer ce coloriste hardi et presque inimitable. Il peignit des sujets éclairés par les rayons vifs et tranchés d'un flambeau ou du soleil : ce fut sa manière favorite, et jusqu'à ses portraits, tous ses ouvrages s'en ressentent.

Bientôt les portraits en petit, qui lui attirèrent de la réputation et qui furent chèrement payés, lui firent abandonner les sujets de fantaisie.

Son nom passa la mer et le fit appeler en Angleterre, où cependant il ne trouva pas tout l'accomplissement des promesses qui l'y avaient attiré; mais ce fut un peu sa faute : il y éprouva que l'amour-propre, qui ne tend pas moins qu'à l'universalité des talens, est un guide trompeur. Schalken était sans contredit le premier artiste de Londres dans les petits ouvrages, soit tableaux, soit portraits : il voulut lutter contre les tableaux en grand des Kneller, de Kloosterman, de Daahl, de Laroen, mais il eut un désavantage humiliant dans cette concurrence. En vain murmura-t-il, en vain voulut-il appeler de ces jugemens, il resta constant dans le public que ses grands morceaux étaient plats, sans force et sans vérité. La décision de ses partisans abaissa son orgueil, et l'amour du gain fit sur son esprit l'effet qu'auraient dû faire son propre jugement et les conseils de ses amis. Il reprit la manière de ses jolis tableaux de chevalet et des portraits en petit, et il recouvra ses chalands et sa première réputation.

Si nous en croyons la médisance, ennemie née des grands talens, et quelques anecdotes peu sûres qu'elle a fait passer jusqu'à nous, il avait peu d'usage du monde. Une dame Anglaise qui avait les mains fort belles, et qui sans doute le savait bien, voyant sa tête finie, lui demanda s'il avait besoin de voir ses mains pour les peindre; il lui répondit qu'il s'en passerait et qu'il était dans l'usage de peindre toutes les mains d'après celles de son valet.

On croit prouver son peu d'intelligence dans les bienséances pittoresques par cette composition. Dans le portrait qu'il fit de Guillaume III, roi d'Angleterre, ce prince est éclairé d'une bougie qu'il

tient, et le peintre a eu la maladresse de faire tomber des gouttes brûlantes de cette bougie sur la main du roi.

Au reste, ces deux historiettes ne nous ont été transmises que par le seul Weyerman, qui les tenait peut-être de peintres jaloux du mérite et de la réputation de Schalken.

Il est constant qu'il gagna beaucoup de bien à Londres. Il choisit cependant La Haye pour y finir ses jours. A son retour en Hollande, où sa réputation l'avait précédé, ce fut à qui aurait de ses ouvrages. Cette mode qu'il avait su leur donner les rendit très-chers. Il avait, de plus, acquis une facilité à opérer qui, loin de nuire au beau fini dont il avait contracté l'habitude, leur donnait une certaine liberté dans le faire qui en augmentait le mérite. Il mourut à La Haye, le 16 novembre 1706, âgé de 63 ans. Malgré ses défauts, il avait plus lieu de remercier la nature que de s'en plaindre. Il fut toujours dans l'aisance et toujours considéré.

Le premier mérite des ouvrages de Schalken consiste dans le beau fini et dans une exactitude singulière à imiter la nature presque dans ses plus petits détails ; sa couleur est dorée et assez vraie. Il regardait les effets de la lumière et des ombres comme l'objet principal du peintre ; la lumière d'une bougie ou celle de la lampe lui servirent à faire ses études, et la plupart de ses tableaux représentent la nuit. Quelques-uns sont éclairés au soleil et sont aussi piquans : j'en citerai pour exemple celui où une jeune personne se cache le visage avec son éventail, qui reçoit la lumière à travers du papier ou d'un taffetas colorié, et une autre femme dans un appartement près d'une fenêtre; un rideau cramoisi dérobe la plus grande partie de la lumière; mais les rayons qui passent à travers ce rideau vont éclairer la figure et produisent des tons singuliers: cette pratique suffit pour prouver combien notre artiste avait étudié les différens effets de la lumière dans les différens accidens. Il a négligé le dessin, et il ne savait pas non plus faire un beau choix dans son modèle. Ses figures sont raides, ses mains lourdes, ses bras décharnés, nulle finesse dans ses contours ; ses compositions ne décèlent ni l'homme d'esprit, ni le grand génie ; il a fait cependant de bons élèves : le plus distingué est de Dort ; ce fut Arnould Boonen ; il a approché de près de son maître.

Voici les principaux tableaux de Schalken : à Paris, chez M. le duc d'Orléans, au Palais-Royal, un homme qui donne une bague à sa femme, sujet éclairé au flambeau ; un petit garçon qui joue de

la guitare ; la bohémienne et plusieurs figures, et une femme qui mange de la soupe.

Chez M. le comte de Vence, une femme éclairée à la bougie, attentive au mouvement d'une montre ; une chanteuse accompagnée par un homme qui joue du téorbe.

Chez M. de Julienne, un tableau, portrait de famille ; une jeune fille qui fume et près de laquelle sont deux autres figures éclairées d'un flambeau.

Chez M. Blondel de Gagny, une jeune fille qui pèle un citron ; un homme représentant un traban ; un autre homme qui tient un grand verre.

Chez M. le comte de Wassenaar, à La Haye, une femme qui dresse un jeune chien; une autre femme près d'un baril de hareng.

Chez M. van Slingelandt, receveur général des États, une Vénus avec des colombes.

Chez M. van Slingelandt, conseiller à la cour de Hollande, une femme qui mange des sucreries ; un autre tableau de femme devant un miroir.

Chez M. Fagel, une femme près d'une fontaine ; une autre qui pèse des bijoux.

Chez M. Lormier, la Vierge et l'Enfant-Jésus sur ses genoux, et à côté saint Joseph ; Diane et des Nymphes ; Vénus qui regarde l'Amour endormi ; un petit garçon qui joue du *rommelpot* (1), et un autre qui chante avec une petite fille ; un vieillard en prière ; un paysan qui allume sa pipe à une chandelle ; une petite tête d'homme ; la Vierge et l'Enfant-Jésus, saint Joseph souffle le feu ; un fumeur qui souffle la fumée au visage d'une jeune personne.

Chez M. van Héteren, une femme qui met une chandelle allumée dans sa lenterne, et un jeune homme qui souffle le feu ; un jeune garçon qui fume, tandis qu'un autre le regarde, une lumière à la main ; quatre personnes qui mangent des œufs ; un homme qui allume sa pipe : dans le fond sont un homme et une femme.

Chez M. d'Acosta, une dame à sa toilette ; près d'elle deux figures éclairées à la bougie.

Chez M. Verschuuring, un jeune homme qui mange un œuf.

(1) *Rommelpot*. C'est une vessie de porc ou autre, bien tendue sur un pot ; dans le milieu est un petit roseau attaché à la vessie : les enfans mouillent ce roseau avec de la salive ; ils le font glisser avec force dans leurs doigts ; en appuyant ils compriment l'air ; l'impulsion et la répulsion font un bruit très-sonore. Cet usage est établi en Hollande, en Flandre, etc.

Chez M. vander Linden van Slingelandt, à Dort, Diane éclairée au soleil; un tableau représentant le néant des choses humaines, par un enfant qui fait des bulles de savon, par une tête de mort, et un flambeau allumé et prêt à s'éteindre.

Chez M. Léers, à Rotterdam, des figures éclairées au flambeau.

Chez M. Bisschop, Diane à la chasse, accompagnée de ses Nymphes.

Chez l'Électeur palatin, Notre-Seigneur insulté par les juifs; quatre figures à demi-corps, de grandeur naturelle, éclairées au flambeau; une Madelaine en pleurs, éclairée d'une lampe; les cinq Vierges sages et les cinq Vierges folles; une Madelaine, éclairée d'une gloire, jette loin d'elle les ornemens de la vanité pour se préparer à la pénitence; une jeune personne qui tient sa main au-devant d'une bougie que son amant veut éteindre; deux autres tableaux qui représentent la Vierge, l'Enfant-Jésus, saint Joseph et un ange.

Le prince Charles possède à Bruxelles deux tableaux : l'un et l'autre représentent des conversations.

Dans la galerie du grand-duc de Florence, le portrait de la fille de Schalken.

GABRIEL VANDER LEEUW,

Elève de son père Sébastien vander Leeuw.

Gabriel vander Leeuw naquit à Dort, le 11 novembre 1643, de Sébastien vander Leeuw, qui peignait assez bien les animaux, et qui abandonna la peinture pour un emploi dans les droits sur la bière. Ce tort qu'il faisait à la peinture fut réparé par ses deux fils, Gabriel et Pierre. Tous deux reçurent des leçons de leur père, et tous deux dans l'art du pinceau l'ont surpassé dans la peinture.

Gabriel, déjà habile, crut sa ville natale moins propre à ses progrès et à sa fortune que la capitale. Il fut bien reçu et fort employé à Amsterdam; il y épousa, peu de temps après son arrivée, la sœur du peintre vander Plaats. Il paraît que l'hymen contribua plus à déterminer son voyage d'Italie qu'à le fixer chez lui.

Les promesses d'un prompt retour lui firent obtenir un congé de sa jeune épouse, mais qui fut bien prolongé. Il ne revint qu'après quatorze ans d'absence, dont il en demeura quatre à Paris et à Lyon, deux à Turin, sept à Naples et un à Rome ; partout il fut employé et ses ouvrages payés cher. Il avait étudié la manière de Castiglione et de Roos, et il avait de plus acquis la facilité d'opérer du dernier. Enfin, notre peintre ne put résister plus long-temps à l'envie de revoir ou sa femme ou sa patrie ; il retourna en Hollande.

Ses premiers ouvrages furent d'abord enlevés rapidement ; mais la quantité prodigieuse qu'il en donna de suite les diminua de prix, et on finit par les moins rechercher. Cette espèce de mépris le découragea et l'aurait conduit à la misère, mais il savait qu'en France et en Italie on était plus en état de distinguer le mérite. Il prenait ses arrangemens pour retourner à Paris, à Rome ou à Naples, et il était allé à Dort dire adieu à sa mère, quand il mourut le 3 juin 1688.

Gabriel fut regretté ; il avait la figure aimable, beaucoup d'esprit et une conversation qui le fit rechercher des meilleures compagnies. Son génie était abondant; il produisait avec la plus grande facilité et il peignait de même ; sa couleur tenait de l'école de Rome ; sa touche était large et décidée. Cette façon de charger la couleur n'était point du goût des Hollandais ; ils préféraient le beau fini, ouvrage de la patience, à l'art de faire avec chaleur et avec goût. Ses tableaux sont pleins de troupeaux de moutons, de bœufs et d'autres animaux qu'il imitait d'après nature avec une variété surprenante.

ABRAHAM VAN KALRAAT,

Elève des frères Hulp.

Kalraat, né à Dort le 7 octobre 1643, fut destiné à la sculpture. Les frères Émile et Samuël Hulp, habiles dans leur art, lui en donnèrent les premières leçons. On ne sait pourquoi Kalraat se mit à peindre à la mort de son père, aussi sculpteur, qui apparemment ne voulait pas qu'il abandonnât sa première profession. Notre

peintre quitta le ciseau pour le pinceau. En peinture, il fit assez bien la figure, mais il fut plus distingué quand il traita les fleurs et les fruits. Ses ouvrages ont de la fraîcheur et de la légèreté; il composait avec intelligence et beaucoup d'harmonie.

PIERRE MOLYN,

Surnommé TEMPÉEST (Tempête).

On pourrait citer Pierre Molyn comme un grand homme, si l'apparence même du crime n'obscurcissait pas l'éclat des talens les plus brillans. Il naquit à Harlem de Pierre Molyn, appelé le Vieux; il fut regardé comme un prodige dans son pays. Il réussissait presque également dans tous les genres, et il aurait remplacé François Sneyder par son art singulier de peindre des chasses au sanglier de grandeur naturelle, s'il n'avait pas quitté la Hollande. L'envie de voir l'Italie le fit voyager. Il fut à Rome où il étudia long-temps; de là, sa malheureuse étoile le conduisit à Gênes, où ses ouvrages eurent une grande vogue : on ne sait pas positivement s'il s'y était marié ou si celle avec qui il vivait n'était que sa maîtresse; mais on n'est que trop sûr qu'elle fut assassinée, et qu'il fut accusé d'avoir payé des scélérats pour commettre ce crime. Il fut arrêté, et quoiqu'il restât un violent soupçon qu'il avait trempé dans ce crime, il n'y eut point assez de preuves pour lui faire perdre la vie, mais assez d'indices pour lui faire perdre sa liberté. Il fut condamné à une prison perpétuelle dont il ne sortit au bout de seize ans que par un hasard. Louis XIV, pour punir les Gênois, fit bombarder leur ville; le feu des bombes menaçant Gênes d'un incendie, le doge fit ouvrir les prisons : Molyn se retira promptement à Placenza, dans le duché de Parme. Ce fut là que, pleinement corrigé de ses passions violentes qui l'avaient entraîné dans le précipice, il ne songea plus qu'à se livrer au travail.

Nous ne savons rien de sa mort. Jean Visseléer, grand artiste, et par conséquent connaisseur, nous assure que Molyn fut un peintre très-distingué de son temps, qu'il avait un beau génie. Isaac

Moucheron, autre bon paysagiste qui vécut avec Molyn à Rome, en fait aussi les plus grands éloges.

THÉODORE FRERÉS.

Frerés fut un bon peintre d'histoire, né à Enckhuysen en Hollande, en 1643. Issu d'une famille ancienne et riche, les élémens de la peinture entrèrent dans son éducation, et bientôt il s'y appliqua par goût. Il fit le voyage d'Italie avec une commodité et une aisance dont il eut le bon esprit de ne pas abuser. Bien loin de se livrer à une dépense qu'il pouvait faire sans s'incommoder, bien loin de donner dans la folie flatteuse et si commune à cet âge de vouloir briller parmi les jeunes gens de la bande académique, il ne la fréquenta point et vécut assez retiré. Il préféra aux vains amusemens d'une vie dissipée et d'une compagnie peu choisie, l'étude assidue des ouvrages des grands maîtres, et il partagea le temps de ses visites entre les savans et la meilleure compagnie de Rome. Il acquit parmi ceux-ci une plus parfaite connaissance du grand monde ; il s'intruisit avec les premiers des finesses de son art et des moyens qui font mériter l'estime qu'on accorda depuis à ses ouvrages. Cette conduite sage et cet emploi si raisonnable de son loisir lui élevèrent l'âme et lui donnèrent une manière facile et noble de dessiner et de composer qui ont fait le caractère principal de son talent. Il remporta dans sa patrie l'art d'un peintre distingué et le ton des plus honnêtes gens. De retour en Hollande, il commença à s'y faire connaître par l'exécution d'un plafond et d'un salon pour M. Roeters, d'Amsterdam. On cite encore de cet artiste plusieurs autres entreprises d'une aussi vaste étendue ; sa dernière était pour l'hôtel-de-ville d'Enckhuysen, et il en achevait les tableaux à Amsterdam, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui l'empêcha de les terminer. Sa santé étant un peu revenue, il comptait aller prendre l'air natal pour achever de la rétablir entièrement au milieu de sa famille, mais il mourut dans le trajet, en 1693, âgé de 50 ans.

Il avait du génie ; son dessin est élégant et plein de finesse,

mais il n'excella pas dans le coloris ; ses ouvrages sont estimés, et l'on garde avec soin ses dessins dans les portefeuilles les plus curieux.

ADRIEN BACKER.

La ville d'Amsterdam compte au nombre des meilleurs artistes qu'elle a vus naître, Adrien Backer, neveu de Jacques Backer dont nous avons parlé, tome I[er], page 333. Les historiens ne nous apprennent presque aucun détail de sa vie. On présume qu'il a vécu en Italie, par la correction et le bon goût du dessin des figures nues qu'il introduisait dans ses tableaux. L'ouvrage le plus considérable que l'on connaisse de lui représente le Jugement dernier ; c'est une composition nombreuse qui sent le grand maître : ce tableau est placé à l'hôtel-de-ville d'Amsterdam, au-dessus de l'entrée de la salle des plaidoyers. Backer mourut en 1686, dans la ville où il avait pris naissance.

HORACE PAULYN.

On ne sait par quelle bizarrerie des peintres dévots et pieux ont pu donner au public des tableaux licencieux et des nudités scandaleuses : serait-ce que le sentiment n'entrerait quelquefois pour rien dans de bons ouvrages et qu'une imagination vive pourrait être susceptible d'impressions opposées, sans que le cœur s'en mêlât, et qu'enfin le génie suffirait à tout ? Quoi qu'il en soit, le peintre dont nous avons à parler donna des preuves de la plus grande dévotion et en même temps mit au jour des tableaux capables de faire rougir les libertins les plus décidés.

On ne sait quel pays donna le jour à Paulyn, ni en quel endroit il a fini sa vie ; on sait seulement qu'il forma le projet et une société assez nombreuse pour le voyage de la Terre-Sainte. Il était le conducteur de cette caravane. Jean Rote était son second ; ils

furent d'abord en Angleterre et de là à Hambourg. Ils firent partout sur la route beaucoup de prosélytes ; ils avaient des coffres remplis de bannières, de croix, etc. Plusieurs personnes vendirent leurs effets pour se joindre à eux, et la femme d'un boulanger poussa le fanatisme jusqu'à croire faire une bonne œuvre en volant l'argenterie de sa maison pour accompagner ces pèlerins. L'événement ne fut pas heureux; on leur déroba leurs coffres et leur argent. On n'a jamais su depuis ce qu'était devenu Paulyn.

Ce peintre avait des talens qui l'auraient distingué, si le libertinage qui régnait dans ses tableaux, en rendant leur prix excessif, n'en avait pas ôté tout le mérite. On dit qu'il a surpassé en licence le très-libidineux *Arétin*. On assure qu'il dessinait bien, que sa couleur était bonne, et qu'un pinceau délicat et moelleux n'était que trop capable de séduire en faveur de ses ouvrages pernicieux. Il faut qu'un peintre, ainsi que tout autre auteur, parle à l'esprit ; il lui est permis même d'intéresser le cœur, mais il lui est défendu de le corrompre.

JOB ET GUÉRARD BERKEYDEN.

On peut citer ces deux frères comme l'exemple d'une union d'autant plus rare qu'elle a subsisté entre deux personnes qui prétendaient à la gloire du même talent. Ils naquirent tous deux à Harlem. Job était l'aîné et fut placé chez un relieur pour en apprendre le métier ; mais son application continuelle à dessiner fit connaître à ses parens qu'il était né pour un art bien au-dessus de la profession à laquelle on l'avait d'abord destiné. Son père le plaça chez un peintre dont les historiens ne disent point le nom. On sait qu'au bout de peu d'années il fut en état de faire des tableaux qui furent estimés, et que ce furent les succès de Job qui excitèrent dans l'esprit de Guérard, son cadet, le désir de s'adonner aussi à la peinture. Mais en entrant dans la même carrière, leur rivalité ne fut pas capable de les désunir; elle ne produisit dans leurs âmes sensées et justes que cette émulation qui tend à la supériorité, mais sans les moyens bas qu'on emploie trop souvent pour

y parvenir. Ils furent les modèles de cette ardeur qui devrait animer les frères et les artistes dans le chemin des talens et de la vertu.

Qu'il nous soit permis de parler de deux songes de l'aîné, puisque ces rêves eurent quelque rapport aux actions de sa vie, et qu'on était alors plus superstitieux qu'on ne l'est aujourd'hui. Job crut une nuit, pendant son sommeil, s'élever jusqu'au ciel, et une autrefois il s'imagina être resté suspendu par les cheveux aux branches d'un arbre. Le premier de ces rêves lui parut l'emblème des progrès qu'il pouvait faire dans son art, et qui l'élèveraient au-dessus du commun des peintres; il crut que c'était à lui de réaliser cette idée; il quitta son maître et voulut voler de ses propres ailes à la perfection. Il s'appliqua plus que jamais à l'imitation des objets de la nature; il ne quitta plus les campagnes ni les bords du Rhin; il étudia les effets de la lumière dans les cieux, dans les arbres, dans le cours des eaux; il fit le portrait de tous ceux qui se présentèrent; il peignit presque tous les passans, et pour le prix qui leur convint. Il amassa beaucoup d'argent par cet assemblage très-multiplié de petites sommes; mais sa principale acquisition fut celle d'une pratique facile et d'une grande connaissance de son art. De ces études, il passa à la composition des tableaux qui représentaient des fêtes de village dans le goût de David Teniers.

Job fut moins flatté de l'interprétation qu'il crut devoir donner au second de ses songes; il crut que cette aventure de se voir suspendu à un arbre lui pronostiquait quelque désastre qui l'arrêterait au milieu de ses succès, et cette idée le rendit d'une timidité singulière. Il s'était uni à Guérard, son cadet, qui réussissait fort à peindre des intérieurs de villes et d'églises, et qui ornait ses tableaux de figures joliment dessinées d'après nature. Ils arrivèrent ensemble à Cologne; ils y firent quelques portraits, et furent ensuite à Heydelberg, où était pour lors la cour de l'Électeur palatin. Ce fut là que la crainte du second rêve les empêcha d'oser se produire, et retarda du moins de quelque temps l'accueil honorable qui leur était dû. Confondus dans la foule, ils virent si souvent passer l'Électeur et sa suite pour aller à la chasse, qu'ils ne purent s'empêcher d'en faire l'objet de leur travail. Ils en firent donc ensemble une représentation très-agréable et très-bien exécutée; on y reconnaissait l'Électeur et les principaux seigneurs à ne pouvoir s'y tromper. Ils hasardèrent enfin d'exposer ce tableau, mais sans être aperçus, dans une galerie par laquelle le prince devait passer,

et dès qu'ils eurent fait cette démarche, elle leur parut si hardie, qu'ils balancèrent à s'enfuir. Pendant qu'ils délibéraient s'ils prendraient ce parti, l'Électeur vit le tableau, s'y reconnut, l'applaudit et fit chercher l'auteur. Ils avaient été trahis : on les amène, et bien honteux, ils reçurent du prince les éloges et les faveurs qu'ils méritaient. A une somme considérable d'argent, il joignit pour chacun des deux frères une médaille d'or, un logement dans le palais, la permission de prendre des équipages pour suivre la cour à la chasse, ce qu'ils firent non sans crainte d'être pendus par les cheveux à quelque arbre de la forêt. Job avait toujours son rêve devant les yeux, et il tremblait à chaque instant que cette espèce d'horoscope ne s'accomplît.

Ils travaillèrent encore quelque temps à la cour de l'Électeur, où ils furent recherchés et où ils gagnèrent du bien ; mais habiles à peindre et fort maladroits à lutter contre les intrigues qui augmentèrent à mesure qu'ils avançaient en faveur, il leur parut plus aisé de quitter la cour que d'en prendre les manières.

Ils obtinrent avec beaucoup de difficulté la permission de retourner chez eux, après avoir été comblés de présens par l'Électeur, et revinrent dans leur patrie. Ils y vécurent tous deux avec une de leurs sœurs ; ils travaillèrent continuellement ; ils allaient vendre leurs tableaux à Amsterdam. Guérard mourut le premier, le 23 novembre 1693. Job toujours plaisant et conteur assez agréable, ne se dissipait que le soir du travail assidu du jour, et était bien reçu de ceux qu'il préférait ; on aimait à l'entendre. Il avait atteint l'âge de 70 ans, lorsqu'il périt malheureusement le 12 ou 13 juin 1698 : il sortait le soir d'un cabaret et tomba dans le canal des Brasseurs, où il se noya.

On regretta ces deux frères dont les talens sont très-connus dans leur pays ; l'un et l'autre peignaient la figure, l'architecture, etc.; l'aîné faisait le portrait. Je n'ai vu aucun de leurs ouvrages en France ; voici les principaux qui sont en Hollande :

Dans le cabinet de M. Henry van Slingelandt, bourguemestre à La Haye, on voit une place publique avec un nombre de figures ; le fond est une porte romaine peinte par Guérard Berkheyden.

Chez M. Lormier, la grande église d'Harlem, environnée de maisons et de figures par le même.

Chez M. Verschuuring, une femme à cheval près d'un puits.

Chez M. Nicolas van Bréemen, une eau calme ornée de bateaux et de figures, par Job Berkheyden.

Chez M. vander Linden van Slingelandt, à Dort, l'intérieur d'une église avec figures, par le même.

Et à Rotterdam, chez M. Arnould Léers, une autre vue de l'église d'Harlem, du côté de la place, avec figures, par Guérard.

JEAN VOSTERMANS,

Élève d'Herman Zaft Leven.

Jean Vostermans, né à Bommel, était fils d'un peintre de portraits; issu lui-même d'une famille distinguée de Hollande, il donna à son fils les premières leçons de son art, mais le maître à qui notre jeune élève dut principalement sa belle manière de peindre fut Herman Zaft Leven; il étudia sous lui à Utrecht, et en assez peu de temps il fut le rival de celui qui lui avait appris à l'égaler.

Vostermans avait eu une éducation conforme à sa naissance; il avait de l'esprit, et à ces deux titres il était en société avec tout ce qu'il y a de gens de distinction; mais trop de vanité lui fit perdre le fruit de ces grands avantages. Ce qu'il était lui fit oublier ce qu'il avait entrepris d'être. Il y a grande apparence que s'il n'était pas né au-dessus du commun, il aurait été un artiste plus distingué.

Il passa en France avec le titre de baron, des habits très-riches et un grand nombre de domestiques : il épuisa bientôt la fortune que son père lui avait laissée. Ce n'est pas que ses ouvrages, qui étaient très-recherchés, n'eussent pu le mettre en état de soutenir cette énorme dépense, s'il eût su tirer parti de son talent; mais par un préjugé peu conséquent à sa manière de vivre, il crut indigne de lui de faire un revenu d'un art qui cependant était la seule ressource pour son faste. Il ne vendit point ses tableaux, il en fit des présens, et ruiné par cette générosité et cette prodigalité également déplacées, il se vit contraint d'abandonner Paris. Il retourna dans sa patrie et s'y retira chez une sœur qui y demeurait. Ses fausses idées l'y suivirent; il continua d'y fréquenter les plus distingués de la ville et d'y être de toutes les parties de plaisir, et pour accorder son orgueil et son luxe, il se vit réduit, quand il man-

quait d'argent, à prétexter des indispositions qu'il n'avait point. Il s'enfermait quelque temps chez lui, travaillait du matin au soir et faisait vendre sous main ses tableaux à Amsterdam. Pour persuader qu'il ne tirait aucun profit de ses ouvrages, il peignait quelquefois comme par amusement devant tous ceux qui venaient chez lui, et donnait publiquement ces morceaux de peinture à ses amis, qui ne savaient ni sa situation ni ses besoins.

En 1672, à l'approche de l'armée française, Vostermans se retira à Nimègue, chez une autre sœur qui y était établie : il y sollicita une commission de capitaine dans les troupes des États-Généraux, mais fier comme il l'était, il fut bientôt dégoûté par le premier refus et par la préférence qu'on donna à un gentilhomme du pays de Gueldre. Les troupes de France étant arrivées à Nimègue, Vostermans ne tarda pas à être connu et à être visité par les principaux de l'armée. Le marquis de Béthune fit cas des ouvrages de notre Hollandais; il aimait sa conversation; il l'emmena à Utrecht et dans les autres villes de Hollande, où il acheta sous ses yeux et sur ses conseils les plus beaux tableaux qu'il put trouver. Il essaya même de se l'attacher et lui offrit d'être à la tête de sa maison; on ne sait ce qui empêcha notre artiste d'accepter un parti si avantageux. Il est vraisemblable qu'il crut cette position trop au-dessous de lui; il ne lui était cependant pas possible de vivre plus long-temps sans fortune et avec une vanité qui ne faisait qu'augmenter ses besoins. Il chercha une ressource dans la générosité des Anglais : ses ouvrages étaient bien payés à Londres; il y alla. Les amateurs le reçurent avec distinction; on le chargea de peindre un tableau pour un des appartemens de Witheal : le sujet était la vue des maisons royales. Ce morceau fut si bien exécuté qu'on y reconnaissait, quoiqu'en petit, les dames et les seigneurs qui étaient le plus souvent dans les promenades. Le roi et sa cour donnèrent à ce tableau les plus grands applaudissemens; le monarque en fit demander le prix à l'auteur; quelques-uns de ses amis lui conseillèrent d'en faire présent, mais le plus grand nombre voulait qu'il se fit payer. Il suivit ce dernier avis; il demanda deux cents livres sterling, somme exagérée, à la demande de laquelle le roi ne fit point de réponse. Vostermans ne douta point qu'au bout de quelque temps elle ne fût accordée, et vécut magnifiquement sur cette espérance; mais après avoir dépensé neuf cents florins, il se trouva dans l'impossibilité de les payer et fut mis en prison. Il eut beau présenter des placets et faire solliciter, il n'obtint rien et

n'a jamais rien touché du paiement qu'il avait demandé. Il fut bientôt oublié, et il aurait couru le risque de mourir dans les fers, sans la pitié qu'en eurent les peintres, et sans le secours qu'ils lui fournirent : ils se cotisèrent et le firent élargir.

Le marquis de Béthune, pour lors en Pologne, ayant appris la triste situation où était Vostermans, lui écrivit de s'y rendre pour entrer au service du roi. On croit que cette lettre n'est pas parvenue jusqu'à notre artiste; d'autres disent qu'il préféra de suivre l'ambassadeur d'Angleterre à la Porte. L'ambassadeur mourut en route, et l'on n'a point su ce que devint Vostermans.

Il y a trop peu de tableaux de ce bon peintre et la plupart sont trop peu connus pour les indiquer; une partie est passée chez l'étranger, et l'on en attribue plusieurs à Vostermans qui pourraient bien être de son maître ; c'est même quelquefois faire tort à l'élève que de les comparer. Guérard Hoet nous assure que Vostermans a surpassé Herman Zaft Leven dans bien des parties de son art. Hoet était un grand peintre qui a connu Vostermans; son jugement n'est point hasardé ; il lui accorde plus de génie et plus de facilité, une couleur vraie, et il décide qu'un pinceau ferme et flou lui donnait une supériorité sur un grand nombre d'artistes de son temps. Il n'a manqué à Vostermans que d'être moins vain ; il aurait vécu plus heureux et nous aurions plus de ses ouvrages.

Le seul tableau que j'aie vu de lui est chez M. Bisschop, à Rotterdam; il représente une vue du Rhin et fait pendant avec un autre de son maître.

On ne connaît d'autre élève de Vostermans que Jean Soukens, aussi natif de Bommel, dont la vie n'est pas plus intéressante que les ouvrages.

JEAN-BAPTISTE CHAMPAGNE,

Élève de son oncle.

Jean-Baptiste Champagne naquit à Bruxelles en 1643. On ne sait s'il avait appris les principes de la peinture dans sa patrie; mais on est bien certain qu'il a dû son talent et sa gloire à la mort

du fils de son oncle Champagne, dont nous avons parlé dans le premier volume.

Philippe, accablé de la perte qu'il venait de faire, fit venir de Bruxelles Jean-Baptiste, son neveu; il eut la satisfaction constante de le voir répondre à ses vues : du génie, un grand amour pour le travail, la même douceur dans le caractère, lui méritèrent que son oncle l'adoptât. Le jeune élève copia si bien ce maître tendre et chéri, il se forma tellement sur sa manière et eut par reconnaissance une prévention si décidée pour elle, qu'il ne la quitta jamais, malgré son séjour de quinze mois en Italie. A son retour à Paris, il vécut et travailla avec son oncle à des ouvrages pour le roi, et il fut assez estimé pour avoir l'ordre d'achever, après la mort de cet oncle fameux, ceux qu'il avait commencés. L'académie royale l'admit parmi ses membres; il devint professeur, et mourut en 1688, âgé de 45 ans.

Jean-Baptiste est inférieur à son oncle en mérite ; il fut son imitateur, et s'il atteignit à quelques-unes de ses perfections, il eut aussi ses défauts. On trouve à Paris plusieurs de ses ouvrages dans les églises.

PIERRE DE HOOGE,

Elève de Nicolas Berghem.

Le mérite de Pierre de Hooge dans son art nous fait vivement regretter de n'avoir pu découvrir presque aucune particularité de sa vie ; de ce qu'il a passé en Hollande, on en conjecture avec assez de probabilité qu'il y avait pris naissance. Par sa manière de peindre, il paraît sûr qu'il fut un des meilleurs élèves de Nicolas Berghem ; par ses premiers tableaux, on juge avec raison qu'il étudia ses principes dans cette grande école. Les ouvrages qu'il fit depuis dans le goût de Metzu et de Mieris prouvent que la prévention fondée des amateurs pour ces illustres artistes détermina de Hooge à les imiter. Il réussit assez bien à marcher sur les traces de Metzu, de Mieris, de Coques et de Slingelandt, mais sans les atteindre ; ses têtes et ses mains ont quelquefois la force

de celles de van Dyck; sa touche est plus large que celle de Mieris et de Metzu, mais ses tableaux n'en attrapent jamais le fini précieux ; aussi nous gardons-nous bien de les placer sur la même ligne. De Hooge fut un imitateur qui n'est pas à dédaigner au-dessous du degré éminent de Metzu et de Mieris, pour la finesse et la vérité du coloris : il est encore des places distinguées, et notre artiste occupa une des premières. Son dessin est correct et de bon goût ; sa couleur est naturelle et même vigoureuse. Tout le faire en général de ses tableaux est d'une grande facilité. Ceux d'entre ses ouvrages qui lui ont mérité plus de réputation représentent des conversations: les habillemens de ces personnages sont galans et selon les modes de son temps ; on y remarque même un choix conforme aux intérêts de la peinture. S'il peignait un officier, il le représentait avec sa veste de buffle, une cuirasse, une écharpe ou une bandoulière, et ainsi des autres dont il choisissait avec goût les attributs. Ses tableaux sont encore rares en France. M. Haillet de Couronne, lieutenant-général criminel, possède à Rouen un tableau de ce maître, où deux officiers, habillés de buffle et d'une cuirasse, boivent ensemble ; un troisième hache du tabac à fumer ; l'hôtesse, qui leur sert à boire, écoute avec attention ce qu'ils se disent. Ce tableau est vigoureux de couleur, bien dessiné et d'une touche ferme et légère.

On voit du même, à La Haye, chez M. Nicolas van Brémen, une assemblée où l'on présente un ambigu : ce tableau est très-galant et très-piquant.

Chez M. Braamkamp, à Amsterdam, il y a du même artiste un joli tableau qui représente le dedans de deux appartemens où sont deux figures.

JEAN WÉENINX,

Elève de son père Jean-Baptiste Wéeninx.

1644.

Jean Wéeninx, né à Amsterdam en 1644 ; est fils d'un peintre habile, Jean-Baptiste Wéeninx : il apprit la peinture de son père, qu'il eut le malheur de perdre lorsqu'il n'avait que seize ans; mais

il était déjà assez avancé pour ne se servir d'autre maître que de la nature. Il copia des tableaux de son père à s'y méprendre; ensuite il fit des imitations avec le même succès : l'histoire, les animaux, le paysage, les fleurs, il était également habile; et ce qu'il y a de certain, c'est que les tableaux faits dans son premier temps ne se distinguent de ceux du père que par les noms qui se trouvent écrits dessus. Il n'est pas possible de trouver deux artistes qui aient approché de si près de la même manière et du même mérite.

Le jeune Wéeninx se corrigea bientôt du défaut qui se remarque dans plusieurs tableaux de son père, d'un ton gris qu'il éloigna de tout ce qu'il a fait. Cet excellent artiste est regardé comme un prodige; il peignait en grand et en petit, d'un fini surprenant. L'Electeur palatin, Jean-Guillaume, le plus grand amateur de son siècle, à la vue des ouvrages de Wéeninx, demanda ce peintre à sa cour, lui fit une pension considérable et lui commanda des ouvrages pour orner deux galeries au château de Bensberg : dans l'une, ce sont des chasses au cerf; dans l'autre, des chasses au sanglier : les figures, les animaux, le paysage, tout d'une même main et au même degré de mérite. Il fut long-temps employé dans cette cour toujours avec applaudissement.

On soupçonne qu'il ne quitta la cour qu'après la mort de ce prince. Il retourna à Amsterdam où ses occupations augmentèrent tous les jours; c'est à qui pouvait obtenir de ses ouvrages. On lui demandait des tableaux dans tous les genres; c'était toujours un maître habile; il semblait que chaque chose était d'une main différente. Il acquit le titre du plus grand peintre et le plus universel. Il menait une conduite estimable qui lui a mérité une vie longue sans infirmités; il mourut le 20 septembre 1719.

Jean Wéeninx a surpassé son père déjà célèbre. Les animaux de toute espèce, les paysages, les fleurs, il a tout représenté; la nature est bien rendue : il avait une touche propre à chaque genre, une couleur vraie qui ne tenait ni de maître, ni de préjugé; il avait la nature en vue qui lui indiquait tout et qu'il ne faisait que suivre. Il peignait les figures dans ses ouvrages avec le même mérite; son dessin est ferme, quelquefois savant, mais jamais maniéré. C'est encore un artiste surprenant; ses grands ouvrages ont la facilité et le large du peintre d'histoire; ses petits tableaux, la finesse, le fini et le précieux de la plus grande patience. Ses ouvrages furent payés cher; on a vu vendre un tableau sur lequel était peint un faisan et quelque gibier, pour le prix de 300 florins.

On voit en Hollande plusieurs galeries entièrement de sa main. A Amsterdam, chez M. Braamkamp, un tableau bien composé; on y trouve un lièvre, un cygne, un faisan, une perdrix, tous morts; un pigeon vivant qu'un petit chien agace; à côté, un vase avec des raisins et entouré de fleurs; le fond est un bean paysage.

PIERRE VANDER LEEUW,

Élève de son père Sébastien Leeuw.

Pierre vander Leeuw, frère de celui dont nous avons parlé, était aussi élève de son père. Les ouvrages de Gabriel ne plaisaient point en Hollande; ceux de Pierre étaient du goût de sa nation; mais il avait l'humeur si difficile, qu'à peine pouvait-on le souffrir dans la société. Cette bizarrerie d'humeur écartait les curieux et le força de donner ses ouvrages à très-bas prix.

Le talent de Pierre était aussi de peindre des paysages, mais remplis de figures et d'animaux, dans le goût d'Adrien Vanden Velde, dont il avait suivi de si près la manière, que l'on s'y trompe en les comparant. Il ne peignait jamais sans avoir à côté de lui un tableau de Vanden Velde, afin de ne point perdre de vue la façon de colorier et de disposer les plans de ses tableaux : sa couleur est naturelle et dorée, son pinceau est flou et facile. Cette pratique était négligée par son frère, et aurait fait sa fortune s'il l'avait observée; comme celui-ci aurait fait la sienne s'il avait eu la douceur du caractère et de l'esprit de son frère. On ne sait point l'année de sa mort. On estime fort les ouvrages de vander Leeuw.

FRANÇOIS (Francisque) MILÉ,

Élève de Frank.

Francisque Milé, fils d'un habile tourneur en ivoire, que le prince de Condé fit venir de Dijon dans son gouvernement à Anvers, où il donna naissance au peintre dont nous écrivons l'histoire, en 1644. Le père seconda les dispositions que son fils marqua pour la peinture, et le plaça chez Frank, qui le fit dessiner et peindre. Privé de tout secours par la mort de son père, le jeune élève semblait se suffire à lui-même; sa grande application et son désir d'avancer lui tinrent lieu de tout. Son maître l'emmena avec lui à Paris où il eut occasion de voir les ouvrages du Poussin, qu'il étudia et qu'il copia avec tant d'exactitude, que ses tableaux dans la suite tenaient de la même manière. Il eut dans le même temps un émule bien capable d'augmenter son ardeur pour le travail; c'était Abraham Genoels. Animés du même motif, ils travaillèrent ensemble avec la même assiduité, la même envie de se distinguer dans leur art; ils devaient même aller ensemble en Italie, et prêts à suivre ce projet, Milé y renonça en épousant la fille de son maître; il n'avait encore que dix-huit ans.

Rendu à lui-même et maître de son temps, il travailla pour satisfaire ceux qui recherchèrent ses tableaux; ils furent portés dans tous les pays; il alla recevoir des louanges. Dans le voyage qu'il fit pour voir ses amis en Flandre, il passa par la Hollande et l'Angleterre : on ne put l'arrêter nulle part; il revint à Paris chargé d'ouvrages pour les endroits où il avait passé.

Peu de temps après, l'académie de peinture le reçut dans son corps et le nomma professeur. Cette distinction mit le sceau à sa réputation et augmenta tellement le nombre de ses envieux, qu'on assure qu'il mourut à Paris, en 1680, à 36 ans, d'un poison qui l'avait rendu fou. Il est enterré à Saint-Nicolas-des-Champs. Il a eu plusieurs bons élèves; dans ce nombre sont ses deux fils qui ont tous deux été en Italie.

Sa mémoire était si fidèle, qu'après avoir vu une seule fois un tableau, il s'en rappelait long-temps l'ordonnance avec autant d'exactitude que s'il avait eu l'original devant les yeux; il en était

de même quand il copiait la nature; il la dessinait, mais il rendait ses ciels et les tons qu'il avait remarqués avec beaucoup de vérité et de force. Ses paysages sont ordinairement des sites convenables au sujet d'histoire qu'il représentait par ses figures, et c'est comme peintre d'histoire qu'il mérita la place distinguée de professeur à l'académie. Son dessin est correct et sa touche spirituelle.

Le roi possède onze tableaux de ce maître.

Son morceau de réception à l'académie.

A Paris, dans l'église de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, deux grands tableaux : le Sacrifice d'Abraham, et l'autre Élysée dans le désert; les fonds sont des paysages.

Dans le cabinet du prince Charles, à Bruxelles, on voit quatre paysages avec figures.

Chez l'Électeur palatin, trois paysages avec figures.

A La Haye, chez M. Half-Wassenaar, un paysage avec figures.

Chez M. d'Acosta, un paysage avec des figures.

A Dort, chez M. vander Linden van Slingelandt, un beau paysage avec des figures.

A Rotterdam, chez M. Bisschop, un paysage.

Et chez M. Cauwerven, à Middelbourg, un bon tableau représentant la femme adultère.

ROBERT DUVAL,

Élève de Nicolas Wieling.

Duval naquit à La Haye en 1644. En sortant de l'école de Nicolas Wieling, peintre d'histoire, il fut à Rome, où la bande académique lui donna le nom de *la Fortune*. Il demeure constant qu'il y employa son temps à tout voir et à bien étudier. Venise, renommée pour la couleur, devint un objet de sa curiosité; il y profita des bons modèles. L'amitié d'un noble vénitien lui devint d'un grand secours; il eut chez lui sa table et l'argent dont il avait besoin pour étudier et ses entretiens ; ceci aurait dû doubler ses études. Il étonna ses compatriotes de ce qu'il ne leur rapportait à son re-

tour ni dessins de lui, ni copies d'après les autres. Il revint cependant habile; il avait étudié d'après le Cortone et en tout temps suivi la marche de ce maître.

L'amour manqua de perdre Duval; il épousa la fille d'un prédicateur français, nommé Desmarès, qui était fort attaché au roi d'Angleterre, Guillaume III. Disgracié de ce beau-père qui avait été forcé de lui donner sa fille, il aurait été obligé de quitter le pays, mais Duval se comporta de façon à faire oublier ses torts; on lui pardonna et cette haine se changea en amitié. Desmarès, qui pouvait tout sur l'esprit de son maître, lui présenta son gendre; il obtint pour lui la direction de son cabinet et la surintendance des bâtimens du monarque : la fortune offrait ses trésors à notre artiste. Il se présenta une occasion d'exercer ses talens et d'employer sous sa conduite les plus habiles de son temps; ce fut à la construction du palais de Loo. Il ne profita pas de cette occasion toujours rare; soit vanité, soit paresse, il perdit la plus belle occasion qu'un artiste puisse avoir; lui qui distribuait les ouvrages aux autres, n'eut pas le courage d'en exécuter une partie.

Le roi envoya Duval en Angleterre pour mettre en ordre les cartons de Raphaël et les autres tableaux qui avaient besoin d'être nettoyés ou réparés, et ensuite les placer au palais d'Hamptoncourt. Il renouvela à Londres son ancienne connaissance avec Kneller qu'il avait beaucoup vu en Italie; il en obtint son portrait. Il ne paraît pas que Duval ait rien peint dans cette capitale.

De retour en Hollande, il fut nommé directeur de l'académie à La Haye, où il avait été admis en 1682. Il a plusieurs fois rempli les premières places de cette compagnie. Il est mort le 22 janvier 1732, âgé de 88 ans. On regrette que cet artiste, avec de grands talens, ait produit si peu d'ouvrages. Son amour pour son art s'est éteint par la fortune qui aurait dû l'exciter davantage : son dessin, sa couleur et ses compositions sont entièrement dans la manière de Pierre de Cortone. On peut voir le plafond de la salle de l'académie, à La Haye, et l'escalier à l'hôtel du comte de Portlant, dans la même ville. On trouve encore de lui quelques tableaux, mais en très-petit nombre.

JEAN DUNZ.

1645.

Jean Dunz, fils de Jean-Jacques Dunz et de Vérona Rueff, naquit le 17 janvier 1645, dans la ville de Berne. Rien n'est plus obscur que sa première éducation; ses maîtres et ses voyages nous sont inconnus; il peut être égalé aux meilleurs peintres de portrait et de fleurs.

Ses amis seuls pouvaient prétendre à ses ouvrages, parce qu'il était très-riche; il ne travaillait que pour son plaisir et l'on ne pouvait être plus laborieux : il avait une passion vive pour son art et pour les artistes. Ses grands biens ne lui firent pas mépriser les peintres pauvres ou médiocres; il les encourageait et il les secourait. Il fut admiré pour ses vertus: il aimait le repos; une vie réglée, un tempérament robuste lui ont conservé la vigueur de la jeunesse jusqu'à près de 92 ans qu'il cessa de vivre, le 10 octobre 1786. Il ne laissa après lui que deux filles, et son nom est éteint avec lui.

Les ouvrages de ce bon peintre nous sont inconnus. Un artiste (1), dont la réputation est établie, nous assure que Dunz donnait à ses portraits de la ressemblance; qu'il coloriait bien; que rien n'y était négligé; que ses tableaux de fleurs sont bien composés, bien finis et précieux; que sa touche était légère et arrêtée; sa couleur généralement belle et vraie.

ARENT (ARNOULD) DE GELDER,

Elève de Rembrandt.

Le génie d'un peintre d'histoire en grand se réduit à l'être en petit, pour plaire à son siècle et au mauvais goût. Son exemple

(1) M. Fuesli.

devient contagieux, sa vogue éblouit au point d'inspirer le goût des ouvrages frivoles à ceux qui sont nés avec de grands talens; tant le caprice des modes a d'influence jusque sur les meilleurs esprits! Les artistes les plus originaux ont souvent de mauvais imitateurs, parce qu'il est rare que la nature nous ait destinés à imiter autre chose qu'elle-même; témoin Arnould de Gelder, qui naquit à Dort le 26 octobre 1645. Samuel van Hoogstraten le reçut dans son école où il apprit à dessiner. Il vit les ouvrages de Rembrandt se vendre un très-grand prix; il alla étudier sous lui à Amsterdam; il y fit de grands progrès et plut à Rembrandt par ses progrès mêmes, ou peut-être encore plus parce qu'il avait à-peu-près la même façon de penser. Deux années sous sa conduite suffirent pour perfectionner de Gelder et le mettre en état de n'avoir plus besoin que d'étudier la nature, qui est le plus parfait des maîtres.

La ville de Dort est celle où il se retira. Son premier soin était d'acheter toutes sortes de vieux habits, de drapeaux, d'écharpes, de bottes, etc.; c'étaient les meubles de son atelier qui ressemblait fort à une boutique de fripier. Il avait vu l'attirail avec lequel son maître ajustait son mannequin; il suivit la même méthode jusqu'à la fin de ses jours; il est peut-être le seul qui n'a pas changé la pratique de peindre de Rembrandt. De Gelder mourut subitement, en 1727, en montant dans une voiture pour faire un voyage de plaisir avec quelques amis : il n'avait jamais été marié.

De Gelder composait l'histoire avec esprit, mais il ne savait pas que la science du costume, d'ailleurs facile, est une partie essentielle à ce genre de composition et à la perfection. Il habillait ses figures comme les gens de son temps, et comme son maître, il s'embarrassait fort peu que les connaisseurs critiquassent des habits différens du siècle ou du pays des personnages qu'il représentait; il ne connaissait d'autres idées que ses fantaisies. Pour les caractères, il est singulier combien il savait les varier et quelle expression il donnait à ses figures; l'esprit y brille; l'exemple en est sensible dans un tableau qui représente la mort de David, où Bethsabée demande la couronne pour son fils Salomon. On remarque la même intelligence dans le tableau qui représente la bénédiction du patriarche Jacob. Les sujets qu'il a traités sont presque tous tirés de l'Écriture sainte. Son dernier ouvrage est la Passion de Notre-Seigneur, en vingt-deux morceaux. Il peignait très-bien le portrait: le plus distingué est celui du sculpteur Henry Noteman;

l'Électeur de Bavière en a offert 200 louis, sans pouvoir l'obtenir.

Il travaillait comme son maître; il chargeait comme lui ses ouvrages de couleur; il la plaçait avec le pouce ou avec le couteau de palette; l'ente d'un pinceau lui servait à y faire quelques traînées dont l'effet était surprenant à une certaine distance; il y a de lui des franges et des broderies en or qui sont presque en relief. Sa couleur est excellente et dorée; il a des tons pour imiter la nature que lui seul pouvait mettre en pratique. Peu de tableaux peuvent soutenir le voisinage des siens. Son talent est peu connu en France, mais en Hollande on admire dans les plus riches cabinets les ouvrages de de Gelder; voici les principaux :

A La Haye, chez M. van Brémen, un tableau représentant un temple des juifs, rempli d'un grand nombre de figures.

Chez M. vander Linden van Slingelandt, à Dort, une figure en pied; c'est la Liberté qui foule aux pieds la Dépendance, caractérisées par leurs attributs. Cette première figure est habillée à l'antique et porte une lance sur laquelle est un chapeau ou bonnet. Chez le même, on voit Salomon sur son trône qui donne ses ordres à un officier-général, armé et entouré de soldats. Mais le chef-d'œuvre de ce grand peintre est un David au lit de la mort, et Bethsabée qui demande le sceptre pour son fils Salomon.

On voit du même à Amsterdam, chez M. Léender de Neufville, Loth enivré, et ses deux filles.

ALBERT MEYERING,

Élève de son père Frédéric Meyering.

En 1645, la ville d'Amsterdam vit naître Albert Meyering, qui dut son talent à la nature et au courage constant qu'il eut de parcourir la France et l'Italie pour y chercher des maîtres et pour étudier, malgré les dégoûts inséparables de la misère.

Frédéric Meyering était son père, aussi peintre, mais qui n'aimait son talent que comme une ressource pour s'enrichir. Il faisait peindre ses deux fils Albert et Henry. Bon et mauvais, tout lui était

égal, pourvu qu'il fût vendu; c'étaient des paravents et d'autres ouvrages pour meubler les appartemens ou les jardins. Albert eut des idées plus élevées. A peine sut-il mêler les couleurs, qu'il prit la route de Paris où il travailla quelque temps pour subsister ; de là, il passa à Rome où il ne craignit pas de mener la vie la plus dure, pourvu qu'il s'en dédommageât par l'étude des ouvrages des grands hommes. Tant de persévérance eut son effet; il fit de si grands progrès à Rome, que les premiers de cette capitale occupèrent son pinceau. Accompagné de son ami Glauber, ils visitèrent les villes d'Italie, toujours en étudiant les manières différentes et la nature. Il passa dix années en Italie et en France, avant que de reparaître dans son pays.

A son retour en Hollande, il fut chargé de peindre plusieurs plafonds et de grands tableaux dans des salons et d'autres appartemens des maisons royales de la Hollande. On fut étonné de la promptitude avec laquelle il exécuta, avec son ami Glauber, les tableaux dans la salle à manger du château de Soestdyck, pour Marie, reine d'Angleterre.

Albert est mort très-vieux, le 17 juillet 1714 ; il avait tant de facilité, qu'il produisit plus d'ouvrages qu'aucun peintre. Son mérite est constaté par ceux qu'il a laissés. Il savait distribuer ses tableaux agréablement; rien n'est plus intéressant que ceux où il a représenté des vues de châteaux, des bosquets, etc. Plusieurs de ses tableaux sont remplis d'une quantité prodigieuse de figures : ils sont plus connus en Italie qu'en France ; ils sont fort communs en Hollande.

On voit deux paysages : l'un le *Matin*, et l'autre le *Soir*, à Rouen, chez M. Marye, secrétaire du roi.

MICHEL VAN MUSSCHER.

L'exemple de Michel van Musscher laisse fort indécis s'il est plus avantageux à un peintre d'étudier sous plusieurs maîtres ou de se fixer à la manière d'un seul que l'on aurait bien choisi. Par la première éducation, les connaissances de l'élève seront plus étendues; en s'en tenant aux leçons du même atelier, l'élève pourra

plus atteindre à la perfection du genre auquel il se sera borné. Parmi les génies les plus sublimes, il serait difficile d'en nommer un seul qui ait excellé également dans tous les genres. Quel est le peintre qui ait été à-la-fois, dans le degré le plus éminent, peintre d'histoire, de portrait et de paysage? Heureux celui qui a pour maître la nature et qui apprend d'elle précisément la manière pour laquelle il est né!

L'artiste dont nous écrivons la vie naquit à Rotterdam en 1645; il parcourut toutes les écoles principales de Hollande, mais avec une rapidité et une instance qui l'empêchaient peut-être de profiter d'aucune. Autant que sa grande disposition semblait le permettre, on le vit tour-à-tour, et en assez peu d'années, chez Martin Zaagmoolen, chez Abraham Vanden Tempel, chez Gabriel Metzu et chez Adrien van Ostade. S'il n'égala pas ses maîtres, il acquit du moins une partie de leurs talens; de celui-ci l'excellence de la couleur, de celui-là un pinceau délicat, et de l'autre le plus beau fini. On a de lui des morceaux assez estimables pour être comparés aux ouvrages de Mieris, de Metzu et de Jean Stéen. Michel van Musscher se fit d'abord connaître par le portrait, où il excella par la vérité de la ressemblance et par la beauté du coloris; il fut surchargé d'ouvrages et gagna beaucoup à traiter ce genre. Comment n'aurait-il pas réussi? il savait flatter ses modèles. M. Witzen, curieux et riche, fut si charmé de la manière de ce peintre en tous les genres, qu'il se chargea de prendre tous les morceaux qu'il pourrait faire et qui ne seraient pas de commande. Musscher essaya aussi quelques tableaux d'histoire qui furent bien payés, et qui par conséquent n'étaient pas médiocres; mais les sentimens des connaisseurs se réunissent à regarder comme son meilleur ouvrage le tableau de sa famille où il s'est peint, lui, sa femme et ses enfans. Si l'ordonnance n'en est pas des plus savantes, si son dessin n'est pas des plus corrects, une vérité surprenante, une grande fraîcheur de coloris répare ces défauts. On voit partout que, non content d'avoir étudié sous tant de grands maîtres, Musscher eut le bon esprit de croire qu'il en est un au-dessus de tous, et qu'il consulta toujours la nature. Il éleva bien ses enfans et leur laissa un bien honnête. La plus grande partie de ses portraits et de ses petits tableaux de cabinet sont en Hollande.

Musscher mourut à Amsterdam le 10 juin 1705, âgé de 60 ans.

JEAN DE BISKOP OU BISSCHOP.

1646.

La belle et nombreuse collection de dessins que nous a laissés Bisschop et l'estime où elle est parmi les curieux de Hollande, eussent peut-être fait mériter à cet illustre amateur d'être placé dans la liste de nos peintres flamands; mais il doit y figurer à plus juste titre, puisqu'il fut artiste lui-même.

Il naquit à La Haye en 1646, et destiné à des emplois dans la robe, il fit ses humanités, son droit et fut un très-habile procureur à la cour de Hollande. Le dessin, qu'il avait appris par goût dans ses heures de récréation, devint bientôt chez lui un amusement de préférence, un talent capital. Il copiait sur du papier blanc, avec un lavis de plusieurs couleurs, des tableaux du Tintoret, du Bassan, de Paul Véronèze, de Rubens, de van Dyck, etc. On reconnaissait la manière de ces différens maîtres. Il composa depuis dans le goût de ceux qu'il n'avait qu'imités. Il poussa plus loin l'amour de la peinture, en gravant à l'eau-forte des principes de dessin d'après les maîtres d'Italie. Il instruisait par ce travail les élèves en homme éclairé; par des notes savantes, il y faisait observer le bon goût et la finesse des meilleurs modèles de Rome. Il aurait totalement achevé ce projet aimable, si la mort ne l'avait pas enlevé à l'âge de 40 ans: il mourut en 1686.

Les amateurs font grand cas des dessins de Bisschop; ils sont corrects et pleins de goût. On est toujours surpris qu'un homme si occupé à des objets si différens ait pu produire tant de dessins et si biens finis.

ARNOULD VERBIUS OU VERBUIS.

Verbuis fut un bon peintre de portrait; ce talent le conduisit à la cour de Frise, où il passa la plus grande partie de sa vie. Il trai-

tait aussi des sujets d'histoire avec assez de facilité; il avait beaucoup des parties d'un grand maître, mais il aimait trop le plaisir. Ce goût malheureux déshonora son pinceau : il a fini par peindre des objets qui font rougir la pudeur. Les ouvrages de son dernier temps sont cachés avec raison, et ne peuvent paraître qu'aux yeux des libertins.

Ceux qui peignent de pareils tableaux sont également méprisés des honnêtes gens et des gens de goût. Si l'art doit imiter la nature, c'est surtout dans le soin qu'elle prend de confier ses charmes secrets à la pudeur, et de les couvrir d'un voile également honnête et ravissant.

On ne nous apprend pas l'année de sa mort, et nous nous garderons bien de faire la description de ses tableaux, ni d'être les complices de l'auteur; il suffira de dire qu'ils passent pour être composés avec esprit, bien coloriés et touchés avec art.

JEAN GLAUBER,

Élève de Nicolas Berghem.

Glauber est un de ces artistes que les difficultés ne font qu'encourager; pour qui les obstacles se changent en moyens, et qui ne vont jamais plus rapidement à l'immortalité que lorsque tout semble s'opposer à leurs efforts. Cette opiniâtreté invincible, jointe à une extrême facilité, est le caractère distinctif du génie. Tel fut celui de Glauber, originaire d'Allemagne. Il naquit à Utrecht en 1646; mais destiné par son père à un état bien opposé, il eut à essuyer bien des contradictions de la part de ses parens. Ce ne fut qu'à force de persévérance qu'il obtint d'apprendre à dessiner par amusement. Glauber fit d'abord connaissance avec d'autres artistes; tous lui donnèrent des conseils. A le bien prendre, il fut son premier maître. Glauber savait à peine dessiner et connaître les couleurs, quand il entra chez Berghem, où il fit les progrès les plus rapides.

La nature avait tellement disposé les organes de cet artiste, que,

dès qu'il eut vu des tableaux, il fut attiré par le beau; les ouvrages mêmes du grand Berghem n'eurent plus de charmes pour lui dès qu'on lui eut montré des paysages d'Italie. Il saisit l'occasion d'en copier plusieurs chez G. Uylenburg, qui faisait le commerce des ouvrages des maîtres italiens; ce fut chez lui où il entra et où il passa quelques années à copier et à étudier. Il ne put rester plus long-temps en Hollande, il voulut voir Rome. Il partit en 1661 avec son frère, âgé de 15 ans, et les deux frères van Dooren. Il resta un an à Paris chez Picard, peintre de fleurs, et deux ans à Lyon, chez Adrien vander Kabel. L'habileté de ce dernier l'aurait arrêté plus long-temps, si le concours du monde qui allait pour voir l'année du jubilé à Rome ne l'avait déterminé à partir. Il prit la route d'Italie, toujours avec son frère et deux peintres français. A peine fut-il six mois dans Rome qu'il fut connu; les peintres flamands et allemands le sollicitèrent de se faire inscrire dans la bande académique, et il fut nommé *Polidor*.

Glauber passa deux années à Rome, pendant lesquelles il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à sa perfection. De là, il fut avec son frère et Robert Duval demeurer un an à Padoue et deux années à Venise. Cette ville lui fournit de si grands modèles pour le coloris, qu'elle fut le terme de ses voyages; il ne crut pas, avec grande raison, pouvoir trouver dans le monde rien de plus beau que ce qu'il avait sous les yeux.

Malgré cet enchantement, il ne put résister à l'envie de revoir sa patrie; il s'embarqua pour Hambourg, où il fut reçu avec distinction. Quelques ouvrages de sa main, portés en Danemarck, firent tant de plaisir au vice-roi Gulden Leeuw, qu'il mit tout en usage pour attirer l'artiste Glauber. Il y fut, mais il ne resta que six mois à Copenhague, et retounra à Hambourg, où il a demeuré, on ne sait pourquoi, jusqu'à l'année 1684.

Glauber quitta enfin Hambourg et choisit Amsterdam ; il y prit un logement chez Lairesse. Le même goût pour l'étude, la même élévation de génie dans le travail les unit si étroitement, que l'on voit depuis ce temps-là les paysages charmans de Glauber enrichis des figures élégantes de Lairesse.

Nous avons dit dans la vie de Lairesse que sa maison était une espèce d'académie où les artistes s'assemblaient pour y faire des observations sur leur art. Ces conférences, dont Lairesse était la principale lumière, furent encore éclairées par les réflexions lumineuses de Glauber. Il avait une sagacité dans l'esprit qu'il est aisé

de remarquer dans ses ouvrages. Il fit alors des tableaux de cabinet, et leur nombre, quoique grand, ne put jamais suffire à l'avide curiosité des connaisseurs.

C'est dans ce temps qu'il peignit les salons du château de Soesdick. La salle à manger de la reine Marie d'Angleterre est ornée de sa main et de celle de Lairesse. Il fut tellement pressé pour les appartemens du roi Guillaume III, qu'il fut obligé de se faire aider par Albert Meyring et Thierry Maas; ces morceaux sont des chasses. On voit dans une quantité d'autres maisons d'Amsterdam et de Rotterdam les efforts réunis de ces deux amis, de Glauber et de Lairesse.

Glauber, infatigable au travail, atteignait l'âge de 80 ans. Il est mort en 1726; on ne dit pas s'il a laissé des enfans : il avait été marié à la sœur de l'architecte Vennekool.

On ne peut rien ajouter aux éloges que Lairesse a donnés aux ouvrages de son associé. Nous le regardons comme un des meilleurs paysagistes de Hollande : sa manière tient de l'école d'Italie; ses sites ont l'air d'être pris aux environs de Rome et quelquefois vers les Alpes; sa couleur est excellente, chaude et vraie; ses tableaux sont d'un fini précieux, et ont malgré cela un air de facilité qui ferait presque croire qu'ils ont coûté peu de peine.

Quant à sa touche, elle n'a point de manière, si ce n'est celle de la nature : il a pris le feuillé de chaque espèce d'arbre qu'il a représenté; ses plans sont raisonnés, et la vapeur répandue dans l'air fait sentir les distances. J'ai vu plusieurs de ses paysages assez dans le goût de ceux du Poussin. Les figures de Lairesse y ajoutent un grand prix; ils sont peu communs en France, et bien recherchés en Hollande et en Flandre.

J'ai vu chez M. Verschuuring, à La Haye, un très-beau paysage de Glauber; les figures en sont de Lairesse.

Un autre paysage du même auteur se voit à Amsterdam, chez M. Pierre Léender de Neufville; il représente une chasse.

Et deux jolis paysages, avec des figures par Lairesse, chez M. de Waepenaert, conseiller au franc, à Bruges.



JEAN VAN CLÉEF,

Élève de Gaspard de Crayer.

Jean van Cléef tient un rang distingué parmi les peintres flamands. Il naquit à Venloo, dans le pays des Gueldres, en 1646. Sa première jeunesse fut destinée aux études ordinaires; mais malgré les menaces et les châtimens qu'y employèrent les régens pour corriger ce jeune enfant de son griffonnage, van Cléef n'en continua pas moins de dessiner. Le recteur du collége remarquant, dans cet acharnement de Cléef, plutôt un élève de la peinture que de la grammaire, détermina son père à lui laisser la liberté de suivre son penchant. Son père étant mort, ses tuteurs suivirent ses intentions dans l'éducation du jeune Cléef, qui ne cherchait qu'à se rendre habile. Il fut placé chez Primo Gentil, peintre d'histoire à Bruxelles; l'humeur difficile de ce maître dégoûta l'élève, qu'on fit entrer chez Gaspard de Crayer. La quantité de grands ouvrages dont cet artiste célèbre était chargé fut une occasion de beaucoup travailler, pour quelqu'un qui, comme ce jeune homme, ne cherchait que les moyens de se rendre habile.

Il craignit que de Crayer, en quittant Bruxelles pour avoir moins d'ouvrage et pour vivre plus tranquillement, ne le renvoyât lui et tous ses camarades; mais de Crayer le rassura, et aussi charmé de son attachement pour lui que de ses grandes dispositions pour la peinture, il lui promit de le garder toujours. Il resta assez long-temps à Gand, chez de Crayer, et il en sut tellement profiter, qu'à la mort de son maître, van Cléef (1) fut digne d'achever ses ouvrages, et entre autres les cartons des tapisseries qui se faisaient à Anvers, par ordre de Louis XIV. L'entrepreneur de ces tapisseries, en les portant à Versailles, voulut connaître celui qui en avait fini les modèles. Van Cléef l'y accompagna. Pendant trois mois qu'il resta à la cour et à Paris, il eut lieu d'être content de son voyage; les artistes l'accueillirent avec l'amitié et la distinction que mérite le vrai talent, et le roi le combla de louanges et de bienfaits.

Il fut trop occupé par la multitude des tableaux qu'on lui proposait de toutes parts pour songer à chercher de l'ouvrage ailleurs.

(1) Van Cléef retourna à Gand en 1681, et y fixa son établissement, en épousant Jeanne Vanden Driessche.

Il amassa beaucoup de bien par son assiduité à son atelier et beaucoup de célébrité par les ouvrages qui en sortirent ; le nombre en est étonnant : la seule ville de Gand en est remplie ; la plupart des tableaux d'autel sont de sa main. De neuf enfans qu'il eut, il ne lui resta que deux filles. Il atteignit l'âge de 70 ans, et mourut le 18 décembre de l'année 1716. Son corps est inhumé dans l'église paroissiale de Saint-Michel de la même ville.

De Cléef a joui pendant sa vie et jouit encore après sa mort d'une réputation très-méritée : c'est le tribut que l'on doit aux talens; mais ce qui montra en lui l'originalité et le génie, ce fut que, n'ayant presque point eu d'autre maître que de Crayer, il n'en conserva point la manière; il s'en fit une toute particulière et qui n'appartient qu'à lui ; elle est large et belle, son pinceau est facile et coulant ; sa composition approche fort de celle des plus grands maîtres d'Italie. Ses sujets sont bien choisis, bien disposés, sont toujours abondans sans être jamais confus : le jugement et le goût président à ses distributions ; le fond de ses tableaux est riche par des morceaux d'architecture qu'il traitait bien. Il était plus grand dessinateur que son maître, mais moins bon coloriste. Plusieurs pensent qu'il a surpassé tous les Flamands dans la tournure aisée dont il drapait ses figures : ses plis sont amples et unis ; on ne peut donner plus de grâce que lui aux têtes de femmes. Il dessinait et peignait les enfans dans un des plus hauts points de perfection. Presque tous ses ouvrages sont des plafonds et des tableaux d'autel ; il en faisait des esquisses si finies, qu'elles soutiennent dans les cabinets le voisinage des tableaux les mieux terminés. J'ai vu la plupart des ouvrages de ce grand peintre, dont je crois faire l'éloge en assurant que quelques-uns m'ont paru avoir tant de rapport avec ceux du Poussin, qu'on pourrait quelquefois s'y méprendre. Il serait trop long de faire connaître tant et de si grands morceaux ; il suffira d'en indiquer les principaux.

On voit à Gand, dans le cloître des Dominicains, cinq tableaux représentant des saints de l'ordre : ces tableaux sont de son premier temps.

Dans l'église cathédrale de Saint-Bavon, saint Pierre délivré de sa prison par un ange.

A Saint-Nicolas, la Madelaine aux pieds de Notre-Seigneur, tableau d'autel dans la chapelle des épiciers;

Ainsi que tous les tableaux différens qui suivent :

Jésus-Christ au milieu d'une gloire et des anges, à l'autel de la

chapelle de Gemblours; une circoncision dans la chapelle des menuisiers.

A Saint-Michel, l'immaculée Conception; au bas du tableau se voient Adam et Ève et des prophètes, composition ingénieuse placée à l'autel de la Vierge; deux martyrs délivrés par des anges des mains des bourreaux, autre tableau d'autel.

A Saint-Jacques, dans la chapelle au-dessus de la sacristie, on voit deux autres tableaux : le serpent d'airain et la découverte de la vraie Croix; le tableau de sainte Barbe dans la chapelle qui lui est dédiée; l'Assomption de la Vierge, grand tableau derrière le maître-autel; dans les deux chapelles suivantes est une Sainte Famille : l'Enfant-Jésus au milieu d'une gloire d'anges, et au bas sont saint Pierre et saint Paul; dans la chapelle de la Trinité, la rédemption des captifs, grand tableau regardé comme le chef-d'œuvre de ce maître.

A Saint-Martin d'Ackerghem, au-dessus du Saint-Sépulcre, la Cène, petit tableau d'autel.

Dans l'église de Notre-Dame, paroisse de Saint-Pierre, l'immaculée Conception, à l'autel de la Vierge.

Aux Récollets, saint Joseph à qui l'Ange ordonne de fuir en Égypte, orne l'autel de la Vierge.

A l'abbaye de Baudeloo, saint Bernard guérissant plusieurs malades; la Vierge avec l'Enfant-Jésus, tableau d'autel.

Dans l'église des Dominicains, en la chapelle de Sainte-Catherine, cette sainte qui confond les docteurs païens; à côté de cette chapelle, deux autres beaux tableaux : le corps mort de la Madelaine enlevé par les anges, la fuite en Égypte; en la chapelle de Saint-Joseph, ce saint avec l'Enfant-Jésus et la Sainte-Vierge contemplent les instrumens de la Passion; le martyre de sainte Barbe, autre tableau d'autel.

Dans l'église du petit enclos des Béguines, le tableau d'autel représente la Sainte-Vierge et l'Enfant-Jésus.

Dans l'église des religieuses de Sainte-Claire (nommées les Riches), la Sainte-Vierge levant l'Enfant-Jésus, et la Sainte-Trinité au milieu d'une gloire, et des anges au haut du tableau.

Dans l'église des Sœurs-Noires, dans le tableau d'autel, les sœurs de cette maison rendent des secours aux malades qui sont attaqués de la peste; la Vierge et l'Enfant-Jésus, saint Augustin, sainte Monique, sainte Catherine et saint Roch, occupent le ciel au haut du tableau; c'est le chef-d'œuvre de van Cléef. On l'es-

time autant que les plus beaux de van Dyck. Le dessin et la composition en sont admirables.

L'hôtel-de-ville conserve du même deux plafonds et deux grands tableaux sur les cheminées.

M. le chanoine Baut a de ce peintre la continence de Scipion, belle et grande composition.

Dans la ville d'Alost, en la collégiale de Saint-Martin, deux tableaux d'autel du même maître : l'un donné par les boulangers, c'est saint Aubert qui distribue du pain aux pauvres; l'autre pour la communauté des tailleurs, c'est le martyre de saint Cornille, pape.

A Bruges, dans l'église paroissiale de Sainte-Anne, est un beau tableau qui représente Notre-Seigneur parmi les docteurs.

Ce léger détail d'une partie de ses ouvrages doit suffire pour donner une grande idée de l'esprit et du talent de cet artiste célèbre, sur lesquels les bornes que je me suis prescrites ne me permettent pas de m'étendre davantage.

JEAN VAN HUGTENBURCH.

Jean Hugtenburch, un des plus grands peintres de batailles de Hollande, naquit à Harlem en 1646. On n'est pas sûr qu'il fut fils d'un peintre, mais on est certain qu'une liaison intime avec son compatriote Jean Wyck contribua beaucoup à développer, dès sa plus tendre jeunesse, les grandes dispositions qu'il avait pour la peinture. Il eut de fréquentes occasions de voir travailler Wyck, ce qui l'excita d'abord à dessiner; mais à peine eut-il commencé à peindre, qu'il fit chaque jour les plus rapides progrès. Son frère Jacques van Hugtenburch, élève de Berghem, qui vivait à Rome, détermina notre jeune artiste à l'aller rejoindre, vers 1667. Il mit à profit les leçons de son frère et les beaux modèles qu'il eut devant les yeux. La mort de ce frère, à l'âge de 30 ans, dérangea ses études si utiles, et l'amena à Paris, où il resta quelque temps chez vander Meulen. Ce nouveau maître, aussi bien intentionné qu'habile, l'encouragea et l'instruisit si bien des secrets de son art, qu'il le mit en état de faire plusieurs tableaux qui furent très-goûtés des amateurs. En 1670, Hugtenburch retourna en Hollande.

Tous les cabinets de Hollande et d'Allemagne furent remplis de ses ouvrages; il opérait très-facilement. Le prince Eugène le prit à son service en 1708 ou 1709, et en 1711, l'Électeur palatin lui fit présent d'une médaille et d'une chaîne d'or. Le prince Eugène lui envoyait exactement les plans des siéges et des batailles de ses campagnes, avec des observations de sa main. Hugtenburch exécutait très-fidèlement sur les dessins qu'on lui faisait tenir; mais il dut surtout cette exactitude aux entretiens fréquens du prince, qui l'honorait souvent de ses visites et de ses avis. Avec ces secours, Hugtenburch eut la gloire de peindre les opérations de guerre et les victoires de ce grand capitaine. Ces tableaux ont quatre pieds de haut sur cinq de large; on les voit en partie gravés par les peintres mêmes, dans la description des batailles du prince Eugène et du duc de Malboroug.

Si Hugtenburch eut des occasions heureuses d'exercer son génie et ses talens en peignant les conquêtes du prince Eugène, il gagna beaucoup par le grand nombre de copies qu'on lui en demanda : il en a retouché quelques-unes qui ont un vrai mérite. S'il eut l'honneur d'être employé par un général habile, vander Meulen eut l'honneur de suivre un grand roi dans toutes les expéditions de la Flandre, de la Hollande, etc. Les héros forment les grands peintres comme les grands poètes; ils fournissent aux uns et aux autres de belles actions à représenter.

Le czar Pierre-le-Grand eut envie d'avoir quelques ouvrages de Jean Hugtenburch, mais il voulait des marines, et il n'en peignait point. Hugtenburch gagna beaucoup de bien par ses ouvrages, et il l'augmenta par le commerce de tableaux. Son séjour le plus ordinaire fut à La Haye, mais peu de temps avant sa mort il retourna à Amsterdam, chez sa fille, où il cessa de vivre en 1733, âgé de 87 ans.

Hugtenburch était aimable, spirituel et bien instruit. La vivacité de son génie a passé dans ses tableaux; il connaissait à fond les expressions que produisent la douleur, le désespoir, la fureur, la peur, etc. Ses physionomies étaient différentes : le caractère turc n'était point le même que celui des autres nations. Il avait étudié les campemens, les attaques, les siéges, les déroutes. Il sut faire distinguer, par les habillemens et le maintien, les peuples différens qu'il a représentés. Sa couleur est vraie et vigoureuse; sa touche spirituelle donne de l'esprit aux formes de son dessin, qui est toujours d'après la nature, dont il ne s'écarta jamais. Quelques-uns de

ses tableaux ne cèdent en rien, pour le flou et la vapeur, à ceux de Wouwermans. On connaît de lui beaucoup de dessins faits à Rome et ailleurs : ce sont des tableaux composés, arrêtés et finis ; les uns à l'encre de la Chine, d'autres au bistre ou à la mine de plomb. Les tableaux les plus connus de ce maître, dans les cabinets de Hollande, sont :

A la Haye, chez M. Fagel, le campement d'une armée, tableau plein d'art et de génie.

Chez M. Verschuuring : une chasse au cerf ; le paysage est d'une couleur admirable.

A Amsterdam, chez M. Braamkamp, un marché de Rome, orné d'un grand nombre de figures. Chez M. Léender de Neufville, un tableau de bataille. Chez M. Lubbeling, une bataille près de la montagne nommée Schellenberg.

Et à Rotterdam, chez M. Bisschop, deux tableaux ; ce sont aussi deux batailles.

On voit à Rouen, chez Marye, secrétaire du roi, un tableau piquant de ce maître ; c'est une armée qui entre dans un camp.

MARIE-SYBILLE MERIAN,

Élève d'Abraham Mignon.

1647.

Marie-Sybille Mérian a mérité les louanges des naturalistes et des peintres ; elle naquit à Francfort le 2 avril 1647, de Mathieu Merian, graveur et géographe habile.

A l'âge de onze ans, Sybille Merian ne put se déterminer à quitter le goût qu'elle avait pour la peinture, malgré les reproches de sa mère, dont elle essuya même les mauvais traitemens avec une constance qui ne s'est jamais démentie. Ce fut à l'opiniâtreté qu'elle dut à la fin la permission d'abandonner l'aiguille pour le pinceau. Son beau-père, Jacques Murel, engagea la mère de notre savante à la laisser se livrer à un talent si décidé par la nature. Cette obstination de sa fille fit ressouvenir la mère qu'étant enceinte, elle avait ressenti une espèce de maladie qui était un désir constant d'examiner les insectes et toutes les autres curiosités de la nature.

Elle avait fait un amas de chenilles, de papillons, de coquillages, de pétrifications, etc., surtout pendant sa grossesse, dont elle faisait son plus grand amusement : c'est, si l'on veut, un exemple de plus de l'impression des inclinations des mères sur leurs enfans. Quoi qu'il en soit, cette disposition de Sybille Merian vers l'imitation des curiosités de la nature fut précédée du penchant violent qu'eut sa mère vers ces mêmes recherches.

Mlle Merian venait de recevoir une marque bien sensible de l'amitié de son beau-père ; il ajouta à ce bienfait celui de lui donner un maître. Ce fut Abraham Mignon, élève de Murel, qui eut la gloire de former en peu de temps une élève aussi distinguée. Des progrès rapides suivirent les éloges que l'on accorda aux premiers ouvrages de Mlle Merian ; mais des louanges si méritées ne l'aveuglèrent point sur ce qui manquait encore à sa perfection, et ne firent que l'encourager à tâcher d'y atteindre. Avec tant de disposition et un si bon esprit, elle parvint au degré le plus élevé du genre de dessin et de peinture qu'elle s'était proposé.

Mlle Merian, au milieu de ses vastes projets d'étude, sentit qu'il était indécent, dans le célibat, de faire de certains progrès dans son art, et que le dessin du nu était, par les lois de la bienséance, interdit à une fille ; elle épousa donc, en 1665, Jean Graff, peintre et architecte habile de Nuremberg. Ce fut l'amour de la peinture qui vraisemblablement lui mérita le choix de notre savante. On vit depuis ces deux époux toujours occupés à étudier ensemble ; le motif de leur première liaison les unit constamment dans leur travail, et ils ménagèrent si bien le temps, que jamais le soin de leurs enfans et de leur ménage, qu'ils ne négligeaient pas, ne les dérangea des heures qu'ils avaient consacrées à leurs études ordinaires.

Le nom de Merian, si célèbre en Allemagne, fut celui qu'elle continua de porter ; ainsi, nous l'appellerons toujours du nom de son père. Son goût pour le dessin et la peinture devint sa plus forte passion. Après avoir lu le plus grand nombre des auteurs qui ont traité des curiosités de la nature, peu contente souvent de leurs contradictions et de leurs sentimens opposés par ses propres observations, elle épia de près, avec une exactitude singulière, l'origine, l'accroissement, la nourriture, la métamorphose et la destruction des chenilles, des mouches, etc., et le temps marqué dans leurs différens états, et après des examens réfléchis et des expériences réitérées, elle parvint à faire un ouvrage admiré également par les savans et par les artistes.

Elle fit graver ses dessins auxquels elle joignit ses remarques, et les publia à Nuremberg en 1679, sous ce titre : *Origine des Chenilles, leurs nourritures et leurs métamorphoses*. On y voit leurs développemens, leurs alimens, leurs formes différentes ; le temps et les lieux où elles naissent, la propriété des vers, des papillons, des moucherons, et de presque tous les autres insectes.

La seconde partie de ce grand ouvrage parut en 1683, et fut généralement estimé. Les savans de Hollande attirèrent par leurs éloges et leurs offres Sybille et son époux chez eux. On est assez sûr qu'elle ne consentit à quitter sa patrie que parce qu'elle n'avait plus rien à y observer ; il lui fallait un autre pays et même un autre monde, puisqu'elle eut le courage de franchir tous les dangers et toutes les incommodités de la mer pour chercher de nouvelles connaissances dont elle a enrichi l'Europe.

En 1698, Sybille Merian, accompagnée de sa fille cadette, Dorothée-Marie-Henriette Graff, s'embarqua pour Surinam. Deux années entières furent employées à peindre les insectes, les plantes, les fleurs et les fruits qui leur servent de nourriture. On sera toujours étonné, quand on examinera le nombre prodigieux de ses dessins, et l'exactitude avec laquelle elle a tout copié d'après nature, non-seulement pour les formes, mais encore pour la grandeur vraie et juste de chaque objet. Les naturalistes les plus instruits admirent avec quelle patience et quelle sagacité notre savante a recherché et suivi les reptiles, les insectes, les chenilles, les mouches de toute espèce, les grenouilles, les crapauds, les araignées, les fourmis, les serpens dans leur génération, et les formes et les états différens par lesquels ils passent. Elle a tout peint sur le vélin, et par la vérité de ces animaux et la fraîcheur des fruits et des fleurs, elle a mérité l'applaudissement général de tous les peintres.

Sybille Merian donna deux volumes de son grand ouvrage ; elle avait déjà cinquante planches préparées d'un troisième, lorsque la mort l'enleva à Amsterdam, le 13 janvier 1717. Ses deux filles peignaient aussi très-bien à gouache, et l'on doit à Dorothée, qui l'avait accompagnée dans ses longs voyages, d'avoir rédigé, arrangé et fini la troisième partie de ce recueil, aussi curieux qu'immense, et de l'avoir publié, comme l'ouvrage posthume de sa mère.

Jean Maret, médecin d'Amsterdam, a traduit en français ce chef-d'œuvre d'histoire naturelle, y a ajouté des planches avec leur explication et des notes très-estimées.

Il n'appartient qu'aux savans de louer dignement la science de Sybille dans ses recherches. Quant à la représentation des objets qui concernent l'art de la peinture, nous dirons, avec les plus célèbres artistes, que l'on ne peut rien désirer dans cet ouvrage, ni pour la correction du dessin, ni pour le beau fini du travail, ni pour la vérité et la fraîcheur du coloris.

Les originaux de ces admirables dessins sont pour la plupart en Hollande ; c'est du moins en ce seul pays que nous en avons vu.

MATHIEU NEVEU,

Élève de Gérard Dow.

Mathieu Neveu, né en 1647, dans la ville de Leyden, apprit à dessiner chez Abraham Torenvliet. Les progrès rapides frappèrent Gérard Dow et l'engagèrent à le perfectionner : il ne se trompa point dans ses conjectures. Neveu, après avoir copié quelque temps les ouvrages de son nouveau maître, composa bientôt dans la même manière et y réussit : on sait combien les tableaux de Gérard Dow plaisent par le choix des sujets et par le beau fini de leur exécution.

Les tableaux de l'élève, tout imitateur qu'il fut, plurent presque autant que ceux de son maître et de son modèle. Il peignit des assemblées de gens du monde; tantôt c'était un concert, tantôt une collation, tantôt des bals masqués et non masqués. Il fit aussi des morceaux avec moins de personnages : une jeune femme, par exemple, prenant son thé, et autour quelques cavaliers. Quelquefois ses tableaux ne représentent que des joueurs aux cartes ou de trictrac.

Houbraken nous vante fort tous ses autres ouvrages ; un tableau d'histoire de Neveu, qu'on pourrait appeler les *Œuvres de miséricorde*. Il est surprenant, dit cet historien, de voir avec quel esprit, quel bel accord, quelle vérité de couleur, quel fini précieux il a disposé et placé un nombre prodigieux de figures.

La demeure ordinaire de Neveu était à Amsterdam, où il avait la charge d'inspecteur du houblon, mais qui ne lui prenait à peine

que le temps de sa récréation. On le croit mort dans cette ville, et cela dans un âge avancé, puisqu'il vivait encore en 1719.

Les tableaux que nous connaissons de ce peintre nous ont paru au-dessous de ceux de son maître, cependant assez bien finis, mais avec plus de négligence; les airs de tête sont agréables, quelquefois pleins de finesse, toujours bien peints, bien coloriés et d'un assez bon goût de dessin : on en trouve dans les cabinets de Hollande, d'Allemagne et de Flandre; je n'en ai pas encore vu en France.

JEAN VOORHOUT,

Élève de Jean van Noort.

Jean Voorhout naquit le 11 novembre 1647, près d'Amsterdam. Son père, horloger de profession, le plaça à Gouda, chez Constantin Verhout, assez bon peintre de ces tableaux qu'on appelle des conversations, des assemblées, où l'on a l'occasion de peindre des habillemens, et les modes du siècle et du pays. Notre jeune artiste y passa six années, et jusqu'à ce qu'il pût entrer dans l'école d'un maître plus capable de l'avancer. Ce fut chez Jean van Noort, excellent peintre d'histoire et de portrait, que, pendant cinq autres années, il acheva de se perfectionner.

En sortant de cet atelier, Jean Voorhout parut en public avec un grand succès, et en 1670, il épousa une femme de très-bonne famille de Norwège, avec laquelle, en 1672, et lors de la conquête de la Hollande par les Français, il se sauva à Frédérik-Stadt. Les premiers de la ville étaient les parens de sa femme : ces alliances lui valurent des égards et de la considération; mais ses talens personnels lui attirèrent une distinction encore plus marquée et plus flatteuse. On vit ses tableaux et on les admira. Un certain Jurien Ovens, qui, jusqu'à l'arrivée de Voorhout, avait été un peintre passable de portrait, craignant une pareille concurrence, tâcha, mais sans succès, d'engager Voorhout à travailler pour lui ; mais ne pouvant l'y déterminer, il l'engagea à préférer le séjour de Ham-

bourg, comme celui d'une ville plus grande, plus commerçante, et où il serait plus à portée de se faire connaître et de s'enrichir. Voorhout le crut ; Ovens se vit ainsi heureusement défait d'un si dangereux rival.

Voorhout mit le prix qu'il voulut à ses ouvrages dans cette grande ville, et espérait de faire une grande fortune, quand ses parens, soit attachement pour lui, soit par tout autre motif, firent intervenir le crédit et l'autorité du résident de Hollande à Hambourg pour le faire revenir ; il céda à l'empressement de sa patrie et de sa famille, et malgré les instances des principaux de Hambourg pour l'y faire rester, il partit pour Amsterdam, après trois années d'absence.

A son retour, il n'éprouva d'abord ni diminution d'estime pour son talent, ni diminution de prix pour ses tableaux ; mais son assiduité au travail et sa facilité à peindre les multiplia tant, que, sans avoir moins de mérite, ils eurent pourtant à la fin moins de valeur. Ils ont augmenté de plus de moitié après sa mort, dont on ne sait point l'année.

Cet artiste mérite à juste titre d'être mis au rang des grands peintres d'histoire : il avait du génie et l'âme élevée ; presque tous les sujets qu'il a traités sont de l'Écriture sainte et de l'histoire grecque et romaine. Ses tableaux sont bien composés et les momens en sont bien choisis. Sa réputation fut si grande, que plusieurs des poètes hollandais ont chanté la noblesse et la beauté de son génie. Smidt, entre autres, célèbre avec le plus grand éloge la composition pathétique de Voorhout dans le sujet de la mort de Sophonisbe.

Il y a plusieurs morceaux de ce peintre dans les cabinets de Hollande ; je n'en connais aucun en France.

JACQUES DENYS.

Denys peut être mis au rang des grands peintres qui ont rendu célèbre la ville d'Anvers. Nous n'avons pu découvrir au juste ni l'année de sa naissance, ni la situation de sa famille, ni le nom de son maître ; on sait seulement, et ce peu suffit, pour connaître le

mérite intéressant d'un artiste, qu'il alla fort jeune à Rome et à Venise, et qu'il eut assez de goût pour choisir pour ses modèles ceux qui sont plus dignes d'en servir : Raphaël, Jules Romain, le Guide, le Titien, etc. Il s'appliqua à copier les ouvrages de ces grands maîtres, et c'est sans contredit la meilleure étude que puisse faire un peintre. Les tableaux qu'il fit depuis se ressentirent de la grandeur et de l'esprit de cette école, puisque, de l'aveu des Italiens mêmes qui en ont fait mention, Denys fut en état de paraître à côté des plus habiles de son temps.

Quoiqu'il ne se destinât d'abord qu'au portrait, il copia les antiques et peignit les vues principales de tout ce beau pays, parce que sans doute il sentait en lui les germes heureux qui annoncent l'homme de génie qui se prépare à traiter l'histoire.

Le duc de Mantoue, sur la réputation que ses tableaux lui avaient déjà faite, fut le voir, le caresser et le déterminer à venir à sa cour ; le grand-duc de Florence le demanda au duc de Mantoue, qui ne put le lui accorder que pour peu de temps.

Denys fit à Florence les portraits du prince, de sa famille et de presque tous les courtisans ; ces ouvrages lui en faisaient demander beaucoup d'autres, mais le temps fixé pour son retour à Mantoue était expiré, et il n'y eut pas moyen d'obtenir un plus long délai.

Le grand-duc le vit partir avec regret et lui donna une magnifique chaîne d'or et une médaille, avec une somme considérable d'argent, et une patente qui annonçait son estime pour les talens et la personne de l'artiste.

De retour à Mantoue, Denys ne s'occupa plus que des projets qu'il avait commencés ; il orna le palais de ce maître aimable des tableaux d'histoire qui, de nos jours encore, font grand honneur à celui qui les a faits. Le travail ne lui aurait jamais manqué dans cette cour, où on lui proposait tous les jours de nouveaux ouvrages pour l'y retenir ; mais après quatorze ans de séjour en Italie, l'amour de sa patrie le ramena à Anvers, comblé d'honneurs et de richesses par le duc de Mantoue, qui voulut bien même ajouter à tant de faveurs la permission flatteuse de lui écrire et la distinction de recevoir de temps en temps des lettres d'un souverain.

Denys ne reçut pas moins de preuves d'estime de son pays natal qu'il en avait obtenu chez les étrangers. Son entrée dans Anvers fut une espèce de triomphe que les artistes et les amateurs, ses compatriotes, lui décernèrent : ils furent au-devant de lui en

grand nombre, et lui firent un cortège honorable jusque chez lui.

Il ne jouit pas long-temps de tant de bonheur, et mourut bientôt après, on ne sait en quelle année, riche, considéré et regretté de tout le monde.

La plupart de ses ouvrages sont en Italie, et fort rares même dans sa patrie : je n'en ai vu que trois, mais qui sont peints d'une manière différente, et qui suffisent à donner une grande idée de l'étendue de ses talens : l'un est un *Eccè Homo*, entièrement dans le goût de van Dyck ; l'autre un portrait d'une couleur très-vigoureuse, mais peint si large et avec tant de facilité, qu'il paraît l'ouvrage d'un seul jour ; le troisième est un portrait de femme orné de vases, de fleurs et de fruits, et soigneusement terminé.

En général, son dessin m'a paru fin et correct, sa couleur pâteuse et fière. Sa manière tient plus de l'école de Rome que de celle de Hollande.

DAVID VANDER PLAS.

David vander Plas fut un des meilleurs peintres de portrait de la ville d'Amsterdam, où il naquit le 11 décembre 1647. Nous n'aurons point encore le plaisir de marquer aucune circonstance de la vie d'un si grand peintre : il avait été en Italie, on le peut du moins soupçonner à sa manière, tant elle approchait de celle du Titien. Il excella dans le portrait ; il peignit les principaux de la Hollande et plusieurs étrangers. Les ouvrages qu'il fit dans ce genre, quoique faits très-vite, eurent une grande réputation, et par conséquent furent payés fort cher : celui dont on parle le plus, et qui le mérite effectivement, est le portrait du vice-amiral Tromp ; il renferme réellement les plus belles parties d'un tableau : vérité, dessin, coloris et harmonie.

Vander Plas fut long-temps employé par Pierre Martin, libraire, à conduire les planches de la Bible. Il fut chargé de donner les effets aux dessins et de conduire les graveurs. On fit contre lui, après sa mort, quelques épigrammes et de misérables écrits : ces satires injustes sont oubliées, et les portraits de vander Plas feront sou-

venir, tant qu'ils subsisteront, qu'il mérita de son vivant des éloges que la postérité leur conservera. Il mourut le 18 mai 1704.

Il dessinait bien les têtes et les mains, et sut faire un très-heureux usage des couleurs sans les tourmenter. Sa belle façon de peindre invitait à le prendre pour modèle, mais elle est voilée adroitement et très-difficile à imiter : une belle entente du clair-obscur et une vigueur singulière l'ont fait approcher du Titien.

Comme presque tous ses ouvrages sont des portraits, on n'en trouve guère qu'en Hollande, en Allemagne, et dans les plus grandes familles.

DANIEL SYDER.

Daniel Syder, ou le cavalier Danielle, naquit à Vienne en Autriche; d'autres disent dans la Suisse, et qu'il fut conduit à Vienne encore jeune, où il a été élevé : je serais plus volontiers de la première opinion.

Quoi qu'il en soit, on ignore quel fut son premier maître : on sait que jeune encore il alla à Venise, que l'école de Carlo Lothi lui fut ouverte, qu'il étudia dans cet atelier, et encore plus en s'appliquant aux ouvrages publics de tant de grands artistes qui composaient l'école vénitienne. Parvenu au point de tromper les yeux des connaisseurs par ses copies, il voulut enfin travailler de lui-même, mais il connaissait trop bien les difficultés et l'étendue de son art pour se contenter de ce qu'il avait vu, dès qu'il lui restait tant de belles choses à voir.

Syder fut à Rome pour se perfectionner dans le dessin et dans les autres parties de la peinture. De tant d'habiles gens qui se distinguaient dans cette capitale, Carlo Maratti lui parut mériter la préférence. Cet élève, au-dessus du commun, profita quelque temps des instructions de ce grand maître qui, flatté de cette prédilection et témoin de son talent, voulut, en le faisant connaître et en le produisant, le récompenser de son attachement et de son application heureuse à la peinture. Il le vanta au duc de Savoie, qui, sur le témoignage de Carlo Maratti, attira le jeune Syder à sa cour. Ce prince lui envoya des lettres de noblesse et le collier de son ordre, pour montrer apparemment, par ces marques de distinc-

tion, le cas qu'il faisait du suffrage d'un tel maître et du mérite d'un tel écolier.

Syder venait d'épouser la fille d'un libraire, et quitta Rome avec regret, mais il ne pouvait ne pas déférer aux ordres d'un prince qui l'avait comblé d'honneur : il obéit, et fit en Savoie plusieurs grands morceaux très-estimés pour la cour et pour les églises. Bientôt les Romains, pour l'attirer sans doute à Rome, et pour avoir quelques ouvrages de plus de lui, lui demandèrent deux grands sujets. Syder, qui désirait retourner à Rome, saisit cette occasion et allégua au prince, pour excuse de son départ, la nécessité indispensable où il était de peindre ces tableaux sur le lieu même : l'un représente la chute de la manne dans le désert ; et l'autre la Cène : les figures en sont de grandeur naturelle. On les voit encore avec admiration à *Chiesa-Nuova*, autrement l'église de Saint-Philippe-de-Néri.

De retour à Turin, Syder continua de travailler à ses ouvrages interrompus, et de temps en temps, pour se délasser, il peignit quelques portraits. Un jour, entre autres, qu'il faisait celui de son Mécène, ce prince voyant que Syder était embarrassé, parce qu'il avait oublié son appuie-main, lui offrit sa canne et le peintre s'en servit. Il voulait la rendre, mais un des seigneurs l'en empêcha, et elle lui resta. Cette canne était garnie de diamans d'un grand prix : jamais le prince ne la lui fit redemander. Ce que prête un souverain est un don. Syder la porta toujours dans Turin, et depuis dans Rome, où il vivait encore en 1699 : on croit qu'il y est mort.

Ce bon peintre d'histoire imita d'abord si parfaitement la manière de Carlo Lothi, que les Italiens s'y trompent eux-mêmes. S'il changea depuis, ce fut en ajoutant à ses compositions pleines d'esprit plus de correction de dessin et plus de force dans son coloris. On voit par ses ouvrages qu'il avait étudié profondément les caractères, puisqu'il les rend si parfaitement. Ses tableaux sont presque tous à Turin et en Italie : on ne connaît en Flandre et en France que ses dessins. Ceux que nous avons vus sont dans le goût de Maratti et nous ont paru faits avec la plus grande facilité.

MATHIEU WULFRAAT,

Elève de Diepraam.

1648.

Wulfraat naquit la veille du premier jour de l'an 1648, dans la ville d'Arnheim ; il était fils d'un médecin habile et très-versé dans les langues. Il envoya d'abord le jeune Wulfraat aux écoles latines, dans l'intention de l'élever dans sa profession ; mais ce projet n'eut point de succès : l'amour du dessin l'emporta sur celui de toute autre étude. Wulfraat, incapable d'aucune autre application, et insensible aux remontrances et aux menaces, se consolait en copiant en cachette des estampes et des dessins qu'il achetait de ses épargnes. Par bonheur pour son avancement, le peintre Diepraam passa quelque temps à Arnheim, où, frappé des dispositions du jeune Wulfraat, il lui donna quelques principes qui achevèrent de le déterminer à quitter entièrement les autres études. Il fit solliciter son père, par ses parens et ses amis, de lui permettre d'être l'élève de Diepraam, et enfin il l'obtint.

Peu d'années suffirent pour convaincre Wulfraat que la nature était le seul maître à consulter : il s'y livra entièrement, et fut bientôt en état de paraître au grand jour. Amsterdam, par son opulence, lui parut un théâtre digne de ses talens ; il y débuta par quelques tableaux d'histoire et des sujets piquans et agréables, représentant des assemblées de personnes de distinction qui lui acquirent une grande réputation : il réussit également bien à peindre le portrait en petit ; il en fut surchargé dans son passage à Francfort, où il y avait pour lors plusieurs étrangers de la première distinction.

Son talent décidé, son esprit agréable, sa conduite irréprochable et soutenue lui valurent les deux biens les plus estimables pour un homme qui pense, une fortune honnête et une considération générale ; il mérita même d'être bien venu des plus qualifiés. De Francfort, il revint à Arnheim, et de là il retourna à Amsterdam, où il n'a point cessé de travailler avec succès jusqu'à sa mort, en 1727.

Les tableaux de ce maître sont dispersés en Hollande et en Allemagne, où ils sont très-estimés.

N. PIETERS,

Élève de Pierre Eykens.

Pieters naquit vers ce temps à Anvers ; je ne sais si c'est le même qu'on a appelé Jacques Peter, qui fut reçu à l'académie de cette ville en 1695 : l'ignorance du nom de baptême de celui-ci empêche de décider cette question.

Pieters fut élevé dans l'école de Pierre Eykens, que de grands succès lui firent quitter trop tôt. L'espérance de faire une fortune rapide le mena à Londres; mais ses tableaux d'histoire n'y furent seulement pas regardés. Réduit à la dernière misère, quoique avec un mérite très-réel, il se vit réduit à entrer au service du cardinal Dada. A peine y fut-il reçu, qu'à la fin du jour même où il était entré, il renonça à cet état humiliant pour un artiste, et retourna reprendre sa palette. Il était dans cette indigence lorsque Kneller vit par hasard un de ses tableaux; il l'engagea à peindre les habillemens et les autres accessoires des portraits, dont il ne faisait que les têtes. Pieters surpassa tous ceux qui peignaient comme lui pour Kneller : il dessinait et coloriait avec une supériorité qui le fit distinguer. Il passa ainsi quelques années; mais rebuté de l'avarice et de quelques autres défauts de Kneller, il le quitta dans l'intention de se remettre à peindre l'histoire : il n'y gagna pas plus; il n'y eut que les amateurs qui, profitant du discrédit injuste de ses tableaux, en eurent de très-beaux à très-bon marché.

Il arriva cependant à Pieters ce qui ne manque guère d'arriver aux gens de génie ; si leur mérite n'est point aperçu d'abord par la multitude, il n'échappe pas aux yeux des connaisseurs.

Plusieurs peintres de portrait de Londres, informés que Pieters n'était plus engagé, le furent prier de leur rendre les mêmes services qu'il avait rendus à Kneller, d'habiller et d'orner les figures de leurs portraits. Pieters profitant à son tour de ce concours, il taxa fort haut le secours de son pinceau, sans les rebuter; il gagna autant qu'eux, et ce n'était pas même assez ; leurs ouvrages ne valaient que parce qu'il y ajoutait. Kneller sentit le tort qu'il avait eu de laisser échapper un homme qui tirait du néant plusieurs de ses confrères. Notre artiste n'eut presque plus le temps de peindre l'histoire ; il fit cependant quelques copies si belles d'après Rubens,

que quelques-unes ont été vendues pour des originaux, tant il avait parfaitement imité la touche et la couleur de ce grand peintre. On assure qu'il a fait des dessins d'après ce maître qui ont également trompé. Il eut l'adresse de peindre sur des estampes de ce même Rubens, avec des tons coloriés, et de les faire passer pour des esquisses qui ont également trompé les amateurs, au point de les confondre avec les originaux. Le peu de justice que l'on avait rendu à son vrai talent le rendit peu délicat sur les moyens d'avoir de l'argent. Voyant combien les ouvrages des peintres flamands et hollandais se vendaient cher à Londres, il fit trois ou quatre voyages par an en Hollande, et à son retour en Angleterre, vendit fort cher ce qu'il avait payé à très-bas prix à des inventaires. Cette habitude basse de gagner l'avait rendu trop sensible à la perte : il pensa mourir de chagrin de la banqueroute d'un banquier de Londres à qui il avait confié 100 louis pour les faire valoir. Pieters vivait encore en 1715. On ne sait ni l'année de sa mort, ni le lieu de sa sépulture.

Un seul de ses tableaux d'histoire que nous avons vu nous a donné la plus haute idée de son talent qui, faute d'avoir été mis assez en œuvre, n'est point parvenu au degré de perfection à laquelle il pouvait atteindre ; mais la correction de son dessin, la facilité et la franchise de sa touche, sa familiarité avec le coloris de Rubens, la marche libre de son maître, nous en ont fait assez connaître pour nous faire penser que si l'avarice n'avait point avili le génie de Pieters, il était né pour être un des plus grands peintres de son siècle; il est du moins certain que les draperies et autres accessoires qui sont de sa main dans plusieurs tableaux de Kneller, en font le principal mérite.

JACQUES VANDER ROER,

Élève de Jean de Baan.

Nous ne parlerons ici de vander Roer que pour n'omettre aucun des peintres du second rang qui sont venus à notre connaissance, et pour contenter la curiosité des amateurs, qui s'étend jusqu'à vouloir savoir le nom des élèves des peintres de quelque

réputation, quand ce ne serait que pour pouvoir apprécier les tableaux dont ils décorent leurs cabinets. Vander Roer, élève de l'école de Jean de Baan, ne quitta ce maître que quand il eut appris de lui à bien faire le portrait. La ville de Londres, par sa richesse et son goût décidé pour ce genre de peinture, présenta à son imagination un établissement très-lucratif : il y fut, mais la réputation de Kneller étouffait toutes les autres , et après avoir lutté en vain contre l'obscurité et la mauvaise fortune, vander Roer rampa sous Kneller qui l'employa dans un coin de son atelier à draper quelques-uns de ses portraits. L'avarice de Kneller abusa vraisemblablement du talent de vander Roer, qu'on prétend avoir été au-dessus du commun. Il mourut misérable dans l'hôpital de Dort.

N. DE BACKER.

Le nom du maître de de Backer est ignoré. Né à Anvers, où il avait étudié les principes de son art, de Backer en savait assez pour pouvoir voyager sur le produit de ses ouvrages. Nous ne pouvons entrer dans aucun détail sur ce qui le concerne : il n'est connu que pour avoir fait de très-beaux portraits à Londres, et c'en est assez pour en faire ici mention.

Il avait peint long-temps dans cette grande ville, sous la conduite et à la pension de Kneller. Nous croyons de Backer mort à Londres, sans savoir en quelle année. On assure que plusieurs de ses portraits, entièrement de sa main, ne cèdent en rien aux meilleurs de Kneller : ne serait-ce point une exagération?

GODEFROY KNELLER,

Élève de Rembrandt.

Kneller est un du petit nombre de ces grands hommes heureux qui ont joui de leur vivant de leur fortune et de leur gloire : sa naissance fut obscure et sa vie illustre. Il naquit à Lubeck, dans le

duché d'Holstein, en 1648. Son éducation ne fut pas brillante : fils d'un sous-clerc de paroisse, il ne fallait pas moins que l'élévation de son génie pour faire oublier cette bassesse d'extraction. Il étudia la peinture et eut le bonheur d'être admis dans l'école de Rembrandt, qu'il ne quitta que pour celle de Ferdinand Bol. Il y a apparence qu'il resta assez long-temps chez ce dernier, puisqu'il alla avec son frère à Rome, sans autre secours que son talent.

Le Carrache et le Titien fixèrent particulièrement son admiration : il copia leurs ouvrages; dans l'un, il étudia la correction et la vigeur; dans l'autre, cette belle harmonie de couleur, et la façon de disposer si naturellement ses airs de tête. Ce choix de modèles, son application, un travail assidu, ses grandes dispositions, lui acquirent, en le perfectionnant, une facilité surprenante.

Kneller voulut revoir sa patrie : il traversa l'Allemagne, s'arrêta à Nuremberg, mais sans trouver de l'emploi. Hambourg lui ouvrit le premier chemin vers la fortune. Jacques Del Roé, banquier, se fit peindre lui, sa femme et ses enfans. La ressemblance, l'harmonie de la couleur et tous les agrémens dont il avait orné ce tableau de famille, lui méritèrent les plus grands éloges et bientôt tant d'ouvrage, qu'il ne put satisfaire tous ceux qui lui demandaient leurs portraits. La difficulté d'en avoir, et plus encore la manière dont ils étaient rendus, les fit augmenter considérablement de prix, et ce profit détermina ce peintre à préférer ce genre à celui de l'histoire. *L'histoire* (disait-il agréablement), *fait revivre les morts qui ne m'en témoignent aucune reconnaissance, mais quand je peints les vivans, ils me font vivre par leurs largesses.*

Kneller, déjà enrichi, voulut tenter une fortune plus brillante; il forma le projet d'aller à Londres, où Lely avait acquis autant de bien que de gloire. Il quitta Hambourg avec des lettres de recommandation pour MM. Banks, négocians à Londres : il fit les portraits de cette famille. Le duc de Montmouth, frappé de la ressemblance, voulut aussi avoir le sien. Le même succès fit connaître Kneller à la cour. Charles II voulant aussi son portrait pour l'envoyer à son frère le duc d'Yorck, Lely fut chargé d'y travailler; mais la recommandation du duc de Montmouth procura à Kneller l'honneur d'en faire aussi un. Les deux artistes commencèrent en même temps. Le roi s'étant levé par curiosité pour savoir où ils en étaient, vit avec étonnement et plaisir sa tête presque finie, et très-ressemblante au tableau de Kneller, tandis que Lely avait à peine ébauché la sienne. Les ducs d'Yorck et de Montmouth, et

quantité d'autres seigneurs, applaudirent à cette promptitude. La facilité de Kneller l'emporta sur la supériorité de Lely, qui devint la victime d'une injustice à laquelle il ne put survivre.

Cette mort acheva la fortune de Kneller ; il fut nommé premier peintre du roi Charles II, qui l'envoya en France pour peindre Louis XIV. Cette commission honorable fit faire à ce peintre de nouveaux efforts pour se surpasser ; il n'eut cependant pas le plaisir de faire voir ce tableau à son prince ; il le trouva mort à son retour en Angleterre.

Jacques II, qui avait succédé à son frère et qui connaissait le mérite de cet artiste, le confirma dans la même place. A l'avénement de Guillaume III au trône, il fit les portraits de ce monarque et de la reine, et, par son ordre, il peignit au congrès de Riswick les plénipotentiaires qui s'y trouvèrent, et à son retour il fut fait chevalier.

La reine Anne, qui succéda à Guillaume, eut les mêmes bontés pour Kneller; il fit son portrait et celui du jeune duc de Glocester, et cette princesse en fut si contente, qu'elle le gratifia de la charge de gentilhomme de son cabinet. L'archiduc Charles, dans le séjour qu'il fit à Londres, avant de partir pour l'Espagne, se fit peindre, et ce portrait plut tant à l'empereur Joseph, qu'il honora le prince du titre de chevalier héréditaire de l'empire, et qu'il lui envoya une chaîne d'or avec une médaille sur laquelle était la tête de son bienfaiteur.

Georges 1er achevait de combler Kneller d'honneurs dans la Grande-Bretagne, en le décorant du titre de baronnet, quand le portrait du czar Pierre, qu'il eut occasion de faire, porta la gloire de son pinceau dans toute l'Europe. Il éternisait aux yeux de la postérité les traits d'un prince singulier, dont l'administration a instruit et poli la Moscovie ; administration pleine de génie, dont l'histoire tracée, comme on nous le promet, de la main de l'illustre M. de Voltaire, conservera à jamais parmi les hommes le plus précieux souvenir.

Favorisé par tant de princes, orné de tant de titres, si bien traité de la fortune, si bien reçu des grands, accueilli de tous les savans dont il mérita la faveur et l'amitié par les grâces de sa figure et de son esprit, chanté souvent par un des plus grands poëte d'Angleterre, le célèbre Pope, dont on connaît les vers sur le portrait du duc d'Ormond, fait par notre peintre.

Il semblait qu'il ne restait rien à désirer à Kneller ; il eut ce-

pendant une petite mortification du refus que lui fit le lord Warthon, de lui laisser copier deux portraits de Winsindon. Ces portraits étaient du nombre des trente-deux de van Dyck, et l'enthousiasme qu'avait Kneller pour les tableaux de ce grand maître, dont il avait pris la manière au point presque d'en approcher, est garant du dépit qu'il eut d'un pareil refus.

Le grand-duc de Florence demanda le portrait de Kneller pour y être placé parmi les hommes les plus illustres dont il avait fait la plus belle collection ; on y lit cette inscription au bas : *Domicus Godfridus Kneller de Whiton, sacri romani imperii et Magnæ Britaniæ baronettus : nec non serenissimi Georgi, Mag. Brit. reg. interioris Cameræ Aulicus, et pictor princeps*, etc.

S'il en faut croire la plupart de ceux qui ont parlé de ce peintre, son avarice a rendu sa probité même suspecte. Il est vrai que, pour éviter les frais, il n'employait sur la fin de sa vie que des artistes médiocres pour peindre les habillemens, les mains et les accessoires de ses tableaux, parce qu'il payait moins les travaux, quoiqu'il ne diminuât rien du prix de ses portraits. Il avait employé avant de très-grands peintres, tels que Pieters et de Baker, tous deux d'Anvers ; Jacob vander Roer de Dort, et les deux frères Bing, Anglais. Le célèbre Baptiste a long-temps peint les fleurs de ses tableaux, et après sa mort, Vanzon et Jacques van Huysum.

Par un autre trait d'avarice aussi méprisable, Kneller était dans l'usage de faire payer moitié d'avance en commençant un portrait; on en trouva chez lui, à sa mort, cinq cents de commencés. Il cessa de vivre à Londres en 1726, âgé de 78 ans ; il laissa après lui une fille unique et beaucoup de bien.

Au milieu de tant de vogue, il en eut une des plus flatteuses; les dames prenaient plaisir à se faire peindre de sa main, parce qu'il avait une couleur fraîche et qu'il sut leur prêter cet air simple, modeste et séduisant en même temps dont elles se piquent dans cette nation. Sa couleur est vraie et naturelle ; il avait acquis une facilité savante à la cour et presque incroyable ; ce fut par là qu'il s'était formé une touche ferme, large et spirituelle. Son dessin, qui avait l'air de mener au grand, était maniéré trop carrément, sans vérité et sans finesse. Ses portraits ne devaient point être très-ressemblans, puisqu'ils ont entre eux une sorte de ressemblance ; il paraît du moins que sa manière d'allonger l'ovale de ses têtes donne un air de famille à tous ceux qu'il a peints.

Kneller plut si fort à la nation, que les peintres de Londres furent forcés de l'imiter, sous peine de manquer totalement d'ouvrage ; aussi prirent-ils jusqu'à ses défauts : c'est l'ordinaire des imitateurs qui manquent de génie ; ceux qui en ont apprennent qu'après avoir copié quelque temps les grands maîtres, il ne faut jamais quitter les objets que présente la nature.

Comme les ouvrages de Kneller sont la plupart en Angleterre, nous n'indiquerons qu'un beau seul tableau de lui; il est placé dans l'église de Notre-Dame à Anvers, dans la chapelle des Pelletiers ; c'est le portrait de M. Cockx Cantor.

GUÉRARD HOET,

Elève de Rysen.

Guérard Hoet a été sans contredit un des plus précieux peintres de Hollande. Houbraken et Weyerman marquent tous deux sa naissance dans la ville de Bommel : le premier la fixe au 22 août 1648, vieux style ; le second, l'avance et la place au 12 août de la même année.

Guérard Hoet prit dès son enfance les premières leçons de dessin dans l'atelier de son père qui peignait sur verre ; mais son goût et ses heureuses dispositions pour la peinture le mirent bientôt au-dessus des instructions qu'il pouvait y recevoir. L'établissement de Warnar van Rysen, dans la même ville, vint fort à propos, et procura au jeune Hoet un maître habile et digne de son élève, mais qui malheureusement, par la perte qu'il fit de son père, ne put profiter qu'un an d'une si bonne école. L'attachement qu'avait Guérard Hoet à ses devoirs lui fit préférer à son propre avancement les services qu'il pouvait rendre à son frère, peintre sur verre, ce qui était la seule ressource de sa famille. Guérard Hoet l'aida très long-temps, et jusqu'en l'année 1672, année fatale aux arts en Hollande, il se réfugia à La Haye pour éviter les calamités de la guerre.

Si l'on veut se faire une juste idée du beau naturel et du talent décidé de celui dont nous écrivons l'histoire, qu'on se rappelle

qu'il commença à étudier véritablement son art à seize ans, sous Rysen ; que, par de fâcheuses circonstances, cette instruction ne lui dura qu'une année, et que, malgré cette interruption, en 1672, à l'âge de 24 ans, ses ouvrages étaient déjà estimés du plus précieux fini qu'il y eût de ce temps-là ; et l'on en conclura qu'il fallait que la nature l'eût traité bien favorablement pour lui faire deviner presqu'en passant les secrets et les finesses d'un art profond, finesses qui échappent au commun des écoliers dès qu'un maître habile voudra les leur faire remarquer.

M. Salis, officier général au service de France, était en quartier à Bommel, et comme il était connaisseur en tableaux, on le mena chez la mère de Guérard Hoet ; il y vit ses ouvrages, il en fut si charmé, qu'il les acheta tous ; il fit ce qu'il put pour engager cette mère à faire revenir son fils que la peur des Français avait éloigné ; il ne réussit point dans le moment à rassurer ni la mère ni le fils. Bientôt cependant la discipline des troupes et les égards des officiers guérirent les Hollandais de leur crainte et de leur aversion pour les Français. Guérard Hoet alla trouver M. Salis qui était pour lors à Rées, dans le duché de Clèves, et il en fut reçu comme l'est un grand peintre par un amateur de peinture. Hoet trouva là Jean van Bunnick, Juste de Nieuport et André de Wit, que le goût de M. Salis pour les arts y avait attirés. Tous marquèrent à Hoet le cas qu'ils faisaient de ses ouvrages ; mais surtout de Wit le fêta et le caressa singulièrement pour obtenir de lui des esquisses et des compositions qui ne coûtaient que des instans au génie fécond de Hoet, et des mois entiers à l'esprit lent et stérile des autres. Cette main prompte et créatrice de Hoet le mit dans une haute considération, et le fit appeler par ces peintres, à La Haye, à Amsterdam et à Utrecht, par M. van Zuylen. Il fit plusieurs voyages dans ces villes pour fournir des esquisses peintes et au dessin, et celles que de Wit mit en tableaux firent sa réputation.

Hoet fut demandé en France : il y resta une année sans grande vogue et sans ouvrage ; son nom cependant lui fit quelques protecteurs, mais sans aucune suite utile. Un grand seigneur eut quelque envie de se l'attacher. Le prince de Conti parla de lui donner une pension, et l'on ne sait ce qui l'en empêcha. Enfin, le malheureux Hoet se vit réduit à graver des paysages de Francisque Milé, au lieu d'avoir à faire de beaux tableaux dont il était très-capable.

Dans cette situation critique, il écrivit à Vostermans, en Angleterre, pour savoir si la peinture y était plus en honneur qu'en France. Vostermans lui répondit que si la cour de Londres lui payait ce qu'elle lui devait, il ne balancerait pas à venir travailler à Paris.

Il ne fut donc point à Londres et quitta Paris. En passant par Bruxelles, le paysagiste Boudewyns lui conseilla de s'arrêter dans cette ville, où ses ouvrages bien connus lui seraient aussi bien payés qu'à Anvers. Il resta huit mois à Bruxelles, et vers l'hiver il retourna à Bommel, mais pour peu de temps. M. van Zuylen l'invitait à s'établir à Utrecht : il préféra Bruxelles, que les bruits de la guerre lui firent bientôt quitter pour chercher enfin sa sûreté à Utrecht; il fut d'abord employé par M. Héemstède, et s'y fixa en se mariant.

Hoet, toujours occupé de son art, avait toujours pensé qu'une école de dessin, en formant des élèves dans un pays, perfectionnait le maître lui-même, en lui donnant l'occasion continuelle de voir un modèle, de corriger des dessins et de dessiner lui-même; il en dressa le plan avec Henry Schook : ce sont les plus habiles qui savant qu'il y a toujours à apprendre. Ce plan fut présenté aux magistrats au nom de la compagnie des peintres. On se flattait qu'en faveur du bien public, les principaux de la ville se porteraient à payer les frais de cette école; cette grâce ne fut point obtenue, mais Utrecht n'y perdit rien. Hoet se chargea de la dépense pendant plusieurs années, et ce qu'il gagna d'un côté par la peinture, en exécutant des plafonds et de grands tableaux dans différens hôtels, et chez lui en morceaux de chevalet, retourna en partie au profit de la peinture à qui il formait des artistes; on sent combien il fallait qu'il fût laborieux pour suffire à faire de pareilles libéralités.

Voyant diminuer le nombre des acheteurs dans la ville d'Utrecht, parce que toutes les maisons en étaient pleines, et sachant que les curieux de La Haye désiraient avoir de ses productions, Hoet se détermina à y aller en 1714. Ses espérances ne furent point trompées; il fut surchargé d'ouvrages, et quoique âgé de 66 ans, il fit tête à tout, et montra dans son travail et dans ses compositions toute l'activité et tout le feu d'un jeune homme. Son fils Guérard Hoet y était établi, et y faisait le commerce de tableaux et de curiosités. Hoet le père ne craignit point ces pièces de comparaison des plus grands maîtres; il vint à bout d'une entreprise qui fut

admirée : il représenta dans sept parties d'une salle, assez grande pour avoir servi de synagogue, les vertus chrétiennes sous les figures de belles femmes portées sur des nuages, avec le caractère du visage et les attributs qui pouvaient les désigner; les fonds au-dessous avaient des paysages excellens et d'une variété singulière. On vit avec étonnement, dans un âge aussi avancé, la touche la plus facile et le génie de la jeunesse.

Tant de travaux cependant l'épuisèrent : un an avant sa mort, il ne put plus sortir, mais cette faiblesse ne passa point jusqu'à son esprit ; il soutint cet état de privation avec la plus grande fermeté. Son fils et sa fille, dignes d'un tel père, en eurent le plus grand soin ; enfin, il succomba le 2 décembre 1733.

Les talens de Guérard Hoet sont connus de tous les amateurs de l'Europe. Il composait avec beaucoup de génie ; ses ouvrages montrent sa vaste érudition : il avait particulièrement étudié les usages et les coutumes des anciens. Ses petits tableaux ont beaucoup de finesse dans la touche; sa fonte de couleur et son pinceau flou augmentent le précieux de tout ce qu'il a fait dans ce genre. La facilité de ses grands morceaux semblait avoir dû exclure le fini pénible et de patience des plus petits détails de ses petits tableaux qui sont assez dans la manière de Poelemburg et de Carle Dujardin. En voyant, en Hollande, dans les églises et dans les hôtels des plafonds et des tableaux immenses, on admire l'artiste sublime qui s'est livré à une imagination vive ; qui a possédé la belle harmonie de couleur; qui a connu parfaitement l'art des oppositions des lumières et des ombres : à ces qualités réunies, on reconnait le grand peintre. Si dans les cabinets on considère le beau terminé de ses morceaux de chevalet, on reconnaît le peintre précieux. Ces deux mérites, en apparence presque opposés, font regarder à juste titre Guérard Hoet comme un des plus complets artistes de Hollande, et ce n'est pas une louange médiocre. Un de ses talens fut presque un défaut ; il eut l'imagination si vive et la mémoire de tous les objets si présente, qu'il n'eut le plus souvent aucun besoin de consulter la nature ; pratique d'un dangereux exemple ! Son génie lui en tenait lieu ; il imaginait, il composait et finissait en même temps un tableau. Voici une liste abrégée de quelques-uns de ses ouvrages les plus connus :

M. le chanoine Baut, à Gand, a de lui deux tableaux avec beaucoup de figures très-finies.

A La Haye, M. Fagel, deux tableaux du même : l'un est une

Diane aux bains, et l'autre représente une sainte. On voit chez M. Lormier quatre autres tableaux : l'enlèvement des Sabines, la paix entre les Sabins et les Romains, le sacrifice de Didon et l'histoire de Séleucus. Chez M. van Héteren, Alexandre épousant Roxane; Cléosas accompagnée de ses femmes, présentant du vin à Alexandre après la prise de la ville de Mazaga; dans deux autres tableaux, il a peint des ruines d'architecture et plusieurs figures. M. Verschuuring a du même une danse de villageois.

A Rotterdam, M. Léers en a deux tableaux avec figures, et M. Bisschop un tableau représentant Clélie qui passe le Tibre à la nage.

JEAN BRONKHORST.

Bronkhorst, né à Leyden en 1648, est un exemple assez convaincant qu'un homme né pour un art peut quelquefois y exceller sans maître ni modèle; que cette même nature se montre aux uns à découvert avec tant de prédilection qu'elle ne leur cache rien de ses beautés, tandis que d'autres la cherchent inutilement, et ne parviendraient à obtenir aucune de ses faveurs sans le secours des maîtres qui leur apprennent à les mériter.

Bronkhorst, âgé de 13 ans, eut le malheur de perdre son père; il fut placé par sa mère chez un de ses neveux, pâtissier à Harlem, et dans la vue de procurer à ce jeune homme une profession qui pût le faire subsister.

Ce fut en 1670 que notre nouveau pâtissier se maria dans la ville de Horn où il s'était établi. Devenu son maître et suivant son penchant, il se mit sérieusement à dessiner et à peindre. Il paraît, suivant tous ceux qui ont parlé de ce prodige, que, sans autre guide que son génie, il copia des oiseaux de toute espèce d'après nature, et que bientôt on les lui vit peindre à gouache. Il disait en plaisantant que, s'il faisait de la pâtisserie pour vivre, la peinture était son unique amusement. Il est mis par les connaisseurs au rang des meilleurs peintres à gouache; il a copié d'après nature tous les oiseaux connus avec une vérité singulière. La fi-

nesse de son travail représente admirablement la légèreté et le luisant des plumages. Un des plus surprenans mérites de ses petits tableaux est une grande harmonie qui accorde parfaitement ses fonds avec les objets qui sont sur le devant. On connaît de ce maître un grand volume plein de dessins, parmi lesquels il y en a de coloriés.

CORNILLE HUYSMANS,

Elève de Jacques van Artois.

Huysmans, surnommé Huysmans de Malines, naquit à Anvers en 1648; il était fils d'un architecte qui avait de grandes entreprises; il le destina pour le remplacer, mais il perdit fort jeune son père et sa mère. Son oncle, qui prit soin de lui, le plaça chez Gaspard de Wit; il apprit là à peindre le paysage: on croit qu'il s'avança plus lui seul à copier la nature. Quelques tableaux de Jacques van Artois firent sur lui tant d'effet, qu'il alla le chercher à Bruxelles; il fut reçu de ce maître, et bientôt employé pour lui dessiner des vues et des études dans la forêt de Soignies et dans les environs. Les dessins qu'il fit pour Artois lui ont également servi; il devint un bon peintre.

Dans le voyage que Sander Meulen, peintre de batailles, fit en Flandre, il ne put assez louer Huysmans et ses ouvrages; ils ne se quittèrent point; il fit les plus grands efforts pour l'engager à le suivre à Paris; il lui offrit une pension considérable et des honneurs. Vander Meulen fit encore des tentatives, étant à Paris, pour l'engager à le joindre; Huysmans s'excusa sur ce qu'il ne savait pas la langue française. Il fut s'établir à Malines, où il a toujours demeuré; il fut fort employé et ses tableaux furent portés partout. Il avait toujours suivi la manière de son maître et elle lui réussit; mais il s'en forma une depuis bien supérieure. Il travailla avec une grande assiduité, lorsqu'au mois de décembre 1726, il fut pris d'une faiblesse; il traîna depuis jusqu'au 1er juin 1727, qu'il mourut, âgé de 79 ans.

Ce peintre est placé dans la classe des premiers paysagistes de

la Flandre ; sa manière est dans le goût d'Italie, sa couleur est vigoureuse et sa touche excellente ; il peignait dans ses paysages des figures et des animaux ; ses fabriques, ses arbres, ses ciels, ses lointains, tout est plein de mouvement et de vérité. Il a fait des paysages pour les fonds des peintres d'histoire, et des figures pour les paysagistes ; il a rendu un plus grand service encore à d'autres artistes, il a retouché leurs tableaux qui ne sont plus reconnaissables : j'en ai vu de Minderhout, d'Acht-Schelling et de van Artois qu'on ne devine plus, et cependant d'une grande beauté. Il avait un talent particulier à rendre des montagnes ; on y croit voir la mousse et le caillou se détacher. Il a une façon de faire qui n'est qu'à lui ; les premiers plans ont plus de rapport avec la couleur de Rembrandt qu'avec tout autre peintre. Nous avons vu à Malines, chez la fille de ce peintre, un nombre de beaux tableaux de lui qui composent un cabinet en entier. Voici une courte liste de ceux que nous connaissons.

On trouve à Malines, dans l'église collégiale de Notre-Dame, les disciples d'Émaüs : deux grands et beaux paysages ; dans l'église des religieuses de Leliendael, deux grands paysages : un par Minderhout, l'autre par van Artois ; tous deux bien retouchés par Huysmans.

A Anvers, chez M. van Schorel de Wilryck, un grand et beau paysage avec des figures.

A Gand, chez M. Hamerlynck, deux paysages avec figures et animaux ; chez M. van Tyghem, deux paysages avec figures.

Dans le cabinet du prince Charles, à Bruxelles, deux paysages avec des figures.

Chez M. Lormier, à La Haye, deux paysages avec des figures et des animaux.

Chez l'Electeur palatin, on voit une assemblée de personnes distinguées dans un paysage agréable.

Et à Rouen, chez l'auteur de cet ouvrage, un grand paysage avec des figures ; c'est la vue du Mont-Roussel près de Louvain.

AUGUSTIN TERWESTEN,

Elève de Guillaume Doudyns.

1649.

Terwesten naquit à La Haye le 4 mai 1649 ; son inclination pour le dessin se manifesta, dès sa tendre jeunesse, par son application à copier des estampes sans le secours de personne. Il dessina ensuite d'après des figures de plâtre ; et enfin, il parvint à les modeler en cire : il ne dut qu'à lui-même cette éducation et ce progrès dans un art difficile. Sa facilité à modeler le fit essayer de ciseler ; il y réussit si parfaitement, qu'on lui confia à exécuter des ouvrages considérables en or et en argent. Ce talent, en même temps lucratif, ne laissait pas son nom dans l'obscurité ; mais ce n'était pas assez pour lui, âgé environ de vingt ans ; il ne se contenta plus de former quelques figures sur les métaux : il eut d'abord à essuyer une grande contradiction de la part de ses parens ; ils lui objectèrent en vain qu'il n'était pas raisonnable de quitter un art dans lequel il était un des premiers, pour un autre dans lequel il n'était pas sûr de réussir ; mais, s'il restait ciseleur, il s'agissait de le marier, et à son âge, il aima encore mieux s'abandonner à son goût opiniâtre pour la peinture, que de s'exposer si jeune à devenir le père d'une nombreuse famille. Il fut donc placé chez un peintre appelé Wieling ; il ne put rester que deux ans chez ce maître qui, nommé peintre de l'électeur de Brandebourg, partit pour se rendre à cette cour. Deux autres années que Terwesten passa dans l'école de Guillaume Doudyns achevèrent de le mettre en état de travailler de lui-même et de voyager. Il traversa l'Allemagne et fut à Rome ; il y étudia trois années avec la plus grande application, et passa de là à Venise, où il séjourna quelques mois avec la même attention et le même fruit.

Très-peu content de ce qu'il avait fait et par ce qu'il avait vu, il quitta l'Italie, visita la France et l'Angleterre, et après six années d'absence, il retourna chez lui en 1678.

Très-capable de traiter l'histoire, il fut employé à peindre des plofonds, des galeries et des appartemens ; entre autres, on cite le beau salon de M. Baarthout van Slingelandt, à Dort ; il le remplit

de tableaux dont les sujets sont tirés d'Ovide, et où l'auteur a fait briller son génie abondant et l'exécution la plus facile.

Uniquement occupé de son art et des moyens qui conduisent à la perfection, il eut à craindre un moment la chute prochaine de l'académie de peinture à La Haye; mais ses soins et son ardeur qu'il inspira pour le maintien de cet établissement lui rendirent sa première activité. Terwesten était trop citoyen pour ne pas sentir l'émulation qui en résultait pour les élèves, et trop instruit pour ne pas comprendre que, dans la science pénible d'imiter et de représenter la nature, il y a continuellement à apprendre pour les plus habiles.

L'électeur de Brandebourg, depuis roi de Prusse, demanda Terwesten, et l'honora de la qualité de son peintre; c'était en 1690. La grande facilité de peindre de cet artiste plut tellement à ce prince et au premier ministre Dankelman, qu'il reçut de l'un et de l'autre, chaque jour, de nouvelles marques de bienveillance. Nous avons fait voir dans la vie de Werner que ce dernier avait été nommé directeur perpétuel de l'académie, à la sollicitation de Terwesten, mais que le caractère inquiet de Werner lui avait attiré des désagrémens de la part des artistes et avait déplu au roi et à son ministre Kolb de Wurtemberg; les vues d'une ambition déplacée firent écrouler une fortune que Werner pouvait rendre stable, s'il avait eu moins de prétentions. Quoi qu'il en soit, la gloire d'élever et d'établir une académie à l'instar de celle de peinture de Paris fut réservée à Terwesten; il eut les ordres d'en faire les dessins et de bâtir les appartemens convenables à cet objet : en voici sa description.

Le premier appartement servait à faire copier le dessin aux commençans;

Le deuxième était destiné à dessiner d'après la ronde bosse;

Dans le troisième, les professeurs et les autres officiers s'assemblaient;

Le quatrième était l'école de l'architecture civile et militaire, de la géométrie et de la perspective;

Dans le cinquième, on enseignait d'après le modèle vivant, et l'on montrait le beau choix et le jeu des plis des draperies, et un professeur particulier y donnait des leçons d'anatomie;

Le sixième était un salon très-spacieux, de forme ovale, entouré de figures de plâtre posées sur des pieds mouvans, faciles à tourner et à transporter pour la commodité des élèves. Cette collection,

moulée sur l'antique, avait été envoyée de Rome par Élie Terwesten, son frère, bon peintre lui-même, qui était en Italie, et qui avait acheté pour l'électeur de Brandebourg le beau cabinet de sculpture de Pierre Bellori. Cet édifice achevé et tout mis en ordre dans chaque salle, le prince honora ce nouvel établissement de sa présence. Il s'y rendit avec les principaux de sa cour, le visita et en fut satisfait; il nomma son premier ministre, M. Dankelman, directeur, et Terwesten, premier professeur en chef. On ne restait qu'un certain temps en cette place; mais Terwesten, qui s'était concilié la faveur des grands et l'amitié de ses égaux, y fut nommé trois fois pendant sa vie. Sa grande assiduité et son application usèrent ses forces et avancèrent sa mort. Il décéda le 21 janvier 1711, singulièrement regretté; c'est le prix du talent et du mérite personnel. Ce peintre avait un beau génie, et peut être égalé aux meilleurs de son temps pour l'histoire; son dessin est correct et sa couleur naturelle; on ne peut être plus facile qu'il le fut dans l'exécution : voici un trait de sa promptitude de travail.

Houbraken, accompagné de de Gelder, peintre, et d'Henry Noteman, sculpteur, visitèrent un jour Terwesten dans le temps qu'il peignait le salon de M. Baarthout van Slingelandt. Après avoir vu ses ouvrages, ils voulurent l'engager à venir avec eux à la promenade; il s'en excusa sur ce qu'il avait encore quelque chose à faire, et les pria de le prendre une heure après. Ils revinrent au temps marqué; mais, quelle fut leur surprise de voir entièrement ébauché un grand tableau, avec trois ou quatre figures dont l'esquisse n'était encore qu'à la craie, lorsqu'ils l'avaient quitté! Ce peintre avait un esprit d'ordre qui suffisait à tout; on le remarque dans la répartition qu'il avait faite des classes de l'académie et dans le choix de chacun de leurs différens professeurs.

Mais, ce qui fait l'éloge de sa modestie et de la douceur de son caractère, c'est que, malgré la supériorité de sa place sur eux, il ne leur donna jamais aucun sujet de s'en apercevoir; il ne se distinguait que par l'assiduité et le zèle d'un professeur incapable de manquer à ses devoirs.

La plupart des ouvrages de ce peintre sont en Allemagne, et nous avons indiqué plus haut, et dans un assez grand détail, les lieux les plus connus où on les trouve.

JEAN VOLLEVENS,

Elève de Jean de Baen.

Vollevens naquit à Gertruidenberg en 1649, et non pas en 1650, comme le marque Houbraken : le premier maître de Vollevens est Nicolas Maas. Jean de Baen eut l'honneur de le former et de le rendre digne de le remplacer; la vogue du maître fit la fortune et la gloire de l'élève; quelques copies qui réussirent, le mirent en état de peindre les habillemens et les fonds des portraits de Baen. Jamais maître n'a reçu autant de secours de son élève que celui-ci; il doublait presque le profit que pouvait faire de Baen, qui n'était pas si laborieux que son élève ; on vit enfin Vollevens presque égal à de Baen, avant de quitter son école.

En 1672, après avoir travaillé près de huit années chez de Baen, il quitta ce maître pour essayer de mériter nos éloges par les bons portraits qu'il a faits depuis. Le prince de Courlande fut un des premiers qui employa son pinceau ; tous les principaux officiers de son régiment se firent aussi peindre : ces succès lui procurèrent les portraits du comte et de la comtesse de Nassau ; les officiers de son régiment se firent peindre, ainsi que tous ceux du régiment du colonel Perzival et du général de Lanooy. Vollevens aurait peint une armée entière : il fit tous ces portraits depuis 1675 jusqu'en 1685. En 1686, l'envoyé d'Angleterre, M. Schelten, sa femme et ses deux fils se firent peindre en pied, de grandeur naturelle. Le prince de Nassau, statouder des provinces de Vriesland et de Groeningue, eut aussi son portrait en pied. On regrette encore celui de Salomon Parera, qui était représenté à cheval, et son secrétaire qui lui remet une lettre. Ce beau tableau fut réduit en cendres, ainsi que la belle maison de ce seigneur.

Nous abrégeons beaucoup la liste des portraits qu'il fit 'alors tant des principaux de la Hollande que des étrangers qui ont porté sa réputation dans l'Europe, et qui ont aussi contribué à une fortune honnête, bien méritée par son assiduité au travail et sa bonne conduite. Il avait épousé Mlle Gezelle, issue d'une ancienne famille bourgeoise, avec laquelle il eut deux fils : l'aîné approcha de près du mérite de son père.

Vollevens est mort à La Haye en 1728, âgé de 79 ans, après

avoir été tourmenté de la gravelle et de la pierre pendant bien des années.

Ce peintre avait l'art de bien faire ressembler; sa grande facilité a bien aidé à laisser à ses ouvrages une fraîcheur qui en fait un mérite ; sa couleur est naturelle ; il savait disposer ses figures avec avantage, et tous ses ouvrages indiquent, par les effets qu'il avait étudiés dans les grands maîtres, le principe de l'harmonie.

REINIER BRAKENBURG,

Elève de Mommers.

Brakenburg a peint ses sujets comme Brauwer, qui ressemblaient parfaitement à son caractère et à sa manière de vivre. Il naquit dans la ville d'Haerlem en 1649 ; il eut pour maître Mommers, bon paysagiste. Houbraken croit, après d'autres, qu'il avait aussi étudié chez Bernard Schendel. Il est constant que sa manière ne tient d'aucun de ces deux artistes ; il paraît qu'il a eu en vue les ouvrages d'Ostade ; il a même réussi à faire des imitations de la manière de ce dernier qui ont mérité l'estime générale. Brakenburg avait l'esprit enjoué ; il est compté parmi les poètes de son pays ; il était accablé d'ouvrages qu'il vendit cher; il gagna plus qu'aucun peintre de son temps ; il aimait tous les plaisirs qui affectaient ses sens. Nous savons peu d'événemens de sa vie; il y a même lieu de croire, à voir ses ouvrages, que nous y perdons très peu ; il a vécu dans la province de Frise, où il est mort, sans savoir en quelle année.

Reinier Brakenburg a exactement peint les modes de son temps. Ses tableaux représentent des assemblées tantôt de paysans et plus souvent de familles aisées ; l'amour et le vin étaient toujours de la partie; mais rarement s'est-il donné la peine de voiler ces plaisirs autant qu'il convient à quelqu'un dont les ouvrages passent dans le public et à la postérité. Ses compositions sont ingénieuses, bien variées, excepté les acteurs qui paraissent toujours les mêmes. Ses groupes, quoique nombreux, sont bien liés ; il inté-

resse les artistes à l'examen de ses tableaux. S'il représentait des appartemens, des campagnes, les détails y étaient selon les circonstances et aussi étudiés que les figures. Tout est peint d'après la nature; sa couleur est vigoureuse et naturelle, son pinceau flou, et sa touche vive est pleine d'esprit. Il y aurait quelquefois à désirer un meilleur goût de dessein; les tableaux de son dernier temps sont souvent négligés, surtout les mains qu'il ne faisait que de pratique. Ce peintre, bien au-dessous de Mieris, aura cependant toujours une place très-honorable dans la peinture. Voici quelques tableaux de lui qui commencent à être connus en France.

On voit à Paris, dans le cabinet de M. le comte de Vence, un tableau représentant un Savoyard qui montre la curiosité; on y découvre une foule de monde de tous les âges : la scène est dans la rue.

A Rouen, chez M. Haillet de Couronne, lieutenant-général criminel, deux petits tableaux : l'un représente une assemblée des deux sexes avec des tables de jeux; une dame qui entre dans le même appartement; l'autre est un homme assis près d'une jeune femme qu'il caresse de près, quelques figures dans le fond. Chez M. Brochand, auditeur de la chambre des comptes de Paris, deux tableaux considérables; l'un représente une débauche entière, le vin a fait une vive impression sur toute l'assemblée, la pudeur y fait place à la liberté; l'autre y est à peu près de même, les instrumens y excitent les plaisirs déjà trop libres, ce sont les plus abondans en figures que nous connaissons de ce maître. Deux autres dans le même genre, chez M. Horutner le jeune, négociant.

A La Haye, chez M. van Héteren, une assemblée de paysans dans une cuisine; un autre tableau représente l'Enfant prodigue gardant les cochons; le fond est un paysage. Chez M. H. Verschuuring, un tableau représentant un peintre devant son chevalet, près de lui sont des enfans; dans la même chambre est une nouvelle accouchée.

Chez M. Bramkamp, à Amsterdam, une kermesse ou fête de village avec beaucoup de figures, etc.

Chez M. van Schorel de Wirlyck, à Anvers, deux tableaux : ce sont des conversations.

Et à Bruges, chez M. de Waepenaert, échevin au Franc, deux jolis tableaux très fins.

JEAN VERKOLIE.

Verkolie est, à juste titre, au nombre des grands artistes de la ville d'Amsterdam : il naquit le 9 février 1650 ; son père était serrurier, et sans un accident qui lui arriva dans sa jeunesse, celui dont nous donnons l'histoire, aurait été élevé dans le métier pénible de son père ; âgé de dix ans, il fut piqué d'une aiguille au talon, la douleur médiocre qu'il en ressentit lui fit négliger cette blessure légère en apparence, mais qui devint trois mois après si sérieuse, qu'il pensa en perdre la jambe et la vie ; il resta près de trois ans au lit. C'est dans ce temps d'ennui que l'on lui procura tout ce qui pouvait l'amuser ; il n'y eut que les images qu'il copia ; et, enfin, on lui donna des estampes. Il retrouva sa santé et en même temps il découvrit qu'il était né peintre.

Il ne se contenta plus de copier les estampes, il apprit seul par le secours des livres la perspective en moins d'un mois. Ce fut alors qu'il essaya de peindre à l'huile sans maître comme il avait commencé le dessein ; il se proposa pour modèles les ouvrages de Guerard van Zeyl, connu sous le nom de Guerard. Il épia de si près la marche de ce peintre, que ses copies ont trompé quelques amateurs ; notre jeune élève sentit qu'il perdait du temps en voulant apprendre de lui-même des choses qu'un maître peut montrer en peu de leçons, surtout en ce qui n'est que de pratique. Il alla donc trouver Jean Lievens, peintre habile, et en fut reçu avec joie. Ce Lievens avait acheté quelques tableaux ébauchés de Guerard restés après sa mort, et il trouvait l'occasion de les faire finir par Verkolie qui avait toute sa manière. Verkolie fit une épreuve encore plus hardie de son talent à imiter, il composa un tableau dans le goût du maître qu'il avait déjà si heureusement copié. Cette imitation était si bien faite, que Lievens ayant invité des curieux à le venir voir, et étant sorti un moment pour affaires, ils dirent entre eux et en présence de Verkolie : comment se peut-il que ce tableau soit ici, Guerard est mort, et certainement Lievens est incapable de faire aussi bien. Cet aveu apprit à Verkolie ce qu'il valait et redoubla son application. Il quitta Lievens après avoir appris de lui en six mois ce qu'il en pouvait apprendre.

En 1672, il se maria à Delft, où il a toujours demeuré. Il fut

heureux, parce qu'il fut sage, et qu'il sut profiter d'un grand talent. Quelques portraits qu'il eut occasion de faire, lui en procurèrent un si grand nombre, qu'il ne put presque plus rien faire dans la manière qu'il s'était appropriée ; mais par sa conduite, il se procura tant d'amis et tant de considération, qu'on lui donna d'une voix unanime la charge d'administrateur des pauvres.

Dans ses momens de loisir il composa quelques sujets d'histoire : on ne les voit qu'avec étonnement, quand on réfléchit au peu de temps et de secours qu'il a eu pour apprendre, et combien peu il a eu d'occasions d'étudier les grandes parties qui conviennent à un peintre d'histoire. On a de lui le tableau de Vénus et Adonis ; d'une pénitente à genoux, éclairée d'une lampe ; d'un berger et une bergère, et un trompette qui méritent l'attention des plus connaisseurs : il les a gravés de sa main, en ce qu'on appelle manière noire, talent qu'il s'était encore donné de lui-même, et dans lequel il s'est distingué.

Il est mort très-jeune à Delft, en 1693, laissant une veuve, trois filles et deux garçons. L'aîné, Nicolas, sera cité parmi les bons artistes ; les autres élèves de ce maître sont Thomas Vanderwilt, peintre de portraits, de Delft ; Jean Vander Spriet, aussi peintre de portraits, de Delft, mort à Londres ; Albert Vanderburg, aussi de Delft, et peintre de portraits ; Henry Stéenwinkel, copiste habile, et Guillaume Verschuuring. Verkolie avait une bonne couleur et un pinceau flou ; son dessin, sans finesse, a pourtant assez de correction , ses compositions sont ingénieuses, et il aimait à peindre des assemblées, des festins ou des sujets galans, ainsi que Guerard qui avait été son modèle. Il passera toujours pour un artiste singulier, qui a tout vu, tout conçu sans maître. Ses tableaux très estimés se trouvent dans les cabinets de Hollande et d'Allemagne.

JACQUES KONING,

Elève d'Adrien Vanden Velde.

Koning était élève d'Adrien Vanden Velde : il a long-temps peint dans la manière de son maître ; il faisait le paysage avec

beaucoup de vérité, et des figurines et des animaux touchés avec esprit.

Les succès dans ce genre le conduisirent à essayer de composer l'histoire ; il y réussit assez bien, pour que ses ouvrages fussent transportés dans différens pays. Le roi de Danemarck l'attira à sa cour : on ne sait s'il y est mort. Nous ne connaissons point ses ouvrages, rien de plus obscur ; mais sur leur réputation, nous pouvons assurer qu'ils ont mérité l'estime des connaisseurs et des artistes de son pays.

N. DROOGSLOOT.

Droogsloot est, selon les uns, né à Gorkum, et selon d'autres, à Dort. On sait trop peu de détail de la vie de ce peintre, pour s'arrêter à déterminer exactement le lieu de sa naissance. Nous connaissons assez ses ouvrages pour en dire notre sentiment ; la plupart représentent des vues de Hollande, des fêtes ou kermesses de village, où le local est très-exact : on y reconnait les différens endroits qu'il a représentés. Il a rendu ses tableaux amusans dans ces foires, par une multitude de marchands et de spectateurs. Ses tableaux sont assez bien entendus pour la couleur, mais un peu de sécheresse dans ses figures en diminue le prix. On ne sait où il est mort, ni en quelle année.

M. Brochant, auditeur de la chambre des comptes de Paris, possède à Rouen, deux tableaux de ce maître : l'un représente une fête de village; et l'autre un village pillé par des soldats.

JEAN VANDER BENT,

Élève de Wouwermans.

Vander Bent naquit à Amsterdam ; on croit que ce fut en 1650. Il mourut à quarante ans. Il eut pour maître Pierre Wouwermans, et depuis Vanden Velde; c'était le moyen d'être un grand peintre.

Nous ne connaissons point ses ouvrages, mais les auteurs assurent qu'il composait dans leur même manière, et qu'il avait la touche et la couleur de ces deux maîtres. Les nommer tous deux, c'est faire son éloge.

Bent menait une vie retirée ; il ne se maria point ; il demeura chez un hôte qui, dit-on, lui vola 4,000 florins ; c'était le fruit de son travail. Cette perte qu'il aurait pu réparer par ses talens, lui fut si sensible qu'il en mourut de douleur en 1690, regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

MATHIEU WYTMAN,

Élève de Bylaert.

Wytman, né en 1650, dans la ville de Gorcum, eut pour premier maître Henry Verschuuring, et continua ses études sous Jean Bylaert qu'il alla trouver à Utrecht. Ce dernier maître fut surpris des progrès de son élève en différens genres. Wytman, ayant remarqué que ceux-mêmes qui ne faisaient que bien copier les ouvrages du célèbre Netscher, étaient sûrs d'une assez grande fortune, s'y appliqua et y réussit.

Il fit mieux, il composa dans la même manière ; il sut embellir ses tableaux par les fonds agréables de paysages rians qu'il finissait beaucoup et avec une couleur naturelle. Il se mit à la fin à peindre des fleurs et des fruits : il y a apparence qu'il aurait surpassé ceux qui avaient travaillé en ce genre, si la mort ne l'avait enlevé encore fort jeune, en 1689. Ses ouvrages, sans avoir le mérite de ceux des premiers maîtres, ne sont pas indignes des plus beaux cabinets, et lui ont mérité une place parmi nos bons artistes.

MARIENHOF.

Marienhof naquit à Gorcum en 1650; on ne sait quel fut son maître. Son talent était de copier les ouvrages de Rubens jusqu'à

tromper ; et quoiqu'il y eut un mérite non médiocre à imiter si parfaitement, qu'il n'eut guères d'égaux, il ne serait point mention de lui dans cet ouvrage, s'il n'avait composé dans la suite, en petit, entièrement dans le goût du même maître. Je ne parle jamais de ceux qui n'ont rien fait d'eux-mêmes, ils sont rares. Un artiste, qui a pris Rubens pour son modèle, qui a saisi sa manière, qui a deviné sa couleur, n'est pas assurément indigne de trouver sa place parmi les peintres.

Il quitta Utrecht où il demeurait, et fut à Bruxelles où il s'est marié, et y mourut jeune, sans qu'on sache en quelle année.

PIERRE REUVEN,

Élève de Jacques Jordaens.

Reuven, selon Houbraken, Ruyven, suivant Weyerman, naquit en 1650 : il était encore peintre médiocre, lorsque Jacques Jordaens se chargea de lui montrer les secrets de son art. Il acquit une facilité presque incroyable à composer et à peindre ; les sujets d'histoire qu'il a très-bien traités, lui ont mérité un grand nom. La maison royale de Loo est embellie de plusieurs beaux plafonds, et plusieurs salons de ce palais sont ornés de ses tableaux. Dans la maison de l'amateur M. de la Court Vandervoort, à Leyden, il se voit un plafond de Reuven, composé avec feu et d'une belle façon de faire.

On donne de grands éloges aux arcs de triomphe qu'il composa, et qu'il exécuta à La Haye, lors de l'entrée de Guillaume III, roi d'Angleterre. On marque la mort de cet artiste en 1718.

Il avait un génie très-fertile, ses compositions variées et abondantes. Tout ce qu'il a laissé annonce l'excellence de son coloris, et la liberté de son pinceau.

JEAN VANDER MÉER.

Je ne sais pourquoi les artistes d'Utrecht mettent au nombre de leurs compatriotes Jean Vander Méer, quoique né à Schoonhoven, où il a presque toujours demeuré. Cette adoption est honorable pour lui de la part d'une ville célèbre par tant d'illustres artistes.

On ne nomme point son maître ; on sait qu'il partit fort jeune pour l'Italie, accompagné de Lievin Verschuur. Vander Méer arrivé à Rome, employa son temps à l'étude, sans être distrait par les inquiétudes que causent les besoins et l'indigence. Son grand père payait sa pension et le comblait de bienfaits. L'abondance où il vivait ne servit qu'à faire éclater la bonté de son cœur et la générosité de son âme. Il employait utilement son argent, soit à vivre dans la bonne compagnie, sans perdre le temps précieux qu'il devait à son art, soit à secourir ceux de ses confrères que la fortune avait traités moins favorablement : aussi mérita-t-il l'estime des Italiens, et l'amitié de ses patriotes.

Il quitta Rome pour sa patrie, où il eut le bonheur d'épouser une jeune veuve fort riche, qui le rendit maître d'une manufacture de blanc de plomb fort accréditée.

Le changement d'état et d'occupation lui fit quelque temps négliger son art, pour se livrer aux agrémens et à la dissipation d'une maison de campagne. Son bonheur fut de courte durée, il perdit d'abord une femme qu'il chérissait. Le fléau de la guerre en 1672, le ruina ; sa riche manufacture fut détruite ; sa maison fut pillée et brûlée. Il était bien plus heureux avec un médiocre bien, puisqu'il avait joui de la considération des honnêtes gens, et de la gloire de son pinceau. Voyez la vie de de Héem, tome second, où j'ai parlé plus amplement des malheurs de Vander Méer.

BERNAERT VAN KALRAAT,

Elève d'Albert Kuyp

La ville de Dort réclame parmi ses grands artistes Bernaert van Kalraat ; il y naquit le 28 août 1650. Son premier maître pour le

dessin fut son frère Abraham van Kalraat, et pour la peinture Albert Kuyp, dont nous avons parlé. Il suivit d'abord les ouvrages de celui-ci; mais sentant qu'il est dangereux d'imiter la manière des autres par la difficulté de les surpasser, et même de les égaler, et qu'il vaut mieux se faire un genre à soi, en puisant dans le riche fond de la nature, ce qui peut convenir à notre génie, et échauffer notre imagination. Il se forma à notre goût. H. Zaft-Léven avait peint quelques vues du Rhin, Kalraat les avait admirées : il était sur le lieu. Ses promenades journalières sur les bords de ce grand fleuve l'excitèrent; il en exécuta quelques paysages d'un beau fini, et ornés de figures et d'animaux. Ces morceaux eurent le plus grand succès, et lui ont fait un nom. Ses ouvrages, quoique inférieurs à ceux de Zaft-Léven, méritent cependant des louanges, et pour la vérité de sa touche, et pour la bonté de sa couleur. Ils sont plus connus en Hollande qu'en France.

ROCH VAN VÉEN.

Van Véen était fils d'Ottovenius; d'autres prétendent qu'il était son neveu. Il quitta la peinture à l'huile pour peindre à gouache.

On ne sait pas trop pourquoi cette préférence, car cette première façon de rendre les objets est bien supérieure pour la force à la dernière. Il eut deux fils, dont il éleva l'aîné dans son même talent. Ils eurent, entre autres mérites, celui qui fait le bonheur personnel, de vivre unis, sans ambition, et presque sans voir personne. On gagne toujours à cette conduite, d'exciter moins la jalousie. Enfin, ils produisirent dans le public leurs ouvrages, ils représentaient des oiseaux vivans dans le goût de P. Holsteyn, mais bien plus finis. Leurs tableaux l'emportent de tous points sur ceux de ce peintre. Les curieux recherchèrent à l'envie leurs ouvrages, qui depuis et après la mort du dernier des van Véen, furent vendus fort cher à Harlem, en 1706. On y vit un grand concours d'enchérisseurs pour les cours étrangères.

Les oiseaux vivans ont été imités avec un art infini par les van Véen. Le beau fini sans sécheresse, l'éclat des couleurs, une légè-

reté dans la touche qui imite celle des plumes mêmes, feront toujours rechercher leurs ouvrages.

ABRAHAM DE HEUSCH OU HENS,

Élève de Chrestien Striep.

Houbraken nomme ce peintre Heusch, et Weyerman le nomme Hens ; nous avons vu des ouvrages de ce maître avec le nom écrit de la première manière, et c'est, ce me semble, une raison décisive pour l'adopter.

Heusch naquit à Utrecht, il apprit la peinture chez Chrestien Striep. Il mérite de grands éloges pour la patience et la vérité avec lesquelles il représente toutes sortes de plantes et d'insectes, dont il y en a de dégoûtans dans l'original, mais qui cessent de l'être dans leur copie, qui fait plus songer au mérite de l'imitation qu'à la laideur de l'objet imité.

Ce talent supérieur ne put le fixer. Devenu veuf, il s'embarqua en qualité de lieutenant sur un brulot : il devint capitaine. Un second mariage le ramena à son talent et à son état de tranquillité ; il se retira à Léerdam, où il vécut de son bien : il y est mort bourguemestre. Ses ouvrages lui ont mérité une place distinguée parmi les artistes ; on en rencontre cependant moins dans les cabinets des curieux délicats, que ceux de Mieris et de Berchem.

En ces années, vivaient plusieurs artistes dont les tableaux sont connus et font leur éloge, de la vie et des ouvrages desquels il n'est point parlé dans l'histoire. Je citerai du moins le nom d'un seul, et le genre dans lequel il a travaillé.

C'est Cornille vander Meulen, élève de Samuel van Hoogstraaten: il a très-bien peint le portrait.

JEAN STARRENBERG ET JACQUES DE WOLF.

Nous ne séparerons point deux artistes, Starrenberg et Wolf, que l'amitié avait unis. On ne voit de raisons de leur liaison, que d'être nés dans la même ville, et d'une fortune semblable ou médiocre, et d'avoir suivi la même profession ; car il n'y eut jamais de caractères plus opposés. Autant Starrenberg était vif, hardi, gai, conteur agréable, autant Wolf était lent, timide, taciturne et misanthrope atrabilaire. Starrenberg peignait en grand et avait une belle manière ; mais ses ouvrages n'étant que heurtés, ne pouvaient plaire sur le chevalet, et ne faisaient leur effet que dans des plafonds et à une certaine distance. Il avait tous les talens nécessaires pour ce genre d'ouvrages, de la vivacité et de la grandeur dans ses compositions, une facilité et une promptitude dans son travail, qui le rendait lucratif en peu de tems.

Wolf peignait bien aussi l'histoire, il était très-instruit, et ses ouvrages en font foi ; mais toujours retiré, sauvage et mécontent, ni l'auteur ni ses ouvrages ne furent assez connus de son vivant. Tous deux étaient de Groningue, tous deux y vécurent, et on croit que tous deux y moururent, mais leur vie et leur mort furent aussi différentes que l'avaient été leurs humeurs. Starrenberg y passa des jours heureux, et les finit vraisemblablement au grand regret de ceux dont il avait mérité de se faire aimer. Wolf méprisant la société, et par conséquent méprisé des hommes, détestant leur injustice, parce qu'il leur donnait un tort qu'il avait lui-même, de ne pas estimer assez ses ouvrages, qu'il leur cachait. Wolf, de cette humeur noire, passa au désespoir et à la fureur ; il se laissa tomber à la renverse sur une baïonnette qu'il avait plantée dans un coin de sa chambre. On vit ses ouvrages, on leur applaudit, et on le regrette ; mais on le plaignit encore plus. Y a-t-il une plus grande folie que de ne pas employer son talent à faire son bonheur?

JOANNE KOERTEN BLOCK.

Joanne Koerten Block est regardée parmi les Hollandais comme une des femmes les plus célèbres de cette nation : il en est peu sur qui on ait tant écrit. Cette femme illustre naquit à Amsterdam le 17 novembre 1650. On entrevit dès sa tendre jeunesse ce qu'elle serait dans son âge mûr. Elle apprit rapidement la musique, à broder en soie et en fil ; elle formait les lettres de l'écriture comme les maîtres ; elle modela en cire, et moula des figures et des fruits qu'elle coula ensuite, et qu'elle sut colorier. Elle gravait avec le diamant sur le cristal et sur le verre, avec une délicatesse surprenante. Elle ne regardait tous ces talens de la jeunesse que comme des amusemens d'enfans : enfin, elle se mit à peindre à gouache, mais d'une manière nouvelle. Elle copia des tableaux avec de la soie et des couleurs qu'elle sut mêler si artistement, que l'on ne les distinguait que très-difficilement. Elle poussa si loin cette façon d'imiter, qu'il y a apparence que si elle s'y était uniquement occupée, elle aurait égalé les grands maîtres, tant elle avait de disposition, de courage et de bon esprit ; mais elle abandonna ce talent fort singulier, pour en suivre un encore plus extraordinaire, et qui lui a cependant mérité une place assez distinguée parmi les grands artistes de sa nation.

On est saisi d'étonnement, en voyant ses découpures ; tout ce que le graveur exprime avec le burin, elle l'a rendu avec ses ciseaux ; elle exécutait des paysages, des marines, des animaux et des fleurs : elle surprit davantage lorsqu'elle fit des portraits d'une ressemblance parfaite. Cette nouvelle façon d'exprimer et d'imiter les objets sur du papier blanc, fit beaucoup de bruit, et excita même la curiosité de toutes les cours de l'Europe. Les artistes ne purent assez admirer ce nouveau genre, et cette surprise passa dans l'esprit de tout le monde. On n'arrivait pas à Amsterdam sans visiter Mlle Koerten Block, et ses ouvrages. Le czar Pierre le Grand et plusieurs autres personnes du premier rang, lui firent le même honneur. L'électeur palatin lui offrit mille florins pour trois petites découpures, sans pouvoir les obtenir. L'impératrice lui commanda un trophée avec les armes de l'empereur Léopold Ier, on y voit des couronnes soutenues par des aigles et autour des guirlandes de fleurs et des ornemens relatifs au sujet. Elle reçut pour récom-

pense de ce morceau quatre mille florins. Elle fit plus, elle découpa le portrait de l'empereur ; il se voit encore dans le cabinet de sa majesté impériale, à Vienne.

La reine Marie d'Angleterre, enfin tous les princes et toutes les princesses voulurent orner leurs cabinets de ses ouvrages. Elle fit beaucoup de portraits; ils sont en trop grand nombre pour les nommer ici. On fournirait un petit volume des vers faits en latin, en allemand et en hollandais à sa louange, ou pour mettre au-dessous de ses découpures. Sa célébrité lui a mérité l'honneur fort singulier, que les princes et les princesses qui ont été la voir ont inscrit leurs noms dans un registre; et c'est ce même registre curieux, dans lequel Nicolas Verkolie a dessiné, à chaque signature le portrait de la personne illustre qui avait écrit son nom. Cette dépense des portraits fut faite par Adrien Block, époux de cette femme habile. Il a fait encore composer, en forme de vignettes, des emblêmes qui dans le même volume étaient à la gloire de cette fameuse artiste : elle mourut le 28 décembre 1715, âgée de 65 ans.

Comme personne n'a, avant elle, ni depuis, imaginé ni continué ce genre de travail, elle est original et unique. Ses ouvrages sont d'un goût de dessin très-correct : on ne peut mieux les comparer qu'à la manière de graver de Mellan. En les collant sur du papier noir, le vide de sa coupe représente ses traits, comme ceux du burin ou de la plume : ils sont tous nets, décidés, hardis et sans confusion. La mention que nous faisons de la vie et des ouvrages de cette femme habile, devait trouver place dans un livre qui traite des artistes de l'un et de l'autre sexe, qui ont représenté, avec quelque distinction, les objets que nous offre la nature.

GUILLAUME VAN INGEN,

Élève d'Antoine de Greber.

Ingen le premier, (surnom qui lui fut donné à Rome), naquit à Utrecht, selon Houbraken en 1651, et selon Weyerman en 1650. Il apprit les principes de la peinture dans sa ville, et devint élève

d'Antoine Grebber, qui l'avança assez pour travailler avec le seul secours de la nature. Mais étant bien convaincu qu'on ne la peut voir parfaitement que dans l'antique, il conçut, comme la plupart des artistes flamands, le désir de jouir de ces restes précieux dans la capitale des arts : peut-être même qu'il entrât dans son dessin quelques vues d'intérêt. Il se flattait que le grand nombre de connaisseurs que Rome rassemblait, étant plus capables qu'ailleurs de juger du mérite de ses ouvrages, seraient aussi plus en état de les apprécier à leur valeur, et de les acheter plus cher. On eut beau lui représenter sa jeunesse et les difficultés qu'il faut surmonter pour vivre dans une ville où les artistes abondent de toutes parts, et que la quantité des ouvrages, même excellens, en diminue le prix; rien ne put l'arrêter ; le goût, la gloire, l'intérêt réunis ensemble, l'enlevèrent à sa patrie. Sa conduite lui avait acquis des amis respectables. Un évêque, vicaire général des Pays-Bas, étant appelé à Rome, défraya le jeune Ingen, et le recommanda à Carlo Maratti, qui l'admit dans son école ; c'était en 1670. Il ne demeura qu'un an sous cet habile maître, qui vanta son élève et qui lui procura de grands ouvrages dans plusieurs églises de Rome. Maratti, qui présidait à tout, vit avec plaisir les succès d'un artiste aussi jeune. Il lui conseilla d'aller à Venise; il respectait trop les conseils d'un aussi grand homme pour les négliger; il se disposait pour partir, lorsqu'il lui arriva une aventure désagréable.

Les artistes Flamands, Allemands et Hollandais, formaient à Rome cette société connue sous le nom de *Bent,* dont nous avons déjà parlé. Ingen, plus occupé des plaisirs de l'étude que de ceux de la table, refusait toujours d'y entrer; mais étant prêt de partir, il consentit à se faire recevoir. Les confrères en devaient faire la cérémonie dans un cabaret; lorsqu'elle allait commencer, il se vit tout d'un coup conduit avec eux en prison, sous prétexte qu'il était défendu à tous étrangers de s'assembler; mais ayant été interrogés, on leur rendit la liberté. La société procéda de nouveau à sa réception. Et comme il fut le premier élu depuis cette aventure, on le surnomma, comme nous l'avons déjà dit, *Ingen le premier*.

Il partit pour Venise, les yeux fermés sur tous les plaisirs qui pouvaient le distraire dans cette ville : il ne les ouvrit que sur les objets qui pouvaient le perfectionner dans son art. Il parcourut tous les ouvrages publics, en s'y arrêtant autant qu'il fallait pour les étudier. Il en copia beaucoup sous les yeux de le Febvre, qui a gravé plusieurs ouvrages de Paul Veroneze. De Venise il alla

à Naples où il travailla encore assez pour se faire connaître. Il ne pensa plus qu'à retourner dans sa patrie : il préféra Amsterdam à Utrecht. Il fut très occupé à peindre l'histoire en grand; on loue fort les talens de ce peintre. Pour nous, nous n'en jugerons point sur un seul tableau que nous avons vu ; il a de très belles parties, mais il faut convenir que le dessin en est tel que nous ne croirions pas qu'à cet égard ce peintre dût avoir une place dans cet ouvrage. On nous assure qu'il est mort à Amsterdam, mais on ne dit pas l'année.

NICOLAS DE VRÉE.

On ne sait quelle est la ville qui a donné naissance à Nicolas de Vrée. Il est impossible de donner des particularités de la vie d'un homme qui fuyait tout le monde, et qui ne paraissait jamais en public. Jean Luiken vivait quelquefois avec lui, parce qu'ils avaient embrassé la même opinion, c'est-à-dire celle de Jean Bohm. De Vrée vit rechercher ses tableaux; il parut y être peu sensible, puisqu'il quitta Amsterdam pour vivre encore plus retiré à Alkmaer, où il est mort en 1702.

Ce peintre peut passer pour un bon paysagiste et pour bon peintre de fleurs. Ses tableaux dans ces deux genres différens, occupent des places dans les cabinets distingués. Son paysage est d'une couleur naturelle, et ses fleurs sont touchées avec légèreté et d'un coloris qui a tant de fraîcheur, qu'elles semblent l'inspirer et la répandre.

ABRAHAM HONDIUS.

Weyerman ternit la mémoire de cet artiste par les histoires désagréables de son libertinage et de sa débauche, dont nous ne-salirons point notre ouvrage. Nous devons oublier les vices des

grands artistes, du moins après leur mort, ou nous devons les leur pardonner en faveur de leurs talens; et si nous nous permettons quelquefois d'en parler, c'est lorsque nous pouvons faire remarquer à leurs confrères combien les vices du cœur et les mauvaises mœurs nuisent à leur gloire et à leur fortune.

Tout ce que nous savons, c'est qu'Hondius, né en 1650, peignait le paysage supérieurement bien; il sut y répandre une vapeur qui faisait illusion; aussi a-t-il peint des chasses au cerf, au vol, au sanglier et d'autres animaux féroces. Il savait orner ses tableaux de jolies figures qu'il dessinait et coloriait fort bien. Il faisait aussi des tableaux éclairés au flambeau de la plus grande vérité.

Ce peintre est mort à Londres où il avait été occupé à représenter des incendies, des chasses et des animaux de toute espèce. Il avait de la nature tout ce qu'elle peut accorder, c'est-à-dire des dispositions pour tout ce qu'il voulait faire : jamais il n'est médiocre; il est quelquefois supérieur, et souvent il égale nos meilleurs artistes. Ses tableaux, peu connus en France, ne nous occuperont pas long-temps; nous n'en citerons que deux bien différens pour le genre, mais d'une vérité et d'une variété dignes d'être louées. L'un représente la ville de Troie en feu ; et l'autre le marché aux chiens d'Amsterdam. On y voyait près de trente différentes espèces de chiens bien dessinés et variés avec beaucoup de vérité. Ce tableau a surpris tous les artistes ; une justesse d'expression caractérisait en chaque animal, si l'on peut parler ainsi, sa passion dominante pour tout ce qu'il voulait faire.

On voit chez M. van Schorel de Wilryk, à Anvers, un tableau de ce maître représentant les animaux lorsqu'ils entrent dans l'arche.

FRANÇOIS DANKS.

Danks est né à Amsterdam. On soupçonne qu'il avait voyagé en Italie, en considérant ses ouvrages, et encore parce qu'il portait le nom de *Tortue* que lui avait donné la bande académique de Rome.

Ce peintre peignait bien l'histoire, mais en petit, et ses ouvrages, sans être du premier ordre, méritent d'être recherchés. Il a eu du succès à peindre le portrait. Ce peintre modelait assez bien en cire et en terre. La figure du Temps en pierre qu'on voit sur le Héeregraft, à Amsterdam, est d'après un modèle fait par Danks. Le reste de sa vie nous est inconnu.

ABRAHAM STORK.

Abraham Stork naquit à Amsterdam. On ne sait qui fut son maître; mais il est un des bons peintres de marine qu'ait produit la Hollande. Il avait une bonne couleur et un pinceau dont la touche était fine et très spirituelle. Il touchait et dessinait les petites figures qui fourmillent dans ses tableaux, avec une intelligence surprenante; il composait bien. On ne peut rien voir de plus agréable que son tableau qui représente l'entrée du duc de Malbouroug sur l'Amstel. On y voit une multitude innombrable de vaisseaux, de bateaux décorés et de chaloupes proprement ajustées, chargées de peuples, habillés selon leur rang et leur état. On est surpris du génie qui brille dans cette composition comme dans tous ses ouvrages, qui méritent la plupart une place dans les meilleurs cabinets. Ses ouragans sur la mer effrayent par la vérité qui y paraît, et semblent nous intéresser par l'illusion qui s'y trouve.

M. Bisschop, à Rotterdam, possède quatre tableaux de Stork: deux représentant la mer dans son calme, avec des vaisseaux; un autre, la mer agitée et des vaisseaux en danger de périr; le dernier, une vue d'Amsterdam.

DAVID COLYNS.

David Colyns, natif d'Amsterdam, est cité ici pour ses tableaux en petit, pleins de finesse et d'esprit; il représentait toujours des sujets

de la Bile; jamais il ne réussit mieux que quand son sujet demandait beaucoup de figures. On fait l'éloge de celui où Moïse frappe le rocher, et lorsque les Israélites recueillent la manne. Les ouvrages de cet artiste nous sont aussi inconnus que l'année de sa mort.

BERNAERT GAAL ET ISAAC KOENE.

Gaal, natif d'Harlem et élève de Wouwermans, peignait comme son maître des batailles et des manéges. Ses tableaux eurent cette vogue que méritent les ouvrages qui intéressent tout le monde; ils avaient d'ailleurs le mérite de la bonne couleur, et assez de correction dans le dessin pour imiter quelquefois de près ceux de son maître. Notre peintre avait le défaut de ne pouvoir vivre avec personne; cette singularité lui a fait tort.

Isaac Koene, élève de Ruisdael, était bon paysagiste et ami de Gaal, peut-être par nécessité, parce que Koene avait besoin de Gaal pour peindre des figures dans ses paysages. Ils en ont fait un grand nombre en société qui furent transportés chez l'étranger.

Nous n'avons rien appris de leur mort, ni en quel lieu ils ont fini leur carrière.

NICOLAS PEUTEMAN.

Peuteman, né à Rotterdam, y mourut d'une manière étrange. Un de ses neveux, qui en était échevin, lui commanda un grand tableau, dans lequel il fallait représenter des objets capables d'inspirer du mépris pour la vie et pour les vains amusemens des hommes; des instrumens de musique, des livres, des têtes de mort, etc. Etant entré dans un cabinet d'anatomie, il fut pris en dessinant d'un assoupissement qui le plongea bientôt dans un profond som-

meil. Ayant été réveillé tout d'un coup, il vit avec frayeur remuer les têtes des squelettes qui se frappaient les uns contre les autres ; saisi d'effroi, il se précipita du haut de l'escalier et tomba dans la rue à demi-mort. Revenu un peu à lui-même, il remarqua que cet événement était fort naturel, et qu'il n'était causé que par les secousses du tremblement de terre qui arriva le 18 septembre 1692. La terreur avait tellement glacé ses esprits, qu'il mourut peu de jours après.

Peuteman a peint des figures sur du bois découpé qui ont trompé les yeux les plus éclairés, et des tableaux qui représentaient des sujets allégoriques sur les misères des vanités humaines et sur la briéveté de notre vie.

PIERRE EYCKENS,

Surnommé le vieux.

Pierre Eyckens, natif d'Anvers, occupe un rang distingué parmi les grands peintres de cette école. Leurs ouvrages et la nature ont été ses maîtres, il s'attacha comme eux à approfondir toutes les parties de son art ; prêt à partir pour Rome l'amour l'arrêta, il se maria.

Eyckens, bien connu par des tableaux placés en public, fut chargé de toutes parts de grands ouvrages pour orner des églises et des palais ; il comprit pour lors qu'il lui manquait d'avoir vu l'Italie ; pour y suppléer, il se procura les gravures d'après les tableaux d'Italie, des vestiges antiques et des reliefs en plâtre ; j'ai sous les yeux, disait-il, les compositions de ces hommes rares ; je voudrais voir leur touche, mais pour la couleur, la nature me l'apprendra beaucoup mieux. Ainsi raisonnait ce bon artiste ; il avait l'âme élevée et sensible ; il composa ses tableaux toujours en grand et avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Nous ne connaissons plus rien de sa vie ; il aimait son art et la solitude ; son assiduité au travail est connue par le grand nombre de tableaux qu'il nous a laissés ; l'année de sa mort nous est inconnue. L'académie

d'Anvers le choisit pour directeur en 1689 ; Charles Eyckens a rempli la même place en 1748.

Eyckens le vieux composait avec esprit; les détails de ses tableaux sont liés avec jugement, rien ne paraît inutile ni déplacé ; son dessein est correct sans manière, les expressions justes et les caractères réfléchis ; ses draperies bien plissées et larges, les fonds savans et enrichis d'architecture et de paysages ; quant à sa couleur, il était dans l'usage de copier la nature, il la représentait exactement et agréablement : un ton chaud et vigoureux, une touche facile et ferme se trouve partout dans ses tableaux. Voici les plus connus:

On voit à Anvers, dans l'église de Notre-Dame, sainte Catherine qui confond les Païens, tableau d'autel dans la chapelle des Fripiers.

Dans l'église paroissiale de Saint-André, le tableau d'autel de la chapelle de la communion représente la Cène, composition ingénieuse et savante.

Dans l'église des religieux appelés Bogaerde ; le tableau du maître-autel représente saint Jean prêchant dans le désert.

Dans l'église des Carmes, deux grands paysages par Spierinx, un autre par Wamps, les figures sont par Eyckens.

Dans l'église des Augustins, quelques tableaux du même.

Et chez M. van Schorel, une nouvelle mariée ; cette composition contient cinq figures.

Dans l'église des Jésuites, à Malines, saint Xavier qui baptise un roi idolâtre ; le même saint qui ressuscite un mort, autre tableau bien composé.

ANTOINE SCHOONJANS.

Schoonjans naquit à Anvers en 1650 ; on ne sait sous quel maître il avait appris la peinture. Encore jeune il alla à Rome, où il fut nommé par la bande académique, Pharazius, nom illustre qu'il mérita en Italie par ses ouvrages. Il fut appelé à la cour

de Vienne et nommé peintre de l'empereur Léopold. Il eut la gloire de peindre la famille impériale et les principaux de la cour ; sa fortune était décidée par son talent et par les agrémens qu'il avait en vivant avec les grands, qui eurent autant de plaisir à le voir travailler, qu'à entendre chanter sa femme qui avait une belle voix et qui possédait parfaitement la musique. On ne dit pas la cause de son départ de Vienne.

Arrivé à La Haye, il y trouva des amis qu'il avait connus en Italie, entre autres un orfèvre nommé Spik qui eut la manie de devenir peintre, malgré son âge avancé. Il invifa Schoonjans à demeurer chez lui pour mieux étudier la peinture sous ce maître. Le premier y trouva l'avantage de vivre avec sa femme et son domestique aux dépens de la folie de Spyk, qui se ruina pour acquérir un talent auquel il ne devait plus prétendre, au lieu de perfectionner celui qui pouvait augmenter sa fortune. Enfin, les soins de Schoonjans étant tout-à-fait inutiles ils se quittèrent, et après avoir demeuré quelque temps encore à La Haye il alla à Amsterdam où la fortune ne le favorisa pas mieux. Alors il se détermina à sortir de la Hollande et fut à la cour du Dusseldorp où il fut bien reçu. Depuis la mort de l'électeur Jean-Guillaume en 1716, on ne sait plus rien de notre peintre.

On accuse cet artiste d'une vanité insupportable. Le titre de peintre de l'empereur lui tourna la tête, nous savons certainement qu'il était bon peintre d'histoire et de portrait ; il dessinait très bien une figure d'après le modèle vivant.

THÉODORE VISSCHER,

Elève de Berghem.

Visscher naquit à Harlem, vers l'an 1650 ; il apprit son art dans l'école de Berghem, c'était assez pour devenir un bon peintre. Son application et le désir d'apprendre le mirent en état de satisfaire de bonne heure son envie de voyager ; il fut reçu a Rome sur le bruit qu'avaient fait quelques-uns de ses tableaux ; il vendit

cher ceux qu'il faisait, et il aurait fait une fortune honnête sans le penchant qu'il avait à la dissipation et particulièrement au vin. La bande académique où il était toujours un des premiers acteurs, le nomma Slempop, mot synonime à celui d'ivrogne ; il en avait la réputation qu'il n'a cessé de mériter; il ne portait jamais son argent dans ses poches, mais bien dans la main ; en sorte que l'on savait certainement quand il en était muni. Il n'était point avare : le premier qu'il rencontrait ayant de l'argent, il lui proposait de le dépenser au plus prochain cabaret ; son habillement tenait encore du caractère d'ivrogne ; il n'avait jamais qu'une veste et par-dessus un vieux manteau qui avait servi à son père.

Mille aventures ridicules composent la vie de cet homme ; nous le croyons mort à Rome, où il vivait encore en 1696, et où il avait déjà demeuré près de 25 ans.

Quant à son talent, il peignait supérieurement le paysage et les animaux ; il ne quitta pas la manière de son maître, excepté la touche qui est plus négligée.

JEAN MOORTEL.

Moortel, peintre de fleurs et de fruits, était si habile qu'il faisait illusion aux yeux et même au goût. Ses fruits ont cependant plus de délicatesse et de fraîcheur que ses fleurs, qui n'ont pas la légéreté de celles de Mignon et de van Huysum; mais quand il copiait de Heem et Mignon il aurait pu tromper ces deux maîtres mêmes, comme on trompe encore les amateurs avec ses copies.

Ce peintre est né à Leyden en 1650, y demeura toujours, et y est mort le 15 octobre 1719, âgé de 69 ans.

ABRAHAM BEGYN.

Begyn est né en 1650, mais on ignore la ville qui l'a vu naître. Persuadé que les arts ont entre eux un rapport intime et qu'on ne

peut exceller en peinture qu'on n'ait étudié l'architecture et la perspective, il posséda parfaitement l'une et l'autre, comme on peut le voir dans ses paysages presque toujours terminés par des vues. Ce n'est pas assez que de savoir copier servilement la nature; ces copistes froids sont souvent aussi contraints et peut-être même aussi infidèles que ceux qui traduisent trop littéralement les auteurs. Quand on n'a qu'effleuré les règles on est souvent embarrassé dans l'application qu'on en doit faire. Sa manière de peindre les paysages est telle que celle de Berghem, et de la plus grande facilité, aussi furent-ils recherchés en Hollande et surtout à La Haye où il demeura long-temps.

En 1690, l'électeur de Brandebourg depuis roi de Prusse, l'appela à sa cour et l'honora du titre de son peintre. Il eut ordre du prince d'aller dessiner dans ses états les maisons royales, les vues particulières et les plus belles campagnes. Ces dessins firent le plus grand plaisir ; il eut ordre de faire des grands tableaux qui furent destinés à l'ornement des galeries et des salons. Cet ouvrage lui fit beaucoup d'honneur. L'électeur avait pour lors à la cour un grand nombre de bons artistes; Begyn l'emporta dans son genre; sans se prévaloir de cette supériorité, il admirait au contraire tous ceux qui avaient des talens. C'est avec cette bonne conduite qu'il sut gagner l'estime de tous ceux qui vivaient avec lui, et qui le regrettèrent à sa mort qui fut très subite.

Elle fit du bruit à la cour, et fit voir par les regrets sincères des grands et de ses égaux, combien il avait mérité d'être aimé. Il laissa après lui une veuve et une fille, une grande réputation comme bon artiste, honnête homme et homme aimable. Ses figures et ses animaux sont bien dessinés et généralemement sa couleur est bonne; il a moins fait de tableaux de chevalet que de grands ouvrages. On voit à La Haye un grand appartement qui en est décoré. Dans la maison qu'occupe M. Assendelft, ce sont des vues très étendues, avec des rivières, des architectures, des figures et des animaux tous très variés et qui toujours ont l'air d'être faits d'après nature.

Dans la même ville, chez M. Hals-Wassenaar, une bohémienne qui dit la bonne aventure dans un beau paysage.

A Dort, chez M. Vander Linden van Slingelandt, un beau paysage, un troupeau de moutons et d'autres animaux qu'on mène à l'abreuvoir. Ce tableau ressemble à ceux de Berghem.

JILLE (Gilles) DE WINTER,

Élève de Brakenburg.

De Winter, qui naquit à Leuwaerden en 1650, est un des bons élèves de Brakenburg; Il peignait comme son maître des assemblées et des jeux de société; des bals où la jeunesse est représentée avec gentillesse et et agrément. Sa couleur est vive et le caractère de son dessin assez correct; il avait une ressource dans son génie assez rare, puisqu'il n'avait jamais besoin d'études; il composait sur la toile ou le panneau sans consulter la nature, défaut qui se remarque dans ses jolis tableaux qui sont en tout maniérés, mais touchés avec esprit. De Winter était fort lié avec Greffiers père et fils; il a demeuré chez ce dernier.

De Winter a presque toujours demeuré à Amsterdam où il est mort en 1720, à l'âge de 70 ans, estimé par ses compatriotes; ses tableaux y sont en grand nombre.

ELIE TERWESTEN,

Elève de son frère Augustin Terwesten.

1651.

Elie Terwesten, né à La Haye en 1651, est fils d'un orfèvre, et devint élève de son frère aîné Augustin Terwesten dont il a été parlé. Son talent était de peindre des fleurs et des fruits; ses ouvrages furent aussi recherchés en Hollande, que l'auteur par sa conduite à la cour du stathouder; il fut admis dans les premières maisons, on l'engagea à enseigner le dessin à quelques personnes de considération. Terwesten ne s'arrêta pas en chemin: il voulut voir l'école des grands maîtres; il alla à Rome où il s'est marié. Ses tableaux y firent grand plaisir et l'auraient mis très à son aise si sa lenteur et sa paresse pour le travail n'avaient pas été chez lui une passion dominante; enfin, il changea tellement de conduite et de

vie que son frère aîné étant à Rome en 1696, ne put y tenir d'avantage; il avait vu son frère aimable en Hollande, et il le vit, à son grand regret, misérable à Rome. Ce peintre à vécu très vieux, puisqu'il vivait encore en 1724; on n'a rien appris de lui depuis ce temps. La bande académique l'avait nommé l'oiseau de paradis; nous ne savons pourquoi. Ses ouvrages nous sont inconnus.

PIERRE VANDER HULST.

1652.

Pierre Vander Hulst naquit à Dort le 18 février 1652; après avoir appris à peindre chez différens maîtres, il se détermina à voyager; son but était de voir Rome où il arriva. Soit qu'il se sentît incapable de traiter l'histoire, soit que les tableaux de fleurs de Mario di Fiori lui donnassent du goût pour son génie, il fit quelques tableaux qui plurent aux artistes et qui furent aussitôt enlevés par les connaisseurs. La bande académique ne manqua pas de s'associer un artiste assez riche et assez généreux pour célébrer magnifiquement la fête de sa réception. Il fut nommé Tournesol, parce qu'il introduisait dans ses compositions presque toujours cette fleur.

Nous ne savons en quelle année il est mort; nous connaissons ses ouvrages qui sont d'une bonne couleur, d'une touche large et très facile. Il avait pris le style des peintres d'Italie; ses ouvrages sont moins finis que ceux de Mignon et de de Héem; mais il y règne un génie plus singulier, plus d'humeur et une sorte de mouvement qui est plus rare dans les ouvrages des Hollandais qu'un précieux fini. Les compositions de Vander Hult étaient encore enrichies de plantes et de reptiles. Il lui prit envie de faire quelques portraits qui ne méritent nullement d'être cités; ils sont médiocres, sans couleur et sans harmonie.

JEAN RIETSCHOOF,

Élève de Louis Bakhuysen.

Rietschoof naquit à Hoorn en 1652; appliqué dès son enfance à la peinture, instruit par les leçons de Louis Bakhuysen, dont il devint un des meilleurs élèves, et surtout entraîné par un amour ardent pour son art, il ne pouvait manquer de devenir un des bons peintres de marine parmi les Hollandais. Il s'était fait un devoir assez peu pratiqué en tout temps, c'était de vanter beaucoup les ouvrages des autres et de parler peu des siens. Aussi cette conduite l'a fait aimer pendant sa vie et regretter après sa mort, qui arriva le 3 novembre 1719. Ce peintre eut pour élève son fils Henry Riestchoof, qui naquit en 1678, et qui a suivi la manière de son père avec beaucoup de succès.

CORNILLE DE BRUYN,

Élève de Théodore vander Schuur.

De Bruyn, également célèbre par ses talens et par la peinture, naquit à La Haye en 1652; il doit autant son goût extraordinaire pour voyager à l'art de peindre qu'à l'étude du latin auquel il consacra sa jeunesse. En effet, il ne mania le crayon et le pinceau que pour copier les villes, les campagne, les monumens antiques, les modes étrangères, les animaux, les plantes qui s'offraient à lui dans les diverses contrées de l'univers.

Ayant quitté la Haye le premier octobre 1674, il passa par l'Allemagne et arriva à Rome, où il rencontra Robert Duval qui le conduisit dès le soir même où se tenait l'assemblée des artistes. Il fut admis dans la bande académique, et nommé *Adonis*. Deux années et demie occupèrent de Bruyn à dessiner les dedans et les

dehors de Rome. Il alla à Naples, où il ne négligea rien ; tout y fut vu, dessiné et observé. Il revint à Rome et prit congé de ses amis, et le 16 juin 1677, il partit pour Livourne ; l'année suivante pour Smyrne. Il parcourut l'Asie mineure, l'Égypte et les îles de l'Archipel. Son objet d'étude ne se borna point à copier la nature comme peintre, il dessina les monumens et les interruptions comme savant; les insectes, les plantes, etc., comme naturaliste ; les villes, leurs habitans, leurs usages et leurs modes, tout fut recueilli avec exactitude. Les observations qu'il y a ajoutées ont rendu son livre aussi curieux qu'instructif.

De retour d'Asie, il alla à Venise où il demeura huit ans à se perfectionner dans la peinture, sous le célèbre Carlo Lothi. Il voulut ensuite revoir sa patrie où il arriva le 19 mars 1693. De Bruyn ne pensa plus qu'à peindre et former un corps d'ouvrage des observations qu'il avait faites dans ses voyages : il les publia en 1698. Ce livre fut tellement applaudi et recherché, qu'il résolut de voyager de nouveau, muni de tout ce qui lui parut propre et nécessaire pour son nouveau projet. Il se mit en chemin le 28 mai 1701, et prit sa route par la Moscovie et la Perse. Dans les Indes, il visita les îles de Ceylan, Batavia, Bantem, etc., toujours en observant, en dessinant et en faisant partout des ouvrages en peinture. En Moscovie, il fit les portraits du czar Piere et des trois princes ; à Batavia, il peignit les portraits des deux généraux Guillaume van Outs Hoorn, et Jean van Hoorn ; il ne se contenta pas de dessiner tout; il peignit plusieurs animaux, des reptiles, des coquillages et des plantes. Ce nouveau trésor le ramena encore une fois chez lui le 24 octobre 1708; trois années suffirent pour publier cet ouvrage.

En 1711, il avait demeuré quelque temps à Amsterdam, pour conduire les graveurs qui copièrent ses dessins pour rendre son livre plus intéressant. Le succès de cet ouvrage lui suscita des envieux qu'il confondit et qui furent méprisés. Il vécut ensuite tranquillement à La Haye, s'occupant de sont art et des exercices de la société des peintres à La Haye. M. van Mollem engagea de Bruyn à vivre chez lui, à Utrecht. Il y mourut, on nous dit point en quelle année.

Les ouvrages en peinture de cet artiste sont bien coloriés et d'un dessin correct. Ses voyages sont dans les mains du public, il est son juge; nous ne parlons de lui que comme bon peintre.

RICHARD VAN ORLEY,

Elève de son oncle Récollet.

Richard van Orley naquit à Bruxelles en 1652, fils de Pierre van Orley, paysagiste médiocre, qui donna les principes à son fils, et qu'il confia bientôt à son frère Récollet. Ce frère avait plus de mérite, mais trop borné pour un génie comme celui du jeune Richard, qui surpassa bientôt ses deux maîtres. Agé de 16 ans, il s'appliqua à peindre en miniature, petit talent, mais séduisant pour ceux qui réussissent à peindre le portrait. Il y fit si bien que, sans des vues plus qu'ordinaires, il se serait perdu. Il n'eut point d'égard au gain; il étudia le dessin, et bientôt on vit paraître des compositions remplies de génie et d'esprit. Alors, arrivé à ce point, il parut de lui des miniatures dont les sujets composés avec le talent du plus grand peintre d'histoire, firent honneur à l'auteur; une grande quantité de compositions bien dessinées, assurèrent sa réputation.

Son application à l'histoire et aux belles-lettres l'empêchèrent de se livrer dans le monde; il en perdit l'usage au point qu'il fuyait ceux qui cherchaient à le distraire, en le mettant sur des conversations étrangères à son talent. Il vécut honorablement dans le célibat. Une mort subite l'enleva à Bruxelles le 26 juin 1732, âgé de 80 ans. Il fut enterré avec pompe dans l'église de Saint-Gaugeric, sous la tombe de Bernard van Orley, dont il a été parlé dans notre premier volume.

Le nombre de dessins et tableaux sortis de sa main est incroyable. Il en a gravé beaucoup à l'eau forte, autre talent où il a réussi. Il a gravé la chute des anges d'après le dessin que son frère avait copié de Rubens; deux autres d'après Lucas Jordano, le Pastor Fido, composé par lui, et plusieurs d'après ceux de son frère. Voici quelques ouvrages en dessins composés par lui : un volume de quatre-vingt-six dessins à la plume et à l'encre de la Chine. L'accroissement de Rome en soixante-huit dessins. Bernard Picard passa huit jours à Bruxelles pour examiner cette belle suite; il témoigna le plus grand désir de les graver. Le pontifical Romain, autre ouvrage gravé par Bertram, ainsi que le Flave Josephe, par

le même. On passe le nombre des petits sujets qui sont sortis de sa main.

Son dessin est correct. A examiner ses compositions, on est tenté de croire qu'il a passé sa vie en Italie. Tantôt il a composé dans le goût de l'Albane, de Pierre de Cortone, et tantôt du Poussin. Ses fonds sont d'une belle architecture, il entendait très bien la perspective; ses plans sont décidés, sans embarras et sans équivoques. Nous aurions eu bien plus d'ouvrages encore de cet homme laborieux, si son père, qui était receveur des rentes de la ville, ne l'avait engagé à prendre la charge de contrôleur, qui lui valut deux mille livres de rentes. Un pareil revenu pouvait bien le dédommager d'un peu plus de gloire.

JEAN WITHOOS,

Élève de son père Mathieu Withoos.

Le paysage fut le genre de ce peintre. Son père et son maître, Mathieu Withoos, lui conseilla d'aller puiser le bon goût dans sa source au centre de tant de précieux restes d'antiquité, et dans un pays où la nature elle-même a cherché à s'embellir par des variétés qui ne se trouvent presque nulle part réunies comme aux environs de Rome. Ce fut là où le jeune Withoos se délecta plusieurs années à tout voir, à tout dessiner, et s'il est permis de parler ainsi, à rapporter tout avec lui dans sa patrie. Ses petits tableaux très piquans passèrent en Allemagne et y firent appeler l'auteur. Ce fut à la cour de Saxe-Lauwenburg, où il fut arrêté; il y a vécu honorablement jusqu'à sa mort, qui arriva en 1685.

Il peignait le paysage à gouache avec une force surprenante; sa couleur est vraie, ce sont toujours des vues d'Italie; tantôt locales et souvent composées.

CORNILLE HOLSTEYN.

Cornille Holsteyn naquit à Harlem en 1653; on croit sans en être cependant certain, qu'il a reçu les principes de son père qui peignait à gouache et sur le verre. On ignore quel fut le maître qui le fit devenir si bon peintre d'histoire; on cite un triomphe de Bacchus rempli d'un grand nombre de figures, des femmes et des enfans bien dessinés et d'une bonne couleur. On voit de lui un tableau qui suffit pour sa gloire, c'est Lycurgue qui déclare son neveu héritier présomptif de ses biens, tableau qui orne la salle des orphelins d'Amsterdam.

Ce peintre est mort si subitement que l'on a soupçonné que sa mort n'était point naturelle.

SIMON VANDER DOES,

Elève de son père Jacques Vander Does.

1653.

Simon Vander Does naquit en 1653 ; élève de son père qu'il égala quelquefois, il alla, lorsqu'il l'eut perdu, demeurer à La Haye, chez une tante où il pouvait exercer son art avec tranquillité. Son inquiétude le fit voyager en Frise et en Angleterre ; mais, revenu dans sa patrie, il épousa, contre l'avis de ses parens, une femme prodigue qui le ruina, et qui après avoir consommé tout le gain qu'il avait fait dans son art, ne lui laissa en mourant que des dettes et de la misère. Il aurait succombé sous le poids du chagrin, sans le secours de ses amis, qui lui procurèrent un logement dans l'hôpital de La Haye, d'où il partit deux ou trois ans après pour Bruxelles. Honteux de sa situation, il se retira dans la ville d'Anvers, il y travailla beaucoup. Ses ouvrages furent répandus dans toutes les cours de l'Europe par des marchands de tableaux. Que d'artistes ont dû leurs malheurs à des mariages imprudemment contractés ! On ne sait rien de sa mort. Son talent est dans le goût de

celui de son père, et ses portraits sont de la manière du vieux Netscher.

Ses ouvrages tiennent leurs places dans les cabinets et surtout en Hollande.

On voit chez M. Le Lormier, à La Haye, un joli paysage dans lequel se trouvent deux enfans, des moutons et d'autres animaux. Et chez M. Verschuuring, trois paysages avec figures et animaux.

THEODORE ET CHRISTOPHE LUBIENETZKI.

Ces deux frères, issus d'une famille noble et ancienne, se sont distingués dans la peinture. Théodore naquit à Cracovie, en 1653, et Christophe à Stetin, en 1659. Ils furent envoyés à Hambourg pour s'y former aux exercices convenables à leur naissance. Jurian Stur fut choisi pour leur maître de dessin. Ce bon peintre crut déjà voir que l'intention de ses élèves n'était pas d'apprendre à dessiner seulement, mais de se distinguer dans l'art de la guerre. Ils quittèrent Hambourg pour chercher d'autres maîtres à Amsterdam.

Christophe entra dans l'école d'Adrien de Baker, et Théodore dans celle de Guérard de Lairesse. Après s'être appliqués à leur art avec la plus grande assiduité, Christophe partit pour l'Italie; on ne sait s'il resta dans Rome ou dans Venise; mais on est certain qu'il passa quelque temps à la cour du grand-duc de Toscane, d'où il fut appelé à celle de Brandebourg, où le prince l'honora du titre de premier gentilhomme de la chambre, et directeur de l'académie de peinture. Tant d'honneur ne put arrêter notre peintre; il voulut revoir sa patrie et jouir réellement de la considération que lui avaient acquis ses ouvrages. Ce fut en 1706 qu'il passa en Pologne, où il est mort.

Il paraît, suivant les auteurs Hollandais, que Christophe n'a point quitté ce pays: du moins il ne paraît pas qu'il ait voyagé avec son frère; et il est bien certain que Christophe a toujours vécu à Amsterdam, où il avait été nommé à plusieurs charges honorables dans l'église Réformée.

Les ouvrages de Théodore sont peu connus ici, ayant toujours voyagé dans les cantons trop éloignés, d'où il est difficile de les transporter. Il avait cependant une grande réputation dans son temps, et les artistes ses confrères louèrent généralement ses productions.

Christophe nous est plus connu ; ses tableaux d'histoire sont bien composés et pensés, son dessin est assez correct, et sa couleur et généralement bonne. Les portraits qu'il a faits, auraient pu faire sa réputation et sa fortune, s'il n'avait mérité un titre plus noble, celui de peintre d'histoire.

FELIX MEYER,

Elève d'Ermels.

Félix Meyer, né à Winterthur, le 6 février 1653, était fils d'un ministre estimé, prédicateur célèbre, et camérier du Chapitre. La peinture enleva encore au jeune Meyer tous ses momens ; toutes ses dispositions se décelèrent aux dépens des autres exercices. Un peintre en petit à Nuremberg lui donna des leçons. Ce n'était pas là le genre destiné à faire sa réputation ; le paysage était celui qui avait le plus de rapport avec son génie. Ermels, bon paysagiste, devint son maître, et c'est celui qu'il a toujours suivi, en comparant sa touche et sa couleur avec la nature. C'est à Ermels que nous devons les bons ouvrages de Meyer. Il est constant que ses progrès lui acquirent l'estime de Bemel, Roos et de Rugendas. Tous ces habiles gens l'encouragèrent et lui conseillèrent de suivre le projet qu'il avait de parcourir l'Italie. Il y alla avec la résolution de s'y perfectionner ; mais, le climat était si contraire à sa santé, qu'il fut forcé de revenir chez lui. La Suisse est d'ailleurs le pays le plus convenable pour former un paysagiste : des vues variées, des plaines, des rochers, des lacs, des rivières, des chutes d'eau et des bois ; tout y est propre à exercer le plus beau génie, à enrichir la mémoire, et à lui fournir des sujets pour la composition ; aussi en a-t-il tiré une multitude de dessins à la plume et à l'encre de la Chine. Meyer,

infatigable, franchissait les montagnes et les forêts ; on le voyait toujours revenir chargé de dessins et d'études. Cette bonne méthode lui a procuré une grande facilité dans la composition ; nous en citerons quelques exemples. On rapporte plusieurs traits de cette promptitude : un seul suffit pour en donner une idée.

L'abbé de la fameuse abbaye de St-Florian, en Autriche, se proposa de faire peindre deux grands appartemens, et d'y représenter des paysages à fresque sur les murailles ; il fit venir un peintre qui demanda 200 florins pour les esquisses. Cet artiste traîna si long-temps, qu'il dégoûta l'abbé, qui invita Meyer à s'y rendre. Il fut reçu avec distinction ; l'abbé lui fit voir les places et lui demanda de quelle manière il comptait peindre ces murailles. Alors Meyer prit un bâton fort long, attacha un charbon au bout, et commença à dessiner ; ici, disait-il, je peindrai un grand arbre, plus loin une forêt, une chute d'eau qui tombe de ce rocher, etc. A la fin du discours, l'abbé ne put répondre d'étonnement, lorsqu'il vit un mur dessiné avec intelligence et goût. Il demanda à Meyer, s'il se chargerait de peindre ce qu'il venait de dessiner. Oui, répondit le peintre, je commencerai sur l'heure. On renvoya l'autre peintre. Meyer n'employa pas plus que son été pour les deux appartemens ; le premier peintre avait mis autant de temps à faire les esquisses. Meyer, avant de quitter, acheva encore quelques tableaux à l'huile. Cet ouvrage fut honorablement payé. Il retourna chez lui, où cette aventure avait fait du bruit ; sa réputation vola partout. Il fut encore chargé de peindre des paysages en grand pour la ville de Genève ; d'autres villes l'employèrent aussi. Des châteaux pour sa province, et chez les étrangers, furent ornés de sa main. Les princes et les grands le firent travailler à l'envi. On croit que Werner lui conseilla pour lors de se faire une manière plus expéditive et plus agréable, conseil dangereux, car ses derniers tableaux ne portent que des marques d'une facilité acquise, à la vérité, par l'étude, mais, où le goût tenait à peine lieu de l'exactitude de la nature ; et cette exactitude n'était devenue que manière. Cette nouvelle méthode lui procura un gain considérable. Ses mauvais tableaux font la honte de sa faiblesse, et nous n'en parlerons pas davantage. Ses premiers ouvrages sont à comparer à ceux des meilleurs paysagistes ; ses tableaux les plus recherchés, sont ceux où Roos ou Rugendas ont peint les figures. Meyer n'était pas habile à peindre la figure ; il est même médiocre dans cette partie de l'art. Ayant conçu le dessein de voyager, ses

compatriotes, pour ne pas le perdre de vue, le nommèrent membre du grand conseil. Cette place le flatta, sans doute, puisqu'il se fixa pour toujours. En 1708 il reçut une autre marque de considération, le magistrat lui donna le gouvernement du château de Wyden, près d'Husen. Ce fut là où il travailla avec soin, dans le goût de sa première et bonne manière. Son dernier tableau, qu'il ne put achever, représente Jésus-Christ qui commande aux vents et à la mer de se calmer. Epuisé de travail et de faiblesse, il mourut le lundi de la Pentecôte, en 1713, fort regretté et estimé pour les ouvrages de son bon temps. On vante ses gravures à l'eau forte.

HENRI-CHRISTOPHE FEHLING,

Elève de Samuël Botschild.

Fehling, né à Sangerhaufen, eut le bonheur d'avoir pour maître un parent habile, Samuël Botschild, qui se chargea de son instruction, et qui poussa plus loin son amour pour l'avancement de son cousin ; il l'accompagna dans ses voyages d'Italie, et ne le quitta que lorsqu'il le crut en état de lire dans les ouvrages des meilleurs artistes. Fehling passa quelques années à Rome, occupé de son avancement ; et de retour à Dresde, il fut nommé peintre de la cour par l'électeur Jean-Georges IV. Le feu roi y ajouta la direction de l'académie, et après la mort de Botschild, en 1707, la fonction de peintre et inspecteur de la galerie de tableaux. Il peignit aussi quelques plafonds au palais du grand jardin de Dresde ; d'autres plafonds dans celui de Zwinger et dans celui du prince Lubomirski. Fehling mourut en 1725 ; ses élèves sont les frères Zinck. Après la mort de cet artiste, M. de Silvestre (1) fut appelé dans

(1) Louis de Silvestre, peintre du roi de France, membre de l'Académie de peinture ; cette Académie a voulu justifier le choix que l'ont fit, en le nommant pour succéder à Fehling. Après avoir passé nombre d'années en Pologne, revenu à Paris, l'Académie, dont il était membre, le choisit d'une voie unanime pour son directeur ; place qu'il remplit avec dignité et avec l'applaudissement de toute sa compagnie.

cette cour, et nommé à la place de premier peintre du roi de Pologne, et directeur de l'académie de Dresde.

JEAN HOOGZAAT,

Elève de Lairesse.

1654.

Hoogzaat naquit à Amsterdam, le 12 mars 1654. Elevé dès sa jeunesse dans l'école de Lairesse, on le regarda comme le plus habile de ses élèves. Ce maître lui confia de ses ouvrages qu'il aurait avoués pour être de lui, tant il approchait de sa manière. Les éloges de Lairesse justifièrent le choix de ceux qui employèrent le pinceau de l'élève. Guillaume III, roi d'Angleterre, lui fit faire plusieurs tableaux pour le château de Loo, qui lui firent honneur, lui procurèrent de grands tableaux pour les bourguemestres d'Amsterdam, Jean Trip, André Velters et Six, échevins d'Ast. On lui ordonna pour lors le plafond de la salle bourgeoise à l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam ; c'est un sujet allégorique, où brillent l'esprit et le génie. Le peintre a manqué en ce que tout y est trop fini pour un plafond si élevé ; en sorte que les objets ne se distinguent qu'à peine. Au reste, cet ouvrage lui fera toujours honneur, comme tout ce qui est sorti de sa main. On ne nous apprend point l'année de sa mort.

JEAN VAN BUNNIK,

Elève d'Herman Zaft-Leven.

Jean Van Bunnik, qui naquit à Utrecht, en 1654, eut pour maître Herman Zaft-Leven, paysagiste habile. Il demeura dans cette

école trois années de suite, et ce fut assez pour lui, puisqu'il se retira chez son père où il peignit d'après les dessins qu'il avait faits dans les campagnes. Ses tableaux firent plaisir aux amateurs ; mais étonné de ne point voir dans les campagnes la même variété d'objet qu'il admirait dans les ouvrages de ses confrères, il passa dans le pays de Clèves pour étendre ses idées. A peine y fut-il arrivé, qu'il y fut employé par M. Salis, officier général au service de France, qui aimait les ouvrages de Bunnik et qui voulut même se l'attacher; mais notre peintre ne se croyait pas encore digne d'avoir des protecteurs. Il alla, toujours en dessinant, à Francfort-sur-le-Mein, à Heidelberg et à Spier. On l'arrêta pour avoir de ses tableaux; l'électeur palatin et d'autres seigneurs en obtinrent. Rien ne put l'arrêter davantage, il avait toujours son objet en vue, l'étude ; il quitta encore cette cour, passa par Milan, et fut à Gênes. Pierre Molyn, appelé Tempête, l'engagea à lui peindre quelques paysages, avant d'aller à Livourne, d'où il s'échappa brusquement pour aller à Rome. Genoels, Ferdinand, Voet et Adrien Hooning, qui attendaient Bunnik, le reçurent avec joie. Carle Maratti, qui avait pour lui la plus tendre amitié, préféra ses ouvrages à ceux de tous les paysagistes. Il l'accompagna dans les environs de Rome, et prit plaisir à lui voir dessiner les plus belles vues. Bunnik laissa Rome et fut à Naples ; il semble qu'il était attendu partout ; sa maison était toujours remplie d'artistes et d'amateurs. Il fut fort employé, et, avant de quitter cette ville, il y avait fait plusieurs tableaux. Il retourna à Rome qu'il quitta encore pour voir Bologne, Ferrare, Venise et Modène ; il fut si bien accueilli du duc, qu'il ne put passer outre. Ses ouvrages y furent si estimés, qu'ils lui méritèrent le titre de premier peintre de la cour, et une pension considérable. Il y demeura huit années, occupé à orner le palais et les châteaux. Le duc de Modène fit un voyage à Lorette, où Bunnik l'accompagna, et repassant par Rome, il fut inscrit dans la bande académique, qui le nomma la Timbale; c'était pour ainsi dire, tout ce qu'il fit dans ce passage. Arrivé à Modène, sa patrie occupa tellement son esprit, que tout ce qui s'opposait à son retour lui paraissait insupportable. Il obtint son congé, et il partit par Turin. Il inspira à son ami Ferdinand Voet, son envie pour voir la Hollonde. Arrivé à Lyon, il ne put persuader ce voyage à Gilles Wéenix, Vander Kabel et P. van Bloemen ; ils se quittèrent avec cette estime réciproque qui sied si bien aux gens habiles.

Ferdinand Voet (1) resta à Anvers, sa ville natale, et Bunnik en Hollande. Guillaume III, roi d'Angleterre, a beaucoup employé ce peintre à orner le château de Loo. Il fit plusieurs tableaux à Voorst, pour le comte d'Albemarle, et à la maison de Zeyst, pour M. van Odyk.

Bunnik, surchargé d'ouvrages, gagna beaucoup; mais on nous apprend que ses enfans le ruinèrent; il mourut pauvre, en 1727.

Ce peintre est un des plus habiles paysagistes hollandais. L'estime de Maratti pour ses ouvrages, s'est transmise aux artistes et aux connaisseurs.

PIERRE WITHOOS,

Elève de son père, Mathieu Withoos.

Pierre Withoos a suivi les leçons de son père, il peignait à gouache des fleurs, des insectes et des plantes, avec beaucoup d'art et de vérité; un précieux fini en augmente la beauté et le prix. Les amateurs de Hollande conservent tous ses ouvrages reliés en volumes qu'on ne peut acquérir qu'à très grand prix. Ce peintre est mort à Amsterdam, en 1693.

JACQUES VANDER DOES,

Elève de Carle du Jardin.

Il est peu d'artistes qui aient reçu autant d'éloges que celui dont nous allons tracer l'histoire. Commencé par son père, Jacques

(1) Ferdinand Voet, né à Anvers, était un fort bon peintre d'histoire, de portrait et de paysage; on ne connaît que ses ouvrages estimés, mais nulle particularité de sa vie. On sait pour certain qu'il a demeuré long-temps à Rome, et depuis à Turin, avant son retour à Anvers.

Vander Does, qu'il perdit de bonne heure, un de ses parens, nommé de Graaf, l'ayant pris chez lui, lui donna pour second maître Carle du Jardin, ami de son père et son tuteur, sous lequel il fit des progrès surprenants, jusqu'à surpasser tous ses camarades. Du Jardin parti pour Rome, Vander Does fut instruit par Guérard Netscher, qu'il quitta après deux années pour prendre les leçons de Lairesse. Son premier tableau fut l'effet de sa reconnaissance, il voulut offrir les prémisses de ses talens à celui à qui il les devait. Ce tableau était fini et admiré de tout le monde, excepté de son auteur qui, appercevant quelques défauts dans son ouvrage, le mit en pièces, parce qu'il ne le trouva ni digne de lui, ni de son parent de Graaf, qui avait veillé sur son éducation. Il fit un autre tableau, dont on ignore le sujet; il était infiniment supérieur au premier; et de Graaf admirant autant sa reconnaissance que son génie, combla de présens le jeune artiste, et lui procura une place de gentilhomme à la suite de M. Heemkerk, ambassadeur de Hollande à la cour de France. Vander Does, charmé de trouver une occasion de suivre ses études au milieu des grands artistes de Paris, fut enlevé par la mort à l'entrée de la carrière la plus brillante. Ses ouvrages, qui nous sont inconnus, furent singulièrement vantés par ses contemporains.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

A

B

C

D

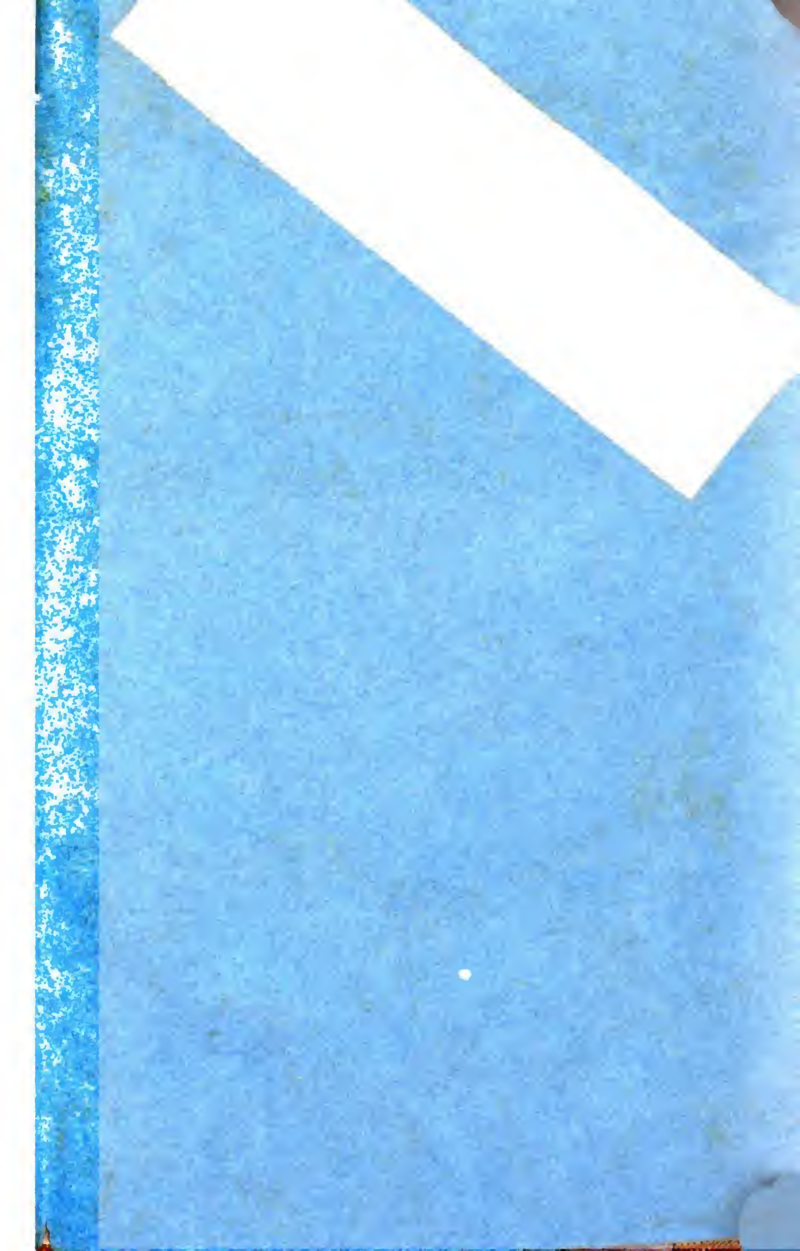
E

V

W

Z

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.



CET OUVRAGE SE TROUVE A

PARIS, chez Renard, librairie du Commerce, rue Saint-Anne, 71;
Guillaumin, passage des Panoramas, Galerie de la Bourse, 3

MARSEILLE, chez Jules Barile, imprimeur;
Veuve Camoin, libraire.

MONTPELLIER, chez Roger, marchand de tableaux, rue des Pénitens-Blancs;
Savalle, libraire.

TOULOUSE, chez Marsonnier, marchand de tableaux, rue St-Rome.

BORDEAUX, chez Pillot, marchand de tableaux.

LYON, chez Moineré, marchand de tableaux.

NARBONNE, chez Barthe, peintre et marchand de tableaux.

AIX, chez Serda, libraire.

NANTES, chez Serda, marchand de curiosités.

BRUXELLES, chez Nivenouse, marchand de tableaux.







image
not
available